



isp. 124^{tn} - 2

Martorel

HISTOIRE

976

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME SECONDE

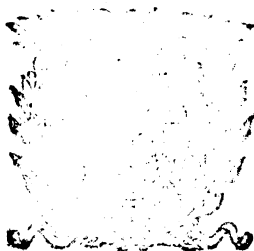


A AMSTERDAM,
Chez WESTERIN & SMITH.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

INSTITUTIONS

LIBRARY



MADE IN GERMANY



HISTOIRE

D U

GRAND CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

TROISIÈME PARTIE.



ENDANT que Tiran se rétabliſſoit de ſes bleſſures , l'Empereur reçut une Lettre conçue en ces termes , & que l'armée des Chrétiens écrivoit à Tiran.

« O la meilleure épée qui ſoit au monde , ton courage eſt connu de Dieu & de toute la terre. Nous craignons qu'il ne nous arrive quelque déſaſtre dans notre Camp , nous te conjurons de venir

Tome II.

A prom-

▲ HIST. DU GRAND CHEVALIER

„ promptement à notre secours. Après
„ Dieu c'est toi que nous invoquons ;
„ notre salut dépend de ton retour. Notre
„ attachement pour ta personne est extrême ;
„ si tu te laisses fléchir à nos prières ,
„ puisse ce que tu aimes avoir pitié de toi ,
„ & ne te rien refuser de tout ce que tu lui
„ demanderas.

Il en falloit moins à l'Empereur pour lui faire comprendre l'affreux état où son armée étoit réduite. Cependant il demeurera trois jours sans remettre la Lettre à Tiran , ne sçachant si il ne feroit pas mieux d'attendre qu'il fût rétabli. Il la remit à la Princesse Carmésine, afin qu'elle l'engageât à hâter son départ.

La Princesse s'étant renduë chez Tiran , lui dit en l'abordant : Fleur , qui brillez parmi les plus belles , voyez combien tous nos Soldats vous désirent , & comment ils s'écrient : Où est ce brave Chevalier ? où est le Vainqueur des batailles ? Nous n'avons d'espérance que dans son retour. Voici la Lettre qu'ils vous écrivent ; elle est adressée au meilleur de tous les Chevaliers , ce ne peut être qu'à vous. Tiran prit la Lettre , la lut , & la montra à l'Impératrice , & à tous ceux qui la suivoient. Si vous vouliez , brave Chevalier , lui dit
alors

alors la Princesse , si vous vouliez vous rendre au Camp , votre seul aspect feroit trembler nos ennemis , & leur défaite seroit assurée. Si vous refusez de partir pour l'amour de nous , faites-le du moins pour la satisfaction de votre courage. Tiran lui répondit : Madame , les prieres de V. A. & celles de l'Empereur sont des ordres précis. Commandez seulement , & je suis prêt , s'il le faut , à donner ma vie. Ayez donc la bonté de dire à l'Empereur , que pour son service , & pour le vôtre , je ferai tout ce qui dépendra de moi tant que je respirerai. Il prit alors une des mains de la Princesse , & lui fit une espece de violence pour la baiser.

L'Impératrice après cette conversation se leva , ayant son Pseautier à la main , & fut dans un coin de la chambre dire son Office avec une Demoiselle , qui lui répondoit. La Princesse demeura avec Tiran , Stephanie , la Veuve Reposée , & Plaisir de ma vie. Tiran lui prenoit à tout moment la main , & la baisoit. La Princesse ne put s'empêcher de lui dire : Je vois que plus je mets d'obstacles à vos desirs , plus ils augmentent. Je ne vous accorderai point ce que vous voulez. L'on méprise aisément ce que l'on obtient sans

A 2 peine.

4 HIST. DU GRAND CHEVALIER

peine. Je vois par la façon dont vous me prenez les mains , que vous me défobéiriez volontiers ; avez - vous oublié que l'Imperatrice est ici , & qu'elle nous peut voir ? Voulez-vous qu'elle vous ordonne de laisser sa fille en repos , & qu'elle nous ôte pour toujours la liberté de nous parler ? Je vois que la priere que je vous fais de la part de mon pere déplaît à votre amour ; mais songez que cet amour même demande que vous sacrifiez votre contentement à votre gloire , & au salut de l'Empereur. Faut-il que je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'accorder à l'Empereur ce qu'il vous demande ? Ah , Madame , répondit Tiran ; croit-on que ce soit le moyen de hâter ma guérison , que de me priver de votre vûe ? C'est elle seule qui peut me faire vivre. Votre absence est pour moi le plus cruel de tous les maux. Je ne connois de gloire & de devoirs , que ceux de mon amour. Je ne prétends pas que vous renonciez à cet amour , répondit la Princesse ; mais il faut qu'il se soumette aux loix de l'honneur. Croyez-vous que votre absence ne me soit pas sensible , & que la seule idée des périls où la guerre va vous exposer ne me fasse pas frémir. Hélas !

TIRAN LE BLANC. 5

las ! que deviendrois-je si je vous perdois ? Vous seul faites mon bonheur ; vous êtes sans cesse présent à mon esprit ; mes songes mêmes vous offrent sans cesse à mon souvenir. Je trouve tout en vous. Vous possédez seul tout ce qui peut me plaire , & il me semble que quand Dieu vous fit , j'étois là , & je lui disois : Seigneur , faites-le moi ainsi ; car c'est ainsi que je le veux.

Dans ce moment , les Médecins entrèrent , & l'Impératrice qui venoit de finir son Office s'approchant de Tiran , leur demanda quand il pourroit venir au Palais. Ils lui répondirent que ce seroit dans trois ou quatre jours. Alors l'Impératrice & les Dames étant sorties pour le laisser en liberté , quelle fut son affliction ! Pour la Princesse , lorsqu'elle fut arrivée dans sa chambre , la conversation qu'elle venoit d'avoir lui causa un serrement de cœur si violent, qu'elle tomba évanouïe. Toutes les Dames jetterent de grands cris. L'Empereur accourut promptement ; il fut extrêmement affligé de voir sa fille dans un état si triste ; il se jeta sur un lit , pendant que l'Impératrice tenoit la tête de sa fille dans son giron , & pouffoit des cris qui furent entendus dans

A 3 tout

tout le Palais; son visage & ses habits étoient mouillés de ses larmes. Un Chevalier courut promptement à la maison de Tiran pour avertir les Medecins; il leur dit tout bas de se hâter, qu'à peine ils retrouveroient la Princesse en vie. Les Medecins coururent au secours de la belle Carmésine. L'amour avoit d'abord fait imaginer à Tiran que les grands cris qu'il entendoit venoient de quelque accident arrivé à la Princesse. A l'instant il se leve & se transporte chés elle, il la trouva dans son lit & revenuë de son évanouissement. L'Empereur étoit déjà parti avec l'Impératrice, & les Medecins qui craignoient les suites de l'inquietude qu'il avoit eüe, l'avoient suivi.

Tiran semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, s'approcha de la Princesse, & lui dit: J'ai crû vous avoir perduë, ma Princesse, vous le seul bien qui puisse me flater, je n'ai jamais éprouvé une telle douleur: dites-moi, je vous supplie, quel mal a souffert V. A. si je pouvois le combattre, j'en jure par le Batême que j'ai reçu, il n'oseroit jamais vous attaquer. La bonté Divine a pris pitié de moi, tout pécheur que je suis, elle a exaucé mes prieres, elle vous ré-
serve

serve pour être ma récompense. Aux cris que j'ai entendus, j'ai d'abord pensé à V. A. mais je me flattois que vous auriez soin de me faire avertir. Vous ne l'avez pas daigné. Qu'est devenuë cette bonté que vous me témoigniez? Vous suis-je devenu odieux? Ah! si un pareil malheur me doit arriver, je prie Dieu & sa très-sainte Mere de m'ôter la vie avant que j'en puisse être le témoin, pour me délivrer du péril de perdre l'ame avec le corps. Au nom de Dieu instruisez-moi de mon sort. Mon cher Tiran, lui répondit la Princesse, c'est toi seul, c'est la pensée de ton amour qui a causé tout mon mal. Cet amour agit sur moi plus que je ne le voudrois, pourquoi faut-il que nous ne le puissions tenir secret jusques à des tems plus heureux? Mais hélas! puis-je t'imposer des loix que je ne puis observer moi-même? Eh! quel est celui qui peut renfermer du feu dans son sein? Tout ce que je te dis, mon ame & mon cœur le pensent. Va donc, je te prie, trouver l'Empereur afin qu'il ne sçache point que tu m'as vuë avant lui. Ensuite elle mit sa tête sous la couverture de son lit, & ordonnant à Tiran d'y mettre la sienne, elle lui dit: Baise ma gor-

gè pour ma consolation & pour ton repos ; ce qu'il fit de grand cœur. Après qu'il lui eut encore baissé les yeux & le visage , l'on aime mieux , lui dit-elle , donner ces choses-là que de les posséder.

Tiran se retira pénétré de ces faveurs. Lorsqu'il parut dans la chambre de l'Empereur , les Medecins le blâmerent de s'être levé sans leur permission. Il répondit , qu'ayant appris avec quelle précipitation & quelle inquiétude l'Empereur étoit sorti , il se seroit levé , quand il auroit dû lui en coûter la vie. J'étois inquiet de ma fille Carmésine , dit l'Empereur ; mais heureusement elle est rétablie. Jugez quel a dû être mon état , n'ayant plus d'autre fille qu'elle ; car la Reine de Hongrie est comme perdue pour moi. Le Ciel m'a conservé la vie en sauvant ma chere fille du trépas. Allez la voir , vous ne sçauriez douter du plaisir que vous lui ferez. L'entretien roula ensuite sur différentes choses ; & les Medecins ordonnant à Tiran de s'en retourner , il répondit qu'il ne pouvoit avoir de plus grand plaisir que d'être auprès de l'Empereur , quand il se flattoit de lui être utile. L'Empereur le remercia de
la

la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & en le congediant, lui dit encore de passer chez Carmésine.

Tiran fut charmé des conseils de l'Empereur; il souhaitoit bien plus d'être où on l'envoyoit qu'au lieu où il étoit. Par malheur il trouva chés la Princesse l'Impératrice qui le vit arriver avec grand plaisir, & lui parla beaucoup de ses blessures. Tiran voïant bien qu'il ne pourroit parler en liberté à la Princesse, sortit dans la crainte que les Medecins ne dissent à l'Empereur qu'il y avoit demeuré trop long-tems. L'aimable Stéphanie le conduisit jusques sur l'escalier, & lui dit en le quittant: Seigneur, secourez-moi ou donnez-moi la mort, rien n'approche des maux que je souffre, mais rien ne me tourmente comme la crainte de me voir couverte de honte par les suites d'une action qui n'a riende criminel. Je ne me repens pas de que ce j'ai fait; mais je n'ai plus d'autre bien que mon amour & le bonheur dont les songes ou mon imagination me font jouïr; dites-moi je vous prie, Général, si je serai consolée de la douleur que j'éprouve. Le Chevalier lui répondit: La bravoure & l'habileté du Connétable rendent à présent sa présence absolument

solument nécessaire au Camp ; mais puisque la Princesse m'ordonne de joindre l'armée, comme vous l'avez entendu, je vous promets que dès que j'y serai arrivé, je ferai tout ce qui sera possible pour vous le renvoyer. Stéphanie fut très-contente de cette réponse. Tiran s'en alla chez lui, où il trouva les Medecins qui l'attendoient. Ils visiterent ses blessures, qu'ils trouverent en fort mauvais état, car l'amour qu'il ressentoit, l'avoit prodigieusement échauffé.

Tandis que les Chrétiens étoient au désespoir des blessures de Tiran, & qu'ils ne comptoient sur aucun avantage pendant son absence, le Soudan envoya des Ambassadeurs au Camp pour traiter avec Tiran de la paix ou de la guerre. On donna avis à l'Empereur de leur arrivée, il leur manda de venir auprès de lui, en leur promettant toute la sûreté dûë à leur caractère.

Tiran commençoit à se mieux porter, tous les jours il alloit au Palais, & l'on ne parloit que de son départ, lorsque les Ambassadeurs arriverent à Constantinople. Cette nouvelle le suspendit. L'Empereur envoya les principaux de la Ville & de sa Cour une lieue au-devant d'eux
pour

pour les recevoir. Le Général alla jusqu'à la porte de la Ville. Quand Abdalla Salomon l'aperçut, quoiqu'il fût Ambassadeur du Soudan, il mit pied à terre, & se mettant à genoux devant lui, il lui donna les plus grandes marques de respect, le remerciant de la liberté qu'il lui avoit rendue. Le Général le pria de remonter à cheval; ils furent ensemble trouver l'Empereur, qui les reçut avec d'autant plus de cérémonie, que le Roi d'Armenie, frere de celui de Caramanie, étoit du nombre des Ambassadeurs. Abdalla Salomon, comme le plus sçavant d'entr'eux, fut chargé de porter la parole, ce qu'il fit en ces termes :

« Seigneur, nous sommes envoiés à V. M. de la part du terrible Maître du monde, le Seigneur des Seigneurs qui professent la Loi de Mahomet, le grand Soudan de Babylone, & de la part du Grand Turc, des Souverains de l'Inde & des autres Rois qui se trouvent dans leur Camp, pour vous proposer trois choses. Mais auparavant ils m'ont chargé de sçavoir de vos nouvelles & de vous présenter leurs saluts. Le premier sujet de notre Ambassade, c'est que l'on fasse une Trêve de trois mois par mer & par

» par terre. La seconde c'est que le bra-
» ve Général à qui vous avez confié vos
» Troupes , ayant par la force de son bras
» vaincu le Roi de Caramanie & celui de
» l'Inde ; nous venons sçavoir si vous vou-
» lez pour la rançon du premier que l'on
» vous donne trois fois son pesant d'or, &
» quand les balances seront égales , nous
» les ferons pancher à force de pierreries ;
» pour le Roi de l'Inde , nous offrons son
» poids du même métal & la moitié au-de-
» là. Le troisiéme article , c'est que si V.
» M. veut faire une Paix sincere , le sou-
» dan lui demande sa fille Carmésine , à
» condition que les mâles qui naîtront de
» leur mariage seront élevés dans la Loi de
» Mahomet , & les filles dans celle de J.
» C. en laissant à la mere le libre exercice
» de sa Religion. Par ce moyen nous pou-
» vons terminer nos malheurs. Le Soudan
» en faveur de ce mariage rendra tou-
» tes les Villes & les Châteaux de l'Em-
» pire dont il s'est emparé , & fera non-
» seulement la paix avec V. M. mais en-
» core il vous défendra contre tous ceux
» qui voudront vous attaquer. L'Empe-
» reur après avoir entendu les propositions
se leva, & passa dans une autre Chambre
avec le Général & tous ceux qui compo-
soient

soient son Conseil. Ils convinrent unanimement qu'à cause des incommodités de Tiran, on accepteroit une trêve de trois mois. On fit entrer les Ambassadeurs pour leur dire qu'en considération du Soudan & du Grand Turc on acceptoit la trêve de trois mois, & que l'on réfléchiroit sur les autres articles.

La trêve fut publiée de part & d'autre. L'Empereur conféroit souvent avec ses Conseillers, dont le plus grand nombre étoit d'avis de faire le mariage de la Princesse, pour avoir une paix durable. On juge facilement quelles devoient être les allarmes de Tiran. Un jour qu'il étoit dans la chambre de Carmésine, il ne put s'empêcher de dire devant plusieurs Demoiselles : Que je suis malheureux d'être venu ici ! Pourquoi ne pas mourir, puisque l'Empereur & son Conseil conspirent également contre une Princesse si accomplie, & qu'ils veulent la livrer à un Maure ennemi de Dieu & de notre sainte Religion ? Le Ciel l'a-t-il formée avec tant de charmes & tant de vertus, pour être la proie d'un Barbare ? O cruel Ambassadeur ! si j'avois prévu tous les maux que tu me causes, je ne t'aurois assurément pas donné la liberté. O cruel Abdalla !

14 HIST. DU GRAND CHEVALIER
dalla ! je veux que tu sçaches par toi-même quels sont les maux que l'amour fait souffrir. Tu fais le malheur de la Princesse & le mien. Puis s'adressant aux Demoiselles : Dites-moi, je vous conjure, leur dit-il, si on souffre plus dans l'absence de ce que l'on aime, qu'en sa présence. Les désirs me brûlent & m'enflamment à la vûe de la Princesse ; mais ce feu me conduit aux larmes ; & si je vois partir V.A. continua-t-il en s'adressant à elle, l'état auquel je serai réduit ne se peut concevoir. Que pourrois-je faire autre chose que de mourir ? La Princesse lui répondit : Tiran, si tu peux disposer de toi, n'ai-je pas la même autorité sur moi-même, & comment peux-tu croire que je me soumette à un Maure, ni que je le puisse aimer, lui qui a autant de femmes qu'il lui plaît, sans en épouser aucune, & que rien n'empêche de les abandonner au premier caprice ; moi qui ai refusé tant de grands Rois, qui m'ont demandée ? Si le Roi & son Conseil prennent cette résolution, ne crains pas de me voir balancer ; je sçaurai leur résister avec fermeté. Que ton amour est foible, s'il a une autre idée de mon courage. Compte sur ta Carmésine, elle sçaura se conserver

ver pour toi ; elle ſçaura défendre les droits de ton amour , comme tu as défendu ſes Etats. Je te fais mon Seigneur , commande , & j'exécuterai tes ordres. L'Empereur vint troubler leur converſation ; ſon arrivée les embarrassa ſi fort , qu'ils ne purent lui dire de quoi ils s'entretenoient. Tiran s'étant un peu remis , lui dit cependant qu'ils parloient des Ambaſſadeurs , & de la folle hardieſſe avec laquelle ils avoient demandé la Princeſſe en mariage pour un Chien fils de Chien , qui reniant le véritable Dieu tous les jours , n'auroit que de mauvais procédés pour elle. Mais ſi par hazard il l'obtient , continua Tiran , & qu'il la traite mal , qui pourra la défendre ? A qui demandera-t-elle du ſecours ? Pour moi , lorsque j'y penſe , je répans des larmes de ſang ; il me prend des ſueurs froides ; & je vous avoie que j'aime mieux mourir , que de voir préférer un Maure à tous les Chevaliers de la Chrétienté.

L'Imperatrice approuva le diſcours de Tiran , & ajouta ces mots avec vivacité : Ces Ambaſſadeurs viennent ici pour nous inſulter ; laissez-les faire ; laissez tenir à l'Empereur tous les Conſeils qu'il tient ; nous ſçavons bien ma fille & moi le parti
que

16 HIST. DU GRAND CHEVALIER
que nous devons prendre ; & puisque
vous êtes de notre sentiment , généreux
Chevalier , rapportez-vous-en à moi. Si
l'on pousse ma patience à bout , je vous
jure que ceux qui auront donné de mau-
vais conseils , s'en repentiront d'une fa-
çon à épouvanter tous les autres. Mais si
ce malheur arrivoit , il y a cent façons de
mourir , que je choisirois plutôt que d'en
être témoin. De plus , qui m'empêcheroit
d'aller avec ma fille en Pais étranger ,
où nous pleurerions jour & nuit , puisque
nous ne pourrions apporter de remedes à
nos maux ? Laissons tous ces discours ,
poursuivit-elle , ils m'affligent si fort , que
je ne puis parler. Mais enfin , brave Géné-
ral, vos sentimens sont dignes de la bonne
Chevalerie , & j'aimerois mieux donner
ma fille à un Chevalier dont je connoi-
trois les sentimens , quelque pauvre qu'il
fût , qu'au Maître du monde qui auroit
le cœur mal placé. Ne croïez donc pas
que rien puisse me séparer d'elle , que je
n'aie trouvé un Chevalier d'une extrême
valeur , occupé de son honneur & de ce-
lui des siens. La Princesse lui dit : Mais ,
Madame , que sert la hardiesse que vous
souhaitez à un bon Chevalier , si elle n'est
pas accompagnée de prudence ? Il est bien
vrai

vrai que l'une & l'autre sont fort estimées dans le monde ; mais la prudence est plus utile aux grands Seigneurs, que la hardiesse.

L'Empereur arriva dans cet endroit de leur conversation ; il en demanda le sujet. Le Général lui dit : Seigneur , nous agitions une question , qui mérite bien d'être examinée. L'Imperatrice dit que si elle avoit un fils , elle aimeroit mieux qu'il eût la hardiesse en partage , que toute autre qualité. La Princesse convient que c'est en effet une grande vertu , & fort à désirer ; mais qu'elle estime plus la prudence. C'est à V. M. à décider. L'Empereur répondit qu'il ne le pouvoit faire sans entendre les parties , & dit à la Princesse de commencer. Elle s'en défendit long-tems , ne voulant pas parler devant l'Imperatrice sa mere ; mais enfin elle obéit. L'Imperatrice parla ensuite en faveur du courage, & ne manqua pas de citer l'exemple des grandes choses dont Tiran étoit venu à bout par son courage. La Princesse repliqua en faveur de la prudence. Le bon Empereur fut charmé de l'avoir entendu raisonner si bien. L'Imperatrice répondit encore quelque chose à l'avantage du courage , & cita tout ce que

18 HIST. DU GRAND CHEVALIER
l'on dit sur le cœur & la façon dont il est
placé, pour preuve de son autorité. Ensuite
elle pria l'Empereur d'avoir la bonté
de juger. Il lui répondit que l'on ne pou-
voit pas mieux parler qu'elles avoient
fait l'une & l'autre, sans rien oublier de
tout ce qui pouvoit être à l'avantage de
leurs sentimens ; que le lendemain il leur
rendroit réponse après avoir entendu les
Chevaliers & les Docteurs. Alors il sortit
de la chambre, & passant dans une au-
tre, il assembla un Conseil de Chevaliers
& de Gens de Loi, qui disputèrent long-
tems entr'eux sur le courage & sur la
prudence, sans pouvoir s'accorder. Enfin
après avoir fait compter les voix & écri-
re l'arrêt, l'Empereur parut le lendemain
dans la grande salle à l'heure qu'il avoit
indiquée. Toutes les Dames s'y trouve-
rent. Il se plaça sur la Chaise Imperiale.
L'Imperatrice à ses côtés, la Princesse de-
vant lui, & tous les Barons & les Che-
valiers se placerent pour entendre le Ju-
gement que l'on alloit prononcer. Quand
on eut fait silence, l'Empereur ordonna
à son Chancelier de publier la Décision.
Alors le Chancelier se leva, mit un ge-
nouïl en terre, & lut : Au nom du Pere,
du Fils, & du saint Esprit. Nous Henri,
par

par la grace de Dieu , Empereur de Constantinople. Aiant entendu les raisons de part & d'autre sur la dispute qui s'est élevée entre l'Imperatrice & la Princesse ma fille. Aiant la grandeur de Dieu présente à l'esprit , & dans le désir de juger avec équité. De l'avis de la plus grande partie de notre Conseil , sans avoir aucun égard à l'amour que nous avons pour chacune d'elles; mais dans la seule vuë de l'équité , & de rendre la justice à qui elle appartient. Sur ce considérant que la prudence est le plus grand présent que Dieu ait fait aux hommes , & qu'elle est comme le Soleil de qui tous les autres corps empruntent leur éclat , mais que cependant il est nécessaire d'avoir du courage , sans quoi la prudence ne seroit d'aucune considération. Nous avons estimé qu'un Chevalier qui joint la prudence à la valeur , est accompli & digne de la Roiauté. C'est pourquoi nous ordonnons à l'Imperatrice , qui a pris le parti du courage , de nommer la prudence auparavant quand elle en parlera , & que ce soit sans aucune aigreur , afin que la mere & la fille ne soient point désunies. Quand la Sentence fut lûe , les Parties lui donnerent des louanges , & presque tous ceux

qui étoient présens dirent à l'Empereur, que d'un bon arbre il en venoit de bon fruit, & d'un bon Chevalier un bon conseil. Les Ambassadeurs du Soudan, les Rois de Caramanie & de l'Inde supérieure, se trouverent à cette lecture. L'Empereur tint un Conseil avec son Général & les autres Chevaliers, dans lequel il fut résolu que l'on feroit une grande Fête, après laquelle on donneroit réponse aux Ambassadeurs. L'Empereur donna le soin à Tiran d'ordonner des armes, des danses, & de tout ce qui pouvoit être nécessaire. Tiran fit publier la Fête pour le quinziesme jour suivant.

Mais Stéphanie voiant que tous les grands Seigneurs étoient revenus à cause de la Tréve, & que le Connétable demouroit au Camp, lui écrivit une Lettre infiniment tendre, par laquelle elle le conjuroit de venir la voir au plutôt. Le Connétable lui répondit sur le champ, en lui donnant toutes les assurances de son amour, & de sa reconnoissance ; mais que son devoir le retenoit au Camp, qu'il ne pouvoit quitter sans congé, & qu'aussitôt après la Fête que l'Empereur avoit fait publier, il feroit tout son possible pour se rendre auprès d'elle. L'Ecuier qui
lui

lui avoit porté la Lettre , se chargea de la réponse. A son retour à Constantinople il trouva Stéphanie qui s'entretenoit avec la Princesse. D'abord qu'elle l'aperçut , elle se leva & lui dit : Comment se porte tout ce que j'aime ? L'Ecuier sans lui répondre , fut baiser la main à la Princesse ; ensuite lui en fit autant , & lui donna la Lettre , qu'elle leva vers le Ciel , comme pour la lui offrir. Après en avoir fait la lecture , elles s'entretinrent sur le chagrin qu'elle avoit de ce que le Connétable ne seroit point à la Fête.

La veille du jour marqué pour la célébrer , le Connétable vint à une lieue de la Ville , & se tint caché très-soigneusement. Stéphanie ne vouloit pas absolument s'y trouver , puisque celui qu'elle aimoit ne devoit point y être. La Princesse la pria si fort de l'accompagner , en l'assurant que si elle ne venoit pas , elle n'iroit pas non plus , qu'elle fut obligée de la suivre. Quand les Messes furent dites avec beaucoup d'appareil , on fut à la place du Marché , que l'on trouva couverte par le haut de draps rayés de blanc , de vert & de tanné. Les côtés étoient cachés par des étoffes d'une grande richesse. Il y avoit des tables dressées tout au-

B 3 tour

22 HIST. DU GRAND CHEVALIER
tour de la place. Le côté destiné pour
l'Empereur étoit beaucoup plus riche ; il
étoit tendu de brocard d'or. L'Empereur
se mit au milieu de la table , & fit pla-
cer les Ambassadeurs d'un côté , & de
l'autre l'Imperatrice & sa fille Carmésine.
Les Rois de Caramanie & de l'Inde Su-
perieure mangerent à terre , parce qu'ils
étoient prisonniers : toutes les Demoisel-
les & les Dames d'honneur occupoient
des tables à la droite de l'Empereur. Les
Dames de la Ville les servoient. Stéphanie
étoit assise la premiere à cette table , à
la gauche de l'Empereur, & vis-à-vis d'elle
tous les Ducs & les grands Seigneurs.
On avoit dressé vingt-quatre buffets ;
sur le premier on avoit placé toutes les
Reliques de la Ville ; sur le second tout
l'or des Eglises. Il y en avoit dix autres
remplis de toutes sortes de corbeilles &
de panniens d'argent , que l'on avoit ti-
rés du trésor , & qui tous étoient remplis
de monnoie d'or. Dans les autres il y
avoit des coupes d'or & des pierres pré-
cieuses , des plats & des salieres de ver-
meil ; car tout ce qui étoit blanc servoit
sur les tables. Tout l'argent monnoié étoit
dans des vases au pied des buffets, chacun
desquels étoit gardé par trois Chevaliers,
aufquels

auxquels Tiran en avoit confié le soin. Ces Chevaliers étoient vêtus de robes de brocard traînantes jusqu'à terre, avec une bague d'argent à la main. En un mot, l'Empereur montra ce jour-là de très-grandes richesses. Dans l'espace renfermé pour les tables étoit une lice préparée pour les Joûtes. Le Général Duc de Pera & le Duc de Sinopoli étoient ce jour-là les tenans. On commença les Joûtes pendant le repas. Le Duc de Pera parut le premier avec des paremens de brocard d'or d'Alexandrie. Le Duc de Sinopoli les portoit également de brocard, mais ils étoient verts & gris; Tiran les avoit simplement de velours verd; mais couverts de ducats pendans, chaque ducat en valoit plus de trente, de façon que ses paremens étoient d'un grand prix.

Un des jours de la Fête, Tiran vint à la porte de la Princesse, il y trouva Plaisir de ma vie, à laquelle il demanda : ce que faisoit sa Maîtresse ? Elle répondit : Pourquoi voulez-vous le sçavoir ? Si vous étiez venu plutôt vous l'auriez trouvée dans son lit, & si vous l'aviez vûe comme moi, vous eussiez goûté la gloire de Paradis. Si vous voulez, continua-t-elle, vous la trouverez qui vient de prendre

sa robe & qui va se peigner ; car nous autres nous nous grattons la tête quand les talons nous demangent. Mais à propos , pourquoi n'avez-vous pas mon Hypolite avec vous ? je le vois souvent triste & cela m'afflige . . . La Princesse est-elle seule , dit Tiran ? N'y a-t-il ni espions ni ennemis ? Puis-je entrer sans péril ? Demoiselle , je vous demande aide & conseil. Entrez sans rien craindre , répondit Plaisir de ma vie. Fiez-vous à moi, je courrois autant de risque que vous s'il y avoit quelque chose à craindre , je connois les sentimens de la Princesse ; elle ne veut pas que votre amour demeure toujours sans récompense ; & pour moi j'ai tant de pitié de ce que vous souffrez, que je serai toujours prête à vous assister. Tiran entra dans la chambre & trouva la Princesse qui rattachoit ses beaux cheveux. Elle lui dit en le voiant : Qui t'a donné permission d'entrer ici sans mon consentement ? Si l'Empereur vient à le sçavoir , il ne te pardonnera pas ta témérité. Va-t'en , je t'en conjure. Tiran ne s'embarassant pas de ces paroles , s'approcha d'elle, & la prenant dans ses bras, il lui baisa mille fois les yeux , la bouche & la gorge. Les Demoiselles voiant que

que Tiran jouïoit ainsi avec la Princesse, étoient attentives autour d'eux sans remuer ; mais quand il vouloit se servir de ses mains , elles venoient toutes au secours de leur Maîtresse , elles entendirent venir l'Imperatrice ; mais Tiran & la Princesse n'étoient occupés que d'eux seuls dans le monde. Quand l'Imperatrice fut précisément à la porte , Tiran se jeta par terre , & les filles mirent sur lui tous les habits qu'elles trouverent. La Princesse s'assit sur lui en se peignant sans faire semblant de rien. L'Imperatrice se mit à côté d'elle , & peut s'en fallut qu'elle ne s'assît sur la tête de Tiran. Elles s'entretenirent des Fêtes & demeurèrent en cet état jusques à ce qu'une Demoiselle apporta les Heures de l'Imperatrice , qui s'en alla les dire dans un coin de la chambre. La Princesse ne se remua point dans la crainte que sa mere ne s'aperçût de quelque chose ; mais quand elle eut achevé de se peigner, elle passa la main sous la robe qui le couvroit , & carressoit son cher Tiran qui lui baisoit la main. Enfin pour sortir de cet embarras, toutes les Demoiselles se mirent devant l'Imperatrice , & sans faire le moindre bruit , Tiran se leva & s'en alla avec le
peigne

peigne de la Princesse qu'il lui avoit pris.

Quand il fut hors de sa chambre, il se crut en sûreté; mais à l'instant il aperçut l'Empereur qui venoit chez la Princesse avec un seul Valet de chambre. Il retourna promptement sur ses pas, & dit à la Princesse: Que ferez-vous de moi? Voici l'Empereur qui vient. Que je suis malheureuse! lui répondit-elle, nous évitons un inconvenient pour tomber dans un autre. Je vous le disois bien que vous preniez mal votre tems. Aussitôt elle fit remettre les Demoiselles devant l'Imperatrice, & fit passer Tiran derriere elles pour gagner une autre chambre. Là il se mit par terre, & on le couvrit de plusieurs matelats afin de le cacher aux yeux de l'Empereur qui souvent entroit dans cette Piece.

L'Empereur demeura chez sa fille jusques à ce qu'elle fut coëffée; après quoi l'Imperatrice aiant fini son Office; il sortit avec elle suivi de toutes les Demoiselles pour aller à la Messe. Quand elles furent toutes sorties, la Princesse demanda ses gands, & dit qu'elle les avoit mis dans un endroit où nulle autre qu'elle ne les pourroit trouver. Par ce moïen elle entra dans la chambre où étoit Tiran

ran & le dégagea. Tiran se leva, prit la belle Carmésine dans ses bras, la porta par la chambre & la baisant mille fois, il se récrioit sur les charmes de son corps & de son esprit, & qu'il ne s'étonnoit pas que le Sultan eût tant d'envie de la posséder. Elle lui répondit que l'amour lui faisoit illusion sur sa beauté, que lorsqu'on aimoit bien, on vouloit encore plus aimer, & que l'Amant généreux se contentoit de la vûë. Mérite donc toujours de conserver ta réputation, ajouta-t-elle; autrement tu seras plus cruel que Néron. Baise-moi & laisse-moi aller trouver l'Empereur qui m'attend. Tiran n'eut pas le tems de lui répondre ni de rien faire de plus, car les Demoiselles défendoient leur Maîtresse dans la crainte qu'elle ne fût décoëffée; mais voïant que la Princesse s'éloignoit & qu'il ne la pouvoit plus toucher avec les mains, il étendit la jambe, la glissa sous les jupes, & porta le pied jusques au lieu dont on lui avoit défendu l'approche; alors la Princesse sortit & fut trouver l'Empereur, & la Veuve Reposée fit sortir Tiran par la porte du jardin, sans que personne l'apperçût.

A peine Tiran fut arrivé dans sa chambre

28 HIST. DU GRAND CHEVALIER
bre, qu'il quitta le bas & le foulier qui
avoient eu le bonheur de toucher la
Princesse, il les fit richement broder avec
des perles & des rubis qui valoient plus
de vingt-cinq mille ducats, & les mit le
jour indiqué pour les Joûtes, mais sans au-
cune armure, à cette jambe; il avoit pour
cimier au-dessus de son armet quatre pe-
tites colonnes d'or qui portoient un saint
Graal pareil à celui que conquit Galasse
le bon Chevalier; au-dessus étoit le pei-
gne que la Princesse lui avoit donné, avec
ce mot écrit que tout le monde ne pou-
voit pas lire, *point de vertu qui ne soit en elle.*

Au milieu de la Lice étoit un superbe
échaffaut couvert de brocard; & au mi-
lieu de cet échaffaut un fauteüil plus su-
perbe encore, posé sur un pivot, la sage
Sybille y étoit assise magnifiquement parée,
elle tournoit continuellement, de façon
que tout le monde pouvoit la voir; les
Déeses étoient assises à ses pieds, le vi-
sage couvert, parce qu'au sentiment des
Paiens elles avoient des corps célestes. Au-
tour des Déeses on avoit placé les femmes
qui avoient bien aimé, comme la Reine
Geniéfure qui avoit aimé Lancelot; la Rei-
ne Yseult Maitresse de Tristan de Leonois,
Pénélope, Hélène, Briseis, Médée, Di-
don,

don, Dejanire, Ariane, Phedre & plusieurs autres qui finirent par être trompées dans leurs amours ; elles avoient toutes un foïet à la main. Les Chevaliers qui étoient renversés par terre du premier coup , on les conduisoit sur l'échaffaut & la sage Sybille les condamnoit à la mort , en leur disant qu'ils avoient été des Amans perfides. Mais les autres Déeses se mettant à ses genoux obtenoient que cette peine fût changée en celle du foïet. Alors on désarmoït publiquement le Chevalier , après quoi elles le frapportoient de toutes leurs forces en le faisant descendre de l'échaffaut.

Ceux qui devoient jôûter entrèrent dans la Lice avant le jour. On ne laissoit jôûter que ceux qui avoient des paremens de soïe ou de brocard brodés de brillans d'or & d'argent. Le Connétable averti de la Fête , avoit préparé tout ce qui lui étoit nécessaire pour y venir sans être connu. Au milieu du dîné de l'Empereur, il entra dans la grande salle vêtu de la sorte. Ses paremens étoient de deux couleurs , une partie de brocard & le fond cramoisi , l'autre de damas violet brodé d'épics qui étoient formés par de grosses perles , & dont les tiges étoient d'or. Son
armet

90 HIST. DU GRAND CHEVALIER
armet étoit couvert de la même étoffe.
Il marchoit à la tête de trente Gentils-
hommes qui portoient un manteau cra-
moisi doublé moitié de marthres zibeli-
nes, & moitié d'hermines. Les deux Che-
valiers qui l'accompagnoient avoient des
robes de brocard. Toute la suite avoit
le visage couvert des chaperons que l'on
porte à cheval. Il avoit avec lui six trom-
pettes, & il suivoit une Demoiselle ma-
gnifiquement parée, qui portoit une chaî-
ne d'argent, qu'elle tenoit d'un bout, &
qui de l'autre étoit attachée au col du
grand Connétable. Il menoit avec lui
douze mulets, dont les bats étoient cra-
moisis & les fangles recouvertes de soie
de la même couleur : l'un portoit son lit,
un autre étoit chargé d'une grosse lance
couverte de brocard ; il y en avoit six
portées avec la même cérémonie. Enfin,
avec ses mulets chargés de son équipage,
il fit le tour de la lice. Il salua profondé-
ment l'Empereur, aussi-bien que tous ceux
devant lesquels il passa. L'Empereur leur
voiant à tous le visage couvert, envoia
demander le nom de ce Chevalier fameux.
On lui répondit que c'étoit un Chevalier
qui cherchoit les aventures, sans vouloir
dire autre chose. Puisqu'il ne veut pas se
nommer

nommer , dit l'Empereur à celui qu'il avoit chargé de la commission , c'est un bon prisonnier d'amour. Va demander , continua-t-il , à la Demoiselle qui le tient enchaîné , quel est l'amour qui l'a soumis. Si elle ne te répond rien , lis ce que le Chevalier porte sur son bouclier. Le Valet de chambre aiant apporté pour toute réponse , que le sort du Chevalier venoit d'une Demoiselle qui l'avoit réduit à ce point en consentant à sa volonté : Mais as-tu lû , lui demanda l'Empereur , ce qu'il y a d'écrit sur son bouclier ? Seigneur , lui répondit-il , il y a en espagnol & en françois : Maudit soit l'amour qui me l'a fait si belle , s'il ne la rend sensible à mes peines.

Le Connétable étoit déjà dans la lice avec la lance sur la cuisse , demandant avec qui il jouëtoit ? On lui répondit , que ce seroit avec le Duc de Sinopoli. Ils firent plusieurs belles courses ; à la quatrième le Connétable le rencontra si vigoureusement , qu'il le fit sauter de la selle par terre , d'où il fut conduit sur l'échaffaut , condamné par la Sybille , & foüetté par les Dames comme trompeur en amour. Cette cérémonie étant achevée , le Connétable recommença à courir

32 HIST. DU GRAND CHEVALIER
rir contre le Duc de Pera qu'il rencontra dans la visiere à la dixième course & le renversa lui & son cheval. Quel chercheur d'aventures, dit Tiran! il a déjà abbatu mes deux meilleurs amis. Il monta sur le champ à cheval, prit son armet, vint dans la Lice avec une grosse lance. Pendant ce tems, on porta le Duc qui avoit repris ses esprits à l'échaffaut de la sage Sybille; il lui arriva la même chose qu'au Duc de Sinopoli. Quand le Connétable sçut que Tiran s'étoit mis sur la Lice, il dit qu'il ne vouloit plus jouter. Les Juges déclarerent qu'il devoit faire les douze carrieres, comme on en étoit convenu. Les Dames & tous les Spectateurs rioient de ce que le Chevalier inconnu avoit renversé les deux Ducs. Attendez, leur dit l'Empereur, il se pourroit bien faire qu'il renversât aussi notre Général. C'est ce qu'il ne fera pas, reprit la Princesse, la Sainte Trinité le garantira de ce malheur; & s'il le fait tomber de cheval, il pourra bien se dire un Chevalier de bonne aventure. Sur mon Dieu, répondit l'Empereur, je n'ai point vû de mon tems abbatre deux Ducs en deux carrieres & se trouver en aussi bonne disposition que ce Chevalier;

valier ; car enfin aucun des miens n'en peut faire autant ; il faut que ce soit quelque Roi ou fils de Roi. Je meurs d'envie de sçavoir son nom ; car je crains qu'il ne s'en aille sans nous le dire , pour ne pas faire de peine aux deux Ducs. Il ordonna donc à deux Demoiselles des plus belles & des mieux parées , d'aller trouver le Chevalier de la part de la Princesse , & de lui demander son nom , qu'elle désiroit fort sçavoir. Les deux Demoiselles furent lui faire le compliment. Vous pourrez dire , leur répondit-il , à la Princesse , que je suis de l'extrémité du couchant. Les Demoiselles rapportèrent cette réponse.

Le Connétable fut ensuite obligé de courir contre le Général Tiran ; mais après avoir mis la lance en arrêt , il la porta toujours haute. Tiran le voïant venir à lui en cet état , leva sa lance aussi pour ne le pas rencontrer ; ce qui l'affligea beaucoup ; il s'en expliqua même en termes piquants , que le Héraut rapporta au Connétable. Celui-ci le chargea de dire à Tiran qu'il n'en avoit usé de la sorte que par honnêteté ; mais qu'il prît garde à lui , qu'il alloit à présent lui faire le même parti qu'aux autres. Il demanda pour lors la plus grosse de ses lances , qu'il leva encore comme

34 HIST. DU GRAND CHEVALIER
la première fois. Tiran furieux de ne pouvoir venger ses Amis , jetta de colere sa lance par terre. Ceux que l'Empereur avoit envoiés firent promptement les rênes du cheval du Connétable pour l'empêcher de s'en aller. Les Juges vinrent à lui , & le conduisirent , en lui rendant toute sorte d'honneurs , à l'échaffaut de la Sybille , devant laquelle ils lui ôtèrent son armet. Les Déeses le reçurent à merveilles. Quand elles le reconnurent pour le Grand Connétable , elles le firent asséoir dans le beau fauteuil de la sage Sybille , où elles le servirent à l'envi. L'une le peigna , une autre lui essuioit le visage. Enfin chacune d'elles étoit empressée autour de la personne. Ces attentions devoient durer jusques à ce qu'un autre eût mieux fait que lui. L'Empereur fut charmé d'apprendre que c'étoit le Connétable. Le bruit qui se répandit de son nom causa une si grande joie à Stéphanie , qu'elle s'en trouva très-mal. Aussi Aristote dit-il , que la joie qui vient d'un grand amour , est aussi dangereuse aux filles , que la plus grande douleur. Les Médecins qui n'étoient pas loin , la secoururent promptement. L'Empereur lui demanda ce qui lui avoit fait mal : elle répondit que son habit étoit trop ferré.

Le Connétable demeura tout le jour dans le fauteuil ; car il ne se trouva personne qui pût l'en faire sortir. Quand la nuit fut venuë, on joüta aux flambeaux. Les danses, les farces, & les intermèdes qui succederent au souper, rendirent la Fête superbe, & la firent durer jusqu'à trois heures après minuit. L'Empereur & sa Maison furent alors se coucher. Il avoit fait accommoder un bel appartement dans le Marché où il se retira avec toutes les Dames, afin de ne point quitter un moment les Fêtes. Elles durèrent pendant huit jours. Le lendemain il y eut plusieurs Chevaliers qui firent des efforts inutiles pour avoir le fauteuil du Connétable. Il se présenta un Chevalier bien armé, parent de l'Empereur, qui se nommoit le Grand-Noble : il portoit sur la croupe de son cheval une Demoiselle debout, qui avoit les bras sur ses épaules, & dont la tête excédoit son armet. Il avoit écrit sur son bouclier en lettres d'or : Que tous ceux qui sont amoureux, la regardent bien, ils n'en scauroient trouver de meilleure. Il en étoit venu un autre auparavant, qui portoit une Demoiselle comme saint Christophe porte J. C. sur l'épaule. Il avoit écrit sur les pare-

Ci mens

mens & sur la tête de son cheval : Je l'aime & je l'honore, rendez-lui tous honneur ; car elle est la meilleure de toutes. Tiran joûta avec le Grand-Noble. Ils firent ensemble les plus belles courfes, & ils se rencontrèrent enfin d'une façon qui pensa leur coûter la vie ; car Tiran aiant touché le haut du bouclier, le coup gliffa & le frappa si fort dans l'armet, qu'il le renversa par-dessus la croupe de son cheval. Comme sa taille étoit pesante, il fit une chute si violente, qu'il se cassa deux côtes ; pour lui il rencontra Tiran au fort de l'écu ; & comme la lance étoit fort grosse, elle ne put se rompre ; le cheval de Tiran recula trois pas, & donna des genoux en terre. Tiran se sentant tomber, défit promptement ses étriers ; mais il fut obligé de porter la main droite à terre : Le cheval mourut sur le champ. Le Grand-Noble fut conduit à l'échaffaut, malgré la douleur qu'il ressentoit, & fut foüetté comme les autres, moins fort cependant, à cause de l'état où il étoit. Pour Tiran, parce qu'il étoit tombé avec son cheval, qu'il avoit perdu les étriers, & qu'il avoit mis une main à terre, les Juges le condamnerent à joûter dans la suite sans paremens, sans éperons & sans

sans gantelet du côté droit. Tiran voïant qu'il avoit reçu cet affront par la faute de son cheval , fit vœu de ne jôuter jamais que contre un Roi ou contre un fils de Roi. Le Connétable sortit de son fauteüil , & tint les jôutes à la place de son Cousin. Les Fêtes furent aussi belles le huitième jour qu'elles l'avoient été le premier. L'on fut servi avec la même abondance , & tous les plaisirs se répeterent avec un égal succès.

Le lendemain du jour que Tiran eut abandonné les Jôutes , il parut avec un riche manteau de velours noir , brodé & couvert de brillans en forme de feüilles de chicomore , avec la même chevelure dont on a parlé. Mais avant que de sortir de chez lui , il envoïa le plus beau & le meilleur de ses chevaux avec les paremens , & tout ce dont il s'étoit servi dans les Jôutes , en présent , au Grand-Noble , ce qui fut estimé quarante mille ducats. Tiran s'entretenoit & se divertissoit continuellement avec l'Impératrice & les Seigneurs de la Cour ; mais il étoit encore plus souvent avec les Dames. Il changeoit tous les jours d'habit , sans quitter son bas & son soulier favori. La Princesse lui dit le jour que les Fêtes furent terminées ;

38 HIST. DU GRAND CHEVALIER
nées , en allant à la Ville de Pera , devant
Stéphanie & la Veuve Repofée : Qu'est-ce
donc que cette mode ? De quel Pais vient-
elle ? L'apportez-vous de France ? Il lui
conta la vérité & le bonheur qu'avoit eu
son pied , bonheur qu'il croioit que ses
péchés l'empêchoient d'obtenir. La Prin-
ceffe lui répondit qu'elle s'en fouvenoit à
merveilles. Mais il viendra un tems , con-
tinua-t-elle , où les deux jambes auront le
même droit. Tiran pénétré de cette pro-
messe, fauta au bas de son cheval, sous pré-
texte que ses gands étoient tombés, & baifa
la jambe de la Princeffe à travers sa robe.
Lorsqu'ils furent arrivés à la Ville de
Pera , & qu'ils prenoient leurs armes , on
dit à l'Empereur qu'il paroiffoit neuf Ga-
leres. Il ordonna que l'on ne commençât
point le Tournois, fans ſçavoir ce que c'é-
toit. On ne fut pas long-tems dans l'in-
certitude : on apprit avec beaucoup de
joie que ces Bâtimens étoient François , &
commandés par un Couſin de Tiran , à
qui le Roi de France , dont il avoit été
Page , avoit donné la Vicomté de Bran-
ches. Sur le bruit des exploits de son Cou-
ſin , il avoit désiré de le voir & de ſervir
ſous lui. Pluſieurs Chevaliers & Gentils-
hommes aiant eu le même deſſein , le Roi
leur

leur avoit donné cinq mille Archers, pour montrer à Tiran le cas qu'il faisoit de ses belles actions. Ces Francs-Archers avoient un Ecuier & un Page. Ils avoient reçu leur paye pour six mois. Le Cousin de Tiran vint d'abord en Sicile, où le Roi, qui le connoissoit, le reçut bien, & lui fit présent de plusieurs chevaux. Tiran étant informé de l'arrivée de son Cousin, monta dans une petite Barque avec le Connétable, & plusieurs autres François, pour aller au-devant d'eux. Ils s'embrassèrent tendrement, & furent ensemble saluer l'Empereur. Les Dames & toute la Cour, & jusques aux Ambassadeurs, qui n'étoient point encore partis, s'empresserent par rapport à Tiran, à bien recevoir ces nouveaux venus. L'Empereur remit le Tournois au lendemain.

Dès le matin ils s'armerent tous, aussi bien que Tiran; car l'Empereur lui demanda cette grace, en l'assurant qu'il le pouvoit sans aller contre son vœu, parce que ce n'étoit pas une Joûte. Le Vicomte de Branches parut superbement armé: il demanda un cheval à son Cousin pour le Tournois, dans lequel il vouloit absolument paroître, malgré tout ce qu'on lui pût alléguer des fatigues du voiage. Tiran

40 HIST. DU GRAND CHEVALIER
le voiant ainsi déterminé , lui envoya dix
de ses meilleurs chevaux. L'Empereur lui
en fit présent de quinze magnifiques.
L'Imperatrice lui en donna un pareil nom-
bre , & la Princesse, par ordre de son pere,
lui en envoya aussi dix. Le Connétable en
joignit sept à tous ceux-là. Enfin tant de
Comtes & de Ducs lui en envoierent ,
qu'en un moment il s'en trouva quatre-
vingt-trois des meilleurs de la Ville. Il pa-
rut avec un parement que le Roi de France
lui avoit donné ; il étoit brodé partout de
lions qui avoient de fort grosses chaînes au
col ; les lions étoient terrassés par des
amours qui portoient des sonnettes d'ar-
gent , ce qui formoit aux moindres mou-
vemens du cheval une espece de carillon
tout-à-fait singulier. Il entra dans le Camp
huit cens Chevaliers à l'éperon d'or. Ils
convinrent que l'on ne recevroit que ceux
qui auroient reçu l'Ordre de Chevalerie ,
& qui auroient des paremens de soie , de
brocard , ou de broderie d'or & d'argent ;
ce qui fut cause qu'un grand nombre, pour
être du Tournois, se firent recevoir Cheva-
liers. Le Vicomte sçachant le Règlement ,
& n'étant pas Chevalier, pour ne pas con-
trevenir aux ordres de l'Empereur , mit
pied à terre , quand tous les autres furent
dans

dans le Camp ; & montant sur l'échafaut de l'Impératrice , il la supplia de lui donner l'ordre de Chevalerie. La Princesse prit la parole , & lui dit , qu'il seroit plus convenable que l'Empereur lui accordât cette grace. Madame, lui répondit-il, j'ai fait vœu de ne le recevoir jamais de la main d'aucun homme. J'aime une femme mariée ; c'est pour elle que je suis venu ici ; j'ai trouvé tant d'honneur en elle, qu'il faut absolument que ce soit une Dame qui m'arme Chevalier.

L'Impératrice fit sçavoir à l'Empereur cette proposition ; il vint avec les Ambassadeurs , & lui dit d'accorder la demande , ce qu'elle exécuta. Elle envoya chercher une Epée d'or de l'Empereur, qu'elle lui ceignit. L'Empereur fit apporter ensuite des éperons d'or, où dans chaque pointe il y avoit un diamant , un rubis ou un saphir ; il les remit entre les mains de deux filles de Duc , avec ordre de n'en chauffer qu'un , parce que celui qui veut être armé par les Dames, étant obligé de porter moitié or & moitié argent , ne pouvoit porter qu'un éperon de ce métal. L'épée peut être d'or, & la robe brodée ; mais les bas & les paremens doivent être or & argent. C'est
l'usage

42 HIST. DU GRAND CHEVALIER
l'usage que la Dame baise le Chevalier
qu'elle a reçu, aussi l'Impératrice le bai-
sa-t-elle. Ensuite le Vicomte descendit
de l'échaffaut & entra dans le Camp. Le
Duc de Pera commandoit la moitié de
ceux qui s'y trouvoient, & Tiran étoit
à la tête de l'autre moitié. Pour se re-
connoître, ils portoient sur leurs têtes des
banderoles blanches & des banderoles
vertes. Tiran fit d'abord marcher deux
Chevaliers; le Duc en envoya contr'eux
un pareil nombre qui commencerent à
se charger vigoureusement. Ceux-là fu-
rent suivis de vingt, & ceux-ci de tren-
te, de façon que peu-à-peu les troupes se
mêlerent, & chacun combattoit de son
mieux. Tiran regardoit combattre sa
troupe. Quand il s'aperçut qu'elle avoit
du dessous, il se jeta dans le fort de
la mêlée, & rencontra un Chevalier
qu'il renversa avec sa lance. Alors il mit
l'épée à la main, & frappant de tous
côtés, tout le monde étoit dans l'admi-
ration des grands coups qu'il portoit,
& du grand courage qu'il témoignoit.
L'Empereur étoit charmé de voir ces
beaux faits d'armes. Quand ils eurent
duré l'espace de trois heures, l'Empereur
monta à cheval & se mit au milieu des
Combattans,

Combattans , que la colere emportoit , & dont il y avoit plusieurs de blessés. Après que tous les Chevaliers furent défarmés, ils se rassemblèrent pour se divertir , & s'entretinrent de leur combat. Tous les Etrangers convinrent qu'il étoit le plus beau que l'on eût vû , soit par la magnificence , soit par la façon dont les chevaux avoient été conduits. L'Empereur se mit à table avec tous les Chevaliers qui avoient été au Tournoi.

Après le dîné , on vint dire à l'Empereur qu'il étoit arrivé dans le Port un Vaisseau tout couvert de noir : Dans le tems que l'on en parloit , quatre Demoiselles entrèrent dans la salle , elles parurent de la plus grande beauté , quoique dans le plus grand deuil. Leurs noms étoient admirables. La premiere se nommoit Honneur , & son maintien répondoit à un si beau nom ; la seconde Chasteté ; la troisième Espérance , parce qu'elle avoit été bâtie dans le Jourdain ; & la quatrième se nommoit Beauté. Elles vinrent toutes saluer l'Empereur. L'Espérance étoit à leur tête, qui lui parla ainsi :

La grandeur & la réputation de Votre Majesté nous ont engagées à venir implorer ses bontés. La fortune ennemie
qui

44 HIST. DU GRAND CHEVALIER
qui nous a condamnées à un éternel exil ;
nous a imposé des loix cruelles & bar-
bares , qui ne nous permettent de jouir
d'aucun repos. Nous arrivons ici avec
notre Maitresse à l'ombre de votre gran-
deur , dans l'espérance d'y trouver ce
Roi fameux , qui se fait nommer dans
le monde le grand Artus , Roi de l'I-
sle d'Angleterre , pour demander à V.
M. si elle n'a point entendu dire en quel
lieu il peut être. Il y a déjà quatre ans
que nous voïageons avec sa sœur Ur-
gande la Déconnüe. Nous avons couru
toute la mer noire , & vous voïez devant
vous des Demoiselles de sa Cour qui le
pleurent sans cesse. L'Empereur ne lui
donna pas le tems d'en dire davantage.
Dès qu'il sçut que la sage Urgande sœur
du Roi Artus étoit arrivée , il se leva de
table & prit le chemin du Port avec tous
les Chevaliers. Ils monterent dans le
Vaisseau , où ils trouverent Urgande sur
un lit noir & vêtüe de velours noir , la
tenture de tout le Bâtiment étoit de la
même couleur. Elle avoit auprès d'elle
cent trente Demoiselles toutes d'une
grande beauté & qui n'avoient que seize
ou dix-sept ans.

L'Empereur fut reçu avec tout le res-
pect

pect qui lui étoit dû. Quand il fut assis, il dit : Consolez-vous, généreuse Reine, dans peu vous reverrez ce que vous cherchez avec tant d'inquiétude. Je suis charmé de votre arrivée, je pourrai vous rendre tous les honneurs que vous mérités. Il est venu chez-moi quatre Demoiselles de votre part qui m'ont demandé des nouvelles du Roi des Anglois. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai en ma puissance un Chevalier de haut état que personne ne connoît, & dont jamais je n'ai pû sçavoir le nom. Il a une épée très-particuliere qu'il appelle Scalibor, & qui me paroît très-bonne, il est accompagné d'un vieux Chevalier qui se fait appeller Foi sans pitié. Quand la Reine Urgande eut entendu ces paroles, elle se leva promptement & se jettant à ses genoux. elle le conjura de lui permettre de voir ce Chevalier. L'Empereur le lui promit, & l'aïant relevée, il lui donna la main pour aller au Palais. Lorsqu'ils y furent arrivés, il la mena dans une chambre où il y avoit une très-belle cage d'argent.

Dans ce moment le Roi Artus qui y étoit enfermé tenoit son épée nuë sur ses genoux, & la tête baissée, il la regardoit
avec

46 HIST. DU GRAND CHEVALIER
avec une extrême attention. La Reine
Urgande le reconnut d'abord ; mais quel-
que chose qu'elle lui pût dire, il ne vou-
lut pas lui répondre. Foi sans pitié le
reconnut aisément, il courut aux bords
de la cage pour lui faire la révérence , &
lui baïsa la main. Le Roi Artus toujours
dans la même situation , dit :

Le devoir des Rois est d'inspirer la ver-
tu , les biens de l'autre vie sont les seuls
désirables. Les saints Docteurs & les
Philosophes conviennent également que
qui possède une vertu , les a toutes , &
que c'est n'en posséder aucune , que de
manquer d'une seule. Je vois donc ce
malheureux monde tourner & aller de
mal en pis. Je vois des hommes pervers
qui trompent en amour , & qui sont dans
la prospérité ; des Dames & des Demoi-
selles qui aimoient autrefois avec loïau-
té , & qui se rendent à l'or & à l'argent.
Mais , lui dit le Chevalier Foi sans pitié,
à l'instigation de la Princesse , n'y a-t-il
personne au monde qui aime véritable-
ment ? & puisque V. M. voit tout dans
son épée , que doit aimer une Demoiselle ?
Je vais le voir , répondit le Roi , puis je
le dirai. Et s'étant tû quelque tems , il
reprit ainsi : Amour , haine , désir , espé-
rance ,

rance, désespoir, crainte, honte, hardiesse, colere, plaisir & tristesse, voilà tout ce que doit penser une noble & chaste Demoiselle. Foi sans pitié lui demanda ensuite quels étoient les défauts des hommes. Lorsqu'il eut regardé dans son épée, il dit : Sage sans bonnes œuvres, Vieux sans honneur, Jeune sans obéissance, Riche sans miséricorde, Evêque sans soin, Roi sans bonté, Pauvre sans humilité, Chevalier sans vérité, Fourbe sans remords, Peuple sans loix. L'Empereur lui demanda quels étoient les biens de nature ? Le Roi répondit qu'il y en avoit huit ; grande postérité, grandeur & beauté de corps, grande force, grande legereté, santé, bonne vûe, jeunesse & gaieté. L'Empereur voulut sçavoir ensuite quels sont les devoirs d'un Souverain. Le Roi, répondit, il doit conserver la paix & l'union dans ses Etats ; avoir toujours la justice pour l'objet de toutes ses actions ; éviter toute espece de tyrannie ; ne rien faire que dans la vûe de Dieu ; aimer son peuple comme son propre fils ; avouer qu'il est fils de l'Eglise, la défendre de toutes ses forces, & travailler à l'augmentation de la Foi ; il doit être bon, fidèle & véritable envers ses Sujets,

48 HIST. DU GRAND CHEVALIER
jets , punir les méchans , protéger les mal-
heureux & tous ceux qui aiment la vertu.

Après diverses questions auxquelles il répondit avec la même sagesse , on ouvrit les portes de la cage , où entra qui-conque le voulut. On ôta au Roi son épée , & dans le moment il ne se souvint plus de tout ce qu'il avoit dit. L'Empereur la lui fit rendre pour lui demander ce que c'étoit que l'honneur , chose que jamais ne lui avoit pû dire , ni Chevalier , ni Docteur. Le Roi Artus regarda son épée , & dit : Rien de plus nécessaire dans une haute naissance que de connoître l'honneur. Ceux qui ont des sentimens nobles l'aiment & le recherchent sans cesse. Comment pourroient-ils l'acquérir s'ils ne le connoissoient pas ? L'Empereur pria ensuite Foi sans pitié de lui demander ce qui étoit nécessaire à l'homme d'armes ? Il doit , dit-il , pouvoir soutenir le harnois , supporter la faim , la soif , les veilles , les insomnies & toutes sortes de maux & de fatigues ; il doit exposer continuellement sa vie pour la justice & pour le bonheur des hommes ; par ce moien il ira en Paradis tout autant que s'il étoit Vierge ou qu'il eût été Religieux ; qu'il voie répandre son sang

TIRAN LE BLANC. 49
sang sans émotion ; qu'il soit adroit à se défendre & à attaquer ; qu'il ait honte de fuir. Un autre lui demanda comment on pouvoit acquérir la sagesse ? Le Roi répondit qu'il y avoit plusieurs moïens ; la priere , l'étude & une continuelle attention. L'Empereur voulut sçavoir après cela quels étoient les biens de la fortune. Il lui fut répondu que c'étoient les richesses , les honneurs , une femme belle & vertueuse , un grand nombre d'enfans ; enfin le bonheur de plaire à tout le monde. Le même fut curieux de sçavoir les parties de la noblesse. L'Epée inspira au Roi que le Chevalier noble devoit chercher les actions illustres ; être vrai , courageux , reconnoissant envers Dieu. Il répondit à la question de l'Empereur qui vouloit sçavoir ce que devoit penser un Chevalier vaincu. Que Dieu donnant la victoire à qui il lui plaît , il doit s'humilier devant lui , mais se consoler en pensant que les plus grands Princes ont été vaincus , que ses péchés méritoient une plus grande punition , & que la fortune l'a voulu ainsi par son inconstance. L'Empereur dans la crainte de le fatiguer , fit ôter l'Epée , & le Roi Artus ne voïoit & ne discernoit aucun objet.

Tomé II.

D Mais

Mais la Reine Urgande tirant de son doigt un rubis qu'elle lui passa devant les yeux, il reprit incontinent l'usage de ses sens, & la vint embrasser avec tendresse : Alors elle lui dit : Mon frere, rendez graces à l'Empereur, & témoignez-lui votre reconnoissance, saluez l'Impératrice & la Princesse sa fille. Le Roi Artus s'en acquitta avec toute la politesse imaginable ; & tous les Chevaliers vinrent lui baiser la main.

On passa ensuite dans la salle où tout étoit préparé pour le Bal. L'Empereur pria beaucoup la Reine Urgande de danser, puisqu'elle avoit retrouvé la seule chose qu'elle désiroit. Pour obéir, elle envoya chercher dans son Vaisseau des habits convenables, & passa dans une chambre avec ses Demoiselles, elles se parerent toutes & sortirent avec des habits de damas blanc doublez d'hermines, les jupes étoient de même parure : La Reine sortit la dernière, elle avoit une jupe de satin gris découpé & brodé de fort belles perles, son habit étoit de damas verd tout couvert de brillans d'or, & portoit pour devise de ces rouës que les chevaux tournent pour faire monter l'eau dans les jardins, les vases

TIRAN LE BLANC. § I

vases des rouës étoient d'or & percés par-dessous, les cordes étoient aussi d'or, mais émaillé; on lisoit ces mots, écrits avec de grosses perles: *C'est un travail perdu, parce qu'on n'en connoît pas le défaut.* En cet état la Reine vint saluer l'Empereur, & lui dit: C'est un grand effort que celui d'arriver à une fontaine & de ne pas boire quand on est bien alteré; sans dire autre chose, elle prit Tiran par la main, & ils dansèrent ensemble pendant long-tems. Le Roi Artus se leva & dansa avec la Princesse.

Quand les danses furent finies, la Reine Urgande pria l'Empereur de vouloir bien venir avec le Roi son frere souper dans son Vaisseau; elle accompagna cette priere de beaucoup d'éloges que l'Empereur la pria de supprimer. Il lui répondit que touché de ses vertus & de la tendresse qu'elle avoit témoignée pour le Roi son frere, en le cherchant avec tant de fatigues, il se feroit toujours honneur de lui obéir: ainsi l'Empereur, l'Impératrice & la Princesse Carmésine se leverent, toute la compagnie les suivit & prit le chemin du Vaisseau. L'Empereur donna le bras à la Reine, le Roi Artus à l'Impératrice & Foi sans pitié à

la Princesse : Ils entrerent en cet ordre dans le Navire qu'ils trouverent paré de brocard d'or & parfumé des odeurs les plus agréables. Tous les Chevaliers & toutes les Dames se mirent à table, ils furent magnifiquement servis. Après le soupé l'Empereur & sa compagnie prirent congé de la Reine & du Roi son frere, sans pouvoir revenir de l'étonnement où le soupé qu'on venoit de leur donner les mettoit ; car cette fête avoit tout l'air d'un enchantement. L'Empereur s'assit sur le bord de la mer, toute sa Cour se mit autour de lui pour attendre Tiran qui étoit demeuré sur le Vaisseau avec tous ses parens : Ils se mirent dans une Chaloupe pour arriver à terre. L'Impératrice qui le vit venir, dit à la Princesse & aux Demoiselles : Voulez-vous que nous fassions une plaisanterie à Tiran ? Ordonnons à un de ces esclaves Maures qui le doivent porter à terre de le faire un peu tomber dans l'eau, & de mouïller au moins ce bas brodé qu'il porte depuis quelque tems sans le quitter : Je vous avouë que je suis curieuse de sçavoir si il le porte par amour ou par désespoir, & le voïant mouïllé, il lui échappera peut-être quelque chose
qui

qui fatisfera notre curiosité. Cette idée fut approuvée ; & le Maure suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, marcha dans l'eau jusqu'auprès de la Chaloupe, mit Tiran sur son col, & quand il fut près de la terre, il le laissa tomber, comme si le poids eût été trop fort ; & quoiqu'il eût dessein de ne lui mouïller que les jambes, il le baigna tout entier. Tiran en se relevant s'apperçut que l'Impératrice, la Princesse & toutes les Dames faisoient de grands éclats de rire, il se douta que cette plaisanterie étoit faite par leur ordre. Il prit le Maure par les cheveux, & le pria doucement de se mettre par terre ; ce qu'il fit parce qu'il sentit qu'il l'y obligeroit aisément. Alors Tiran lui mit sur la tête le pied du soulier brodé & jura dans ces termes : Je promets à Dieu & à la Dame que je fers de ne dormir dans aucun lit, & de ne point mettre de chemise jusqu'à ce que j'aie tué ou fait prisonnier un Roi ou un fils de Roi. Pour lors il lui mit ce même pied sur la main droite & lui dit : Tu m'as fait un affront, mais je ne m'en offense point, parce que c'est en présence de l'Impératrice. Le Vicomte de Branches arriva dans ce moment, & mettant le pied sur le corps du

Maure ; Ce que tu as fait , lui dit-il , ne mérite pas d'être puni , parce que tu as suivi les ordres qui t'ont été donnés ; mais je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma Patrie qu'après m'être trouvé dans une Bataille où il y ait plus de quarante mille Maures & que je n'en sois vainqueur , soit en commandant les Chrétiens , soit en combattant sous les bannieres de Tiran. Le Connétable s'approcha ensuite , & mettant le pied sur la tête du Maure , il dit : L'attachement & l'extrême amitié que j'ai pour Tiran me donnent envie de plus en plus de signaler mon courage , je fais vœu à Dieu & à la belle Dame dont je suis l'esclave de porter ma barbe & de ne point manger de viande assis que je n'aie pris la banniere rouge du grand Soudan sur laquelle l'Hostie & le Calice sont représentés ; Hyppolite vint après , qui mit aussi son pied sur le col du Maure , & dit : J'ai résisté aux efforts des Turcs pour augmenter ma réputation & pour me rendre digne d'un Maître tel que Tiran & de la Dame que je sers ; je jure donc de ne manger ni pain ni sel & de prendre tous mes repas à genoux & sans jamais dormir dans un lit , que je n'aie de
mes

mès propres mains & fans le secours de personne, tué trente Maures ; & prenant le Maure par les cheveux , il lui sauta sur les épaules & dit : J'espere vivre long-tems , & montrant son épée , elle satisfera bientôt mon désir. Quand Tiran eut vû que ses parens s'engageoient pour l'amour de lui , il ôta tous les diamans , les perles & les rubis qu'il portoit à son foulier & à son bas , & les donna au Maure avec un riche manteau & tout ce qu'il avoit sur lui , à la réserve de la chemise , du bas & du foulier. Le Maure se racheta.

Les Ambassadeurs du Soudan furent étonnés de la magnificence de ces fêtes ; mais quand ils entendirent les vœux que Tiran & ses parens venoient de faire , ils ne compterent plus sur la paix. En conséquence de cette idée , Abdalla Salomon dit à l'Empereur que s'il y avoit sûreté pour eux sur le chemin , ils partiroient fans attendre aucune réponse. L'Empereur sans lui rien dire retourna avec les Dames & les Chevaliers qui l'accompagnoient à Constantinople. Le lendemain après la Messe , la même compagnie se rendit au marché qui se trouva paré comme les jours précédens , &

l'Empereur répondit aux Ambassadeurs du Soudan en présence de tout le peuple : C'est avec bien du regret que j'ai entendu des paroles qui ont autant offensé Dieu que les vôtres, & pour rien au monde je ne voudrois les répéter, je me contente d'avoir prouvé ma patience en les écoutant. Mais comme je ne veux rien faire qui puisse déplaire à Dieu, ni qui soit opposé à la sainte Foi Catholique; je ne puis donner ma fille à un homme qui n'est pas de notre Religion. Pour répondre à une autre de vos propositions, je vous dirai que je ne puis donner la liberté au Roi de Caramanie & à celui de l'Inde Supérieure, quelque somme d'argent que vous me proposiez, à moins que par une paix sincère ils ne me rendent tous mes Etats. Les Ambassadeurs après cette réponse se leverent, prirent leur congé & retournerent vers le Soudan.

L'Empereur ne pensa plus qu'à tenir des Conseils sur les moiens de soutenir la guerre. Tiran, qui voïoit que la Trêve étoit au moment d'expirer, ne songeoit de son côté qu'aux moiens d'obtenir de la Princesse ce qu'il en désiroit. L'Empereur désiroit avec passion qu'il se rendit au
Camp ;

Camp ; & Tiran ne cessoit de dire qu'il dispoſoit tout ce qui lui étoit néceſſaire , pour donner Bataille aux Turcs. Cependant il repréſentoit à la Princeſſe l'excès de ſon amour , & l'injuſtice de ſon refus. Je ne crains point , lui diſoit-il , de vous exprimer devant Stéphanie & ſes Compagnes , que je regarde comme mes ſœurs, quelle eſt la violence de mon amour , & le cruel état où vous me réduiſez ; état plus affreux que la mort à laquelle vos rigueurs me condamnent. La Princeſſe qui reconnut tout l'amour dont le diſcours de Tiran étoit rempli , lui répondit en ſouriant avec tendreſſe : Tiran , je vois bien ce que tu me demandes ; mais j'ai vécû juſques ici ſans reproche , & je veux conſerver ma réputation. Di-moi , je te prie , qui t'a donné les eſpérances que tu conçois ? Si je conſens à ton déſir , comment pourrai-je cacher une pareille faute ? Je vois ton amour avec plaiſir ; mais ſonge à ce que je me dois à moi-même & à l'Empereur mon pere : la crainte de m'en ſéparer m'a fait juſqu'à préſent refuſer la recherche de pluſieurs Rois ; ſon grand âge m'a fait redoubler mes ſoins , quoiqu'il m'ait ſouvent aſſurée qu'il ſeroit charmé de me voir contente & mariée à mon gré avant
ſa

sa mort, l'amitié & la tendresse qu'il me témoignoit en me tenant ces discours, m'attendrissoient jusqu'aux larmes ; il croioit que je pleurois dans la crainte d'un combat que les filles font semblant de redouter, & que l'on assure être plus agréable que dangereux. Tromperois-je la confiance qu'il a en moi ? Sans ton amour, rien ne manqueroit à mon bonheur ; le mien est timide ; que veux-tu ? Je me souviens toujours de cette nuit du Château de Malvoisin. Qui n'a point de pitié n'en doit point espérer.

Tiran piqué d'un discours où il croioit voir peu d'amour, dans le tems qu'il se croioit prêt de son bonheur, lui répondit avec une douleur mêlée d'un peu de colere : J'avouë que je me suis trompé sur le peu d'amour que vous avez pour moi, & que je ne m'e suis conservé jusqu'ici que pour la gloire & l'avantage de V. M. mais puisque vous m'ôtez toute espérance, je ne veux plus vivre, dans la crainte que l'excès de mon amour ne m'engage à servir une Ingrate. Pourquoi la destinée a-t-elle conservé mes jours contre le brave Chevalier de Villermès, puisque la mort m'étoit réservée par les cruautés de V. A. Vous m'aviez donné des espérances ; & puisque,

puisque , dans le rang que vous occupez , vous avez pû me manquer de parole , jamais je ne me fierai à votre sexe. Mais , reprit la Princeſſe , dites-moi , qu'appeliez-vous une Parole ? Je ſerois ravie de le ſçavoir. Fort bien , lui répondit Tiran , vous faites ici l'ignorante pour vous excuſer. Mais enfin il me ſemble que la foi & la vérité ſont inſéparables ; & comme ces deux vertus ſont néceſſaires dans notre ſainte Religion , V. M. a manqué par conſéquent à ce qu'elle devoit à Dieu. Il eſt encore établi par la même Religion que qui manque à ſa foi , va directement contre les Sacrements , & devient ennemi de Dieu ; mais ſi pour vous excuſer vous voulez me renvoyer à l'eſpérance qui ſouvent défefpère , je prendrai toutes ces Demoifelles , la Veuve Repofée & Stéphanie à témoin de votre manque de parole , & des maux que vous me caulez , & je jure par l'Ordre de Chevalerie , que juſques au moment où je vous ai vûë , je n'ai point connu l'amour , & que je ſuis venu aujourd'hui pour avoir recours à vous , comme à mon Dieu , & dans l'eſpérance de trouver du ſoulagement à ma peine.

L'Empereur entra , qui les voiant arrangés en cercle , demanda de quoi ils ſ'entretenoient.

60 HIST. DU GRAND CHEVALIER
s'entretenoient. La Princesse lui répondit ;
que comme Tiran sçavoit fort bien prê-
cher , elles lui avoient demandé ce que
c'étoit que la foi. Tiran sans attendre que
l'Empereur le questionnât , dit : J.C. nous
commande dans son saint Evangile de
croire tout ce qu'il contient , sans aucune
réserve , & c'est le principal devoir du
Chrétien. Les Dames doivent donc bien
prendre garde à donner leur foi ; car si
elles y manquent , elles sont excommu-
niées ; & si elles mouroient en cet état ,
on ne pourroit leur accorder la sépulture.
L'Empereur approuva ce discours , & dit ;
que c'étoit une terrible chose pour les
femmes , aussi-bien que pour les hommes ,
que de manquer à sa parole. Il n'auroit
pas applaudi au discours de son Général ,
s'il avoit sçû quelle étoit son intention. Il
donna la main à la Princesse ; & sans vou-
loir être suivi de personne , il fut avec
elle à la Tour du trésor prendre l'argent
qu'il vouloit donner à Tiran lorsqu'il par-
tiroit pour le Camp. Tiran demeura avec
les Dames fort occupé de ce que la Prin-
cesse lui avoit dit , & très-fâché de ce que
la Veuve Reposée pouvoit avoir deviné
son secret. Pour s'en éclaircir & tâcher
de la mettre dans ses interêts par des pro-
messes

riesses & des douceurs, il dit : Les malheurs à venir sont cruels à envisager. Je ne puis douter que la Princesse ne soit fâchée, & qu'elle n'a pas d'amour pour moi ; je ne puis prouver ce que je souffre que par mes paroles. Cependant j'aurois besoin de consolation, afin d'être en état de rendre à la Princesse de si grands services, qu'elle connût enfin que je ne suis pas indigne d'elle, & qu'il me fût possible de vous marier toutes avantageusement ; & surtout ma sœur Stéphanie : quoiqu'elle ait tous les biens qu'elle peut désirer, je voudrois lui en donner encore davantage. Mon dessein seroit de confier mes plus importantes affaires à la Veuve Reposée, & de lui faire épouser un Duc, un Comte, ou un Marquis, lui donnant tant de biens, qu'elle en pût être contente pour elle & pour les siens. J'aurois les mêmes attentions pour Plaisir de ma vie, & pour les autres. Stéphanie remercia beaucoup le Général pour elle & pour ses Compagnes de la bonne volonté qu'il leur témoignoit. La Veuve Reposée dit à Stéphanie : Remerciez - le pour vous, je sçaurai bien, moi, lui témoigner ma reconnoissance ; & se tournant vers lui avec un visage gracieux, elle

elle lui dit : Je vous remercie de l'envie que vous avez de m'obliger ; mais je ne veux point d'autre époux que celui-là seul que j'adore nuit & jour autant que Dieu , & qui est toujours présent à mon esprit. Je conviens qu'il me fait souffrir ; cependant il n'y a point de dangers auxquels je ne m'expose , pour lui prouver ce que je pense. Mais comme ces idées sont affligeantes , ce n'est ici ni le tems , ni le lieu d'en dire davantage.

Plaisir de ma vie prit ensuite la parole , & dit : Seigneur , prenez bon courage ; armez-vous de patience , ne désespérez de rien ; Rome n'a pas été faite en un jour. Vous êtes au désespoir pour quelques bagatelles que vous a dites la Princesse. Comment , vous êtes comme un lyon dans les combats , & vous tremblez à la vûë d'une fille ! Soiez sûr que vous en ferez vainqueur. Donnez du courage à nos Troupes , augmentez notre puissance. La peur & la pitié ne vont point avec les grandes entreprises , & je trouve que Dieu vous récompense suivant vos mérites. Souvenez-vous du songe que j'ai fait dans le Château de Malvoisin. Le proverbe dit : Qui fait le bien & s'en repent , on perd le mérite. Tout ce que je puis
vous

vous dire, c'est que nous travaillons toutes pour vous rendre content. Quant à moi, je sçai quel sera le dernier remede : il faut employer un peu de violence, & diminuer la peur que vous avez ; car enfin, faut-il attendre que les filles quand on les presse, vous disent : Je le veux bien, j'y consens ; ce seroit une honte à elles. Je jure foi de Demoiselle, & par tout ce que j'aime le mieux au monde, de vous aider à tout ce que je pourrai. Mais en récompense, je vous prie, Seigneur, de faire que mon Hyppolite m'aime toujours ; car je ne suis pas trop contente de lui : il me semble qu'il porte ses vûës bien haut.

Tiran un peu consolé par les plaisanteries de Plaisir de ma vie, se leva & lui dit : Il me paroît que vous n'aimez pas Hyppolite en secret, & que vous voulez que tout le monde en soit instruit. Eh ! Que m'importe à moi, répondit-elle, que l'on sçache que j'aime ! Quoi ! parce que nous sommes femmes, nous n'avouërons pas un amour honnête ! L'Empereur revint, & prenant le Général par la main, il le mena dans sa chambre, où ils eurent une grande conférence sur la Guerre. Tiran se retira chez lui à l'heure du soupé. La Veuve Reposée dit à la Princesse, quand

quand elle se coucha : Si vous sçaviez ; Madame , tout ce que Tiran nous a dit de l'amour qu'il ressent pour vous , vous en seriez étonnée. Cependant les discours qu'il m'a tenus en particulier sont bien différens. Je n'ose vous les rapporter ; mais la Providence permet que les choses feintes ne soient pas long-tems sans être découvertes. Ce discours causa une grande inquiétude à la Princesse. Pour sçavoir tout ce qui avoit été dit, & n'être entendu de personne , elle emmena la Veuve Reposée dans une petite garderobe. La Veuve Reposée , après lui-avoir conté tout ce que Tiran leur avoit promis à toutes pour leur établissement , ajouta ensuite avec beaucoup de mechanceté : Il m'a dit qu'il n'étoit pas venu dans ce País pour se battre , comme il fait , ni pour y être aussi souvent blessé ; que c'étoit un grand malheur pour lui d'avoir connu Votre Altesse & l'Empereur votre pere ; qu'il ne demuroit que pour venir à bout de passer sa fantaisie avec Votre Altesse ; que Stéphanie & Plaisir de ma vie sont dans ses interêts ; qu'ainsi de force ou de gré il en viendra à bout ; & que si vous faisiez la moindre résistance , il vous coupera la gorge ; après quoi il en feroit autant à
l'Empereur

l'Empereur & à l'Impératrice, & qu'avec les bijoux & les trésors dont il s'empare-
roit, il retourneroit dans son pais : que
pour lui il n'aime que son plaisir, & qu'il
le prend partout où il le trouve. Que si
jamais il peut retrouver une nuit comme
celle du Château de Malvoisin, il n'y
aura ni sermens, ni prieres qui puissent
l'arrêter ; qu'il ne pensera qu'à se satis-
faire, pour se guérir d'une passion, qu'au
fonds, dit-il, vous ne méritez pas trop
de faire naître : ajoutant que quoiqu'il
dise le contraire, votre beauté n'est que
mediocre ; que vous avez l'air bas & les
manieres effrontées ; que vous semblez le
porter à la main, & dire à tout propos, qui
le veut si le prenne. Vous voyez ce que le
méchant pense & dit de V. A. c'est à vous
à regler votre conduite là-dessus. A qui
dois-je être plus attachée, qu'à V. A. elle
que j'ai nourrie & élevée avec tant de
soins & de tendresse ? Cependant V. M.
m'a préféré Stéphanie & Plaisir de ma vie.
Qu'en est-il arrivé ? Elles vous ont trahie
toutes deux, malheureuse que vous êtes !
Elles vous ont perduë de réputation, & ce
fera pis encore par la suite. Stéphanie a ses
raisons pour cela. Ne voyez vous pas dans
quel état est déjà sa taille ? Plaisir de ma

66 HIST. DU GRAND CHEVALIER
vie sera bien-tôt dans le même cas. Elles
voudroient pouvoir s'autoriser de votre e-
xemple ; méfiez - vous d'elles & de leurs
conseils. Cependant, Madame, il est à
propos que vous ne témoigniez rien de
tout ceci à Tiran jusques à ce qu'il ait mis
fin à la guerre. S'il venoit à être instruit
que ses projets contre V. A. sont décou-
verts, il quitteroit le service de l'Empe-
reur, & emmeneroit les meilleures Trou-
pes de l'Armée. Nous nous trouverions
dans le même danger où nous étions à son
arrivée. Je ne vous parle pas du péril au-
quel vous m'exposeriez s'il venoit à soup-
çonner que je vous ai rendu compte de ce
qu'il ma dit. Je connois la tendresse que
vous avez pour moi, & la vie ne m'est rien
lorsqu'il s'agit de votre intérêt.

La Princesse à ce discours fut pénétrée
de douleur & de dépit. Son visage se cou-
vrit de pleurs. Juste Ciel, s'écria-t-elle,
où sont tes foudres! que n'écrases-tu ce per-
fide, cet indigne Chevalier qui est venu
surprendre mon cœur par ses fausses ver-
tus & par sa feinte passion! Hélas! je
croïois qu'il étoit digne de ma tendresse.
Il est le premier & le seul qui m'en ait
inspiré. Il m'en paroïssoit si digne, je
croïois qu'il feroit mon bonheur, & que
je

je ferois le sien. J'esperois le rendre Maître de l'Empire. Je le regardois comme un frere & comme un époux ; pourquoi faut-il que mes espérances soient déçues ? Ah ! tous mes sens se troublent à cette pensée. Je devois le détester , & je sens que je ne puis vivre sans lui. Barbare , que t'avions-nous fait pour conspirer notre mort ? Par où ai - je pu mériter tes mépris & tes discours outrageans ? N'espere plus me séduire, j'en jure par ce qu'il y a de plus severe. Elle n'en dit pas davantage ; mais entendant sonner Matines, elle dit à la Veuve : Allons-nous coucher, quoique je sois bien certaine de ne pas dormir. Quand elle fut de retour dans la chambre, Stéphanie lui dit, qu'il falloit qu'elle eût trouvé de grands plaisirs dans la conversation de la Veuve. Je voudrois bien sçavoir, ajouta-t-elle, ce que vous avez pu dire. La Princesse ne lui répondit rien , & se coucha. Quand la Veuve se fut retirée , elle mit la tête sous les draps , & s'abandonna à l'excès de sa douleur. Stéphanie qui s'en aperçut , lui en demanda le sujet. La Princesse lui dit : Stéphanie , ne vous en embarrassez point , prenez garde que le tout ne tombe sur vous ; vous en êtes plus près que vous ne pensez. Ce discours

E 1 donna

68 HIST. DU GRAND CHEVALIER
donna beaucoup d'inquiétude à Stéphanie ; mais sans la questionner davantage, elle se coucha à côté d'elle suivant sa coutume. La Princesse ne ferma pas les yeux , elle ne fit que pleurer ; & toute abatuë qu'elle étoit d'une aussi mauvaise nuit , elle voulut absolument aller à la Messe. Tiran informé par Stéphanie de son mal , & des pleurs qu'elle avoit répandus , fut très-inquiet. Il s'approcha d'elle pour lui en demander le sujet , & lui dire que l'Empereur venoit de lui donner l'ordre du départ. La froideur avec laquelle la Princesse l'écouta le pénétra de douleur , il ne put retenir ses larmes. La Princesse lui répondit d'un ton de voix bas : Je ne te parlerai pas long-tems : & comment pourrois-je proférer sans rougir les choses infames que j'aurois à te reprocher , & qui causent ma douleur ! Je ne puis même y chercher de soulagement en la confiant à quelqu'un , il faudra , quoi qu'il m'en coûte , la renfermer dans mon sein. Il ne lui fut pas possible d'en dire davantage, parce que l'Impératrice arriva avec les Médecins. Tiran se retira , & dans sa douleur il ne voulut prendre aucune nourriture. Le Connétable vint au Palais , & s'entretenant avec
Stéphanie

Stéphanie & Plaisir de ma vie, il leur dit l'état auquel le discours de la Princesse l'avoit réduit. Quel remede pourrons-nous apporter à son mal, disoit Stéphanie ? Tout ce que je puis faire, la Veuve le détruit. La Princesse ne vouloit s'entretenir d'autre chose que de Tiran & des projets de son amour, à présent elle n'en dit plus rien. Les amans sont aveugles ; & la Veuve qui connoît l'amour par expérience, change absolument sa conduite. Si elle n'étoit pas continuellement dans sa chambre, je ferois entrer Tiran la nuit, malgré qu'elle en eût, comme j'ai fait au Château de Malvoisin ; mais au moins je lui parlerai de lui, & je verrai ce qu'elle me répondra. Elle courut à leur conversation, & fut auprès de la Princesse pour exécuter son dessein ; mais elle ne lui put parler, parce qu'elle s'entretenoit avec la Veuve Reposée. L'Empereur sçut que le Connétable étoit chez sa fille ; il ne douta pas que Tiran n'y fût aussi, il les fit avertir ; mais avant que de tenir conseil : Allons, dit-il, sçavoir des nouvelles de ma fille, qui ne se porte pas trop bien. Le Connétable marcha le premier, l'Empereur le suivoit, & précédoit Tiran : après Tiran marchoyent

70 HIST. DU GRAND CHEVALIER
tous ceux du Conseil. Ils trouverent la
Princesse qui jouoit aux Cartes dans un
coin de la chambre avec la Veuve. L'Em-
pereur s'assit auprès d'elle, & lui deman-
da des nouvelles de sa santé. Elle lui ré-
pondit que dès qu'elle le voïoit, elle ne
souffroit plus; & jettant les yeux sur Ti-
ran, elle lui fit un sourire. L'Empereur
fut très-content de la trouver aussi-bien.
Ils parlerent de plusieurs choses, ausquel-
les la Princesse répondit avec beaucoup
de liberté d'esprit, & surtout à celles que
Tiran lui disoit. C'étoit une suite du con-
seil que la Veuve lui avoit donné de le bien
traiter, non comme elle faisoit auparavant,
mais comme elle faisoit à tous les autres. La
Veuve avoit ses raisons pour lui inspirer
cette conduite; elle ne vouloit pas que Ti-
ran retournât dans son país, elle désiroit
seulement qu'il cessât d'aimer la Princesse,
en perdant l'espérance de lui plaire, & qu'
après cela il s'attachât à elle. C'étoit dans
ce dessein qu'elle avoit fait toutes ces noir-
ceurs, qui causerent de si violens chagrins.

Le lendemain l'Empereur pressa tout
le monde de partir pour se rendre au
Camp. Tiran, aussi-bien que les autres,
ne négligea rien pour hâter son départ.
Cette nuit Stéphanie aiant essayé de par-
ler

ler de Tiran, la Princesse lui imposa silence, & lui dit : Vous ne connoissez pas toute la fausseté des hommes : mais je ne dirai rien jusqu'au tems où je pourrai m'expliquer, & que par rapport à toi tu verras mes jours en péril : il vaut mieux dormir. Stéphanie voulut répondre, mais inutilement. Elle ignoroit ce qui s'étoit passé. Deux ou trois jours s'écoulerent de la sorte, pendant lesquels la Princesse faisoit un accueil égal à tout le monde, & à Tiran, qu'elle savoit devoir partir incessamment. Elle dit en présence de l'Empereur : Voici votre Grand Général, qui dans peu traitera le le Soudan comme il a fait les Rois de Caramanie, & de l'Inde Supérieure, ou du moins il l'obligera à prendre la fuite comme le Roi d'Egypte. Ses exploits sont dignes des plus grandes récompenses. Il ne doit ses victoires qu'à sa valeur, & il ne les a remportées que pour les intérêts de V. M. L'Empereur dit au Général : Je ne puis trop vous remercier de tous les avantages que vous m'avez procurés. Tout ce que je vous demande, c'est de continuer comme vous avez commencé ; & tout ce que je demande à Dieu ; c'est de pouvoir vous récompenser selon

72 HIST. DU GRAND CHEVALIER
vos mérites. Tiran excédé d'une conversation si indifférente, & que la Princesse elle-même avoit entamée à dessein, ne put répondre autre chose, sinon : Cela fera ; & pour se rendre chez lui, il passa par un escalier qui le conduisit dans une chambre, où il trouva le Connétable, Stéphanie & Plaisir de ma vie, qui s'entretenoient. Il approcha d'eux, & leur dit : Eh bien, mes sœurs, de quoi parliez-vous ? Seigneur, lui répondit Stéphanie, du peu d'amour que vous témoigne la Princesse au moment de votre départ, tandis qu'elle devroit au contraire redoubler de caresses & d'attentions, quand il devroit lui en coûter un peu de son honneur. Nous avons aussi parlé, continuait-elle, de ce que je deviendrai durant votre absence ; car l'Impératrice me dit hier au soir, que j'étois amoureuse ; & sans lui pouvoir rien répondre, je rougis, & je baissai les yeux. C'étoit bien en convenir : car je ne sçavois ce que c'étoit avant la nuit du Château de Malvoisin. Je prévois qu'après votre départ je vais me trouver dans une fâcheuse situation, & qu'il faudra que je sois punie de vos fautes. Ne vous ai-je pas promis, ma chere sœur, lui dit Tiran, que le jour de notre départ

part je prierai l'Empereur, en présence de la Reine, & de toute la Cour, de consentir à votre mariage avec le Connétable : il demeurera ici, & le Vicomte de Branches fera sa Charge pendant que les Noces se feront. Eh comment les ferai-je, lui dit Stéphanie, puisque vous serez absent, & qu'il ne peut y avoir ni joie, ni plaisir sans vous ? Qu'avez-vous besoin de tant de joie à des Noces, lui répondit Tiran ? Gardez-la pour le lit, où vous serez sans crainte & sans inquiétudes. En cet endroit de leur conversation, l'Empereur arriva, donnant la main à Carmésine. Tiran trouvant le moment favorable pour lui faire la demande dont il venoit de parler, se mit à genoux, & lui dit.

•
 Votre bonté est infinie, & le tems que vous avez regné a éclairé le monde Chrétien ; mais enfin, Seigneur, la vie est courte, il ne reste à l'homme en mourant que le bien qu'il a fait : J'ai donc une grace à vous demander aussi-bien qu'à l'Impératrice & à la Princesse ; c'est de vouloir permettre le Mariage de la belle Stéphanie avec mon frere & mon ami le Comte de S. Ange, Connétable de V. M. J'espere qu'il naîtra d'eux des
 Vassaux

74 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Vassaux à l'Empire & des serviteurs fidèles.

L'Empereur lui répondit que ce Mariage lui étoit infiniment agréable, & qu'il permettoit à sa fille de le conclure avec le consentement de sa mere, & il les quitta pour lors. Quand Stéphanie vit que l'Empereur les avoit quitté si promptement, elle ne douta pas que son mariage ne lui déplût ; elle se retira donc dans une chambre, où elle s'abandonna aux pleurs & à la douleur. Tiran donna le bras à la Princesse, & suivis du Connétable & de Plaisir de ma Vie, ils furent à la chambre de l'Impératrice qu'ils supplierent de vouloir consentir à ce Mariage, dont l'Empereur étoit content. Elle répondit qu'elle l'approuvoit infiniment. On fit aussi-tôt assembler toute la Cour dans la grande salle pour assister aux Fiançailles. Le Cardinal que l'on avoit envoyé chercher pour faire la cérémonie, étoit venu quand on fut chercher la Mariée. On la trouva qui pleuroit encore. Elle ignoroit tout ce qui s'étoit passé. Les Fiançailles se firent avec magnificence. L'Empereur voulut que l'on fit les nêces le lendemain, pour ne point retarder le départ de Tiran. Elles furent accompagnées de Jôûtes, de Danses & de Comedies ;
tout

tout le monde étoit content , excepté le malheureux Tiran.

La première nuit des nûces , Plaisir de ma Vie prit cinq petits chats & les mit en dehors sur la fenêtré de la chambre où Stéphanie couchoit , & toute la nuit ils ne cessèrent de miauler. Quand elle les y eut placés , elle fut dire à l'Empereur : Seigneur , courez promptement à la chambre de la Mariée , le Connétable lui aura fait plus de mal que l'on ne croïoit , car elle fait des cris épouvantables. Pour moi je crains qu'il ne la tuë ou qu'il ne l'ait blessée. Elle est votre proche parente , Seigneur , venez donc à son secours. Ce discours de Plaisir de ma Vie divertit si fort l'Empereur , qu'il se leva & se r'habilla ; ils furent ensemble à la porte de la Mariée où ils écouterent quelques momens. Plaisir de ma Vie voyant qu'elle ne disoit mot , lui dit : Comment donc , Mariée , vous ne criés plus ? Est-ce que le combat est déjà cessé ? Ne pouvez-vous pas dire encore cet ah ! qui fait tant de plaisir dans la bouche des filles : C'est signe que l'épine ne vous pique plus , puisque vous ne dites mot. Croiez-moi ; si vous ne recommencez , cela vous fera mal. L'Empereur est ici pour vous écouter si
vous

vous ne criez pas , car il a peur que cela ne vous fasse mal. L'Empereur lui disoit tout bas de ne pas dire qu'il fût là. En bonne foi je n'en ferai rien , lui répondit Plaisir de ma Vie , je veux au contraire qu'ils sçachent que vous les écoutez. Pour lors la Mariée cria que l'on lui faisoit mal. Plaisir de ma Vie lui disoit que ses cris n'étoient pas naturels , que c'étoit une comédie qu'elle jouoit. L'Empereur rioit beaucoup des plaisanteries de Plaisir de ma Vie. La Mariée qui les entendoit rire, leur dit: Qui a mis ces maudits chats sur la fenêtre? Je vous prie de les faire ôter , ils m'empêchent de dormir. L'Empereur étoit si charmé de la gaieté de Plaisir de ma Vie , qu'il lui jura que si il étoit veuf , il n'auroit point d'autre femme qu'elle. L'Impératrice fut dans la chambre de l'Empereur & n'y trouva qu'un Page , qui lui dit qu'il étoit à la porte de la Mariée. Elle y vint donc aussi , & le trouva avec quatre Demoiselles. Quand Plaisir de ma Vie l'aperçut , elle lui dit : Madame , dépêchez-vous de mourir au plutôt , je vous prie , car l'Empereur vient de me dire que si il n'avoit point de femme , il n'en prendroit pas d'autre que moi.

Com-

Comment, Coquine, vous me dites ces choses-là à moi-même ! & se tournant vers l'Empereur : Il vous faut donc une autre femme ? Dites-moi un peu ce que vous en feriez. En badinant ainsi, ils s'en retournerent chacun dans leur chambre. Le lendemain on se divertit encore beaucoup, & l'on rendit tous les honneurs au Connétable & à sa femme ; on les conduisit à la Cathédrale pour entendre une magnifique Messe.

Après l'Evangile un Moine monta en Chaire & leur fit un beau Sermon. Après la Messe l'Empereur fit apporter à la Mariée les cent mille ducats, les bijoux & les meubles que son pere lui avoit laissés. Ensuite on fit habiller le Connétable avec la soubreveste de ses armes. On le laissa quelque tems dans cet équipage : Après cela on lui fit prendre les habits de Duc de Macédoine ; on déploya les bannieres de ce Duché ; on lui mit sur la tête une couronne d'argent, car dans ce tems on couronnoit tous ceux qui avoient un titre. Les Comtes en portoient une de cuivre ; les Marquis, d'acier ; les Ducs, d'argent ; & les Rois, d'or ; celles des Empereurs étoient composées de sept Couronnes. Diófébo grand Connétable,

78 HIST. DU GRAND CHEVALIER
table, en eut donc une d'argent, garnie
magnifiquement de pierres précieuses.
Stéphanie fut aussi couronnée.

Après toutes ces cérémonies, les Dames
& les grands Seigneurs monteront à che-
val avec les bannières déployées & suivis
d'une grande quantité d'hommes à cheval.
Ils la promenerent dans tous les quartiers
de la Ville. Ils vinrent ensuite dans une
Prairie magnifique, arrosée d'une belle
fontaine nommée la Fontaine-Sainte, où
tous ceux que l'on couronnoit & qui pre-
noient un titre, venoient faire bénir leurs
bannières. Après cette Bénédiction ils
prirent le nom de Duc & de Duchesse
de Macédoine; on les bâtifa avec de l'eau
parfumée. Si le Duc veut faire des Hé-
rauts & des Rois d'Armes, il le peut avec
l'eau qui se trouve de trop, mais il est
obligé de porter le nom du Duché. Au
reste l'on sçait bien que l'on ne peut fai-
re Roi ou Héraut d'Armes que le fils d'un
Gentilhomme, parce que c'est un homme
dans lequel on a plus de confiance que
dans tous les autres, & auquel tout le
monde s'en rapporte. Après qu'il en eut
fait un, le Duc revint à la Fontaine-Sain-
te dont l'Empereur prit de l'eau & le bâ-
tifa encore une fois, en lui donnant le ti-
tre

re de Duc de Macédoine. Aussi-tôt les Trompettes sonnerent, & les Hérauts & les Rois d'Armes crièrent : Voici le grand Prince Duc de Macédoine de la bonne race de Roche-Salée. Après cela il vint trois cens Chevaliers de l'éperon d'or tous armés de blanc, qui saluerent l'Empereur & le nouveau Duc, qui ne fut plus Connétable. Sa Charge fut donnée à un brave Chevalier nommé Messire Adedoro. Les trois cens Chevaliers se diviserent en deux troupes ; & chacun prit la plus belle Dame, ou celle qui lui plaisoit le plus par les rênes de sa hâquenée. Ils marcherent suivant leur rang & leur ancienneté ; ils se promenoient avec leurs Dames dans les petits bois, & quand ils se rencontroient, l'un disoit à l'autre de lui laisser la Dame qu'il menoit ; & sur le refus que l'on en faisoit, on se proposoit de rompre deux lances, & celui qui les avoit plutôt rompuës emmenoit la Dame de l'autre.

Pendant qu'ils se divertissoient ainsi, l'Empereur & l'Impératrice prirent le chemin de la Ville de Pera. La Princesse & la Duchesse de Macédoine demeurèrent dans la Prairie avec Tiran qui ne pouvoit joûter à cause du vœu qu'il avoit fait.

fait. Le Vicomte de Branches fut toujours un des premiers. L'Empereur se rendit donc à la Ville de Pera où la Fête étoit préparée. Il étoit plus de midi que tous les Chevaliers n'étoient pas encore revenus. L'Empereur monta sur une tour pour voir ce qui se passoit. Les Chevaliers en revenant rompoient des lances devant lui; mais il fit à la fin sonner un grand cor que l'on entendoit d'une lieuë. Au son de ce cor ils prirent le chemin de Pera. Ils trouverent trois cens Chevaliers vêtus d'une même couleur qui défendoient le pas. Il se passa en cet endroit les plus beaux faits d'armes qui firent un grand plaisir à l'Empereur. Toutes les Dames & les Demoiselles laisserent leurs Chevaliers sur le champ de bataille, & se retirèrent dans la Ville. Ce combat dura bien deux heures sans que l'Empereur le voulût faire finir. Ils mirent l'épée à la main, après avoir rompu leurs lances. Mais à peine l'Empereur eut fait sonner une trompette, qu'ils se séparèrent, & furent de tous côtés chercher leurs Dames, & ne les trouvant point, ils vinrent témoigner leurs regrets à l'Impératrice & à la Princesse. Elles leur répondirent qu'elles ne sçavoient pas où elles étoient, qu'elles croïoient que ceux
qui

qui les avoient arrêtées sur le chemin les auroient enlevées. Ils retournerent donc contr'eux l'épée à la main , dans l'espérance de les ravoit , & le combat recommença de plus belle. Quand il eut duré quelque tems , ils apperçurent leurs Dames sur les murailles du Palais. On sonna une trompette , ils mirent tous pied à terre. Les Dames qui étoient sur les murailles défendoient l'entrée du Château , mais les Chevaliers entrèrent par force d'armes , & quand ils furent dans la grande cour , ils se partagerent en deux troupes. Les Chevaliers assaillans envoierent un Roi d'Armes prier les autres de s'en aller & les assurer qu'ils étoient dans le dessein de recouvrer leurs Dames , & de regagner ce qu'ils avoient perdu ; mais ils n'y voulurent point consentir. Le combat qui fut très-beau , recommença à pied dans le Palais. Les uns tomboient d'un côté , les autres de l'autre ; ils se portoient des coups de masse terribles , & ceux qui perdoient une fois cette arme , ne pouvoient plus revenir au combat. La même loi étoit imposée à tous ceux qui touchoient la terre du corps ou de la main. Ce combat dura jusqu'à ce qu'ils se trouverent dix contre dix , ce qui devint très-

82 HIST. DU GRAND CHEVALIER
agréable à voir. Après quoi l'Empereur les fit séparer. Quand ils furent tous défarmés, ils se rendirent dans la grande salle où ils dînèrent. Après le dîné on dansa jusqu'à une heure devant le coucher du soleil, que l'on forma un ballet ou plutôt un branle, où tout le monde se tenant par la main, ils s'en retournerent en dansant à la Ville de Constantinople. Après le soupé Tiran assembla tous ceux qui étoient de ses parens & qui se trouvoient au nombre de trente-cinq Chevaliers ou Gentilshommes, & leur dit, en ces termes, pourquoi Diofèbo s'appelloit de Roche-Salée.

Il y avoit deux freres parens du Roi d'Angleterre, qui firent la Conquête de la Petite Bretagne. L'aîné se nommoit Uterpandragon. Il eut pour fils le Roi Artus. La premiere Conquête qu'ils firent, fut celle d'un Château très-fort, bâti sur une haute montagne de très-bon sel. Malgré les peines qu'ils eurent à le prendre & le monde qu'ils y perdirent, ils ne changerent point son premier nom, que le cadet porta depuis. Son aîné prit celui de Duc de Bretagne. Le Roi de France aiant mandé par ses Ambassadeurs qu'il lui donneroit sa fille en mariage, il envoya son frere Uterpandragon

dragon en France pour l'épouser en son nom. Mais quand il la vit si belle, il dit au Roi qu'il n'avoit point de Procuration de son frere, & qu'il ne la fianceroit point. Il supposa des Lettres de créance avec lesquelles le Roi lui donna sa fille & deux cens mille écus, à condition que dans l'espace de trois ans il prendroit le nom de Roi de Bretagne. Il consentit à tout, & mena la Princesse droit au Château de la Roche-Salée, il laissa toute sa suite dans la Ville, & l'aïant fait entrer dans le Château, il l'épousa. Le Duc de Bretagne apprenant cette nouvelle, la supporta assez patiemment à cause de l'amitié qu'il avoit pour lui. Mais les Chevaliers qui avoient accompagné la Princesse, rendirent compte à leur retour de ce qui s'étoit passé. Le Roi en devint furieux. Sur le champ il rassembla son Armée & marcha avec un grand nombre de troupes pour assieger le Château de Roche-Salée. Le Duc de Bretagne envoya prier le Roi de France de pardonner à son frere, & dans le même-tems, il lui envoya des troupes & des vivres, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour soutenir un Siege. En effet, le Roi assiegea cette Place, devant laquelle il fut un an & deux

F 2 mois,

84 HIST. DU GRAND CHEVALIER
mois, & quelques assauts qu'il pût donner, jamais il ne lui fut possible de l'emporter. Le Duc de Bretagne étoit toujours avec le Roi, le priant de vouloir pardonner à son frere. Enfin voiant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, il conclut le Mariage d'une autre de ses filles avec le Duc, qui consentit pour faire la paix de son frere, à prendre une bâtarde & sans dot.

Tous ceux qui étoient avec Tiran étoient de cette ancienne Maison, d'où il étoit sorti de tous les tems d'aussi braves Chevaliers que de belles & sages Demoiselles. Tiran & tous ceux qui descendoient de la Roche-Salée, furent baiser les pieds & la main de l'Empereur, pour le remercier de la grace qu'il leur avoit faite en donnant sa nièce à un homme de leur Maison. Après qu'ils eurent fait leur compliment, l'Empereur leur dit :

Le mérite & les vertus jointes à vos belles actions & à toute votre conduite, brave Général, font que je vous aime de tout mon cœur, & que je suis charmé de me voir allié à la Maison de Roche-Salée, que je préfere à toutes les autres. Mais j'aurois voulu pour être plus
lié

lié avec vous, que c'eût été vous qui eussiez épousé ma niece Stéphanie avec le Duché de Macédoine & beaucoup d'autres choses que je vous aurois données. Vous n'avez rien voulu accepter de tout ce que je vous ai offert, vous avez donné à Diofèbo le Comté de S. Ange & le Duché de Macédoine, je vous avoué que je ne sçai plus ce que vous attendez, à moins que vous ne comptiez que je vous donne mon Empire. Vous vous trompez si cela est; car ma foi j'en ai besoin, & je veux le garder pour moi. Pour vous je ne sçai comment je pourrois vous faire riche, vous donnez tout & vous viendriez aisément à bout de me ruiner. Cependant il me semble que l'on ne doit, sur-tout quand on est dans les Païs étrangers, penser aux autres qu'après son établissement. Tous les excès sont à blâmer, les vices se cachent souvent sous les apparences de la vertu. Tiran lui répondit en ces termes: Grand & illustre Empereur, les richesses ne peuvent jamais satisfaire pleinement, c'est pourquoi je ne désire aucun des biens de la fortune; je ne veux que servir V. M. de façon que je puisse rétablir & augmenter l'Empire Grec. Les trésors de l'hon-

86 HIST. DU GRAND CHEVALIER
neur & de la gloire me suffisent, si j'en
puis amasser. Tout ce que je désire, c'est
d'établir mes parens & mes amis. Pour
moi je ne veux d'autres biens que mon
cheval & mes armes. Je prie donc V.
M. de ne plus penser à me faire riche,
ni à me donner rien qui puisse lui être
nécessaire. Je sers Dieu pour l'augmen-
tation de la Foi Catholique. Jusques ici
ses graces ne m'ont point abandonné. Je
n'ai donc qu'à vous remercier de ce que
vous avez fait en faveur de mon Cousin
Diosébo. Le vieil Empereur charmé de
la noblesse des réponses de Tiran, se tour-
na du côté de sa chere Carmésine, & lui
dit: Jamais je n'ai vû de Chevalier aussi ac-
compli; toutes les fois que je lui parle,
j'en suis dans l'admiration; mais si Dieu
me laisse vivre, assurément je le ferai
Roi.

Quand les Fêtes furent terminées, le
nouveau Duc de Macédoine logea dans
le Palais. Il donna le lendemain un grand
dîné à tous ses parens de la Maison de
Roche-Salée. L'Empereur dit à sa fille
d'aller trouver la Duchesse pendant qu'ils
dînoient, afin d'honorer la Fête. La Prin-
cesse suivie de toutes ses Dames & ses
Demoiselles, se mit en chemin pour s'y
rendre;

rendre ; mais avant que d'arriver , la Veuve Reposée s'approcha d'elle , & lui dit : Pourquoi V. A. veut-elle aller trouver ces Etrangers ? Elle ne peut que les embarrasser , & troubler le plaisir qu'ils peuvent goûter. Comptez qu'ils préfèrent une aîle de perdrix à toutes les Demoiselles du monde. De plus V. A. étant fille de l'Empereur, ne doit point aller si facilement par-tout ; soïez plus réservée , si vous voulez que l'on vous rende ce qui vous est dû ; mais je suis toujours étonnée de voir l'envie que vous avez d'être sans cesse auprès de ce traître de Tiran. L'attachement que j'ai pour vous , m'oblige à vous parler , comme je fais , à vous dire que votre bon homme de pere n'y regarde pas d'assez près , de vous envoyer à une telle heure rendre visite à des Chevaliers. La Princesse déjà prévenuë par les discours précédens de la Veuve , suivit son conseil , quoique malgré elle , & alla s'affliger dans sa chambre.

Plaisit de ma vie curieuse de voir ce que faisoit Tiran , fut rendre visite à la Duchesse après le dîner : elle le trouva qui rêvoit dans l'embrasure d'une fenêtre : elle s'approcha de lui , & lui dit pour le consoler : Je souffre de vous voir dans

l'état où vous êtes. En quoi puis-je vous être utile ? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne fasse pour y parvenir. Tiran la remercia beaucoup. La Duchesse s'étant approchée d'eux, demanda à Plaisir de ma vie, pourquoi la Princesse n'étoit pas venue ? Elle lui répondit que la Veuve Reposée l'en avoit empêchée. Mais dans la crainte que la colere ne transportât Tiran, elle ne voulut pas leur apprendre tout ce qu'elle leur avoit dit de lui. La Duchesse prit ainsi la parole : Puisque je suis à présent maitresse de mes actions, je jure par notre Dame que j'aurai une explication avec la Princesse, & qu'entre-ci & demain je sçaurai ce qui en est. Ce n'est point cela qu'il faut faire, repliqua Plaisir de ma vie, elle ne voudra jamais nous écouter, surtout la Veuve Reposée, étant toujours auprès d'elle ; je n'ose vous dire tout le mal qu'elle dit de Tiran. Ah ! si je m'y trouvois, répondit-il, je le ferois bien retomber sur elle, Laissons tout cela, interrompit Plaisir de ma vie, ne pensons qu'aux remedes que nous y pouvons apporter. Pour moi, voici mon avis. La Princesse m'a dit de lui préparer un bain pour demain au soir : pendant que l'on soupera, je pourrai vous
cacher

cacher dans la garde-robe où elle doit se baigner. Personne ne vous verra ; & quand , après être sortie du bain , elle sera endormie dans son lit , vous pourrez vous mettre à ses côtés. Il ne s'agira plus que d'être aussi hardi que vous l'êtes dans les Batailles. Si vous sçavez un meilleur moïen que celui-ci , continua-t-elle , faites-nous-en part. La Duchesse lui dit qu'elle proposoit le dernier remede qu'ils pussent employer ; & Tiran ajouta , qu'il ne vouloit point d'un bonheur qu'il ne devoit qu'à la fortune. D'ailleurs , ajouta-t-il , seroit-ce un bonheur que de me satisfaire , & de déplaire à la Princesse ? Plutôt mourir de la mort la plus cruelle , que de la voir irritée contre moi ? Par ma foi , lui répondit Plaisir de ma vie , je n'augure pas bien de vous. Et si vous aimez autant que vous le dites , vous ne refuseriez pas ce que je vous propose. Du moins , vous voïez l'envie que j'ai de vous servir. Vous aimez mieux prendre un chemin par lequel vous n'arriverez jamais. Pour moi , je ne veux plus m'en mêler ; cherchez qui pourra vous secourir dans vos malheurs. Au nom de Dieu , Demoiselle , lui répondit Tiran , ne m'abandonnez pas. Voïons ensemble quel est

90 HIST. DU GRAND CHEVALIER
est le meilleur parti. La Duchesse ne peut plus être auprès de la belle Carmésine aussi souvent que je le voudrois ; je n'ai donc plus que vous , & si vous n'avez pitié de moi , comptez que je perdrai l'esprit. Les Anges eux-mêmes , lui dit Plaisir de ma vie , ne peuvent vous donner un meilleur conseil que le mien. Nous vivons dans la Loi de grace , & non dans la Loi de justice ; mais le courage vous manque , quand il ne s'agit que d'oser vous rendre heureux. Enfin , ils résolurent que la Duchesse iroit voir si elle ne pourroit pas parler à la Princesse.

Quand elles furent arrivées chez elle , elles la trouverent à sa toilette dans sa garde-robe. La Duchesse résolut de lui faire une malice de femme dans la chambre par où la Princesse devoit nécessairement passer : elle se mit au pied du lit , la tête basse , appuyée dans les mains. La Princesse sçachant qu'elle étoit là ; lui fit dire d'entrer dans la garde-robe. La Duchesse n'en voulut rien faire , & Plaisir de ma vie , qui avoit imaginé ce stratagème , lui dit qu'elle ne pouvoit venir , tant elle lui paroissoit affligée. La Princesse sortit de sa garde-robe , & voyant la Duchesse si triste , vint à elle , en lui di-

- fant :

fant : Ma chere sœur , qu'avez-vous donc qui vous afflige. ? Apprenez-le moi , & soiez sûre que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous consoler. Madame, lui répondit la Duchesse, c'est vous qui me mettez au désespoir , & qui me faites désirer de fuir le monde : vous m'avez chargée de porter des paroles à Tiran quand nous étions au Château de Malvoisin ; vous les avez renouvelées quand nous sommes revenuës ici , & vous les démentez toutes. Je vous conjure , Madame , de ne me point rendre parjure , & de n'être point cause de ma perte , en me mettant mal pour toute ma vie avec le Duc & avec Tiran. Que vous reviendra-t-il de me rendre malheureuse ? Toutes ces paroles étoient accompagnées de larmes qui émûrent la Princesse , & diminuerent un peu la colere qu'on lui avoit inspirée contre Tiran. Elle lui dit donc avec beaucoup de douceur : Je t'aime , Stéphanie , tu es ma sœur , & ma cousine ; je suis fâchée de te voir dans l'affliction , moi qui t'aime , qui t'ai aimée , & qui t'aimerai toujours. Puisque tu le désires , je parlerai à Tiran , quoique j'aie toutes les raisons du monde pour n'en rien faire ; car si tu sçavois comment il en use avec moi,

&c

92 HIST. DU GRAND CHEVALIER
& tout ce qu'il a dit de moi, tu serois dans l'étonnement. Mais le tems de souffrir succède à celui de rire & de se divertir. Je le verrai, puisque c'est une chose qui t'est nécessaire ; sans cela je te jure que je ne le verrois jamais. Car on ne peut comprendre qu'un Chevalier aussi brave, soit aussi ingrat. Comment, Madame, lui répondit la Duchesse ! vous croiez qu'un Chevalier si sage & si vertueux que Tiran, a pû dire quelque chose qui vous puisse offenser ; lui qui s'exposeroit contre un monde entier, pour punir la moindre parole dite contre votre Altesse ? Ne croiez pas qu'il soit tel qu'on vous l'a dépeint. Quelque faux coquin de flatteur vous aura persuadé des faussetés, pour faire tort au meilleur Chevalier qui soit au monde. Plaisir de ma vie se mêla de la conversation, & dit que Tiran rassembloit toutes les vertus, & qu'elle auroit grande envie de sçavoir quelle étoit la malheureuse qui pouvoit accuser un Chevalier aussi accompli. Croiez-moi, laissez parler les méchans, & aimez ce que vous devez aimer ; vous en aurez plus de gloire. C'est à un Chevalier aussi généreux que la possession de V. A. est due, elle que ni l'or, ni l'argent, ne

ne peuvent acheter. Aimez, Madame, celui qui vous aime. N'écoutez point cette Veuve endiablée, qui seule fait notre mal à tous. J'espère que Dieu tout-puissant le fera retomber sur elle. Quand est-ce que je la verrai fouetter toute nue par toutes les rues de la Ville? Tai-toi, lui dit la Princesse, tu crois que la Veuve Reposée me parle : elle ne sçais rien de tout cela ; c'est moi qui sent tout le mal, & qui prévois tout ce qu'il en peut arriver. Mais enfin, je ferai ce que vous me conseillerez. Si vous voulez vous en rapporter à moi, reprit Plaisir de ma vie, je ne vous conseillerai rien que pour votre profit, & pour votre honneur.

Alors elles se separerent, & la Duchesse revint chez elle dire à Tiran tout ce qui s'étoit passé. L'espérance d'entretenir la Princesse modera son désespoir ; il passa dans la grande salle, où l'Empereur, l'Impératrice, & la Princesse étoient avec toutes les Dames. Ils danserent pendant long-tems. La Princesse eut beaucoup d'attention pour Tiran. Après les danses, elle se retira chez elle pour souper. La Veuve Reposée ne pouvant être entendue de personne, lui dit : La façon honnête dont j'ai toujours pensé, cause le chagrin
que

que j'éprouve en voiant que V. A. veut se perdre, & me faire maudire le jour où je suis née ; car je trouve des gens qui ont les yeux sans cesse attachés sur vous, & qui me regardant, s'écrient: O Veuve Reposée ! Comment peux-tu souffrir qu'un Etranger emporte ainsi les premières faveurs de Carmésine ? Ces paroles me mettent au désespoir. Je préférerois la mort à un tel reproche, s'il étoit mérité. Songez, Madame, qu'avant que cela arrive à une Princesse comme vous, il faut que les Evêques & les Archevêques en soient avertis. Vous avez dit devant tout le monde, que vous ne vouliez épouser ni Roi, ni fils de Roi étranger, parce que vous ne les pourriez jamais connoître parfaitement ; que vous n'aviez besoin d'aucun des avantages de la fortune avec la succession de l'Empereur, & que vous ne vouliez être soumise à aucun Roi, ni à aucun Empereur du monde : ainsi vous prendrez Tiran lorsque vous aurez envie de vous marier. Ce que je vous dis, Madame, ce n'est point pour vous rappeler ce que je vous ai déjà dit ; seulement pensez que quand il sera votre Mari, les foiblessees que vous aurez eu pour lui, lui paroîtront des crimes. Au premier cha-
grin

grin il vous les reprochera , & il se persuadera qu'il n'aura pas été le seul pour qui vous en aiez eu de pareilles. Que pourrez-vous répondre à ses reproches ? Comment vous garantirez-vous des effets de sa jalousie ? Si vous succombiez , comptez que je ne survivrois pas à ce malheur. Elle se tut après cela pour attendre la réponse de la Princesse , dont le trouble & l'agitation étoient extrêmes. Mais elle n'eut pas le tems de lui rien dire ; car l'Empereur étoit à table , & l'avoit plusieurs fois envoié chercher. Elle sortit donc de sa garderobe , en lui disant qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir lui répondre.

La Duchesse qui attendoit, pour sçavoir d'elle si Tiran viendroit ou non cette nuit, la voïant agitée, triste, & le visage fort rouge, n'osa jamais lui rien dire ; mais Plaisir de ma vie lui dit en la suivant : Quand le Ciel est rouge, c'est une marque assurée de tempête. Tai-toi, folle, lui dit la Princesse : elle étoit si animée, que l'Empereur s'en apperçut. Il lui demanda la raison du chagrin qu'elle paroïssoit avoir. La Princesse lui répondit, qu'elle n'en avoit aucun, qu'un mal de cœur l'avoit obligée de se jeter sur
son

96 HIST. DU GRAND CHEVALIER
son lit ; mais qu'elle se trouvoit mieux ;
L'Empereur ordonna à ses Médecins de
prendre garde à ce qu'elle mangeroit. Ils
lui permirent de manger un faisan , parce
que c'est une viande cordiale & bonne pour
le cœur. La Duchesse se mit à côté d'elle ,
non pour souper, mais pour avoir une ré-
ponse à porter à Tiran, qui l'attendoit dans
sa chambre. Après le souper, la Duchesse
dit tout bas à la Princesse : Votre Altesse
se souvient-elle de ce qu'elle m'a promis ?
Mais en même-tems je lui dirai , qu'un
Vassal ne peut nuire à son Seigneur , &
que la Veuve Reposée est née dans mes
Etats ; qu'ainsi elle doit prendre garde à
elle ; car elle a desservi la mort par tout
ce qu'elle fait.

Je vous aime , lui répondit la Princesse,
& je ferai pour vous tout ce qu'une
tendre sœur peut & doit faire , & davan-
tage s'il le faut ; mais je vous prie de ne
me point parler de la Veuve Reposée , &
quoiqu'elle soit votre Vassale , je vous
assure qu'elle n'a point de tort avec vous.
Ne soyez point fâchée contre elle , elle
n'a aucune part à ce que j'ai dans l'esprit,
Mais , lui dit la Duchesse , répondez-moi
sur le compte de Tiran ? Voulez-vous
qu'il vienne vous parler cette nuit ? Il est
dans

dans une impatience que je ne puis vous représenter. Ne me refusez pas cette grâce, continua-t-elle, je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher. Je veux bien qu'il vienne ce soir, lui répondit la Princesse, je l'attendrai ici, nous danserons; & s'il veut me parler, je l'écouterai volontiers. Vous vous vantez de franchise & de loiauté, dit la Duchesse, & cependant vous voulez me tromper. Répondez-moi précisément. Voulez-vous que Tiran vienne vous parler, comme il a fait au Château de Malvoisin? Sans cela, vous ne satisfaites point à vos engagements. Quand vous m'avez parlé de Tiran, reprit la Princesse, je n'ai jamais compris qu'il désirât autre chose que de vouloir m'entretenir de ce qu'il souffre; j'y pense à toute heure avec une douleur & un chagrin que je ne puis exprimer: dites-lui que je le prie, comme Chevalier loial, de ne me plus tourmenter, & de ne plus penser à moi; que je pleure des larmes de sang par le cruel état auquel je suis réduite. Mais, reprit la Duchesse, pourquoi vous affliger comme vous faites? Souvenez-vous des paroles que vous lui avez données, & des sermens que vous lui avez faits la nuit du

98 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Château de Malvoisin. Vous pourrez vous
entretenir avec lui , & lui dire tout ce
qui vous afflige ; mais croïez qu'une Prin-
cesse comme vous ne doit pas manquer à
sa parole. Enfin , 'ma chere sœur , lui dit
la Princesse , je conserverai mon honneur
tant que je vivrai ; vous me trouverez tou-
jours dans cette résolution. La Duchesse
la laissa fort fâchée de tout ce qu'elle ve-
noit d'entendre. Elle en rendit compte à
Tiran ; ce qui redoubla infiniment son
chagrin. Quand l'Empereur eut soupé , il
envoïa chercher le Général chez le Duc
de Macédoine où il sçavoit qu'il étoit.
Il dit en même-tems à la Princesse de
mander les Musiciens , pour amuser les
Chevaliers , dont le départ étoit si pro-
che. Mais elle lui dit qu'elle avoit plus
besoin de s'aller coucher que de danser.
Elle prit congé de lui , & se retira dans
sa chambre , pour ne point parler à Ti-
ran. La Veuve Reposée approuva sa con-
duite. Plaisir de ma vie. alla chez la Du-
chesse parler à Tiran ; elle lui dit : Sei-
gneur , n'attendez rien de la Princesse ,
tant que la Veuve sera auprès d'elle : elles
s'entretiennent à présent toutes deux , &
parlent de vous. Jamais vous n'obtien-
drez rien , si vous ne faites ce que je vous

ai

ai conseillé. C'est demain le jour de son bain, & je vous promets de vous faire passer la nuit dans son lit. Je couche avec elle depuis que la Duchesse est mariée ; comptez qu'elle n'en parlera jamais : reposez-vous sur moi. Tiran la remercia de tout son cœur de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit. Mais il l'assura que pour l'empire du monde, il ne voudroit pas faire la moindre violence à une femme telle qu'elle pût être. Eh quoi ! voudrois-je déplaire, continua-t-il, à celle que j'aime plus que moi-même ! Je souffrirai toute ma vie, en la servant à pied, à cheval, armé, ou désarmé. Je me mettrai à ses genoux pour obtenir pardon, si je l'ai offensée ; mais je ne mériterai point le nom de traître. *Plaisir de ma vie mécontente de sa réponse*, lui dit : Seigneur Chevalier, par ma foi, je commence à croire que vous n'êtes pas tout ce que l'on dit. Comment, vous craignez d'employer une petite violence pour être heureux, & encore auprès d'une femme dont vous sçavez que vous êtes aimé, & qui n'est retenue que par ses scrupules ? Vous aimez une brave & belle Demoiselle, croiez-moi, allez dans sa chambre ; jetez-vous dans le lit où elle est, nue en chemise habillée,

G 2 poussez

100 HIST. DU GRAND-CHEVALIER
pouffez toujours votre pointe ; entre amis , on n'y regarde pas de si près. Si vous faites autrement , je ne me mêle plus de vos affaires. Allez , j'ai vû maints Chevaliers , qui pour avoir sçu mener les mains , & saisir l'occasion qui se présentoit , sont venus à bout de leurs belles. Ah , mon Dieu , quel plaisir que celui de tenir entre ses bras une fille de quatorze ans , toute nue , belle , fille d'un Empereur , que l'on aime , & de laquelle on est aimé ! Croïez-moi , suivez mes conseils. Tiran fut obligé de sortir , parce que la nuit s'avançoit , & que l'on vouloit fermer les portes du Palais. Quand il eut pris congé de la Duchesse , Plaisir de sa vie lui dit : Général , je ne trouverois personne qui en fit autant pour moi. Allez vous coucher , & ne quittez pas votre lit. Tiran lui dit qu'elle étoit adorable , & qu'elle donnoit toujours de bops conseils. Ils se séparèrent , Tiran pensa toute la nuit à ce qu'elle lui avoit dit.

Le lendemain matin l'Empereur envoya chercher le Général ; il se rendit à ses ordres. Il le trouva qui s'habilloit : la Princesse le servoit. Elle étoit vêtue d'une robe volante & fort courte ; sa gorge étoit découverte , & ses cheveux flot-

tans

tans sur son dos, touchoient presque la terre. Lorsque Tiran fut devant l'Empereur, il resta frappé de l'extrême beauté de la Princesse. L'Empereur lui dit : Notre Général, au nom de Dieu, partez incessamment, & faites partir les Troupes qui sont encore ici. Tiran tout occupé, & tout ébloüi de la beauté de celle qu'il adoroit, fut quelque tems sans lui répondre. Il dit pour s'excuser, qu'il étoit occupé des Turcs, & qu'il supplioit sa Majesté de vouloir bien lui répéter l'ordre qu'il venoit de lui donner. L'Empereur fort étonné de l'embarras dans lequel il le voïoit, & de son peu d'attention à l'écouter, voulut bien répéter ce qu'il avoit déjà dit. Alors Tiran lui répondit : V. M. doit sçavoir que l'on a crié par toute la Ville, que le départ étoit fixé à Lundi. Nous sommes aujourd'hui à Vendredi; ainsi, Seigneur, on partira tout aussi-tôt qu'il sera possible.

Tiran se mit derrière l'Empereur, en face de la Princesse, avec les mains sur le visage. Elle & toutes les Demoiselles ne purent s'empêcher de rire. Pendant que Tiran étoit dans cette attitude, Plaisir de ma vie prenant l'Empereur par le bras, pour l'obliger à la regarder, lui dit : Sei-

102 HIST. DU GRAND CHEVALIER
gneur, avez-vous fait quelque chose qui
puisse récompenser Tiran ? lui qui a vain-
cu & défait le Grand Soudan, & qui lui
a fait abandonner le ridicule projet qu'il
avoit formé, de se rendre maître de l'Em-
pire Grec ; & quoiqu'il ait tâché de vous
séduire par ses belles paroles, il est enco-
re à Beaumont, où il cherche sa sûreté,
en abandonnant les Rois Turcs. Si j'étois
Maitresse de l'Empire Grec, & que Car-
mésine fût ma fille, je sçai bien à qui je
la donnerois pour femme. Mais nous au-
tres filles, nous ne cherchons que des
honneurs, un état, & de la dignité ; aussi
cela réüssit comme il plaît à Dieu. Que
m'importeroit à moi d'être alliée à la race
de David, & que faute d'un bon Cheva-
lier, je perdisse mes Etats ? Comment se
peut-il, Seigneur, que vous n'avez pas
fait le projet de donner la Princesse en
mariage ; à qui ? le dirai-je ? Oüi, je suis
obligé de le dire, à Tiran. Aiez cette
consolation de votre vivant, & n'atten-
dez pas que la chose se fasse quand vous
n'y serez plus. Consentez à ce que veut
la nature, à ce que Dieu semble avoir dé-
terminé. Vous en aurez de l'honneur en ce
monde, & le Paradis en l'autre. Craignez
de faire comme ce Comte de Provence,
qui

qui avoit une belle fille. Le grand Roi d'Espagne la demanda en mariage. Mais le Roi son pere l'aimoit si fort, qu'il ne voulut jamais la marier. Enfin, elle vieillit dans son Palais. Quand le Roi fut mort, elle ne trouva personne qui la voulût épouser. On s'empara de ses Etats; elle en fut chassée, & alla mourir dans l'Hôpital d'Avignon, pour s'être trop livrée à l'amitié que le Roi son pere avoit pour elle. Alors elle se tourna du côté de la Princesse, & lui dit : Vous êtes du sang Roial; prenez promptement un mari; mais très-promptement? & si votre pere ne veut pas vous le donner, je vous le donnerai moi-même, & ce ne sera pas un autre que Tiran. C'est une grande chose qu'un mari; car enfin souvent pour un Chevalier il s'est donné de terribles combats. Votre Majesté ne se souvient-elle pas de la situation où étoit l'Empire avant l'arrivée de Tiran? Au nom de Dieu, Demoiselle, interrompit Tiran, ne dites point des choses aussi déraisonnables de moi. Allez-vous battre, répondit Plaisir de ma vie, & laissez-nous dire ce que nous voulons dans nos chambres. L'Empereur s'écria : Par les os de l'Empereur Albert mon pere, tu seras la plus singuliere fille du monde.

104 HIST. DU GRAND CHEVALIER
de : plus tu vas en avant, & plus je t'aime ;
je te donne 50000. ducats sur mon trésor.
Elle lui baïsa la main.

La Princesse pendant cette conversation étoit fort troublée, & Tiran ne sçavoit quelle contenance tenir. Quand l'Empereur eut achevé de s'habiller, il alla à la Messe. Tiran accompagna l'Impératrice & la Princesse. Au retour il eut occasion de lui parler, & lui dit : Qui promet, s'engage. Elle lui répondit oüi ; mais je n'ai rien fait en présence de Notaire. Plaisir de ma Vie qui les entendoit, lui dit : Non, Madame, les promesses d'amour & leur accomplissement n'ont pas besoin de témoins. Nous serions bien à plaindre s'il nous falloit un acte par-devant Notaire à chaque fois, tout le papier du monde n'y suffiroit pas, ces promesses s'accomplissent à tâtons aussi-bien qu'au grand jour. O quelle folle, dit la Princesse ! Parlera-t-elle toujours de ces choses-là. Tiran n'osa seulement pas la prier de lui rien accorder. Quand ils furent de retour dans sa chambre, l'Empereur demanda à Carmésine avec bonté de quelle part venoient les discours que Plaisir de ma Vie lui avoit tenus. Je vous jure que je n'en sçai rien, lui répondit la
Prin-

Princesse, jamais je n'ai pensé à rien de semblable ; mais elle est folle , & rien ne la peut empêcher de dire ce qui lui vient en pensée. Elle n'est pas folle , reprit l'Empereur , c'est peut-être la fille de ma Cour qui est du meilleur conseil. Ne vois-tu pas que je la fais parler souvent ? Et n'entens-tu pas les bonnes choses qu'elle me dit ? Tu voudrais , n'est-il pas vrai , épouser notre Général. La Princesse à ces paroles , rougit sans pouvoir répondre ; mais enfin elle se remit un peu , & dit : Je ferai tout ce que V. M. ordonnera, quand le Général aura terminé la guerre des Maures , & soumis l'Empire. Pendant ce tems-là Tiran étoit allé dans la chambre de la Duchesse ; il fit conjurer Plaisir de ma Vie de s'y rendre , & lui dit : Je suis dans le plus cruel état où l'on puisse se trouver. Je ne sçai lequel je désire le plus , ou de la vie ou de la mort. Daignez trouver un remède à mes maux. Ne vous affligez pas , dit-elle , Général , je vous promets de vous soulager cette nuit , si vous voulez vous en rapporter à moi. Dites-moi , je vous conjure , poursuivit Tiran , pourquoi avez-vous parlé tantôt devant l'Empereur , l'Imperatrice & la Princesse , comme vous avez fait ?

L'Em-

L'Empereur & la Princesse m'ont fait la même question, lui répondit Plaisir de ma Vie ; mais je leur en ai dit encore davantage pour leur prouver qu'ils ne pouvoient donner la Princesse à personne qu'à vous : ils ont très-bien reçu ce que je leur ai dit , & sur-tout l'Empereur ; car je n'ai tenu tous ces propos , que parce-qu'il est amoureux de moi , & qu'il me leveroit volontiers la chemise, si je le laissois faire. Gardez-moi le secret sur cette confidence, ajouta-t-elle ; de plus il m'a juré sur les saints Evangiles que si l'Impératrice mouroit, il m'épouserait, & pour gage de sa foi, il a voulu me baiser. Je lui ai dit que j'étois étonnée, qu'ayant été si modéré dans sa jeunesse, il s'avisât de devenir libertin dans sa vieillesse. Quelques heures après cette conversation , il m'a fait présent de ce collier de grosses perles. Il est maintenant avec la Princesse , qui lui demande si elle a envie de vous épouser ; je n'ai voulu l'engager à lui faire cette question , qu'afin de pouvoir dire , si malheureusement vous étiez surpris cette nuit avec elle , que l'Empereur m'avoit déclaré ses intentions , & qu'elle m'avoit ordonné de vous faire entrer ; ce qui fermeroit la bouche à tout le monde. Dites-moi

moi, je vous prie, ajouta Tiran; ce qu'il faudra que je fasse? Plaisir de ma Vie lui dit:

L'envie que j'ai de vous obliger l'emporte sur toutes les réflexions que je puis faire. Trouvez-vous ici pendant le souper de l'Empereur, n'aïez aucune inquiétude, je vous cacherai dans la garde-robe de la Princesse, & vous y passerez la nuit; ce tems est favorable aux Amans. Leur conversation fut interrompuë par un Messager de l'Empereur, qui sçachant que Tiran étoit chez la Duchesse, l'envoïa prier de venir. Tiran tint Conseil avec lui sur la guerre & sur tous les préparatifs nécessaires. Ils étoient même déjà vêtus en habits de guerre. Tiran revint chez la Duchesse; & pendant que l'Empereur soupoit avec l'Impératrice & la Princesse, Plaisir de ma Vie entra gaiement dans la chambre où ils étoient, & prit Tiran par la main: il étoit vêtu de satin cramoisi, son manteau étoit brodé; il avoit son épée dans la main; elle le conduisit dans la garde-robe de la Princesse, & le plaça dans un grand coffre auquel elle avoit fait un trou pour le laisser respirer. Le bain qu'elle avoit préparé, étoit précisément vis-à-vis. Après le
souper

108 HIST. DU GRAND CHEVALIER
souper de l'Empereur, les Dames danserent avec les Chevaliers les plus galans; mais quand elles virent que Tiran n'étoit pas de ce nombre, on s'en alla coucher; l'Empereur de son côté, & les Ddemoiselles du leur, laissant la Princesse dans sa garde-robe avec celles qui la devoient servir. Plaisir de ma Vie, sous prétexte de prendre du linge fin dont elle avoit besoin pour le bain, ouvrit le coffre dans lequel Tiran étoit renfermé, & le laissa un peu ouvert; mais elle le couvrit de plusieurs choses pour l'empêcher d'être vû. Pendant ce tems, la Princesse se déshabilloit, & Plaisir de ma Vie disposa si bien toutes les places, que Tiran pouvoit tout voir. Quand elle fut toute nue, Plaisir de ma Vie approcha une lumière de la Princesse, pour obliger Tiran: elle en regardoit & en touchoit elle-même toutes les beautés, faisant l'éloge des obligations qu'elle avoit à la nature. Elle lui dit après cela: Je crois, Madame, que si Tiran étoit à ma place, & qu'il vous touchât comme je fais, il ne changeroit pas son bonheur contre le Roïaume de France. Ne crois point cela, lui répondit la Princesse, Tiran seroit plus flatté d'être Roi. Ensuite Plaisir de ma Vie s'écria:
Où

Où es-tu à présent, Tiran ! Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puisses voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde ? Regarde, Tiran, voi les beaux cheveux de la Princesse, je les baise à ton intention, toi qui es le meilleur de tous les Chevaliers ; voi ses yeux & sa bouche, que je baise en pensant à toi ; voi sa belle gorge que je tiens dans mes mains ; voi comme elle est bien taillée, petite, ferme & blanche ; regarde, Tiran, les belles cuisses ; regarde le trésor de la nature, ce que jamais personne n'a vû ; que ne suis-je un homme ! je voudrois y finir ma vie. Que ne viens-tu ici, Tiran, puisque je t'appelle ! Tiran est le seul dans le monde qui soit digne de toucher ce que je touche.

Tiran de son côté voïoit tout. Les discours de Plaisir de ma Vie le mettoient hors de lui-même, & il avoit de terribles envies de sortir de son coffre. Après qu'elles eurent badiné quelque tems de cette façon, la Princesse entra dans le bain, & dit à Plaisir de ma Vie de se déshabiller & de se baigner avec elle. Je n'en ferai rien, Madame, lui répondit-elle, qu'à une seule condition ; c'est que vous permettiez que Tiran passe une heu-

re

110 HIST. DU GRAND CHEVALIER
re avec vous dans votre lit. Tai-toi, folle,
lui répondit la Princesse. Mais, Madame,
continua Plaisir de ma Vie, dites-moi
je vous prie, ce que vous feriez si Tiran
venoit une nuit sans que personne l'eût
apperçu, & qu'il se trouvât dans votre
lit à vos côtés? Je lui parlerois, reprit
la Princesse comme il me conviendrait,
& je le prierois de s'en aller. Mais s'il ne
vouloit point, poursuivit-elle? Je pren-
drois alors le parti du silence, répondit
Carmésine, plutôt que de faire du bruit,
& que de me déshonorer. Pour moi, dit
la bonne Demoiselle, je n'agirois pas non-
plus autrement en cas pareil. Pendant
qu'elles s'entretenoient ainsi, la Veuve
Reposée entra, & la Princesse la pria de
se baigner avec elle. Elle y consentit &
se déshabilla: elle demeura toute nuë avec
des chausses rouges, & un bonnet de toile
sur la tête. Quoiqu'elle eût encore beau-
coup de beauté, cet équipage la faisoit pa-
roître plus laide qu'un diable. Quand la
Princesse fut sortie du bain, on lui servit
deux perdrix avec de la malvoisie de Can-
die, & une douzaine d'œufs accommodés
avec du sucre & de la canelle. Après qu'elle
eut mangé, elle se mit au lit. Pour lors la
Veuve Reposée & les autres Demoiselles
passèrent

passerent dans leur chambre ; il ne demeura que les deux qui couchoient dans la garde-robe. Quand elles furent bien endormies, Plaisir de ma Vie se leva en chemise & fit sortir Tiran de l'armoire : elle lui dit de se déshabiller sans que personne l'entendît. Il trembloit comme la feuille , & le cœur lui battoit d'une étrange fortet. Comment donc , dit Plaisir de va Vie , il n'y a point d'homme brave dans les combats qui ne soit timide avec les femmes ! Rassurez-vous, continua-t-elle , je ne vous quitterai pas. Je vous jure, mon Dieu, lui répondit Tiran, que j'entre-rois en champ clos pour me battre à ou-trance contre dix Chevaliers plus hardi-ment que je ne fais ce que vous me faites faire. Mais elle le rassuroit tout autant qu'elle le pouvoit. Enfin elle le prit par la main , il la suivit en tremblant ; & lui dit , que l'amour extrême qu'il avoit pour la Princesse le réduisoit en cet état de trouble & d'embarras , & que lorsqu'il pensoit à la colere où elle seroit de l'of-fense qu'il lui faisoit, il aimoit mieux retourner que d'aller plus avant. Je vou-drois , continua-t-il , la posséder par mon amour & point du tout par de semblables moïens. Au nom de Dieu laissez-moi re-tourner ,

tourner, j'aime mieux perdre la chose du monde que j'aime avec le plus d'ardeur que de rien faire qui la puisse offenser: Je me reproche seulement d'être venu ici sans son aveu, & j'en suis si pénétré de douleur, que je crois que je m'en punirai en me privant du jour. Croïez, ajouta-t-il, que c'est l'amour & non la crainte qui me fait parler; & si jamais elle sçait que j'ai été si près d'elle sans l'avoir offeüsée, j'espere qu'elle sera touchée de ce bon procédé; & qu'elle m'en aimera davantage. Plaisir de ma vie trouva toutes ses raisons fort mauvaises, & lui dit fort en colere: Vous êtes le plus méchant homme que je connoisse. Nous ne sommes pas en situation d'avoir une longue conversation: mais si vous ne profitez pas de cette occasion, vous me rendrez malheureuse pour toute ma vie, & vous serez cause de ma mort. Je raconterai la fausseté de vos paroles & celle de vos procédés; je toucherai de pitié ceux que j'en instruirai. Vous me prierez un jour avec instance de vous faire retrouver ce que vous refusez aujourd'hui. Vous faites le malheur de la Duchesse. Vous voïez de quelle façon je vous ai conduit dans cette chambre où vous pouvez trouver les plaisirs
sans

TIRAN LE BLANC: 113

sans aucun danger, & je vois par votre refus, & par le tremblement que je sens en vous tenant la main, que vous n'osez obtenir ce que tout Amant désire. Mais enfin je veux voir la fin de tout ceci ; je suis lassé d'attendre plus long-tems ce que vous m'avez demandé avec tant d'instance, & je vous déclare que puisque vous avez si peu d'égard à ce que je vous dis, que je vais crier de toute ma force pour faire croire à l'Empereur & à toute la Cour que vous êtes entré ici par force. O Chevalier de peu de courage, vous n'osez approcher d'une fille ! O misérable Général, qui mourez de peur ! Quelle raison donnerez-vous à l'Empereur quand il vous trouvera dans cette situation ? Je vous ferai connoître, & Dieu aussi-bien que le monde seront témoins de votre peu d'esprit ; on calculera votre amour & votre peur. Faites ce que je vous dis, & je vous répons d'un fort heureux ; comptez sur la Couronne Impériale. Nous sommes au moment où je ne puis vous dire autre chose, sinon que vous alliez auprès de la Princesse sans vous embarasser de rien. Tiran lui répondit : Je ne pense plus qu'à prouver mon amour, & je sacrifie tous les plaisirs à ce désir. Je veux

Tome II.

H mou-

mourir, & mourir fidèle pour celle que j'adore. Eh bien, lui dit Plaisir de ma Vie en quittant la main de Tiran, demeurez avec votre respect & vos scrupules. Tiran ne sçachant où il étoit, parce qu'il n'y avoit point de lumiere dans la chambre, l'appelloit le plus doucement qu'il lui étoit possible. Elle feignoit par malice de ne le point entendre. Cependant après l'avoir laissé une demi-heure en chemise & nuds pieds, lorsqu'elle imagina l'avoir suffisamment refroidi, elle en eut pitié, s'approcha de lui, & lui dit : C'est ainsi que l'on corrige ceux qui sont foiblement amoureux. Pouvez-vous penser qu'il y ait aucune femme dans le monde qui ne désire d'être aimée, & qui ne trouve très-bon qu'on entre chez elle le jour ou la nuit par le toit & par les fenêtres ? Je serois bien fâchée qu'Hyppolite n'en usât pas ainsi, je l'aimerois mille fois davantage, & si je ne voulois pas répondre à son désir, je ne trouverois pas mauvais qu'il me prît par les cheveux, & qu'il me trainât par la chambre pour me contraindre à ce qu'il désireroit; je l'aimerois d'autant plus qu'il me paroîtroit un homme. Car enfin on doit servir, honorer, & respecter une femme par tout ailleurs ;
mais

TIRAN LE BLANC. 115

mais quand on est tête à tête , il ne faut plus avoir ni égard ni politesse. Ne sçavez-vous pas que le Psalmiste dit : *Manus autem* , & que la Glose dit positivement : Si vous voulez être bien avec les femmes, ne soiez ni honteux , ni timide , comprez que nous vous en estimons davantage. Par ma foi , Demoiselle , dit Tiran , vous m'avez mieux fait connoître mes torts que jamais aucun Confesseur n'eût pû faire , quelque bon Théologien qu'il eût été : Menez-moi , je vous prie , au lit de ma Dame. Plaisir de ma Vie l'y conduisit , & le fit placer à ses côtez. Le chevet du lit ne touchoit point au mur. Elle dit à Tiran de ne point remuer , qu'elle ne le lui dit. Elle se plaça donc debout au chevet , & mettant sa tête entre celles de Tiran & de la Princesse , après avoir ôté sa chemise , parce que ses manches l'embarassoient ; & prenant la main de Tiran , elle la mit sur la gorge de la Princesse , & la promena partout à son gré. Elle s'éveilla , & dit : O Dieu , que tu es incommode , Plaisir de ma Vie ! Comment , tu ne veux pas me laisser dormir ! Elle qui avoit la tête sur le chevet , lui dit : Que vous êtes de mauvaise humeur ! vous sortez du bain & vous êtes si bonne à

H 2 toucher !

toucher ! Que j'ai de plaisir à vous caresser ! Touche donc , dit la Princesse ; mais ne descens pas si bas. Dormez toujours , lui dit Plaisir de ma Vie , & laissez-moi toucher votre beau corps ; je suis ici à la place de Tiran : Où est-il à présent ! Qu'il s'estimeroit heureux d'avoir la main où j'ai la mienne ! Pendant ce tems Tiran avoit sa main sur le sein de la Princesse , & Plaisir de ma Vie qui tenoit sa main sur la tête de Tiran , l'ouvroit quand elle voïoit la Princesse endormie ; pour lors il touchoit partout à son gré ; quand elle se réveilloit , elle serroit la tête de Tiran ; alors il s'arrêtoit. Ils jouèrent ce petit jeu pendant plus d'une heure. Mais enfin Plaisir de ma Vie voïant que la Princesse étoit absolument endormie , ôta la main de dessus la tête de Tiran , qui ne mit plus de bornes à ses entreprises. Pour lors la Princesse commença à s'éveiller , & moitié endormie , elle dit : Tu ne veux donc pas me laisser dormir ! mais que fais-tu là , as-tu perdu l'esprit ? Elle ne fut pas long-tems sans s'apercevoir de ce que c'étoit. Plaisir de ma Vie lui ferma la bouche avec la main , & lui dit à l'oreille , de peur que les autres Demoiselles ne l'entendissent : Taisez-vous , Madame ,
gardez

gardez de vous perdre ; craignez que l'Impératrice ne vous entende ; c'est notre Chevalier qui mouroit pour vous. O malheureuse que tu es , lui dit la Princesse ! Comment as-tu la hardiesse de m'exposer à une telle infamie ! Le mal est fait , Madame , lui répondit Plaisir de ma Vie , ne nous exposez point toutes deux , il me paroît que le plus sûr & le meilleur est de se taire. Tiran la conjuroit tout bas le mieux qu'il lui étoit possible. La Princesse se voiant réduite dans une telle situation , vaincuë d'un côté par son amour , & de l'autre tourmentée par la peur , qui dans ce moment étoit la plus forte , prit le parti du silence. La Veuve Reposée qui avoit entendu le cri qu'elle avoit poussé d'abord , se douta que Plaisir de ma Vie y avoit donné lieu , & que Tiran étoit avec la Princesse ; & sur le champ elle imagina que si il avoit couché avec elle , elle ne pourroit jamais l'amener à son but. Tout le monde se taisoit , & la Princesse conjuroit Tiran tout bas de ne pas pousser plus loin son entreprise. Mais la Veuve Reposée se levant sur son lit , cria si haut Qu'avez-vous donc , ma fille ? que toutes les Demoiselles s'éveillèrent avec beaucoup de bruit & de rumeur , de façon que l'Im-

H 3 pératrice

118 HIST. DU GRAND CHEVALIER
pératrice en fut elle-même réveillée. Elles se leverent en grande hâte, soit nuës, soit en chemise, & coururent à la chambre de la Princesse qu'elles trouverent bien fermée. Elles demanderent de la lumiere. Pendant qu'on en cherchoit & que l'on frappoit à la porte, Plaisir de ma Vie prit Tiran par les cheveux, & le tira d'un lieu où il auroit voulu finir sa vie; elle le conduisit dans la garde-robe, le fit passer sur un toit, & lui donna une corde afin qu'il pût se laisser descendre dans le Jardin où il trouveroit une porte pour sortir, qu'elle avoit eü la précaution de tenir ouverte, au cas qu'il eût été surpris par le jour. Mais les cris de la Veuve Reposée & des autres Demoiselles l'empêchoient de le faire sortir autrement. Dès qu'elle lui eut donné la corde, elle ferma la fenêtre & revint auprès de sa Maîtresse. Tiran de son côté attachâ la corde, & dans la crainte qu'il avoit d'être découvert, il se laissa couler en bas sans sçavoir si elle étoit assez longue. Il s'en falloit plus de quatre toises qu'elle ne touchât à terre, & ses mains ne pouvant plus le soutenir, il fut obligé de se laisser tomber; ce qu'il fit si malheureusement, qu'il se cassa une jambe, & qu'il demeura sur
la

la place n'ayant pas la force de marcher.

Quand Plaisir de ma Vie fut retournée à son lit, on apporta des lumieres, & toutes les Demoiselles entrerent avec l'Impératrice en demandant à la Princesse ce qui l'avoit ainsi fait crier. Madame, lui répondit-elle, il a sauté un gros rat sur mon lit qui m'a passé sur le visage, & qui m'a fait tant de peur, que j'ai crié sans sçavoir ce que je faisois : il m'a même égratigné le visage, je suis bien heureuse qu'il ne m'ait point attrapé l'œil. Effectivement elle avoit une petite égratignure que Plaisir de ma Vie lui avoit fait en l'empêchant de crier. L'Empereur se leva de son côté & vint dans la chambre de la Princesse avec son épée ; & croïant que c'étoit un rat, il se mit à le chercher par toute la chambre. Mais Plaisir de ma Vie fut alerte. Tandis que l'Impératrice parloit à la Princesse, elle alla dans la garde-robe, & montant sur le toit, elle détacha la corde. Elle distingua les plaintes de Tiran. Elle se douta qu'il étoit tombé, & sans rien dire, elle rentra dans sa chambre. Le bruit étoit si grand dans le Palais parmi les gens de la Garde, & les Officiers de la Maison de l'Empereur, que c'étoit une chose terrible à entendre ;

120 HIST. DU GRAND CHEVALIER
il n'auroit pas été plus considérable si les
Turcs étoient entrés dans la Ville. L'Em-
pereur qui soupçonnoit que ce ne fût au-
tre chose qu'un rat , remua tous les meu-
bles & les coffres , il fit même ouvrir les
fenêtres ; & si Plaisir de ma Vie n'avoit
pas eu la précaution de détacher la cor-
de , au moment qu'elle le fit , l'Empereur
l'auroit apperçû. Le Duc & la Duches-
se qui étoient au fait de ce qui se passoit ,
ne douterent pas , en entendant un aussi
grand bruit , que Tiran n'eût été décou-
vert. Leur inquiétude fut extrême, en ima-
ginant qu'il étoit pris, ou peut-être tué. Le
Duc s'arma promptement dans le dessein
de le secourir. La Duchesse ne sçavoit que
devenir n'ayant seulement pas la force de
remettre sa chemise. Le Duc sortit donc
tout armé de sa chambre pour sçavoir la
cause de ce bruit , & ce qu'étoit devenu
Tiran. Il rencontra l'Empereur qui lui
dit que tout cela n'étoit venu que de
la folie des Demoiselles qui ont peur d'u-
ne bagatelle. Un rat qui a sauté sur le vi-
sage de ma fille & qui l'a un peu égrati-
gnée à la joue , a causé tout ce vacarme ;
retournez-vous coucher , continua-t-il ,
vous n'avez pas besoin d'aller plus loin.
Le Duc suivit son conseil , & rendit
compte

compte à la Duchesse de ce qu'il avoit appris, dont ils furent l'un & l'autre infiniment foulagés. Le Duc assura sa femme qu'il auroit tué l'Empereur & tous ceux de son parti, si l'on eût fait le moindre mal à Tiran, & j'aurois mis notre ami sur le Trône; mais il vaut mieux que les choses se soient passées comme elles ont fait. La Duchesse se leva & courut à la chambre de la Princesse. Plaisir de ma Vie la conjura d'y demeurer, & de prendre garde que l'on ne parlât mal de Tiran, pendant qu'elle iroit sçavoir de ses nouvelles. Elle fut dans la garde-robe, monta sur le toit, & n'osant rien dire, elle l'entendit se plaindre.

Cependant Hyppolite qui ne sçavoit point ce qu'étoit devenu Tiran au milieu du bruit, & de l'allarme qui se répandoit dans la Ville; mais qui n'ignoroit pas qu'il étoit au Palais, dit à tous ses camarades qu'il étoit chez le Duc; & comme il sçavoit, aussi-bien que le Comte de Branches, ses amours avec la Princesse, il fit armer tous les François. Le Seigneur d'Agramont persuadé que ce bruit ne pouvoit regarder que Tiran, leur dit: Il peut lui être arrivé quelque accident, allons promptement le secourir, au cas qu'il en ait besoin;

soin ; car lorsqu'il a couché ici , tout a été tranquille. Pendant que vous acheverez de vous armer & de vous mettre en ordre , leur dit Hyppolite , je vais à la porte du Palais examiner ce qui se passe. Il sortit avec le Vicomte de Branches. Celui-ci courut à la grande porte , & Hyppolite à celle du Jardin , en convenant que celui qui seroit plutôt instruit , reviendrait promptement avertir l'autre. Quand Hyppolite fut à la porte du Jardin , qu'il croioit fermée , il prêta l'oreille à des plaintes qu'il crut être celles d'une femme. Il dit : J'aimerois bien mieux entendre la voix de Tiran ; puisque ce n'est pas la sienne , que m'importe. Il examina pour voir s'il ne pourroit pas monter sur le mur ; mais voiant que la chose étoit impossible , & ne doutant pas que la femme qu'il croioit entendre , ne fût le sujet de la rumeur du Palais , il retourna à la grande porte. Il y trouva le Vicomte avec plusieurs autres qui n'avoient pû entrer , ni rien découvrir. Cependant les cris étoient un peu diminués , & le calme commençoit à succéder. Hyppolite dit au Vicomte ce qu'il avoit entendu à la porte du Jardin , & qu'il ne doutoit pas que les plaintes de cette femme n'eussent du rapport

port avec ce qui s'étoit passé. Allons-y, reprit le Vicomte; si c'est une femme, & que nous la puissions secourir, notre profession nous y oblige. Il y furent en effet. Ces plaintes frapperent leurs oreilles; mais sans pouvoir distinguer aucune parole, ni reconnoître le son de la voix, parce que la douleur y causoit un grand changement. Le Vicomte de Branches dit à Hyppolite: Enfonçons la porte, il est nuit, personne ne sçaura que c'est nous qui l'aurons fait; mais ils la trouverent ouverte. Le Vicomte passa le premier, & marcha droit à la voix. Comme elle lui parut fort extraordinaire, il lui dit: Je te commande de la part de Dieu, de me dire si tu es un esprit, ou un corps qui ait besoin de secours. Tiran croiant qu'ils étoient des gens de l'Empereur, afin de n'être pas reconnu, contrefit encore plus sa voix, quoiqu'elle le fût déjà suffisamment, & dit: J'ai été autrefois Chrétien baptisé; mais je souffre beaucoup à présent à cause de mes péchés. Je suis un esprit invisible, & quoique vous me voïez, je suis sous cette forme; afin que les mauvais esprits puissent me casser les os & me déchirer la chair. O que je souffre, continua-t-il! si vous ressentiez la millième partie de mes douleurs,

leurs, tout ce que l'on vous a dit vous feroit une grande impression. Ils firent alors le signe de la Croix, & dirent l'Evangile de saint Jean. Le Vicomte dit assez haut pour que Tiran l'entendît : Hyppolite, allons au logis, & amenons tous nos Gendarmes, avec de l'eau bénite, & un Crucifix, & venons examiner ce que peut être tout ceci qui me paroît un événement considérable. Hyppolite lui répondit qu'il n'étoit pas nécessaire de retourner chez eux : N'avons-nous pas nos épées, dit-il, sur lesquelles il y a des Croix ? Je vais approcher. Tiran qui entendit les noms d'Hyppolite & de Vicomte, dit : Si c'est toi, Hyppolite de France, approche, sans avoir peur. Hyppolite tira son épée, la mit devant lui, & faisant le signe de la Croix, prononça ces paroles : Je croi, comme tout bon Chrétien, tous les articles de la Foi Catholique & Romaine, & je veux vivre & mourir dans ces sentimens. Ensuite il s'approcha avec une grande peur. Mais cependant le Vicomte de Branches en avoit encore plus que lui ; car il se renoit éloigné. Tiran lui dit à voix basse : Viens, je suis Tiran. Mais se doutant bien qu'il en auroit plus de peur encore, il éleva la voix, & lui dit : O Chevalier,

valier , que vous êtes poltron ! Quand je serois mort , qui pourroit vous empêcher d'approcher ? Hyppolite reconnoissant sa voix , vint. Quel malheur vous a réduit , lui dit-il , dans la situation où vous êtes ? Vous êtes apparemment blessé. Ne fais point de bruit , & ne t'en embarrasse point , lui répondit le Général ; mais appelle le Vicomte de Branches. Il vint , & lui demanda pardon de tout ce qu'ils lui avoient dit. Nous n'avons pas le tems d'écouter tout cela , dit Tiran , mais emportez-moi d'ici. Ils le prirent sur leurs bras , & le porterent hors du Jardin , dont ils fermerent la porte ; & de là sous un portique auprès de son logement. Je sens , leur dit-il , une douleur plus grande que je n'en ai jamais senti dans les plus grandes blessures. Je voudrois avoir des Medecins ; mais il faudroit que ce fût à l'insçu de l'Empereur. Seigneur , lui dit Hyppolite , voulez-vous que je vous donne un bon conseil ? Votre blessure ne se peut cacher , surtout avec le bruit qui s'est fait au Palais. Si vous pouvez monter à cheval , & vous rendre au Palais de Beaulieu , où sont vos écuries , nous dirons qu'en montant vos chevaux , il y en a eu un qui s'est laissé tomber sur vous , & qui vous a cas-

126 HIST. DU GRAND CHEVALIER
sa la jambe. Hyppolite nous donne un bon
Conseil, reprit le Vicomte de Branches ;
autrement l'Empereur ne pourra ignorer
la vérité. Qui se livre à l'amour, doit
s'attendre à toutes les peines, à tous les
malheurs, & à tous les chagrins ; pour
un plaisir il éprouve cent douleurs. Ainsi
je voudrois que, lorsque vous serez guéri,
& que vous aurez rempli le vœu que vous
avez fait, nous prissions le chemin de no-
tre País. Vicomte, reprit Tiran, il n'est
pas si aisé de recouvrer sa liberté. Mais
cette conversation n'est pas de saison.
Va, mon cher Hyppolite, chercher mes
chevaux le plus secrettement que tu le
pourras. Amene - moi la haquenée la plus
douce.

D'un autre côté Plaisir de ma Vie avoit
vû de dessus le toit que l'on emportoit
Tiran. Elle revint dans la chambre de la
Princesse, où se trouvoit la Duchesse avec
toutes les Demoiselles. L'Impératrice fort
étonnée de ce qu'un rat avoit fait un si
grand bruit dans le Palais, se mit sur le
lit de sa fille, & lui dit : Puisque le Palais
est à présent tranquille, nous ferons bien
d'aller dormir. La Princesse appella Plai-
sir de ma Vie, & lui demanda tour bas
où étoit Tiran. Elle lui répondit qu'il
s'en

s'en étoit allé avec beaucoup de chagrin ; mais elle n'eut pas le courage de lui dire qu'il s'étoit cassé une jambe, ni de lui rendre compte de tout ce qu'elle lui avoit entendu dire. La Princesse apprit avec un grand soulagement que personne ne l'avoit ni vû ni rencontré. Quand l'Impératrice se fut levée, au moment que toutes les Dames en chemise alloient se séparer, la Veuve Reposée lui dit : Madame, vous feriez bien de mener coucher avec vous la Princesse votre fille, de crainte que si le rat revenoit, il ne lui fit plus de peur qu'à la première fois. Vous avez raison, lui dit l'Impératrice ; venez, ma fille, vous dormirez mieux avec moi que toute seule. La Princesse la remercia, l'assurant qu'elle ne vouloit pas l'incommoder, & qu'elle garderoit la Duchesse avec elle ; mais la Veuve insista encore sur le rat, & fit si bien que l'Impératrice dit à la Princesse : Allons, venez, je me gêle ici. La Princesse lui dit : Puisque vous le voulez absolument, Madame, je vais vous suivre. L'Impératrice s'en alla, & la Princesse très en colere, dit à la Veuve Reposée : Je commence à vous connoître, & je vois que vous n'êtes occupée qu'à me tromper par toutes sortes de voies,

&c

& par les discours du monde les plus faux. Pourquoi, par exemple, êtes-vous assez hardie pour engager ma mere à m'enmener coucher avec elle, pour me faire passer une mauvaise nuit? vous êtes envieuse & méchante. La Veuve Reposée lui répondit qu'elle n'avoit d'autres peines que celles qui lui venoient de son attachement pour elle, & dont elle ne lui donnoit que des preuves honnêtes, & point de celles que les autres cherchoient à lui donner. Madame, continua-t-elle, vous ne devez pas me sçavoir mauvais gré si je suis plus attentive que les autres à votre honneur, qui m'est plus cher que ma propre vie; & pour vous prouver que je vois tout ce qui se passe, croiez-vous que je n'aie pas pitié de l'état de Tiran, que je ne l'aie pas vû descendre par une corde, qui s'est rompuë, de façon que je crois qu'il a les jambes cassées & le corps fracturé. Alors elle se mit à pleurer. La Princesse à ce discours, cria trois fois, Jesus, & tomba évanouïe sur le plancher. Elle fit un si grand cri, que l'Impératrice, qui étoit déjà endormie, se réveilla, se leva promptement, & courut à la chambre de sa fille, qu'elle trouva sans connoissance. L'Empereur se leva encore de son côté,

&c

& manda les Médecins, qui furent plus de trois heures à la faire revenir: Il demanda comment sa fille étoit tombée dans cet accident. On lui répondit qu'elle avoit vû un autre rat beaucoup plus petit que le premier ; mais qu'à cause de l'impression que l'autre lui avoit fait, elle avoit perdu connoissance. O malheureux Empereur que je suis, s'écria-t-il ! Pourquoi faut-il que dans ma vieillesse j'éprouve de si grandes peines ! Pourquoi la mort me ménage-t-elle ! Il tomba lui-même évanouï. Les cris dont le Palais retentit ne se peuvent concevoir. Tiran qui attendoit sous le portique, les entendit au moment qu'on lui amena ses chevaux. Il sembloit que le Ciel alloit tomber ; & l'inquiétude où il étoit pour sa Princesse, redoubla la douleur qu'il ressentoit. Hyppolite lui enveloppa la jambe avec des martres zibelines pour la garantir du froid, & le mieux qu'il leur fut possible ils arriverent à la porte de la Ville. Les Gardes reconnurent Tiran, & lui demanderent où il alloit à cette heure. Il leur répondit qu'il alloit voir ses chevaux à Beaulieu ; parce qu'il devoit incessamment retourner au Camp. On ouvrit aussi-tôt les portes. Tiran suivit le grand chemin ; mais quand il eut

Tome II. I fait

130 HIST. DU GRAND CHEVALIER
fait une demi-lieuë, il dit qu'il craignoit
que l'Empereur n'eût maltraité la Princesse
par rapport à lui, & qu'il vouloit re-
tourner pour la défendre. Le Vicomte lui
dit. Oh ! par ma foi, vous êtes joliment
accommodé pour cela, Mais en vérité,
répondit Tiran, je ne sens aucun mal, le
plus fort emporte le plus foible. C'est
pourquoi je vous prie de me laisser retour-
ner à la Ville pour voir si nous ne pour-
rions être d'aucune utilité à la Princesse.
En vérité vous avez perdu le sens, con-
tinua le Vicomte ; vous ne pouvez vous
tenir à cheval, encore moins à pied, &
vous voulez retourner à Constantinople.
C'est donc afin que l'Empereur & tous les
autres sçachent ce qui vous est arrivé. De
plus, sçöiez sûr que si vous ne vous faites
pas panser incessamment, vous mourrez ;
ou du moins que vous serez estropié. Que
m'importe, dit Tiran ! C'est moi qui ai
fait le mal, c'est à moi de le réparer. Par
ma foi, vous ne retournerez pas, dit le
Vicomte, quand je devrois employer la
violence. Le Duc n'est-il pas au Palais, pour
secourir la Princesse si elle en a besoin ?
Vous voiez ce que produit votre amour.
Mais ne restons pas ici plus long-tems ;
marchons ; car chaque moment vous mer

W. A. N.

en danger. Puisque vous ne voulez pas me laisser aller, lui dit Tiran, faites-moi du moins le plaisir de vous y transporter, & si quelqu'un veut attaquer, ou faire la moindre chose à la Princesse, mourez tous, sans recevoir aucun quartier. Enfin, il les pria si fort, que le Vicomte fut obligé de retourner à la Ville; ce qu'il fit en disant tout bas, & sans être entendu que par Hyppolite: Je veux mourir si je m'embarasse de Dame ou de Demoiselle. Je ne penserai qu'à lui envoyer des Médecins. Quand le Vicomte fut à la porte, les Gardes ne vouloient pas la lui ouvrir; ce qu'ils firent cependant, quand il dit que le cheval de Tiran s'étoit abattu, & qu'il venoit promptement chercher des Médecins. Il fut très-long-tems sans pouvoir les emmener; ils étoient occupés auprès de l'Empereur & de sa fille. Quand ils les eurent soulagés l'un & l'autre, ils emportèrent tout ce qui étoit nécessaire pour Tiran, sans oser apprendre à l'Empereur que le Général avoit besoin de leur secours. Le Vicomte fit tout son possible pour voir la Princesse, afin de pouvoir donner de ses nouvelles à Tiran. Quand elle revint à elle, & qu'elle ouvrit ses beaux yeux, elle dit: Il est mort

celui qui tient mon ame captive ! Dites-le moi, je vous conjure ; car je ne veux pas lui survivre. L'Impératrice étoit si troublée qu'elle ne comprenoit rien à ce discours. Elle en demanda l'explication. La Duchesse, qui tenoit la Princesse sur elle, lui répondit qu'elle demandoit si le Roi étoit mort. Mais elle l'interrompt, en disant : Je ne demande point cela, je veux sçavoir si celui en qui j'avois mis toute mon espérance, ne vit plus. La Duchesse lui répondit : Non, il n'est pas mort, jamais nous ne l'avons pû trouver : & se tournant vers l'Impératrice, elle lui dit : Cette maladie fait dire les choses les plus folles aux gens les plus sensés. Quand elle fut absolument revenuë le Vicomte & le Duc emmenerent les deux Médecins. La Princesse à cette nouvelle répandit des torrens de larmes, & dit : O Tiran mon Seigneur, pere de toute Chevalerie ! Voilà donc la Maison de Rochesallée détruite, & la Bretagne, qui fait la plus grande perte qu'elle puisse faire ; car vous êtes mort, vous êtes perdu sans ressource ! On ne tombe point d'aussi haut que vous avez fait, sans perdre la vie. Pourquoi ce malheur ne m'est-il pas arrivé à moi qui suis cause de votre infortune !

ne ! La Duchesse étoit aussi très-affligée de son côté, & de la maladie de Tiran, & de l'état dans lequel elle voïoit la Princesse.

Les Médecins partirent sans en rien dire à l'Empereur ; ils craignoient, comme il étoit fort délicat, que cette nouvelle ne lui causât quelque altération. Ils trouverent Tiran dans un lit qui souffroit terriblement ; car sa jambe étoit si fort cassée, que l'os perçoit la peau. Ils lui firent de si grandes douleurs pour la remettre, qu'il s'évanouit trois fois. Après avoir posé leur premier appareil, ils lui défendirent expressément de sortir de son lit, & revinrent à la Ville. L'Empereur leur demanda à leur retour, où ils avoient été, puisqu'il ne les avoit pas vus à son dîner. Ils lui dirent, qu'ils avoient été à Beaulieu donner des remèdes au Général, Quel mal a-t-il, reprit l'Empereur ? Seigneur, lui répondirent-ils, en essayant un cheval Sicilien qu'il montoit, il est tombé dans un canal, & il s'est fait un peu de mal à la jambe. Ah ! sainte Marie, s'écria l'Empereur, il lui arrive tous les jours quelque nouveau malheur. Je veux l'aller voir tout-à-l'heure, pour lui témoigner combien je l'estime Les Méde-

134 HIST. DU GRAND CHEVALIER
cins obtinrent du Prince qu'il ne feroit ce
petit vofage que le lendemain, afin qu'il
eût le tems de reprendre fes forces.

L'Empereur passa dans la chambre de
la Princede pour l'entretenir du mal qu'
elle avoit eu, & de celui de Tiran. La
Princede souffroit tout ce que l'on peut
souffrir; mais elle n'osoit le témoigner
devant son pere. Elle n'étoit occupée que
du mal du Chevalier, pour lequel elle
avoit tant d'attour. L'Empereur demeura
avec sa fille jusqu'à l'heure du souper. Le
lendemain matin il fit signe par la fenê-
tre aux Médecins qui alloient voir Tiran
de l'attendre. Il monta à cheval, & fut
avec eux. Il vit mettre le second appareil,
& jugea par l'état de la plaie que Tiran se-
roit très-long-tems sans pouvoir aller au
Camp. Après qu'on l'eut pansé, il lui par-
la en ces termes.

Nous ne devons point nous affliger de
tout ce que la Providence permet qu'il
nous arrive. La prudence humaine ne peut
le prévoir. Ainsi les hommes courageux
s'arment de patience. Cependant je crois
que mes péchés sont la cause du mal-
heur qui vous est arrivé. Le Ciel veut me
punir, & faire triompher les Turcs.
Je comptois vous voir incessamment mar-
cher

cher contre mes ennemis qui viennent en plus grand nombre que jamais attaquer mon Empire. Puisque l'état où vous êtes m'ôte cette espérance, je prends le parti, malgré mon âge & mes infirmités, d'aller leur livrer Bataille, & de finir ainsi mes tristes jours. Je ne puis vous exprimer avec quelle douleur j'ai appris votre accident. Je fondois toute ma ressource sur votre valeur. Quand les Turcs ne vous verront plus à la tête de mes Troupes, ils ne craindront plus rien. Ils s'empareront de tout mon Empire. Voyez donc par combien de raisons je m'intéresse à votre santé. Je vous conjure de prendre patience, si vous aimez votre vie & la mienne. J'espère que Dieu aura pitié de vous, & de son peuple Chrétien, qui sans vous, sera réduit en captivité.

Tiran, que la grande douleur empêchoit de parler, lui répondit d'une voix foible : Me voici à la fin de ma vie. Mais ce qui me touche le plus, c'est la part que V. M. prend à ce qui m'est arrivé, & je souhaite la mort puisque je perds l'espérance de vous servir. En même-temps il lui baïsa la main, & continua de la sorte : Seigneur, vous pouvez choisir dans le grand nombre des bons Chevaliers qui

136 HIST. DU GRAND CHEVALIER
font à votre service, un Général qui s'op-
pose aux Ennemis. Pour moi je me ren-
drai toujours au Camp le jour marqué,
pour y faire ce qui dépendra de moi.
L'Empereur fut charmé de l'entendre ain-
si parler, il lui dit adieu, & revint à la
Ville. Quand l'Impératrice le vit, elle
lui dit; Seigneur, que Dieu vous donne
longue vie, & le Paradis après la mort.
Comment avez-vous laissé notre Général?
L'Empereur lui répondit en présence de
la Princesse & de toutes les Demeiselles:
Il n'y a aucun danger de mort, mais il est
fort mal, & sa jambe est prodigieuse-
ment cassée; cependant il compte partir
Lundi. Sainte Marie, s'écria la Princesse!
quel est le dessein de V. M. Vous voulez
faire aller au Camp un homme en cet état!
C'est donc pour qu'il meure en chemin?
De quel secours peut-il être à l'armée? Son-
gez que vous perdez tout en le perdant,
& si il demeure estropié, il n'aura plus
d'autre parti à prendre, que celui de se faire
Moine. L'Empereur, sans répondre à la
Princesse, passa dans la Chambre du Con-
seil pour délibérer sur le parti que l'on
devoit prendre. Il fut résolu que Tiran
demeurerait à Beaulieu.

Dès que l'Empereur se fut retiré, le
Général

Général ordonna qu'on lui fit une caisse grande & forte , dans laquelle il pût se faire porter la nuit du Dimanche suivant. Il ne confia ce secret qu'à ceux qu'il avoit chargés de la commission , & fit dire au Duc & à tous les autres , par le Vicomte de Branches & le Seigneur d'Agramont , de partir comme si de rien n'étoit , & de tout mettre en ordre : aucun d'eux n'imaginoit une semblable folie. Il engagea par de grandes sommes un de ses Médecins à le suivre ; pour l'autre, il refusa de l'accompagner , & lui défendit même de se donner aucun mouvement. A minuit il se mit dans la litiere & prit le chemin de la Ville de S. George , après avoir donné ordre que l'on dit à ceux qui viendroient de la Ville , qu'il reposoit. Quand il fut midi , le Duc de Macédoine & le Vicomte, étant ses proches parens , forcerent la porte , disant qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme blessé dormît si long-tems. Alors ils apprirent son départ , monterent à cheval , & le suivirent en grande diligence. Ils manderent à l'Empereur que Tiran avoit exécuté ses ordres , & poursuivirent leur route en le maudissant lui & toute sa race. L'Empereur en apprenant cette nouvelle , se récria

138 HIST. DU GRAND CHEVALIER.
récria sur son exactitude à tenir sa parole.

Le Duc & le Vicomte joignirent Tiran en peu de tems : ils apprirent qu'il s'étoit évanoui cinq fois dans le chemin. Furieux contre Hyppolite, & le Médecin, ils leur dirent qu'ils n'avoient aucun attachement pour le Général : Et vous, Hyppolite, lui dit le Duc, qui êtes de notre Maison, comment pouvez-vous laisser partir notre parent en cet état ? Il va mourir & nous sommes tous perdus : Vous avez un si grand tort, que sans la crainte de Dieu, je vous passerois tout-à-l'heure mon épée au travers du corps. Ote-toi de devant moi, car je sens que la patience commence à m'échapper, en voyant la hardiesse de ce malheureux Médecin qui expose les jours du flambeau de la Maison de Roche-Salée. Alors la fureur le transporta si fort, qu'il mit l'épée à la main & courut sur le Médecin, qui prit inutilement la suite ; il le joignit & lui fendit la tête en deux. Quand l'Empereur apprit la mort de ce Médecin ; il monta à cheval, & vint trouver Tiran dans l'Hermitage où le Duc l'avoit fait transporter. L'Empereur touché de l'état dans lequel il trouva Tiran,

ran, fit venir tous les Médecins, & voulut être présent à la visite que l'on fit de sa jambe. Ils la trouverent beaucoup plus mal, & déclarerent que s'il avoit fait encore une lieue, il seroit tombé évanoui, & qu'il en seroit mort. Tous les grands Barons de l'Empire vinrent rendre visite à Tiran. L'Empereur tint son Conseil devant lui. On résolut que tous ceux qui avoient pris la solde partiroient le lendemain. Mon avis, dit le Général, seroit que quoiqu'il n'y ait qu'un mois & demi, V. M. en fit payer deux. Cette générosité contentera vos Troupes, & les engagera à combattre de meilleur cœur. L'Empereur approuva cet avis. Il leur dit qu'il avoit reçu pendant la nuit des Lettres du Marquis de S. George, qui lui donnoit avis, qu'il étoit venu un si grand nombre de Maures, que la terre en étoit couverte, & qu'en attendant la fin de la Trêve, ils étoient allés faire la Conquête du Roïaume de Lybie, voisin de l'Empire Grec, & qu'ils avoient pris ce parti à cause de la captivité du grand Caraman & du Roi de l'Inde Supérieure. On dit encore, ajoutoit-il, que le Roi de Jérusalem est venu joindre leur Armée; il est Cousin germain du grand Caraman, il est
suivi

140 HIST. DU GRAND CHEVALIER
suivi de sa femme, de ses enfans & de
soixante mille hommes au moins qui sont
du País de Endasi, le plus fertile & le plus
abondant qui soit au monde. D'abord
qu'il y naît un enfant mâle, on en don-
ne avis au Prince qui le fait elever avec
grand soin. Quand il est parvenu à l'âge
de douze ans, on le fait monter à cheval
& on lui enseigne à escrimer. Quand il
sçait bien ces deux exercices, on le met
chez un forgeron afin de lui rendre les
bras forts & nerveux, & qu'il puisse dans
la suite frapper de plus grands coups. Après
cela on l'exerce à la Lute, à la Joute, & à
lancer le Javelot. Enfin le dernier métier
qu'on lui fait apprendre, est celui de bou-
cher. Afin de les accoutumer au carnage,
deux fois l'année on leur fait boire du sang
de beuf & de mouton. Aussi sont-ils les
plus braves des Païens. Dix de ceux-là va-
lent mieux que quarante des autres. Il man-
doit encore que le Roi de l'Inde-Mineure,
que l'on dit frere de celui qui se trouve
prisonnier, est venu avec quarante-cinq
mille Combattans; qu'un autre Roi qu'on
appelle Monadon, les avoit joints avec
trente-sept mille hommes; celui de Da-
mas avec cinquante-cinq mille; & beau-
coup d'autres qui sont à la suite de tou-
tes

tes ces Troupes. Tiran dit au Roi : Laissez-les venir , Seigneur , j'espere qu'avec l'aide de Dieu & de sa sainte Mere , & avec les braves Chevaliers qui sont au Service de V. M. elle en sera victorieuse, quand ils seroient dix fois en plus grand nombre. Après le Conseil, l'Empereur recommanda Tiran à Dieu, & ordonna à ses Medecins de ne le point quitter, & de ne le point laisser sortir. La Princesse souffroit beaucoup de la maladie de Tiran.

Le Lundi suivant toutes les Troupes furent prêtes à partir. L'Empereur & toutes les Dames virent partir les Ducs & les Seigneurs. Les Ducs de Pera & de Macédoine les commandoient. Le Marquis de S. George & les autres furent ravis de leur arrivée ; quoiqu'il y eût encore un mois de Trêve. Tiran demeura dans l'Hermitage jusques à ce que les Medecins lui permirent d'aller dans la Ville. Mais n'ayant pû marcher avec les autres , il aima mieux demeurer dans cette Retraite. Le Seigneur d'Agramont n'avoit jamais voulu s'en séparer, disant qu'il n'avoit quitté son Pais que pour l'amour de lui , & qu'il ne l'abandonneroit pas dans sa maladie. Hyppolite ne l'avoit pas
quitté

142 HIST. DU GRAND CHEVALIER
quitté non plus, pour avoir soin de ce
qui lui étoit nécessaire, & surtout pour
aller à la Ville sçavoir des nouvelles de
la Princesse, dont il avoit grand besoin,
& quand les Médecins vouloient lui fai-
re prendre quelque remède, ou faire
quelque opération, c'étoit toujours au
nom de la Princesse, qui reprochoit sou-
vent à Plaisir de ma Vie ce qu'elle avoit
fait, & qui la vouloit mettre en péniten-
ce dans une chambre noire; mais elle se
défendoit toujours en badinant, & en
lui disant; Que dira votre pere, si il sçait
que vous me punissez? Il voudra sçavoir
pour quelle raison. Je lui dirai que je
n'ai rien fait que par votre ordre, & que
Tiran a tout obtenu de vous. L'Em-
pereur veut me faire votre Belle-mere,
vous le sçavez: Alors j'aurai mon tour.
Comptez que quand Tiran viendra vous
trouver une autre fois, vous ne vous avi-
serez plus de crier comme vous avez fait.
La Princesse se fâcha, & lui ordonna ab-
solutement de finir ses mauvais propos.
Puisque vous me traitez si mal, lui ré-
pondit-elle, & que je vous suis si fort à
charge, je ne veux plus vous servir, &
je veux m'en aller chez le Comte mon
pere. Sur le champ elle fut à la cham-
bre,

bre , fit un paquet de ses habits & de ses bijoux , qu'elle mit entre les mains de la Veuve de Monte-Santo qui étoit à la Cour , & montant sur une haquenée , elle partit accompagnée de cinq Ecuiers , & prit le chemin du lieu où étoit Tiran. La Princesse fut très-fâchée d'apprendre son départ : elle envoïa de tous côtez pour la faire revenir de force ou de gré ; mais elle avoit pris des chemins détournés pour se rendre à l'Hermitage qu'habitoit Tiran. Quand il la vit , il ne sentit pas la moitié de ses maux. Mais Plaisir de ma Vie ne put retenir ses larmes en le voyant aussi pâle & aussi défiguré : Vous n' imaginez pas , Seigneur , la tristesse que j'éprouve en pensant au danger que vous avez couru , puisque je suis cause en partie de la triste situation où se trouve le meilleur Chevalier qui jamais ait vécu ; mais vous connoissez mon attachement pour vous , il fait mon excuse , & vous sçavez si j'ai pû faire autrement. J'ai voulu m'opposer aux mauvais conseils de la Veuve Reposée , & je ne sçai comment j'ai pû souffrir si long-tems ses discours. Mais à la fin je suis partie , & je viens me livrer à vous pour me soumettre à tout ce que vous ordonnerez : Tiran laissant

échapper

144 HIST. DU GRAND CHEVALIER
échapper un soupir du plus profond du cœur, lui dit : Demoiselle, vous n'avez aucun pardon à me demander, car vous ne m'avez point offensé; & quand cela seroit arrivé, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, m'engageroit assurément à vous pardonner : Mais priez Dieu que je guérisse, & vous serez plus maîtresse de moi & de tout ce qui m'appartient, que moi-même. Cependant satisfaites ma curiosité, & dites-moi des nouvelles de la Princesse, & de ce qu'elle a fait depuis que je ne l'ai vûe; je suis bien persuadé qu'elle ne veut plus me voir, & c'est cette idée qui me réduit en l'état où je suis. Plaisir de ma Vie lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé dans le Palais, & qu'il n'avoit pû sçavoir, aussi-bien que de ce qui la regardoit; elle finit par lui dire que la grande envie que la Princesse avoit de le voir ne se pouvoit exprimer, & que si l'amour n'eût pas été combattu par la honte, elle seroit venue lui rendre visite. Tiran lui répondit : Si la Princesse ne veut plus me voir, elle m'ôtera la vie. Qu'elle m'accorde le plaisir de lui parler encore une fois de mon amour, mais qu'elle ne tarde pas, car je succomberai : Je n'ai d'autre

tort

tort que celui de l'avoir aimée , & je vous le repete encore. Je m'estimerai trop heureux de la voir encore une fois. Plaisir de ma Vie le pria de lui écrire une Lettre, en l'assurant qu'elle l'engageroit à lui faire réponse ; ce qui seroit un moien de sçavoir sa derniere volonté. Dans ce moment les Gentilshommes que la Princesse avoit envoiés après elle, entrerent , & lui firent part des ordres dont ils étoient chargés. Plaisir de ma Vie leur dit de répondre à la Princesse qu'elle ne pouvoit la contraindre à la servir par force, & qu'elle vouloit retourner chez son pere. Si je vous avois trouvée ailleurs, lui répondit le Chevalier, j'aurois exécuté mes ordres ; mais je ne dis rien ici, parce que je m'imagine aisément que le Général ne voudroit pas que l'on désobéit à la Princesse ; ainsi je compte qu'il en usera comme il doit. Soiez certain, répondit Tiran, que les ordres de la Princesse seront exécutés, & j'obtiendrai par mes prieres, que cette Demoiselle retourne avec vous. Il demanda ce qu'il falloit pour écrire, & malgré les douleurs qu'il souffroit, il écrivit ces mots :

« La crainte de déplaire à V. M. m'a seulement empêché de vous écrire jusqu'ici ; »

Tome II.

K

.. elle

„ elle redouble les maux que je souffre. Si je
 „ perds V. A. je perds tout dans ce mon-
 „ de. La seule consolation que j'aie eue, a
 „ été celle d'apprendre que lorsqu'on vous
 „ annonça mon accident, vous criâtes trois
 „ fois, Jésus, & que vous perdîtes con-
 „ noissance. Jugez combien je dois être fla-
 „ té, moi qui connais l'étendue de vos per-
 „ fections, & qui vous suis pour toujours
 „ attaché. Je ne me laisserois point de vous
 „ écrire, il me semble que c'est vous entre-
 „ tenir; je finis en vous assurant que j'obéirai
 „ éternellement à tous les ordres de V. A.”
 : Quand la Princesse sut que Plaisir de
 ma Vie arrivoit, elle courut au-devant
 d'elle jusques sur l'escalier, & lui dit : Que
 vous êtes cruelle, ma chere sœur, de
 m'abandonner comme vous avez fait !
 C'est cependant vous-même, Madame,
 lui répondit-elle, qui m'avez dit que vous
 ne me vouliez plus voir. La Princesse la
 mena dans sa chambre pour l'entretenir,
 après avoir remercié celui qui l'avoit été
 chercher. Quand elles furent seules, el-
 le lui dit : Ne sçais-tu pas, Plaisir de ma
 Vie, qu'il arrive des querelles entre les
 plus proches parens ; & quand il me se-
 roit échappé quelques paroles, devois-tu
 te fâcher contre moi qui t'aime plus
 qu'aucune

qu'aucune autre, & qui n'ai jamais rien eu de caché pour toi ? V. A. parle fort bien, lui répondit Plaisir de ma Vie, mais elle ne se conduit pas de même, elle ne donne sa confiance qu'à la Veuve Reposée; dont elle connoitra tôt ou tard les mauvaises intentions. C'est elle qui a causé tout le mal que nous éprouvons, & je crains bien qu'elle ne s'en tienne pas là, & qu'elle ne me fasse de la peine aussi-bien qu'à vous. Je n'oublie point cette cruelle nuit où Tiran se cassa la jambe, & où vous perdistes connoissance. Nous étions toutes en pleurs, elle seule étoit dans la joie. Laissons-là tous ces propos, dit la Princesse, apprens-moi des nouvelles de Tiran, & quand je pourrai le voir; car l'attachement que j'ai pour lui m'y fait penser plus que je ne voudrois; son mal me met au désespoir, je l'aime plus que jamais. Parle-moi donc de lui, ma chère sœur; dis-moi s'il est en danger. Tout ce que je demanderois à Dieu, ce seroit de le voir entrer en bonne santé dans ma chambre. Plaisir de ma Vie l'assura qu'il falloit esperer cette grace du ciel; mais qu'elle avoit une chose à faire qui le guérirait promptement. Il soupire sans cesse, continua-t-elle, après les faveurs & les

K 2 bontés

148 HIST. DU GRAND CHEVALIER
bontés de V. A. Croiez que personne n'est plus digne de vous posséder. Voici une Lettre qu'il vous écrit. La Princesse la prit avec joie, la lut, & lui fit sur le champ cette réponse.

„ Croiez que j'ai éprouvé les peines les
„ plus sensibles depuis votre malheur, j'ai
„ partagé vos douleurs. Jamais aucune pas-
„ sion n'a été si mêlée de peines & de ten-
„ dresse que la mienne. Tu sçais combien
„ je t'avois prié de ménager & de conser-
„ ver mon honneur ; cependant tu en as
„ usé avec moi comme un lion furieux. Et
„ quel mal ne m'as-tu point fait ? Mes
„ plaintes éveillerent la Veuve Reposée.
„ L'Impératrice accourut, & je mourais
„ de honte en lui parlant, car elle est en-
„ nemie de l'amour. Mes soupirs auroient
„ enfin découvert ce que je voulois ca-
„ cher. Mais succombant à la peine que
„ tu m'avois faite, je tombai dans les bras
„ de la Duchesse, & puisque tu n'as pas eu
„ plus d'attention pour moi, en dois-je
„ avoir pour toi ! „

Elle donna cette réponse à Hyppolite, & le chargea de mille complimens. Tiran reçut la Lettre avec un extrême plaisir ; mais la fin lui en déplut, & sur le champ il lui répondit :

„ Je

„ Je souffre moi seul dans la nature , & la fin de votre lettre me met au désespoir. „ Souvenez-vous de la façon & du tems „ qu'il y a que je vous aime. Malgré toutes vos rigueurs , je ne demande à Dieu „ que le bonheur de vous voir; je le remercie „ cependant tous les jours d'avoir bien „ voulu que je connûsse la Dame la plus „ parfaite que le soleil ait éclairé. L'excès „ de votre beauté & celui de votre mérite „ me persuade que vous ne méritez d'être „ possédée que par l'excès de mon amour. „ Daignez me mander si vous voulez que „ je meure ou que je vive, j'obéirai en tout „ à votre Excellence. „

Tiran remit cette Lettre entre les mains d'Hyppolite en le priant de ne la donner à la Princesse qu'en présence de Plaisir de ma Vie , & de lui rapporter la réponse le plutôt qu'il lui seroit possible. Hyppolite exécuta ses ordres. La Princesse ne put lire la Lettre d'abord , à cause de l'arrivée de l'Empereur ; mais pendant qu'il demandoit à Hyppolite des nouvelles de Tiran , elle passa dans sa chambre avec Plaisir de ma Vie pour satisfaire sa curiosité. L'Impératrice demanda aussi beaucoup des nouvelles de Tiran, & trouvant Hyppolite pâle & défait , ce qu'il

K 3 étoit,

150 HIST. DU GRAND CHEVALIER
étoit véritablement à cause de la mala-
die de son parent , qu'il veilloit avec un
soin extrême , elle lui en demanda la rai-
son; Il lui répondit qu'il s'ennuioit de
coucher seul , & que quelque dormeur
qu'il pût être naturellement , il ne laisse-
roit pas dormir une femme , surtout si
elle lui ressembloit ; car , ajouta-t-il , nous
n'avons de maux en ce monde que ceux
que nous cause l'amour, & je prie Dieu tous
les jours de m'ôter ces tristes idées. L'Im-
pératrice ne douta point à cette réponse
que l'étrat d'abattement où elle le voioit ,
ne fût causé par l'amour , & voulant sça-
voir si Plaisir de ma Vie , qui disoit qu'el-
le aimoit Hyppolite , avoit quelque lieu
de s'en flatter , elle lui dit : Je voudrois
que Dieu t'accordât tes souhaits. Mais dis-
moi ce qui te fait tant souffrir. Mon mal-
heur , répondit Hyppolite , qui me rend
ingrat envers Dieu & ses Saints. V. M.
croit-elle , que la vie que je mene , soit
moins pleine de hazards , que celle de
Tiran ? L'Impératrice lui dit : Parle-moi
avec franchise de tes actions , & com-
me toi-même. Qui pourroit rien dégui-
ser , s'écria Hyppolite , à quelqu'un d'auf-
si grand dans le monde que vous l'êtes ?
Vous

Vous à qui il ne manque que d'être canonisée, & dont toutes les Eglises devroient célébrer la Fête avec douze Leçons. Car enfin vous méritez d'être Déesse de toute la terre. On est obligé d'entendre le bien & le mal qu'on nous veut dire, reprit l'Impératrice. Madame, lui répondit-il, je n'ai aucune raison qui puisse m'engager à parler. L'amour seul me détermine. Je le crois, dit l'Impératrice. Mais tu dis que tu aimes. Pourquoi ne me confies-tu pas le sujet de ton chagrin? Il y a quatre choses, poursuivit-il, qui sont plus considérables que les autres; mais il y en a une cinquième plus vraie, c'est que le Ciel m'ordonne d'aimer V. M. & de la servir toute ma vie. Après cet aveu, il n'osa la regarder; il sortit sans lui rien dire davantage. L'Empereur cependant l'appella; mais il étoit si honteux, qu'il fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Il arriva chez lui, se repentant très-fort de ce qu'il avoit dit. L'Impératrice de son côté en étoit fort occupée; & craignant que l'on ne s'aperçût de l'agitation de son ame, elle passa dans sa chambre. Hyppoline qui n'osoit paroître devant elle, & qui cependant vouloit avoir une réponse de la Princesse, fut a-

152 HIST. DU GRAND CHEVALIER
averti que l'Impératrice s'étoit renfermée.
Il fut donc à la chambre de Carmésine ;
qu'il trouva affise & renversée sur les ge-
noux de Plaisir de ma Vie & entourée
des autres Demoiselles qui aimoient Ti-
ran ; il lui demanda une réponse. Mais
elle le chargea de lui dire qu'elle étoit
charmée de ce qu'il lui mandoit de tendre ,
qu'elle lui feroit réponse de tout
son cœur , & que leurs ames étoient d'in-
telligence , malgré leur séparation : Jé
n'ai pas le tems de lui écrire ; mais le
Messager est si fidèle qu'on peut lui tout
dire , ajouta-t-elle ; tu lui diras donc que
je ferai si bien que j'irai le voir avec
l'Empereur un des jours de cette semai-
ne , & que je prie Dieu sans cesse de le
guérir promptement , & de nous tirer l'un
& l'autre de la peine où nous sommes.
Parts & dis-lui que je me suis renfermée
pour lire sa Lettre , & que je préfère la
solitude à toutes les compagnies du mon-
de. Ah Madame , lui répondit Hyppo-
lite ! se peut-il que votre cœur soit in-
sensible aux maux que souffre Tiran , &
dont son amour & vos rigueurs sont la
seule cause. V. A. lui refuse une legere
consolation qui est la seule qui puisse le
soulager : Sa vie & sa mort sont entre
vos

vos mains , un seul mot suffit pour le rappeler à la vie. Je ne puis lui écrire , lui repliqua la Princesse ; mais pour te satisfaire , & lui tenir lieu de ma réponse , Plaisir de ma Vie , dit-elle , coupe-moi trois cheveux , & qu'Hyppolite les porte à Tiran. Mais du moins , Madame , lui dit-il , pourquoi trois plutôt que quatre. Madame , nous ne sommes plus au tems passé ; alors un Amant se contentoit , pour preuve de l'amour de sa Dame , d'un bouquet de fleurs ou de deux de ses cheveux : Ce tems-là n'est plus. Madame , l'amour de Tiran demande quelque chose de plus réel pour son soulagement , c'est V. A. qu'il voudroit tenir entre ses bras nuë ou en chemise.

Il lui importerait même peu que le lit fût parfumé. Mais pour vos trois cheveux , si vous voulez que je m'en charge , que du moins V. A. m'apprenne le mystere qu'ils signifient. Pourquoi trois ? Pourquoi les faites-vous prendre sur votre tête ?

J'y consens , reprit la Princesse : l'un représente l'Amour que j'ai pour lui , qui ne peut être comparé à rien dans le monde , & qui me rendroit , s'il en étoit nécessaire , ingrate envers mon pere & ma mere , & si je l'ose dire , envers Dieu même ,

154 HIST. DU GRAND CHEVALIER
même, pour me donner à lui avec tout
ce que je possède. Le second témoigne
l'extrême douleur que je ressens à cause de
lui, & le chagrin de l'offense que j'en ai
reçue. Le troisième marque son peu d'a-
mour pour moi, & son peu de respect
pour mes défenses. Alors l'idée du péril
que son honneur avoit couru dans cette
fatale nuit, se présentant à son esprit,
ses yeux se remplirent de larmes, le dépit
la transporta; elle arracha les trois che-
veux des mains d'Hyppolite, & les jeta
par terre. Eh quoi, Madame, lui dit Hyp-
polite, voyant la colere qui la transpor-
toit ! V. A. veut-elle donner la mort à
Tiran, en l'accusant de manquer d'amour
& de respect pour vos ordres ? Les a-t-il
violés ces ordres ? N'ont-ils pas été plus
forts que son amour ? L'honneur de Vo-
tre Altesse n'est-il pas encore tout entier ?
La violence de cet amour, les suites fu-
nestes qu'il a eu pour Tiran, l'état déplora-
ble auquel il l'a réduit, rien de tout cela
ne vous touchera-t-il ? Voulez-vous ne
rien pardonner au meilleur de tous les
Chevaliers du monde ? Voulez-vous cau-
ser sa mort, pour en être punie en ce
monde & en l'autre ? Vous mettrez tou-
te la Maison de Bretagne au désespoir ;
● &

& vous perdrez plus de dix mille combattans , qui vous seront nécessaires pour terminer la Guerre, Voyez tous les secours qui vous sont venus , & que vous ne devez qu'à lui seul. La Veuve Reposée fera-t-elle la guerre pour vous , & pour l'Empereur ? Mais je vois que le malheureux Tiran ne peut espérer de vous ni joie, ni santé , tant vous avez peu de bonne volonté pour lui. Plaisir de ma Vie , pour appuyer les discours d'Hyppolite en faveur de Tiran , lui dit : Je voudrois n'avoir jamais connu ce brave Chevalier , dont vous êtes si peu touchée , & qui se trouve le plus malheureux en amour , & le plus heureux aux armes. Votre Altesse me fera mourir de chagrin ; car elle ne connoît pas cet amour. Pour moi , je ne puis comprendre qu'étant doüée d'autant de vertus , vous soiez privée de la plus grande des faveurs du Ciel , puisqu'enfin vous n'aimez point de la façon dont mérite d'être aimé celui qui vous a si loialement servi. Comment se peut-il que je vous serve avec tant de zele ? Tout ce que je demande à Dieu , c'est de vous faire connoître quelle est la satisfaction de ceux qui sont amoureux. Quant à moi , je l'éprouve , & j'en puis parler sçavamment.

Si

Si elle vous étoit connue, V. A. mériteroit tous les éloges possibles, & connoitroit des plaisirs qu'elle ignore. Et je conclus très-aisément que, puisque vous n'aimez pas Tiran, vous n'aimez aucun de ceux qui lui sont attachés. Le tems viendra cependant que vous les aimerez tous, & que vous gémirez. Car enfin, pourquoi le jour qu'il pourra monter à cheval, ne retournera-t-il pas dans son País? Ses parens & ses amis le suivront, & l'Empire sera perdu. Quand vous serez morte, le Seigneur vous demandera au jour du Jugement compte de votre vie. Il vous dira qu'il a créé l'homme à son image & ressemblance, que de sa côte il en a tiré sa compagne, & qu'il leur a dit : Croissez & multipliez, peuplez l'Univers. Réponds, Carmésine, vous dira-t-il, je t'ai ôté ton frere, pour te faire Impératrice de Constantinople. Qu'as tu fait pour répondre à mes vûës? T'es-tu mariée? As-tu laissé des enfans qui puissent défendre la foi Catholique, & augmenter la Chrétienté? Que répondrez-vous? Mais je vous vois embarrassée sans sçavoir que lui dire. Je vas, poursuit-elle, répondre comme vous ferez. O mon Dieu, plein de bonté, pardonnez-moi, je vous prie. Votre Ange gardien

gardien vous fera répondre : Il est bien vrai que j'ai aimé un Chevalier très-brave que votre divine bonté m'avoit envoie pour délivrer son peuple des Infidèles. Je l'aimois & je le souhaitois pour mon mari ; j'avois même pour lui toutes les complaisances que l'honnêteté peut exiger. J'avois à mon service une Demoiselle qui s'appelloit Plaisir de ma Vie , qui me donnoit toujours de bons conseils , que je ne voulois pas suivre. Elle le fit venir un jour dans mon lit. Quand je l'apperçus, je fis un cri , & lorsque je fus revenuë à moi , je gardai le silence. Mais une Veuve Reposée , que j'avois aussi à mon service , fit de si grands cris , que tout le Palais fut en rumeur , & j'éprouvai toutes les craintes , & tous les chagrins possibles. Ensuite on me pria de répondre aux désirs du Chevalier , & je n'en voulus rien faire. Alors Saint Pierre , qui tient les clefs du Paradis , lui dira : Seigneur , celle-ci n'est pas digne de jouir de votre gloire ; car elle n'a point observé vos Commandemens. Alors on vous enverra en Enfer avec la Veuve Reposée ; & moi , j'éprouverai tout le contraire. Quand j'arriverai en Paradis , on m'y fera fête ; on me mettra dans la plus haute hiérarchie ;

rarchie ; & comme une fille obéissante , on me placera parmi les plus grands Saints.

L'Empereur entra lorsqu'on s'y attendoit le moins , & quand il eut été quelque tems avec sa fille , il prit Hyppolite par la main ; & s'entretenant avec lui de la guerre & de la santé du Général , ils passerent sans s'en appercevoir dans la chambre de l'Impératrice , dans laquelle Hyppolite n'avoit assurément aucune envie de se trouver. Mais pour elle , quand elle l'apperçut , elle lui fit un accueil gracieux , & le regarda avec beaucoup de bonne volonté. Elle se leva , & fut auprès de l'Empereur. Ils parlerent de plusieurs choses , & surtout du malheur qui leur avoit enlevé le Prince leur fils , ce qui fit pleurer l'Impératrice. Alors il vint dans la chambre où ils étoient , plusieurs Chevaliers qui la consolèrent , & qui raconterent à Hyppolite le grand courage que l'Empereur témoigna quand il apprit une si triste nouvelle. L'Empereur , disoient-ils , apprenant ce malheur , répondit au Cardinal & aux autres qui le lui annoncerent : Vous ne m'apprenez rien de nouveau , leur dit-il , je ne l'avois mis au monde que pour mourir. C'est une Loi de la nature

turée à laquelle on ne peut s'opposer. Mais quand il sçut qu'il avoit été tué dans une Bataille contre les Infidèles ; c'étoit un premier jour de l'An , jour auquel il étoit dans l'habitude de donner une grande Fête , & de porter une couronne ; il ne fit autre chose , que de l'ôter pour écouter le détail de la mort de son fils ; & quand il eut appris les belles actions qu'il avoit faites en mourant , il remit sa couronne , en assurant qu'il avoit appris avec plus de plaisir les Actes de Chevalerie qu'il avoit faits , que sa mort ne lui caufoit de chagrin. L'Empereur prit alors quelques personnes de son Conseil , pour causer dans un coin de la chambre. L'Impératrice demeura pendant ce tems avec Hyppolite ; mais comme elle vit qu'il ne lui disoit rien , & qu'il étoit honteux avec elle , elle l'attaqua de conversation , & lui fit cette question.

Quoique je ne te dise pas absolument tout ce que je pense sur ton compte , j'espère que tu pourras le comprendre. Le peu d'expérience que j'ai me fait douter de ce que tu m'as dit. Je te prie donc de m'expliquer pourquoi tu m'as tenu un semblable propos. Hyppolite lui répondit tout bas : Ose-t-on parler à V. M. sans trembler

trembler ! Un seul regard fier ou mécontent qu'elle jettera sur un malheureux ; peut le faire rentrer vingt pieds sous terre. Mais cependant je vous dirai avec la plus grande vérité , qu'en entrant dans cette chambre , & vous appercevant , mon premier mouvement a été de me mettre à genoux devant vous. J'ai craint même que l'Empereur ne reconnût le trouble & l'embarras où j'étois. Après cela j'ai soupiré , & je n'ai que trop remarqué que V. M. se mocquoit de mon soupir. Je vous conjure donc de vouloir m'ordonner comme Dame & Maitresse , & V. M. verra quelle est l'autorité qu'elle a sur moi , & quelle sera la patience avec laquelle je soutiendrai tout ce qu'elle me voudra faire souffrir. Je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré , que Tiran ; ni même mon Confesseur , ce qui est bien plus fort , ne sçaura jamais rien de ce qui nous regarde. Qui donc pourra jamais soupçonner l'amour que j'ai pour vous ? Mais je n'ai pas la force de vous en dire davantage. L'Impératrice lui répondit : Je voudrois que tu satisfis ici ma curiosité. Rien ne doit t'en empêcher ; car l'amour rend tout égal. Il n'y a que les indiscrets & les inconstans , qui méritent punition. Ceux
qui

qui aiment bien, doivent au contraire être considérés. Car enfin, Hyppolite, quand une Dame aime un Chevalier, il est sans doute qu'elle le préfère à tous les autres. Voi donc quelle est la constance qu'un homme doit avoir ; car la Dame qui l'aime n'a plus d'égards, ni pour mari, ni pour enfans. Elle abandonne son honneur à l'objet de ses vœux, aussi-bien que sa personne ; & si elle a quelques défauts cachés, c'est à son Amant à les supporter. Ce que j'en dis au moins, n'est pas que j'en aie le moindre sur ma personne, mais seulement pour te prouver combien une femme se soumet à un homme. Je te dirai donc que tout ce que tu m'as dit m'auroit fait grand plaisir, si tu étois moins timide, & si tu me l'avois répété. Tout ce que tu me diras me sera agréable, & quelque criminel, qu'il puisse être, je ne le dirai ni à l'Empereur, ni à personne au monde. Mais, je te le redis encore, un amour honteux ne me plaît pas. Ces mots ayant rassuré Hyppolite, il répondit : Vos rares qualités m'ont mis cent fois au point de vous déclarer l'amour que vous m'avez inspiré ; mais le respect dû au rang auguste que vous occupez, m'a toujours retenu. L'éclat de votre beauté m'a char-

Tome II.

L mé ;

162 HIST. DU GRAND CHEVALIER
mé ; & si Dieu me fait la grace de vous posséder , quel est le Chevalier qui pourra m'être comparé ? Votre Excellence doit me pardonner en faveur de ma jeunesse. Si je lui explique mal tout ce que je sens , vous venez de me consoler , & je ne vis que dans l'espérance de vous plaire. Si vous ne m'aimez pas , je ne survivrai point à un si grand malheur. C'est de vous que dépend ma destinée , j'attends aux pieds de V. M. un Arrêt qui reglera le sort de mon amour. Jugez de sa violence. Il me fait oublier ce que je suis.

Tout ce que tu me dis d'agréable , repliqua l'Impératrice , mérite que je te réponde, Ce ne sera cependant pas de la façon que tu le désires ; car tu as mis mon esprit dans une grande agitation. Je ne comprends pas pourquoi tu veux me plaire, ton âge étant si différent du mien ; & si l'on sçavoit que je t'aimasse , que diroit-on en me voyant amoureuse d'un homme qui pourroit être mon petit-fils ? Je sçai d'un autre côté que l'amour des étrangers n'est point constant , & que celles qui n'ont point de maris , sont plus en liberté de bien aimer. J'en ai un , & je ne sçai point encore comment m'y prendre pour le tromper. Ton amour s'accommoderoit-il

il de voir un autre posséder ce que tu désires ? Peut-être qu'à ma place toute autre femme chercheroit les moïens de se rendre heureuse , en t'accordant ce que tu demandes ; car , je te l'avoïe , tu me sembles fait de façon à porter avec toi l'excuse des fautes que tu ferois faire. Mais je veux t'aimer sans avoir rien à me reprocher , & m'exposer au péril d'aimer un Etranger. L'Impératrice ne put en dire davantage , parce que l'Empereur se leva , & vint lui donner la main pour aller souper. Hyppolite de son côté essaïa inutilement de lui parler. Plaisir de ma Vie s'en étant apperçuë , lui demanda ce qu'il avoit de si secret & de si important à dire à l'Impératrice. Ce n'est rien autre chose , lui répondit-il , que des nouvelles qu'elle me demande de Tiran. Elle voudroit bien qu'il pût être au Camp , d'où on écrit tous les jours qu'il y est infiniment désiré.

Le lendemain matin Hyppolite partit sans avoir de réponse. Tiran lui demanda pourquoi il avoit été cinq jours absent. Seigneur , lui répondit-il , l'Empereur & la Princesse m'ont retenu , pour me parler de vous. Ils veulent incessamment venir vous rendre visite. C'est pourquoi la Princesse ne vous a point fait de réponse.

L 2 Je

Je suis bien-aïse, répondit Tiran, d'imaginer que je la verrai bien-tôt. Il fit sur le champ appeler les Médecins, & les pria de le faire porter à la Ville, parce qu'il se trouvoit beaucoup mieux, & les assurant qu'il s'y rétablirait plus en un jour, qu'en dix où il étoit, parce que l'air de la mer, auprès de laquelle étoit la Ville, lui étoit fort sain, & que c'étoit une expérience qu'il avoit faite plusieurs fois, lorsqu'il avoit été blessé. Les Médecins approuverent sa résolution. Il en partit deux pour en instruire l'Empereur, qui monta à cheval avec une nombreuse suite, & vint au-devant du Général, qui fit le chemin en quatre jours dans un brancard porté par des hommes. Quand il fut arrivé dans sa Maison, l'Impératrice, & toutes les Dames furent lui rendre visite, & le féliciter sur sa convalescence. Une des Demoiselles de l'Impératrice, la plus affidée, ne quittoit point la Princesse lorsqu'elle étoit chez Tiran. Cependant malgré son importunité, ils se donnoient des marques de leur amour, pendant que Plaisir de ma Vie alloit & venoit pour mener cette affaire à bien.

La Trêve étant expirée, la Guerre recommença avec beaucoup de chaleur. Les Turcs n'ignoroient pas la maladie de
Tiran ;

Tiran ; & comme leur nombre s'étoit considérablement augmenté , ils venoient tous les jours à la Ville de S. George , & c'étoit - là qu'il se faisoit de beaux faits d'armes , qui coûtoient la vie à bien des Chevaliers de part & d'autre. Les Turcs vinrent un jour avec toute leur Armée , pour s'emparer des écluses , afin de n'en plus être incommodés. Mais loin d'y réussir , ils perdirent plus de trois mille des leurs. Ils vouloient donner Bataille ce jour-là même ; mais leur grand nombre empêcha les Chrétiens de l'accepter. Ce n'étoit alors que vœux dans toute l'Armée , pour la santé de Tiran. On disoit hautement : S'il avoit été présent , ou n'auroit pas refusé le combat.

L'Empereur mandoit tous les jours des nouvelles , assurant qu'il commençoit à se lever ; mais qu'il falloit attendre que sa jambe fût fortifiée. A la vérité Tiran se rétablissoit chaque jour , & marchoit dans la chambre avec une bequille. Les Dames venoient lui tenir compagnie de tout leur cœur , & la Princesse avoit toutes les attentions du monde pour lui. Tiran bien assuré de n'être point estropié , n'avoit aucune impatience pour sa guérison , puisqu'il voioit tous les jours sa bel-

166 HIST. DU GRAND CHEVALIER
le Princesse ; & sans trop s'embarasser
du succès de la Guerre, il ne pensoit qu'à
satisfaire son amour. Mais l'Impératri-
ce étant un jour dans sa chambre , &
placée de façon que la Princesse ne pou-
voit rien dire que sa mere ne l'entendît ,
Tiran appella Hypolite , & lui dit tout
bas : Sors , & reviens te mettre auprès de
l'Impératrice. Parle-lui de tout ce que tu
croiras qui la pourra le plus amuser , afin
que je puisse entretenir la Princesse. Hyp-
polite obéit , & dit tout bas à l'Impératri-
ce : Mon amour m'oblige à venir auprès
de V. M. je me déplaïs partout ailleurs.
Je vous conjure , tant je souffre par l'in-
certitude où je suis de vous plaire , de
m'accorder un don : c'est d'être aimé de
V. M. elle me rendra le plus heureux des
hommes.

Tu me paroïs digne de l'être , lui ré-
pondit-elle , ta vertu & ta douceur me
feront passer toutes les bornes de la pu-
deur ; dispose de moi, ordonnes-en, pour-
vû que tu me jure d'être discret ; car en-
fin ne pense pas seulement à te satisfaire ,
songe au danger & au déshonneur auquel
tu m'exposerois. Mais je me fie en ta ver-
tu , & je compte que tu te conduiras à
ma volonté. Attens-moi donc cette nuit
sur

sur une petite terrasse qui est auprès de ma chambre. Sois sûr que je ne serai pas long-tems sans t'y venir trouver ; car je t'aime à la folie.

Hyppolite voulut lui représenter un doute qu'il avoit sur cette démarche. Mais l'Impératrice lui dit : L'excès de l'amour n'envisage pas les dangers. Si tu en ressens autant que tu m'en assures, tu feras ce que je te dis, sans t'embarrasser du reste. Hyppolite lui répondit qu'il feroit tout ce qu'elle lui ordonnoit. Ils finirent là cet entretien. L'Impératrice suivie de toutes les Dames, sortit de chez Tiran. Quand elle fut arrivée au Palais, elle alla rendre visite à l'Empereur. Après l'avoir entretenu quelque tems, occupée de son nouvel amour, elle sortit, & dit à la Princesse de demeurer avec les Demoiselles pour tenir compagnie à l'Empereur. Elle passa dans sa chambre, & fit changer son lit, qui n'étoit que de drap, pour en mettre un d'étoffe de soie brodée, sous prétexte que l'Empereur l'avoit assurée qu'il vouloit venir coucher avec elle ; & comme il y a long-tems, dit-elle, qu'il n'est venu, je veux le bien traiter. Toute la chambre fut donc promptement tendue de brocard d'or, & le lit bien parfumé.

L 4 Après

Après le souper l'Impératrice passa dans sa chambre, feignant un mal de tête. Une de ses Demoiselles, nommée Elisée, lui demanda devant toutes les autres, si elle ne vouloit pas faire venir les Médecins, pour prendre quelque remede. Fais ce que tu voudras, lui répondit l'Impératrice; mais que l'Empereur n'en sçache rien, il se serviroit de ce prétexte pour ne pas venir cette nuit. Les Médecins arriverent & lui trouverent le pouls fort ému, à cause de l'agitation où la mettoit le combat qu'elle s'attendoit d'avoir à soutenir contre un jeune Chevalier. Ils lui conseillèrent de prendre un peu de Sirop de Cinnamome; ce qui lui soulageroit infailiblement la tête, & la feroit dormir. L'Impératrice leur répondit: Je ne compte pas beaucoup sur le sommeil de cette nuit; & de la façon dont je me trouve, je m'attends à chercher tous les coins de mon lit. Si vous croiez passer une si mauvaise nuit, lui répondirent les Médecins, envoieez-nous chercher promptement, & nous viendrons vous veiller. Je n'accepte point votre proposition, leur répondit-elle, je ne veux pas que vous me voiez, le mal que j'ai n'a pas besoin de témoins. Je vais me coucher. En s'en allant, ils lui recommanderent

recommanderent bien de ne pas oublier la Malvoisie. Elle n'eut garde de l'oublier. Elle se baigna, se parfuma, & fit encore parfumer son lit. Ensuite elle dit à ses Demoiselles d'aller se coucher, & de fermer la porte de leurs chambres. Elle avoit à côté de la sienne un petit cabinet dans lequel elle avoit coutume de se coëffer. Ce cabinet donnoit sur la terrasse où l'attendoit Hyppolite. Quand l'Impératrice se leva, Elisée qui l'entendit, vint à elle, croiant qu'elle se trouvoit mal, & lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle se trouvoit à merveille; mais qu'elle avoit oublié de dire une oraison qu'elle disoit tous les soirs. Elisée la pria de vouloir bien la lui apprendre. L'Impératrice y consentit, & lui dit : Il faut se mettre à genoux devant la première Etoile que l'on voit, & dire trois *Pater*, & trois *Ave* en l'honneur des trois Rois d'Orient, pour les prier d'obtenir du glorieux Jesus, & de la sainte Mere, que l'on soit bien conduit, & délivré de tout malheur, comme ils l'ont été eux-mêmes du cruel Hérodes. Par ce moien l'on obtient, continua-elle, tout ce que l'on demande. Va, ne me détourne pas plus longtems de ma priere. La Demoiselle

selle retourna se coucher. L'Impératrice entra dans le cabinet. Quand elle entendit sonner l'heure dont elle étoit convenüe, elle mit par-dessus sa chemise une robe de velours verd doublée de martres zibelines. Elle ouvrit la porte de la terrasse, & vit Hyppolite, qui pour n'être point apperçu, s'étoit couché à plat. Cette attention, & ce ménagement de sa réputation lui fit plaisir. Quoique la nuit fût très-obscuré, Hyppolite reconnut l'Impératrice. Il se mit à ses genoux, lui baisa les mains, & voulut lui baiser les pieds. Mais loin d'y consentir, elle le baisa mille mille fois sur la bouche, le prenant par la main, & lui témoignant tout l'amour imaginable, elle lui proposa de passer dans sa chambre. Non, Madame, lui répondit Hyppolite, je n'y passerai jamais, que mon bonheur ne soit assuré; & la prenant dans ses bras, il la mit à terre, & satisfit là l'impatience de amour.

Ils entrèrent ensuite dans la chambre. Hyppolite la mettant au comble de la joie par l'amour qu'il lui témoignoit, lui dit qu'il n'avoit point de termes assez forts pour exprimer tout ce qu'il venoit de trouver de charmant en elle, ni combien
de

de moment en moment son amour augmentoit. L'Impératrice lui répondit : Je ne me plaindrai de rien dans la vie, puisque j'ai été assez heuteuse pour t'avoir. Madame, lui dit Hyppolite, nous ne sommes pas ici pour discourir, de grace mettons-nous au lit, là nous parlerons de choses qui augmenteront votre plaisir & qui mettront le comble à ma félicité. Hyppolite se déshabilla promptement, il en fit autant à l'Impératrice qui lui parut si agréable en chemise, qu'il étoit aisé de s'imaginer combien elle avoit eu de charmes étant fille. La Princesse lui ressembloit en beaucoup de choses, mais l'Impératrice avoit été encore mieux dans son tems. Hyppolite la prit par le bras, se mit dans le lit avec elle, les plus tendres badinages, les caresses les plus vives se succedoient mutuellement ; mais au bout de quelque tems une partie de la nuit étant passée l'Impératrice jetta un grand soupir. Hyppolite lui demanda : Pourquoi soupirez-vous, Madame ? Seriez-vous mécontente de moi ? Helas ! au contraire, lui répondit-elle, mon goût pour toi est encore augmenté : Je te croïois seulement un bon Chevalier, & tu me parois à présent le meilleur & le plus brave

ve

172 HIST. DU GRAND CHEVALIER
ve de tous ; mais ce qui m'afflige , c'est
que l'on te regardera comme un hérétique.
Comment donc , Madame , reprit
Hyppolite ! qu'ai-je donc fait pour cela ?
On le peut , continua l'Impératrice , puis-
que tu as couché avec ta mère. Il n'y a
que moi , reprit Hyppolite qui connoisse
ce que vous valez ; plus je vous examine
& plus je trouve que tout est beau en vous.
Cette raillerie aiant ranimé l'amour
d'Hyppolite , ils passerent le reste de la
nuit jusqu'au jour sans dormir. L'Im-
pératrice avoit bien raison de dire aux
Médecins qu'elle la passeroit sans fermer
les yeux. Enfin ils s'endormirent , & quand
le jour fut grand , la Demoiselle Elisée
après s'être habillée , entra chez l'Impé-
ratrice pour voir si elle n'avoit besoin de
rien. Lorsqu'elle fut auprès du lit , elle
vit un homme à côté de sa Maitresse ; il
avoit un bras étendu , sur lequel elle avoit
la tête appuyée , la bouche de ce même
homme étoit appliquée sur la gorge de
l'Impératrice. Sainte Marie , dit Elisée ,
qui est ce traître qui trahit ma Dame ?
Elle eut envie de crier pour dire , meu-
re le traître qui est entré par adresse dans
cette chambre pour satisfaire ses desirs.
Mais elle fit réflexion qu'il n'y avoit per-
sonne

femme qui fût assez hardi pour venir là
 sans sa permission. Elle se douta bien que
 l'appareil de la chambre ne s'étoit pas fait
 sans mystere. Elle n'oublia rien pour re-
 connoître l'homme ; mais comme il avoit
 la tête baissée , elle ne put y réussir. Elle
 craignit que les autres Demoiselles ne
 vinssent à leur ordinaire , pour le service
 de l'Impératrice : Elle entra donc dans
 leur chambre , & leur dit , que leur Mai-
 tresse ne vouloit pas qu'elles entrassent ,
 qu'elles ne fissent point de bruit , parce
 qu'elle n'avoit pas encore assez dormi.
 Une demie-heure après les Médecins vin-
 rent pour sçavoir comment elle se trou-
 voit. La Demoiselle Elisée fut à la porte ,
 & leur dit qu'elle reposoit, après avoir été
 tourmentée pendant la nuit. Nous reste-
 rons ici jusqu'à son réveil , répondirent-
 ils , l'Empereur nous l'a ordonné. La De-
 moiselle ne sçachant quel parti prendre ,
 ni décider si elle l'éveilleroit ou non, étoit
 dans cette irrésolution , lorsque l'Empe-
 reur vint frapper à la porte. La Demoi-
 selle épouvantée courut au lit , & dit
 tout bas : Levez-vous promptement , Ma-
 dame , ou vous êtes morte. Votre mari
 frappe à la porte , & vous voïez que vous
 l'avez offensé ; que maudit soit celui qui
 est

174 HIST. DU GRAND CHEVALIER
est à vos côtez ; si j'avois le pouvoir de
la Reine Pantasilée, je sçaurois bien le
punir ; mais nous n'avons nous autres de
ressource que dans nos larmes. L'Impé-
ratrice réveillée par ces paroles n'eut pas la
force de rien dire. Hyppolite qui n'avoit
pû distinguer ce que disoit cette Demoiselle, & qui pour n'être pas reconnu, avoit
mis la tête sous la couverture, voiant l'é-
tat où l'Impératrice se trouvoit, lui passa
le bras sur le col & la tirant dans le lit,
demanda quelle étoit la cause de son cha-
grin. Helas ! mon fils, on ne peut avoir
dans ce monde un plaisir complet. Le
vieil Empereur est à la porte, ta vie &
la mienne sont en grand danger, mon
bonheur est fini, je ne te survivrai pas.
Hyppolite fut très-inquiet de cette nou-
velle. Il ne s'étoit jamais trouvé dans une
pareille situation, & n'avoit pas beau-
coup d'expérience. Il se mit à pleurer
avec l'Impératrice sans sçavoir quel con-
seil lui donner. Il pria la Demoiselle de
lui apporter son épée qui étoit dans le ca-
binet, & reprenant courage il dit : Je veux
mourir devant V. M. & quelque juste
que soit ma mort, je la vendrai bien cher.
L'Impératrice n'entendant aucun bruit,
dit à Hyppolite : Va, mon fils, sauve-toi,
sauve-

fauve-toi dans ce cabinet , je l'entretiendrai , si il a quelque chose d'important à me dire ; pendant ce tems tu pourras sauver tes jours , que je désire uniquement qui te soient conservés aussi-bien que l'honneur. Pour l'Empire Grec & quatre fois autant , je n'abandonnerai pas V. M. baisez-moi je vous prie , pour gage de la parole que je vous en donne.

Ce discours augmenta la douleur de l'Impératrice , & sa douleur augmenta son amour. Comme elle n'entendoit faire aucun bruit , elle sortit du lit en chemise pour voir ce qui se passoit , & par une fente de la porte , elle vit l'Empereur qui parloit avec les Médecins. Le danger ne lui parut pas aussi grand qu'elle le craignoit , elle courut à Hyppolite & le prenant par les deux oreilles , elle le baisa tendrement , & lui dit : Mon fils , je te prie au nom de l'amour le plus tendre de passer dans ce cabinet , afin que je puisse voir l'Empereur & les Médecins , & trouver quelque excuse dans leur esprit. Hyppolite lui répondit qu'il étoit parfaitement soumis à ses volontés ; mais qu'il la prioit de ne le point renvoyer , parce qu'il ignoroit à quel dessein ils venoient. Ne craignez rien , poursuivit
L'Impé-

l'Impératrice, il y auroit un autre bruit dans le Palais, si ce qu'Elisée m'a dit d'abord étoit vrai. Hyppolite entra donc dans le cabinet, pendant qu'elle fit ouvrir la porte de sa chambre. L'Empereur & les Médecins approcherent de son lit, & lui demanderent comment elle se trouvoit, & comment elle avoit passé la nuit. Elle leur répondit que la douleur qu'elle avoit sentie à la tête & à l'estomach ne lui avoient permis de fermer l'œil, que sur le matin; mais à présent, ajouta-t-elle, je me trouve mieux, & je serois absolument guérie, si j'avois dormi plus long-tems; mais on ne peut avoir de plaisir parfait en ce monde, car Elisée m'a réveillée cruellement; & tout ce que je désirerois, seroit de me retrouver dans la situation où j'étois, & d'avoir encore dans mes bras ce que j'aime avec le plus d'ardeur; pour lors je serois guérie de tous les maux. Qu'aviez-vous donc dans vos bras, reprit l'Empereur? Tout ce que j'aime le plus, vous dis-je; poursuivit l'Impératrice, car dans le peu de tems que j'ai dormi, il m'a paru que j'étois en chemise avec une robe de velours verd doublée de martres, & que je disois la priere que je dis ordinairement

ment aux trois Rois d'Orient. Après l'avoir prononcée, j'ai entendu une voix qui m'a dit : Attens, tu vas avoir le plaisir que tu demandes. Un moment après j'ai vû paroître mon fils que j'aimerai toute ma vie, suivi de plusieurs autres Chevaliers : Ils étoient tous vêtus de blanc, il tenoit Hyppolite par la main ; l'un & l'autre se sont approchés de moi, ils m'ont baisé les mains, & je n'ai pas voulu leur permettre de me baiser les pieds ; ils se sont assis par terre, & m'ont dit des choses que j'ai entendues avec un grand plaisir, & qui ne sortiront jamais de mon cœur : Nous sommes entrés après cela dans cette chambre, & mon fils s'est couché auprès de moi, j'ai passé mon bras sur ses épaules, pendant qu'il me baisoit la gorge. Jamais je n'ai dormi avec un si grand plaisir. Mon fils me disoit : Puisque vous ne pouvez plus m'avoir dans ce monde, regardez mon frere Hyppolite comme votre fils, je l'aime autant que ma sœur Carmésine. Hyppolite pendant ce tems étoit à genoux au milieu de la chambre, & je demandois à mon fils quel étoit le beau lieu qu'il habitoit. Il m'a fort assuré qu'il étoit en Paradis avec les Chevaliers Martyrs, parce qu'il avoit

178 HIST. DU GRAND CHEVALIER
péri faisant la guerre aux Infidèles. Dans ce moment Elifée m'a réveillé. Ne vous le disois-je pas , interrompit l'Empereur ! elle ne parle que de son fils. Ah! Seigneur, poursuit l'Impératrice , songez-vous bien que je le tenois sur ce bras , pendant qu'avec son agréable bouche il me baisoit la gorge ? Vous sçavez que les songes du matin sont vrais. Je crois même qu'il n'est pas encore parti ; & je voudrois éprouver en dormant encore , s'il ne viendroit pas me parler , & si je n'aurois pas autant de plaisir , que j'en viens d'avoir. L'Empereur la pria de ne se point mettre ces folies en tête , & lui conseilla de se lever , puisqu'elle se trouvoit mieux , en l'assurant que plus l'on s'occupoit de semblables idées , plus elles se présentoient à l'esprit. L'Impératrice le conjura encore de la laisser un peu reposer : & les Médecins conseillèrent à l'Empereur de sortir , qu'il pourroit arriver que sa maladie devînt plus considérable si on ne lui donnoit pas ce foible soulagement. Il sortit donc aussi-bien que toutes les Demoiselles , à la réserve d'Elifée.

Quand les portes furent fermées , elle fut revenir Hyppolite à la place qu'il occupoit ,

occupoit, & dit à Elisée : Puisque ton bonheur a voulu que tu fusses instruite de tout ceci, je te recommande d'avoir plus de soin d'Hyppolite que de moi-même ; demeure dans ce cabinet jusqu'à ce que nous aïons un peu dormi, tu seras mieux avec moi que toutes tes compagnes, je te marirai plus avantageusement ; je te promets de plus qu'Hyppolite te fera tant de bien que tu seras contente. Je jure Dieu, Madame, répondit Elisée, que je ne ferai ce que vous m'ordonnez que pour obéir à V. M. car pour Hyppolite, je ne lui rendrois pas le moindre service. Je ne l'aime ni ne l'honore, & depuis que je l'ai vû aux côtés de V. M. je le déteste, & lui veux un mal infini. Je voudrois qu'un lion le dévorât. Hyppolite lui fit quelques honnêtetés auxquelles elle répondit fort mal. Elle passa dans le cabinet où elle fondit en larmes. Les deux Amans demeurèrent si long-tems au lit, qu'il étoit presque l'heure de Vêpres quand ils en sortirent : Ils trouverent Elisée qui pleuroit encore ; l'Impératrice la consola, & la pria de ne point penser à l'aventure d'Hyppolite ; car elle craignoit qu'elle ne la découvrit. Elisée lui répondit qu'on

lui feroit souffrir autant de maux qu'à aucun des saints Apôtres, qu'elle ne diroit jamais rien que par son ordre ; & que par rapport à elle, elle rendroit à Hyppolite tous les services imaginables. L'Impératrice fut très-contente, & laissant Hyppolite dans le cabinet, elle se remit au lit. Elle fit ouvrir les portes de sa chambre, où l'Empereur, Carmésine & toutes les Dames accoururent avec les Médecins ; elle leur fit encore part du songe qu'elle avoit eu. On servit le dîner. L'Impératrice mangea comme une personne fatiguée du grand chemin qu'elle avoit fait. Elisée eut beaucoup de soin d'Hyppolite, elle lui porta deux faisans, & tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, sans oublier le dessert ; & quand il ne vouloit plus manger, elle l'en prioit au nom de sa Maitresse. Hyppolite, pour n'en être pas haï, lui disoit les choses les plus agréables ; mais elle ne lui répondit jamais rien que sur celles qui étoient nécessaires à son service. L'Impératrice demeura au lit jusqu'au lendemain après le dîner de l'Empereur. Pour lors elle se para, & fut à la Chapelle pour entendre la Messe. Il y eut même une grande dispute parmi les Chapelains pour sçavoir si l'on diroit la Messe,

se, parce qu'il étoit plus de midi. Hyppolite demeura une semaine entière au milieu des plaisirs. Ensuite l'Impératrice lui donna congé, en l'assurant qu'il pourroit revenir, quand il seroit reposé, & qu'il la trouveroit toujours prête à le recevoir. Elle tira de la cassette où elle mettoit ses diamans, un collier composé de croissans d'or aiant une belle perle à chaque pointe & un gros diamant au milieu, d'où pendoit une petite chaîne d'acier qui soutenoit une pomme de pin d'or émaillé, une partie des écailles étoient entr'ouvertes, & laissoient voir de grôs rubis qui représentoient les grains; les autres écailles étoient formées par des émeraudes, des saphirs & par d'autres pierres de couleur, du plus grand prix. Ce bijou valoit plus de cent mille ducats: Elle le lui mit elle-même au col en lui disant: Demande à Dieu, mon fils Hyppolite, que je vive, & sans miracle je pourrai dans peu d'années te faire Roi; porte ce collier pour l'amour de moi, & souviens-toi que celle qui te l'a donné t'aime plus que sa propre vie. Hyppolite se mit à genoux, lui baïsa la main, & lui demanda pourquoi elle vouloit lui faire présent d'une chose aussi magnifi-

M 3 que;

que, qu'il la supplieroit d'accepter si elle lui appartenoit. L'Impératrice lui répondit : Il est juste, Hyppolite, que ta Maîtresse te donne, & tu ne dois pas la refuser; car la première fois que l'on se voit, le plus riche & le plus élevé doit donner à celui qui l'est moins. Vous êtes maîtresse de ma vie & de mon sort, lui répondit Hyppolite, que voulez-vous que je fasse? Je veux, dit l'Impératrice, que tu t'en ailles. Je crains que l'Empereur n'entre demain dans ce cabinet, & qu'il ne t'y surprenne. Va-t'en, nous trouverons bien le moyen d'y revenir, quand l'inquietude que j'ai pour demain sera passée. Hyppolite lui dit alors : J'ai remarqué que V. M. ne m'aime pas autant que je l'aime; ma passion pour vous est extrême, mais je me tiens perdu dans votre cœur au peu d'amour que vous me témoignez. Comme il c'est ainsi que vous me dites adieu, à moi qui suis au désespoir de me séparer de vous, & de penser que je ne vous verrai plus. Vous en usiez avec moi comme on fit avec un homme qui mourant de faim s'écarta de son chemin, & fut obligé de passer la nuit sans secours dans la campagne. Le lendemain matin il aperçut un Château
sur

TIRAN LE BLANC. 183
sur une montagne, il marcha de ce côté,
& trouvant une vigne auprès, il y entra
pour satisfaire sa faim qui étoit extrême ;
cette vigne étoit pleine de raisins. Le Sei-
gneur, qui l'avoit remarqué, envôia un
de ses valets pour examiner ce qu'il fai-
soit, avec défenses de lui rien dire. Le
valet revint, & rapporta qu'il étoit cou-
ché par terre mangeant tout ce qu'il trou-
voit sans distinction & jusqu'aux feuilles :
c'est qu'il les trouve bons, répondit le
Chevalier, mais vas encore voir com-
ment il se gouverne. Le valet rapporta
qu'il ne mangeoit plus avec la même a-
vidité, mais qu'il prenoit les grains qua-
tre à quatre, cinq à cinq : Ne lui dit mot,
il y trouve encore du goût. Quelque tems
après le valet renvoié encore, l'assura
qu'il choisissoit les grains les plus mûrs,
& qu'il n'en prenoit que le jus : Le Maî-
tre lui dit alors : Va, cours & fais sortir
ce coquin de ma vigne. V. M. me trai-
te de la même maniere, cependant je lui
obéirai toujours.

L'histoire d'Hyppolite fit un si grand
plaisir à Elisée qu'elle ne put s'empêcher
d'en rire. Ce qui surprit beaucoup les
deux Amans, & s'adressant à Hyppolite,
elle lui dit qu'elle voioit bien qu'elle lui

M 4 avoit

avoit fait injustice , & qu'il étoit homme de bon esprit , qu'elle lui promettoit de l'aimer & de lui rendre service autant qu'elle le pourroit ; se tournant ensuite vers l'Impératrice , elle la pria de le laisser tout autant qu'il le voudroit , ce que l'Impératrice accorda. Hyppolite courut l'embrasser pour la remercier de la grace qu'elle avoit obtenuë pour lui : Par ce moien la paix fut faite entre eux. Un jour qu'Hyppolite étoit dans le cabinet, Elisée qui s'entretenoit avec l'Impératrice , lui dit : Mais , Madame , comment souffrez-vous qu'un Chevalier que vous aimez demeure dans la maison de Tiran ? V. M. ne peut-elle pas le mettre en état d'avoir la sienne , & de n'être aux gages de personne : Pour moi , qui ne suis qu'une pauvre Demoiselle , je voudrois donner à mon Amant tout ce que j'aurois. J'y consens , lui dit l'Impératrice, puisque tu me le conseilles ; quoique pour l'ordinaire les Etrangers quand ils sont riches , ou retournent dans leur País , ou deviennent indiscrets. Madame , celui-là , reprit Elisée , n'est pas de ce caractere, vous l'avez vû si jeune dans votre Cour. Eh bien , poursuivit l'Impératrice, je vous accorde cette grace , afin qu'il vous en aime

me

me encore plus. Hyppolite étoit demeuré quinze jours dans le cabinet. La veille qu'il en devoit sortir, il pria l'Impératrice, qui étoit appuiée sur ses genoux, de vouloir bien lui chanter une chanson tendre, car elle chantoit à merveilles. Pour lui faire plaisir, elle chanta à basse voix le Lay de Tristan, lorsqu'il se plaignoit du coup de lance qu'il avoit reçu du Roi Mare; après quoi elle dit: Que feras tu, malheureuse, sans ton Hyppolite. Pour lors elle se mit à pleurer. Elisée, pour empêcher qu'ils ne s'affligeassent, les fit passer dans le cabinet, & prenant les clefs de la cassette, où étoient les diamans, elle commençoit à l'ouvrir: Mais l'Impératrice l'empêcha de continuer jusqu'à ce qu'elle eût dit à Hyppolite: Il ne te convient point de demeurer avec personne, pense que je t'adore comme Dieu, que j'espère tout de toi, & que je veux dépenser pour toi tout ce j'aurai pendant le cours d'une vie que je consacre à ton amour: Je veux donc que tu prennes une maison sur le pied de trois cens bouches. Crois que je suis assez riche pour toi & pour moi. Hyppolite se mit à genoux pour la remercier, & la pria de ne le point faire sortir avec tant de précipitation

tion

tion de la maison de Tiran , de peur que l'on n'en parlât , mais que dans quelques jours il feroit tout ce qu'elle ordonneroit. Elifée ouvrit la cassette , & tira par ordre de l'Impératrice un gros sac de ducats qu'Hyppolite avoit peine à porter. Ensuite elle lui donna quatre cens très-belles perles , & lui dit d'en faire broder des grappes de raisins sur un habit , puisqu'elles avoient été la cause de leur réconciliation.

Pendant le souper de l'Empereur, Hyppolite sortit du Palais , il fut chez un Marchand choisir du brocard verd , dont il fit faire une robe traînante , doublée de martes zibelines avec les chausses brodées sur le dessein que la Demoiselle Elifée lui avoit donné. Quand il eut donné ordre à toutes ses affaires , il partit secrètement de la Ville & s'en fut à Beaulieu , sous le prétexte de voir ses chevaux. Il écrivit de là à Tiran , & lui manda qu'il y étoit demeuré quelques jours , parce qu'il s'étoit trouvé incommodé. Le Messager s'acquitta si bien de sa commission , que Tiran & tous les autres ne soupçonnerent rien. Lorsqu'Hyppolite scut que ses habits étoient prêts , il partit de Beauféjour sur un cheval très-leger. Quand il fut

fut à la Ville, il mit ses nouveaux habits qui étoient aussi magnifiques que de bon goût. L'Impératrice & la Princesse étoient aux fenêtres chez Tiran, quand elles le virent venir. Il les aperçut de son côté, & fit faire quelques voltes à son cheval : Après quoi il mit pied à terre. Quand il eut fait la révérence aux Dames, il s'informa de la santé de son Maître, qui lui répondit qu'il se trouvoit très-bien, & que depuis deux jours il alloit à la Messe. On ne peut exprimer le plaisir que l'Impératrice eut de le revoir, elle lui dit : O mon fils, je veux sçavoir de tes nouvelles & où tu étois lorsque je t'ai vû en songe avec mon fils. Elle ne put prononcer ces paroles sans pleurer. Tiran & tous les autres s'empressèrent à la consoler. L'Empereur arriva suivi de beaucoup de Chevaliers, & la voiant dans cet état, il lui dit : Est-ce ainsi, Madame, que vous tenez compagnie à notre Général ? Il me semble que vous deveriez l'amuser autrement que par des larmes. Seigneur, répondit l'Impératrice, vous connoissez tous mes chagrins, dans ce moment la vûë d'Hyppolite a rappelé toutes les idées du songe que je fis le jour que vous arrivâtes avec les Médecins

188 HIST. DU GRAND CHEVALIER
cins, & que vous interrompîtes le plaisir
dont je jouïssois ; car en peut-on imaginer
un plus sensible que de mourir dans les
bras de ce que l'on aime ; & puisque je
suis privée de ce que j'avois de plus cher ;
je l'adopte pour mon fils, continua-t-elle,
en s'adressant à Hyppolite ; & le prenant
par la main, regarde moi comme
ta mere, rien dans le monde ne pourra
changer mes sentimens tu le mérites &
je t'aimerai pour l'amour de ce que j'aime
le plus ; elle avoit en vûë Hyppolite,
& tout le monde pensoit que c'étoit le
Prince qu'elle avoit perdu : Elle raconta
encore le songe qu'elle avoit eu. Après
quoi l'Empereur se retira avec toutes les
Dames. L'Impératrice ne voulut point
qu'aucun autre qu'Hyppolite, lui don-
nât la main ; elle avoit toutes les atten-
tions imaginables pour lui ; elle lui fai-
soit mille présens devant l'Empereur ;
elle ne vouloit ni dîner, ni souper qu'il
ne fût à ses côtés. |

Tiran profitoit de tous les instans pour
avancer ses amours. Il avoit encore le se-
cours des Lettres, graces aux soins de
Plaisir de ma Vie ; & quand il se trouvoit
bien de sa jambe, il s'en alloit tout seul
au Palais, quoique les Medecins le con-
traignissent

craignissent encore. L'Empereur leur demandoit souvent quand il seroit pleinement rétabli. Ils lui répondoient qu'il seroit incessamment en état de monter à cheval. Tiran instruit de l'inquiétude que l'Empereur avoit pour son départ, étoit très-affligé de ne pouvoir accomplir son dessein. L'amour que la Veuve Reposée avoit pour lui étoit toujours demeuré dans le silence ; mais frappée de ce que l'Empereur avoit dit, elle ne douta pas que son départ ne fût proche ; elle ne songea plus qu'à engager Tiran à la mener avec lui pour avoir soin de sa santé ; & supposé qu'elle ne réussît pas dans ce dessein, son esprit diabolique lui suggéra les moïens de broüiller toute la Cour. Elle fut donc trouver la Princesse, & lui dit. Tiran en revenant de la Messe, m'a demandé un moment d'entretien. Je lui ai répondu que j'y consentois, si vous m'en donniez la permission. Je ne doute pas, comme il se voit près de son départ, que ce ne soit pour me parler mal de V. A. car à peine sera-t-il parti, qu'il ne se souviendra pas de vous avoir vûë ; & c'est ce qu'il me disoit encore l'autre jour avec autant de plaisir & de confiance, que s'il me racontoit quelques-unes de ses prouesses. Il ajouta qu'un
 homme

390 HIST. DU GRAND CHEVALIER
homme ne doit ni prendre, ni quitter
les armes pour une femme, quelque belle
qu'elle pût être. En vérité il parle comme un
homme du monde, & nullement comme
un Chevalier amoureux. Eh bien, lui ré-
pondit la Princesse, voyez ce qu'il vous
veut dire; examinons s'il a quelque mau-
vais dessein. En tout cas, ajouta-t-elle, vous
me donnez toujours un bon conseil, c'est
de bien prendre garde à lui. Mais, pour sui-
vir la Veuve Reposée; pour que je puisse
découvrir toutes ses faussetés, je crois
qu'il ne faut pas que vous sortiez de cette
chambre qu'après mon retour.

Alors elle vint dans la salle, & char-
gea un Page d'aller dire à Tiran que la
Princesse étoit dans la chambre de parade,
qu'elle avoit à lui parler, & qu'elle le
prieoit d'y venir. Le Page exécuta prome-
tement la commission. Tiran accourut aussitôt
avec le plus grand empressement pour
voir sa belle Princesse. La Veuve qui fai-
soit sentinelle, ne le vit pas plutôt en-
trer dans la chambre qu'on lui avoit indi-
quée, qu'elle feignit de sortir de celle de
la Princesse, vint à lui avec toute la po-
litesse imaginable & l'air le plus affectueux,
& lui dit : Notre malheur a fait venir l'Im-
pératrice dans la chambre de la Princesse
dans

dans le moment que nous lui parlions de
 vous , & que nous la supplions de vous
 faire venir ; car vous nous éclairez toutes
 quand nous entrons dans le Palais , com-
 me J. C. éclairoit les Apôtres ; & quand
 vous nous quittez , nous sommes tristes &
 affligés. Pour moi , continua-t-elle , tou-
 tes les fois que je vous vois , je suis con-
 tente , quelque chagrin que je puisse avoir
 dans l'esprit. Je consens à ne voir jamais
 Dieu , si je vous en impose. Mais comme
 la Princesse m'a chargé de vous tenir
 compagnie pendant que l'Impératrice
 sera chez elle , nous devrions nous asseoir,
 d'autant que vous pourriez vous faire mal
 à la jambe. Tiran se mit sur un petit lit , &
 lui dit : Je suis bien sensible au discours que
 vous me tenez & aux sentimens que vous
 avez pour moi ; j'attens tout de vous. La
 passion dont je suis agité , bien loin de di-
 minuer , ne fait qu'augmenter. Pour vous
 donner une forte preuve de tout ce que je
 voudrois faire pour vous , recevez , ajou-
 ta-t-il , après lui avoir dit mille autres
 choses , pour se la rendre favorable , re-
 cevez cette chaîne , & portez-la pour l'a-
 mour de moi. La Veuve lui répondit.

Je sens très-bien à quoi tend tout ce
 que vous venez de me dire ; mais je ne
 puis

puis parler différemment de ce que j'ai fait ; & pour répondre à votre propos , je vous dirai que si vous aimez l'honneur & la vie , je vous conseille de vous retirer du précipice où vous êtes engagé , & de l'abîme de douleur que vous vous préparez ; car personne n'ignore de quelle façon vous vous êtes cassé la jambe. On dissimule à cause de la guerre , & du besoin que l'on a de vous. Mais quand la Paix sera faite , Carmésine sera la première à vous causer les plus violens chagrins. Comment se peut-il que vous ne vous aperceviez pas de tout ce qui se passe de honteux & d'abominable dans ce Palais ? Parce que je les contrains toutes , autant qu'il m'est possible , personne n'a d'amitié pour moi. Ce que je sçai plus sûrement encore , c'est que vous n'êtes point aimé comme vous méritez de l'être. Cherchez une Maitresse qui soit sincere , franche , & loiale. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous que vous aimassiez une honnête femme qui sçût ce que c'est que l'amour , sans vous embarrasser qu'elle soit fille ? Elle vous suivroit par tout où vous voudriez aller , soit en guerre , soit en paix , elle ne quitteroit pas votre tente , & le jour & la nuit , elle ne penseroit qu'à
vous

vous plaire. Dites-moi, je vous prie, lui demanda Tiran, quelle est la Dame qui me rendra de si grands services ? Malheureuse que je suis, s'écria la Veuve ! n'en ai-je pas dit assez ? Pourquoi voulez-vous feindre de n'entendre pas ce que vous avez si bien entendu ? J'ai saisi ce moment, que j'ai cru le plus favorable pour vous déclarer ce que vous me faites souffrir depuis que vous êtes arrivé dans cette Ville. Tiran lui dit : Je voudrois bien pouvoir répondre au discours que vous me tenez ; mais mon cœur ne peut être sensible qu'à la passion dont il est rempli pour la Princesse. Elle seule l'occupe tout entier ; il est aveugle pour tout le reste. Regardez la franchise avec laquelle je vous parle, comme la preuve de l'estime qu'à pour vous un homme qui ne veut pas vous tromper. Choisissez quelque autre Chevalier, vous en trouverez dont vous ferez le bonheur, & qui vaudront mieux que moi de toutes manières. Si je vous avois rendu la maîtresse de mon cœur, comme j'ai fait celle qui mérite d'être Dame de tout le monde, il n'est rien qui me pût engager à vous tromper.

La Veuve Reposée lui repliqua d'un air tranquille & souriant : Tout ce que je vous

ai dit n'étoit que pour vous éprouver, & pour vous connoître à fonds. Mais afin que vous sçachiez combien je vous suis attachée, & quels services j'ai deffein de vous rendre, je veux bien vous apprendre ce que vous ignorez, & vous empêcher d'être trompé sur la conduite de la Princesse. Elle n'a pas seulement oublié tout ce qu'elle doit à votre amour & à votre mérite, elle a encore oublié ce qu'elle doit à sa naissance, à son rang, & à elle-même; car enfin si l'amour nous fait commettre des fautes, il faut que le mérite qui nous l'a inspiré, puisse nous faire espérer que l'on ne regardera ces fautes que comme des foiblesses. Que celles de la Princesse sont d'une nature différente! Je ne comprends pas comment le Ciel est si lent à les punir. Si vous étiez instruit de ses désordres, vous n'auriez plus pour elle que du mépris, & peut-être étendriez-vous ce sentiment sur tout son sexe. Mais pourquoi ne pas vous les découvrir? A quoi bon tant de détours, puisque je vous en ai tant dit? C'est Lauzette, c'est un Esclave noir des Jardins du Palais à qui elle s'est abandonnée, & qui lui a inspiré cette honteuse passion. Ne croiez pas que ceci soit une fable. Si vous me promettez de
me

TIRAN LE BLANC. 195
me garder le secret, je vous en rendrai vous-même le témoin. Loin de pouvoir arrêter le cours de son désordre, il a fallu moi-même m'y prêter; il a fallu cacher à l'Empereur, & le crime & les suites de ce crime. Devois-je laisser éclater sa honte! Devois-je l'abandonner dans le péril où elle étoit! C'est à vous, Chevalier, à prendre le parti que l'honneur & la raison vous conseillent. Eteignez une passion que vous a inspiré une Princesse, qui par le plus honteux désordre, se rend chaque jour plus indigne de vous. Quel est l'aveuglement des Amans, s'écria Tiran! Combien s'empressent-ils de perdre l'honneur & la vie, & combien pour satisfaire à leurs désirs, s'exposent-ils à perdre le Roïaume des Cieux! Vous m'avez percé le cœur & je souffre la plus grande peine que j'aie éprouvée de ma vie. Si je survis au chagrin que j'éprouve, je ne cesserai point de pleurer, & jamais je ne pourrai me consoler.

Mais je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites. Je ne puis me persuader mon malheur, ni croire qu'il soit possible qu'une beauté divine s'abandonne à un monstre comme celui dont vous me parlez. Faites-moi donc voir tout ce que je

N 2 crains.

196 HIST. DU GRAND CHEVALIER
crains. Et toi, belle Princesse, viens écouter ce que nous disons ; non tu ne peux être capable d'une pareille infamie. O ma Princesse ! ô mon unique bonheur ! Tiran interrompit son discours par un soupir qui fut suivi de ces mots : Qui jamais a autant aimé que je t'aime ! Puis il se tut, & la Veuve Reposée demeura très-inquiète de ce qu'il n'avoit pas ajouté foi à ce qu'elle avoit supposé.

Alors l'Empereur entra dans la chambre, & voiant Tiran, il l'emmena pour lui parler des affaires de l'Armée. La Veuve demeura seule. Elle dit en elle-même : Puisque Tiran n'a pas ajouté foi à mes paroles, la tromperie que j'avois méditée, ne peut avoir lieu. Mais quand je devrois donner mon ame au diable, je l'amènerai à ce que je désire. Ils s'éclairciront la Princesse & lui ; mon imposture sera découverte. Je veux attendre que l'Empereur ait fini, il faut tout tenter, plutôt que de rester perdue d'honneur. Tout est bon, pourvu que je réussisse. Il y a long-tems que je devois avoir fait ce que je fais aujourd'hui. Au même instant, quoiqu'elle fût en colere, elle entra, en faisant de grands éclats de rire, dans la chambre de la Princesse, & lui montrant

trant la chaîne que Tiran lui avoit donnée, qui pesoit plus de dix marcs, elle lui dit : Madame, vous seriez trop étonnée, si vous sçaviez la dernière résolution à laquelle il m'a proposé de consentir. Il veut armer une Galere, & vous enlever pendant la nuit, pour vous mener dans son País; & tout ce que j'ai pû lui dire pour lui faire abandonner ce projet, ne sert qu'à lui en donner plus d'envie. La Princesse affligée de ce discours, passa dans son cabinet sans lui répondre. Son amour pour le Chevalier lui faisoit souhaiter que ce discours n'eût point de fondement. Mais le crédit que la Veuve avoit acquis sur son esprit ne lui permettoit pas de la soupçonner d'une imposture. Elle passa quelque tems dans la plus cruelle agitation; mais enfin elle crut devoir encore dissimuler. Elle rajusta sa coëffure; & aiant repris un air plus tranquille, elle repassa dans sa chambre, où elle ne doutoit pas que Tiran ne vînt la chercher. La Veuve attendit le Chevalier à la porte du Conseil & lui dit : Je veux encore exiger votre parole, que pour quelque raison que ce soit, vous ne direz rien à la Princesse de ce que je vous ai confié, & je vous promets de vous en rendre témoin; & cela avant que les 24

198 HIST. DU GRAND CHEVALIER
heures soient passées. Je vous serai très-obligé , répondit-il , de satisfaire cette triste curiosité ; & je vous jure par le Bienheureux Monseigneur saint George , au nom duquel j'ai reçu l'Ordre de Chevalerie , de vous garder le secret. L'Empereur appercevant la Veuve , lui dit d'aller avertir promptement l'Impératrice & sa fille , de les venir trouver dans le Jardin où il alloit les attendre. Elles s'y rendirent avec leur suite. L'Empereur leur dit qu'il avoit donné ordre que l'on envoie deux mille lances du camp pour accompagner le Général. A cette nouvelle , la Princesse se troubla , & se plaignant d'un grand mal de tête , elle dit : Quoique le Général soit ici , je ne puis avoir du soulagement , qu'en défaisant ma coëffure. Ce qu'elle fit , & montra les plus beaux cheveux que jamais femme ait portés. Tiran la voyant si belle , sentit redoubler son amour & ses desirs. Elle avoit une robe de damas blanc , & par dessus une mante de toile de France , dont toutes les coutures étoient galonnées d'or. Elle marchoit à grands pas dans le Jardin , déboutonnant sa robe comme une personne qui a peine à respirer , & qui souffre beaucoup. L'Empereur inquiet de sa santé ,

té, lui demanda, si elle vouloit que l'on fit venir les Médecins : mais elle ne le voulut pas. Pendant ce tems la Veuve sortit avec une Demoiselle & deux Ecuiers ; elle fut chez un Peintre, auquel elle dit : Toi, qui es le meilleur de la Ville, ne pourrois-tu pas me faire un masque appliqué sur un cuir noir, qui ressemblât à Lauzette le Jardinier du Palais ? Je voudrois qu'il eût une barbe épaisse, & commençant à grisonner comme la sienne. Il me faudroit aussi des gands noirs, afin de ressembler à ce Negre. Nous approchons de la Fête - Dieu. C'est une mascarade que je veux faire ce jour-là. Madame, lui répondit le Peintre, je suis à présent chargé d'ouvrage ; mais si vous me paieez bien, je ferai ce que vous désirez. La Veuve lui donna trente ducats. Quand la Princesse se fut promenée quelque tems, elle apperçut Lauzette, qui tailloit un oranger. Elle lui fit quelques questions. La Veuve étoit alors de retour, elle fit signe à Tiran de regarder la Princesse. Il étoit à côté de l'Empereur. S'étant retourné, il ne put s'empêcher de dire en lui-même : Que maudite soit la Veuve, qui veut absolument me faire croire une chose aussi indigne, dont je ne

souçonnerai jamais la Princesse, & que je ne croirois pas même quand je la verrois de mes propres yeux. L'Empereur dit à une Demoiselle, qui se nommoit Prassidé : Dis à ma fille qu'elle appelle le Général, & qu'elle le prie de partir au plutôt pour le Camp ; car les jeunes Chevaliers sont plus pour les Dames, que pour les hommes. La Princesse lui manda qu'elle lui obéiroit. Après qu'elle eut causé quelque tems avec Lauzette sur les orangers & les myrtes, dont il avoit l'inspection, elle vint toujours en se promenant ; & se trouvant vis-à-vis l'Empereur, elle appella Tiran. Quand ils furent éloignés de tout le monde, Tiran lui dit : Je serois le Chevalier le plus heureux de tous ceux qui respirent, si votre amour avoit été tel que vous me l'aviez promis. Mais la fortune cruelle m'a prouvé l'inconstance de V. A. Cependant malgré tout ce que vous me faites souffrir, votre image est présente à mon esprit le jour comme la nuit. Je serois trop heureux d'obtenir la moitié de ce que je désire. Ecoutez les tendres prières que je vous fais, soïez-y sensible. Mais la Princesse qui renfermoit avec peine la douleur qu'elle ressentoit, lui dit avec beaucoup de chagrin,

Je

Je ne puis te faire comprendre quel est l'amour que je te porte. Je souffre pour un mal que je n'ai pas commis, & la passion que j'ai pour toi s'en augmente à chaque instant. Mais pour mettre fin à une telle situation, & pour assurer mon repos, & satisfaire à ta demande, mets ta main droite dans la mienne. Après quoi la Princesse poursuit en ces termes : Pour que ceci soit un véritable mariage, je me donne, moi Carmésine, à toi Tiran le Blanc pour femme légitime, & je te prens pour légitime mari. Tiran en dit autant. Après cela la Princesse dit : Baissons-nous pour gage de la fidélité que nous nous promettons. Saint Pierre & saint Paul l'ordonnent ainsi, comme une preuve de la vérité. Au nom de la sainte Trinité, le Pere, le Fils & le saint Esprit, continua-t-elle, tu peux me traiter comme ta femme, & je jure par tous les Saints, par saint Pierre & saint Paul, que tu as en moi une femme qui vivra dans le devoir, & qui, tant qu'elle respirera, ne t'abandonnera pour quelque autre que ce puisse être. Crois, mon cher Tiran, que mon cœur & mon esprit ont toujours été conformes à ta volonté, & que je t'ai regardé comme Dieu, quoique
je

202 HIST DU GRAND CHEVALIER
je t'aie paru quelquefois cruelle. Mon amour augmente avec l'âge. L'honneur que les filles doivent avoir en recommandation, m'a seul empêché de répondre à tes désirs ; mais à présent je ne le conserverai qu'autant que tu le voudras ; & tu verras si je t'aime ; car je veux dorénavant que mon amour l'emporte sur le tien. Sois donc tranquille & content. Pour moi, je ne redoute que ton absence, dont les momens s'approchent. Cette idée m'empêche de te montrer tous mes sentimens ; j'attendrai donc des momens plus heureux. Tiran ressentoit une joie extrême, en voyant qu'il alloit posséder ce qu'il aimoit, & se trouver Empereur, puisque la Princesse lui avoit parlé avec tant d'amour, de sincérité & de noblesse. Il avoit une grande envie de faire part de son bonheur au Duc de Macédoine son Cousin-germain.

Mais avant que de quitter la Princesse, pour avoir encore une plus grande sûreté, il tira de sa poche un Reliquaire qu'il portoit toujours, dans lequel étoit un morceau de la vraie Croix, il pria la Princesse de mettre les mains dessus, & de renouveler les sermens de son Mariage. Elle jura encore une fois avec grand plaisir,

tir, & renonça à toutes les Loix qui pou-
 voient être contraires à celui qu'elle pre-
 noit pour époux, qui de son côté lui fit
 encore de nouveaux sermens. Alors il se
 mit à genoux & voulut lui baiser la main,
 car il craignoit plus de l'offenser qu'aucun
 Saint ; mais elle ne le voulut pas permet-
 tre. Il lui témoigna combien il étoit pé-
 nété de reconnoissance, & qu'il esperoit
 un autre jour avoir le tems de l'entretien-
 nir de plusieurs affaires. La Princesse lui
 répondit : La jeunesse & la honte m'ont
 empêchée de vous montrer jusques ici
 l'excès de mon amour ; mais cependant
 je ne me suis réservé que ce que l'hon-
 neur exigeoit, & que vous desiriez le
 plus. Vous cueillerez ce fruit que le Ma-
 riage permet, quand il vous plaira ; ce
 fruit qui vous donne l'Empire Grec pour
 votre vie, & que votre valeur vous a
 fait conquérir ; mais ne soyez pas impa-
 tient de le posséder, car vous sçavez que
 l'on n'a rien sans peine en ce bas mon-
 de : Pour moi je n'ai point d'autre plaisir
 que celui de vous aimer, vous qui êtes
 tout mon bien ; jugez donc tout ce que
 votre absence me va faire souffrir. L'i-
 dée de votre heureux retour me soutien-
 dra dans ma peine : Je n'ai plus qu'à vous
 répéter

répéter que vous êtes le Maître absolu de ma personne. Tiran d'une voix toute émue par l'excès de sa joie, lui répondit : Je vous aurois servi toute ma vie, j'aurois souffert mille fois davantage, que je serois trop récompensé par le présent que vous me faites de votre personne ; vous joignez à la jeunesse un esprit sage, & toutes les vertus à la plus grande élévation ; mais quoique j'aie à présent l'espérance de posséder ce que je désire avec tant d'ardeur, j'éprouve cependant une si cruelle impatience, que chaque heure me paroît un siècle ; je crois que le Ciel pour me punir de mes fautes me privera d'un aussi grand bonheur. Je vous conjure donc avant mon départ de m'accorder quelques-unes des faveurs que V. M. vient de me promettre ; & si il étoit possible d'avancer le tems à venir, vous mettriez le comble à vos bontés ; mais en vous promettant sur tout ce qu'il y a de plus sacré de ne faire que ce que vous ordonnerez, car je vous regarde comme la Déesse de ma vie, & je vous adore comme le Dieu dont j'attens le salut de mon ame. Tu me parois si plein d'amour, lui répondit la Princesse, & tu as fait de si belles actions pour augmenter

menter la Foi Catholique, que je crois te devoir accorder une partie de tes demandes; mais la honte d'un côté, & de l'autre le soin de ma réputation me retiennent encore, & me font craindre de perdre ce que l'on ne peut jamais retrouver; mais il faut, continua-t-elle, que je me sépare de toi, afin que l'Empereur n'ait aucun soupçon: Parle à Plaisir de ma Vie, j'exécuterai tout ce dont vous ferez convenus ensemble. Après cela ils se baisèrent plusieurs fois, car l'épaisseur des orangers les empêchoit d'être vûs de personne.

Quand la Princesse fut auprès de son pere, elle lui demanda la raison de la profonde rêverie où elle le trouvoit. L'Empereur lui répondit: Je veux faire demain une grande Fête à l'honneur de Tiran pour les grandes Batailles qu'il a gagnées sur terre & sur mer: Je veux que l'on mette dans sainte Sophie toutes les bannieres qu'il a prises, & que les étendarts de tous les Châteaux & Villes qu'il a réunis à l'Empire Grec, soient placés avec ses armes sur le grand Autel, afin que l'on se souvienné du bien qu'il a fait à cet Empire. L'Empereur fit venir tous ceux qui composoient son Conseil,

&

206 HIST. DU GRAND CHEVALIER
& leur dit ce qu'il vouloit faire. Ils l'approuverent ; on en dressa un Acte en l'honneur de Tiran ; & afin que cela servît d'exemple aux Chevaliers à venir, on fit le compte des Conquêtes que Tiran avoit faites , l'on trouva qu'en quatre ans il avoit pris trois cens soixante-douze Villes ou Châteaux. Tiran qui fut informé du dessein de l'Empereur, ne voulut pas entrer dans le Conseil, il demeura chez lui pendant qu'il se tenoit. Après le Conseil, l'Empereur ordonna que le lendemain on placât les bannieres. En sortant du Jardin, Tiran dit à Hyppolute : Vas dire à Plaisir de ma Vie que je la prie de se rendre dans la grande salle où je voudrois lui parler. Elle y courut aussi-tôt. Tiran après l'avoir embrassée de l'air du monde le plus content, la mena dans une fenêtre & lui dit : Je viens me recommander à vous, car sans votre secours je ne suis rien, mon esprit est incapable de tout ; je suis comme S. Jean dont on célèbre la Fête chez toutes les Nations, & dont on dit que l'ame dort, de crainte que l'honneur qu'il reçoit parmi les hommes, ne lui inspire des sentimens qui le fassent déchoir du rang qu'il tient dans le Ciel. Mon bonheur & l'ex-
cès

cès de mon amour me réduisent au même état pour celle que j'adore, que je vois sans cesse & que je prie continuellement. Elle m'a enfin promis par serment de faire tous ce dont nous serions convenus vous & moi : Je voudrois lui parler cette nuit, d'autant que nous nous sommes donnés la foi de Mariage ; mon espérance est donc absolument en vous. Plaisir de ma Vie fut quelque tems à réfléchir sur les moyens qu'elle pourroit employer pour le soulagement de Tiran. Après quoi elle lui dit, qu'elle étoit toujours disposée à la servir : Ne vous inquiétez de rien, reposez-vous absolument sur moi ; j'irai chez vous pendant le souper de l'Empereur, & je vous dirai des choses dont vous serez content. Alors Tiran au comble de sa joie la quitta, après lui avoir baisé le visage & les yeux. Plaisir de ma Vie retourna au Jardin où la Princesse tenoit conseil avec l'Empereur au sujet des bannières dont l'arrangement occupoit tous les ouvriers. Quand ils furent partis, l'Empereur rentra dans le Palais, & la Princesse avec Plaisir de ma Vie s'entretenirent de l'heure à laquelle Tiran viendroit. Carmésine lui conta tout. Plaisir de ma Vie fut charmée de la joie qu'éprouvoit

208 HIST. DU GRAND CHEVALIER
prouvoit la Princesse. Quand l'heure du
souper de l'Empereur fut venue, Tiran
vint tout seul au Palais : il trouva Plaisir
de ma Vie sur l'escalier qui descendoit
pour l'aller trouver. Elle lui dit tout ce
qu'il avoit à faire. Après quoi ils se sé-
parèrent. Pendant que tout le monde étoit
dans le premier sommeil, la Princesse se
leva, & n'ayant avec elle que Plaisir de
ma Vie & une autre qui étoit du secret,
qui se nommoit de Montblanc, elle mit
une robe qui n'avoit jamais paru, que
l'Empereur lui avoit fait faire pour le jour
de ses noces; elle étoit d'une richesse qui
surpassoit tout ce que l'on avoit jamais
vû; elle étoit de satin cramoisi toute bro-
dée de perles & doublée d'hermines. El-
le mit sur sa tête la Couronne Impériale
qui étoit d'une valeur inestimable; du
reste elle étoit parfaitement bien coiffée.
Plaisir de ma Vie & la Demoiselle de
Montblanc prirent chacune deux flam-
beaux dans leurs mains; elles demeure-
rent dans cet état à attendre onze heures,
c'étoit le moment donné à Tiran, qu'il at-
tendoit avec une extrême impatience.
Quand elles furent sonnées, il courut à la
porte du Jardin, & montant par un petit
escalier de la garde-robe, il trouva la De-
moiselle

moiselle de Montblanc avec un flambeau qui le salua profondément, & qui lui dit : Vous êtes le meilleur Chevalier du monde, & favorisé de la plus belle de l'Univers. Tiran lui répondit qu'il lui souhaitoit pour elle un semblable bonheur. Ils entrèrent dans la garde-robe, où ils demeurèrent jusques à ce que Plaisir de ma Vie parut plus gaie & plus contente que Paris quand il conduisoit Helene. Tiran entra dans une chambre, où la Princesse entra par une autre porte. Il tomba à ses genoux. Après cela ils se baisèrent, mais de si bonne façon qu'un homme auroit eu le tems de faire un quart de lieuë avant que leurs bouches se fussent séparées. Plaisir de ma Vie qui voïoit que rien ne se déeidoit, s'approcha d'eux, & leur dit : Je vous déclare bons & loïaux Amans. Mais je suspens le combat jusqu'à ce que vous soiez au lit : Et vous, dit-elle à Tiran, je ne vous tiendrai pas pour franc Chevalier s'il n'y a du sang répandu. La Princesse ôta la Couronne de dessus sa tête, & l'ayant posée sur celle du Général, elle se mit à genoux, & dit :

Seigneur Tout-puissant & miséricordieux, qui avez bien voulu descendre du
Tome II. O Ciel

Ciel par pitié pour la nature humaine, & prendre naissance dans le sein d'une sainte Vierge, pour racheter nos péchés sur l'arbre de la Croix, où vous avez bien voulu mourir véritable Dieu & véritable homme pour ressusciter le troisième jour ; je vous prie de vouloir laisser posséder cette Couronne à Tiran avec ses dépendances après la mort de mon pere ; vous qui avez permis qu'il en fit la Conquête sur les Infidèles ; je vous demande que ce soit pour votre gloire, pour celle de votre sainte Mere, & pour l'augmentation de la Foi Catholique.

Après cette priere, la Princesse se leva, & prenant une balance en main, avec laquelle l'Empereur pesoit ordinairement de la monnoie d'or, elle la montra à Tiran & lui dit : La fortune veut aujourd'hui que je me soumette à toi sans le consentement de mon pere, de ma mere, encore moins de celui du peuple Grec : Regarde cette balance, & voi combien elle est juste. Du côté droit est la chasteté, l'amour & l'honneur ; & de l'autre, la honte, l'infamie & le repentir. Choisis. Tiran prit le côté droit en lui disant : Comme V. A. surpasse toutes les autres femmes en beauté & en mérite, je veux résister

résister au plus violent désir qui fut jamais ; par conséquent je choisis ce côté de la balance. Mais si V. A. veut se souvenir de tout ce qu'elle m'a promis , & de tout ce que je désire , elle accomplira notre mariage. Je n'aime que l'honneur , répondit la Princesse ; tu viens d'en prendre la balance , ne l'abandonne point , daigne conserver ma virginité , je te le demande en grace : si tu ne me l'accordes pas , que veux-tu que je devienne ? Que diront mon pere , ma mere & tout le peuple ? J'ai passé jusques ici pour une Sainte , personne ne voudra se fier à moi ; il n'en faudra pas davantage pour me faire perdre l'Empire , & tout ce que je puis espérer. Tu seras alors absent , à qui m'adresserai-je ? Si l'on m'offense , à qui demanderai-je du secours ? Que deviendrais-je enfin , si je ne pouvois cacher l'état où ma foiblesse m'auroit mise. Je sçai bien , mon cher Amant , que je ne puis reculer , que tu es le Maître de mon sort , que je suis ta femme & que je dois t'obéir. Mais pense , je te conjure , à tous les malheurs qui peuvent m'en arriver. On m'enfermera peut-être dans une tour ; envain je t'appellerai & j'implorerai ton secours , ma voix ne pourra se faire entendre.

O 2

tendre. Tu es mon Seigneur, & tu le feras tout le tems de ma vie : Tu es le Maître de tout ce que je possède, mais Dieu est le Maître de mon ame ; & si je commets quelque faute, comment oserai-je me montrer ? Tiran ne pouvant laisser la Princesse se plaindre plus longtemps, lui dit en riant : Je meurs d'impatience de vous voir en chemise ou toute nuë dans le lit, je ne veux ni de votre Couronne ni de l'autorité qui la suit ; mais répondez-moi, je vous prie, à ce que je vais vous demander : Quand une femme est mariée, ne péche-t-elle pas mortellement en ne couchant pas avec son mari, quand elle n'a pas des raisons légitimes ? Aïez donc soin de mon ame & de la vôtre ; ne me mettez point en péché mortel. Vous sçavez bien que Dieu n'a point de pitié pour ceux qui vont se battre en cet état. Cependant Tiran la déshabilloit toujours en la baisant mille fois, & lui disant qu'il mouroit d'envie d'être dans le lit ; qu'il craignoit de perdre l'occasion de la grande grace que Dieu lui accordoit. Plaisir de ma Vie lui dit : Pourquoi tant de façons ; portez-la moi sur le lit toute habillée, nous fermerons les yeux & nous dirons que nous n'avons rien

rien vû. Si vous attendez qu'elle ait fini, vous en avez pour jusqu'à demain, & si vous manquez une aussi belle occasion, Dieu vous punira comme un faux Chevalier. La Princesse lui dit de se taire, qu'elle l'avoit toujours regardée comme sa sœur & son amie, mais qu'elle agissoit en ennemie. Tiran avoit achevé de la déshabiller, il la prit entre ses bras & lui donnant mille baisers, il la porta dans le lit : elle le sentit bien-tôt tout nud à ses côtés qui ne pensoit qu'à se rendre maître de la place. Elle n'espera pas la pouvoir défendre par force d'armes, elle eut recours aux prieres & aux pleurs, & lui dit les yeux baignés de larmes : Comment ! tu ne veux pas écouter mes plaintes ! mon honneur t'est si peu cher, & rien ne peut t'empêcher d'abuser de l'amour que tu m'as inspiré ! Tu veux me mettre au désespoir. Je n'estime mon honneur que par rapport à toi ; cependant je suis prête à t'obéir fâchée seulement du peu de retour que tu m'auras montré ; mais j'espere que Dieu ne permettra pas qu'un François & qu'un homme de la Maison de Bretagne ait si peu de tendresse. Ouvre les yeux, mon cher Tiran, modere tes desirs, reprime-les pour l'amour

214 HIST, DU GRAND CHEVALIER
de moi , & pense combien les loix de l'a-
mour ont de force ; n'altère point par ta
faute mes sentimens pour toi , mon cher
Tiran , & crois que le plus grand mérite,
c'est de surmonter ses passions. Tiran tou-
ché des larmes & des discours de la Prin-
cesse , voulut bien se rendre à ses prieres,
& lui obéit encore cette nuit. Elle ne fut
pourtant pas une nuit tranquille pour eux,
ils l'emploierent à toutes les folies & à
toutes les caresses qu'ils pûrent inventer
pour tromper les désirs que l'amour leur
inspiroit. Le jour étant prêt à paroître , &
le bruit commençant dans le Palais : Hé-
las, dit la Princesse, pourquoi faut-il nous
séparer ! que cette nuit m'a paru courte !
que ne peut-elle durer une année entière !
Leve-toi , Tiran , Empereur des Grecs ,
avertis Plaisir de ma Vie pour revenir ici
quand tu le voudras. Tiran lui obéit fort
affligé , en l'assurant qu'il feroit toute sa
vie ce qu'elle ordonneroit ; mais qu'il
craignoit avec raison de ne jamais voir
ses désirs satisfaits. Après mille baisers, il
la quitta avec beaucoup de peine , afin
de n'être apperçû de personne. Plaisir de
ma Vie & la Demoiselle de Montblanc
s'approcherent ; elles sçavoient ce qui s'é-
toit passé. Eh bien , Madame , lui dit
Plaisir

Plaisir de ma Vie , V. A. & Tiran se sont vraiment fait beaucoup d'honneur , votre Chevalier a donné de belles preuves de sa valeur dans un combat qu'il n'a osé mettre à fin : Allez, laissez-moi faire , vous verrez comme je le traiterai , je ne le servirai plus , je me déclare son ennemie : Mais , dit la Demoiselle de Mont-blanc , par ma foi je ne le blâme point , il a sacrifié , en courtois Chevalier , son plaisir à la peine qu'il eût fait à la Princesse.

Elles s'entretinrent de cette façon jusques au grand jour que l'Empereur envoya chercher l'Impératrice & sa fille pour venir avec toute leurs Dames à la Fête qui se faisoit pour Tiran. On avertit aussi les Chevaliers & les Dames de la Ville. La Princesse auroit alors dormi plus volontiers ; mais pour une semblable Fête , & pour l'amour qu'elle portoit à Tiran , elle se leva sans peine , prit ses plus belles parures , & vint dans la grande salle où l'Empereur étoit avec toute sa Cour. On fit d'abord marcher en procession les deux cens soixante-douze bannieres & chacun suivant son rang alla jusqu'à l'Eglise. Tiran s'approcha de la Princesse qui le reçut de l'air le plus content & lui

O 4 dit:

dit : Tout ce que j'ai dans le monde je te le donne. Tiran n'osa lui répondre , craignant que l'Impératrice , & celles qui l'environnoient , ne le pussent entendre. On commença la Messe avec beaucoup de solemnité. A l'Eau bénite on plaça une bannière; après la Confession, une autre ; ainsi de suite à tous les Pseaumes & à toutes les Antiennes. Pendant la cérémonie , Tiran ne se mit point selon sa coutume aux côtés de l'Empereur , il entra, ses Heures à la main, dans une Chapelle, d'où il pouvoit aisément voir la Princesse ; aussi dit-il peu de prieres pendant cette Messe, & je crois que la Princesse en fit de même , car elle ne cessa de regarder Tiran. Après la cérémonie on sortit de l'Eglise , & l'on se rendit à la Place auprès du Palais. Elle étoit rendue de draps rouges & remplie de tables : Car l'Empereur recevoit magnifiquement les Chevaliers dont il vouloit honorer les prouesses & les vertus. Il voulut donc que cette Fête durât huit jours , pendant lesquels on donnoit à manger à tout le monde sans distinction. Mais la fortune ennemie ne voulut pas que les huit jours s'accomplissent. Après le dîner on commença les danses. La Princesse monta dans sa chambre

chambre pour changer d'habit : elle fit d'abord fermer la porte , & s'étant mise en jupon , elle monta avec ses deux Demoiselles dans la Tour du Trésor , & toutes trois elles prirent autant de ducats qu'elles en pouvoient porter. La Princesse chargea Plaisir de ma Vie de faire rendre cette somme chez Tiran. Elle reprit d'autres habits , & vint auprès de l'Empereur. Tiran s'approcha d'elle. Alors elle lui dit : Tes mains ont pris possession de toute ma personne , & il n'y a rien en moi qui n'en conserve encore le souvenir. Pendant que Tiran lui répondoit , l'Empereur leur demanda de qu'oï ils parloient si bas. Seigneur , reprit la Princesse , je demandois à Tiran si une Fête si belle se passeroit sans Joûtes. Il m'a répondu qu'oüi à cause que les Turcs l'attendoient. Voilà la meilleure nouvelle que je puisse apprendre , répondit l'Empereur. Vous sentez-vous en état de partir , dit-il , s'adressant à Tiran ? Oüi , Seigneur , lui répondit-il , quand les Fêtes seront finies , & je menerai vos Médecins avec moi. Après cela ils s'entretenirent d'autre chose. Plaisir de ma Vie fit signe à Tiran qu'elle avoit à lui parler. Il vint à elle pendant que l'Empereur adres-

soit

218 HIST. DU GRAND CHEVALIER
foit la parole à d'autres , elle lui dit :
Vous avez perdu ce prix de toutes vos
peines que vous demandiez avec tant d'ar-
deur , & puis que vous en avez donné quit-
tance sans le recevoir , vous n'en avez
plus d'autre à prétendre ; si j'en suis la
Maîtresse , vous ne vous trouverez plus
en pareil cas. Je ne me veux plus mêler
des affaires d'un Chevalier qui a forfait
ainsi aux loix de l'amour , c'est à la
Veuve Reposée à vous protéger. Com-
ment , vous tenez entre vos bras pendant
toute une nuit une fille jeune , charman-
te , du plus haut rang , & elle en sort
comme elle y est entrée ! Vous devriez
mourir de honte. Il n'y a plus de femme
ni de fille qui puisse vous estimer. Allez
chez vous après le dîner de l'Empereur.
Voilà la clef de votre chambre que j'ai
fermée , lisez ce que vous y trouverez
écrit.

Tiran prit les clefs , sans avoir le tems
de répondre , parce que l'Empereur le
demandoit expressément. Quand il fut de-
vant lui , il lui ordonna de se mettre tout
seul à table , où toutes les Demoiselles le
serviroient , sans qu'aucune autre Dame
ou Chevalier pût lui rendre le moindre
service , pendant que toute la compagnie
étoit

étoit assise pour entendre le discours que lut un vieux Chevalier très-éloquent, & très-expérimenté sur tous les faits d'armes de Tiran. Toute la compagnie en fut si satisfaite, que l'on oublia aisément que l'on n'avoit point dîné. Cette lecture du vieux Chevalier dura cependant plus de trois heures. Après le dîner de Tiran, l'Empereur se mit à table avec tous les autres, placés suivant leur rang. Le repas fini, on fut au grand Marché, que l'on trouva rendu des plus belles tapisseries; & là on courut des Buffles qui étoient infiniment courageux; ce qui produisit un magnifique spectacle, qui fut suivi des danses & des intermedes convenables à la fête. Ces amusemens durèrent toute la nuit; l'Empereur ne voulut partir qu'au point du jour. Pour la Princesse, elle demuroit avec grand plaisir; car elle étoit avec Tiran, qui n'osoit pas trop lui parler, de peur que l'Empereur ne l'entendît. Il lui dit cependant à basse voix: La nuit dernière valoit mieux que celle-ci. Plaisir de ma Vie, qui l'entendit, lui répondit: Vous êtes plus fort en paroles qu'en actions.

L'Empereur voyant que le jour paroissoit, voulut que tout le monde vînt avec lui

lui reconduire le Général. Tiran comblé de l'honneur qu'il lui faisoit, vouloit l'accompagner à son tour ; mais le noble Empereur s'y opposa. Quand Tiran fut dans sa chambre, il ne douta pas que Plaisir de ma Vie ne lui eût écrit une Lettre dans le goût du discours qu'elle lui avoit tenu. Mais il ne trouva qu'une charge d'or, qui lui fit admirer la générosité de la Princesse. Plus touché de l'attention que du présent, il fit appeller Hyppolite, & le lui donna pour en avoir soin. Le lendemain à l'heure de la Messe tout le peuple accourut à la Fête. Tiran ne put trouver un moment pour remercier la Princesse de ce qu'elle lui avoit envoié, qu'après le dîner. Les Fêtes seroient trop longues à raconter. Elles étoient plus belles de jour en jour. Après le dîner on conseilla à l'Empereur d'aller dormir, parce qu'il s'étoit couché fort tard. Il y consentit ; & l'on convint que tout le monde se rassembleroit à l'heure de Vêpres. Les Dames s'en allant au Palais, Tiran s'approcha de la Princesse, & lui dit : Je n'ai point de termes assez forts pour exprimer ma reconnoissance & mon amour. Malgré tous ceux dont elle étoit environnée, elle lui répondit : Tu es mon Seigneur & mon

mon Maître, dispose absolument de moi. Ce que je t'ai envoié est peu de chose, mais tu n'as qu'à parler, le trésor n'est ouvert que pour toi. Tiran la remercia encore. Quand ils arriverent à la porte de la chambre de l'Empereur, qui s'enferma, aussi-bien que toutes les Dames, à la réserve de la Veuve Reposée, qui se tint sur l'escalier pour attendre Tiran, & qui avoit préparé tout ce que la méchanceté d'une femme peut inventer de plus noir; elle fut à lui en le regardant tendrement, dans le dessein de l'enflammer, & lui dit :

Seigneur, l'amour que je vous porte m'oblige à vous dire, que c'est avec chagrin que je vous vois courir à votre perte, & que moi seule je vous avertis des malheurs où vous vous précipitez. Mes avis sont plus clairs que les prédictions de l'Apocalypse, & je suis sûre que vous m'aurez obligation tout le tems de votre vie. Ainsi je pourrai vous faire voir ce soir même, d'un lieu où je vous placeraï, tout ce que je vous ai dit. Tiran l'assura qu'il seroit prêt à l'heure qu'elle l'ordonneroit. La Veuve le quitta promptement. Elle avoit fait accommoder la maison d'une vieille Dame qui voïoit sur le Jardin du Palais. Elle avoit eu soin d'y
faire

222 HIST. DU GRAND CHEVALIER
faire dresser un lit. La méchante Veuve
voiant l'heure convenable à son dessein ,
alla trouver Tiran , lui fit faire de nou-
veaux fermens , & le fit déguiser. Ils ar-
riverent tous deux dans la chambre qu'el-
le avoit fait préparer. Cette chambre
avoit une fenêtre très-haute , & où l'on
ne pouvoit atteindre sans échelle. Cette
fenêtre découvroit tout le Jardin. La
Veuve avoit fait placer un miroir vis-à-vis,
& un autre à l'opposite , au-dessous de la
fenêtre ; mais disposé de maniere que
par la réflexion du premier , on voïoit
dans le second tout ce qui se passoit dans
le Jardin. La Veuve enferma Tiran dans
cette chambre , & courut au Palais. Elle
réveilla la Princesse , en lui disant : Le-
vez - vous , Madame , l'Empereur vous
mande qu'il ne faut pas trop dormir après
le dîner , quand il fait chaud. Vous êtes
délicate, & vous pourriez vous en trouver
mal. Pour la mieux réveiller, elle ouvrit les
fenêtres de sa chambre. La Princesse ne
doutant point que ce message ne fût une
attention de l'Empereur , se leva, mit une
robe de brocard, & demeura la gorge nue,
& les cheveux épars. Alors la Veuve lui dit,
que les Médecins pensoient qu'elle feroit
bien de prendre l'air & de descendre au
Jardin.

Jardin. Nous nous y divertirons, ajouta-t-elle, j'ai un habit de la Fête-Dieu, & un masque qui ressemble au Jardinier; Plaisir de ma Vie le mettra, & certainement elle vous amusera. La Princesse descendit avec ses Demoiselles. Tiran la voioit dans le miroir s'asseoir auprès d'un bassin. La Veuve avoit si bien arrangé toute sa méchanceté, qu'elle avoit envoieé le Jardinier à la Ville de Pera, afin qu'il ne parût point dans le Jardin. Elle habilla Plaisir de ma Vie de l'habit qu'elle avoit fait faire. Pour elle, elle parut avec ses habits ordinaires. Tiran crut aisément voir le Jardinier; elle avoit une bêche sur l'épaule, dont elle fit semblant de travailler. Fort peu de tems après il la vit qui s'approchoit de la Princesse, & qui s'asseyant à ses côtés, lui prit les mains, les baïsa ensuite, lui manioit la gorge, & lui tenoit des propositions d'amour qui faisoient mourir de rire la Princesse, & & qui la réveillèrent à merveille. Le faux Jardinier lui mit ensuite la main sous la juppe. Plaisir de ma Vie contrefaisoit le jargon des Esclaves noirs, & disoit toutes les folies qu'elle étoit capable d'imaginer. La Veuve Reposée tournoit la tête du côté de la chambre où étoit Tiran, comme

comme si elle eût été indignée de ce qui se passoit. On ne peut concevoir dans quelle affreuse situation il se trouvoit alors. Il crut d'abord que les miroirs étoient charmés ; il les examina , & n'y trouvant rien d'extraordinaire , il voulut s'assurer si leur rapport étoit véritable. La Veuve n'avoit rien laissé pour monter à la fenêtre. Il en vint pourtant à la fin à bout , en dressant un banc le long du mur , & attachant au bareau un cordon qui retenoit les rideaux du lit. Alors il vit la Princesse , qui donnant la main au faux Negre , se laissoit conduire dans une petite cahutte , où Lauzette serroit en effet ses outils , & où il couchoit en été. Pendant que la Princesse & Plaisir de ma Vie s'amusoient à déranger tout dans la cahutte du Negre , la Veuve Reposée donnant un voile à une des filles de la Princesse , lui dit que pour continuer le jeu , il falloit que quand elle sortiroit , elle allât faire semblant de l'essuier par-dessous ses jupes. La Princesse , qui ne pouvoit soupçonner la malice diabolique de la Veuve , se laissa faire , & confirmoit par-là dans l'esprit de Tiran tout ce qu'on avoit voulu lui faire croire.

Tiran ne put soutenir plus long-tems
l'infamie

l'infamie apparente de ce qu'il voïoit , il tomba dans le plus violent défefpoir. Il s'étoit cru la veille élevé au plus haut degré de gloire & de bonheur , & il se voïoit précipité aux fonds des abîmes les plus profonds. Sa douleur étoit trop forte pour se plaindre. Il ne sortoit de son accablement , que pour pouffer de tems en tems des cris perçans.

La Veuve qui étoit revenuë à fa chambre , ne douta point lorsqu'elle entendit fes gémissemens , que son artifice n'eût réüffi. Elle lui voulut parler, mais il la pria de le laisser à fa douleur. Elle ne se rebuta pas , & lui dit : Quand je pense à l'affront que l'on vient de vous faire , je vous avoüe que je ne puis me consoler. Car enfin , quoi de plus insultant pour un Chevalier tel que vous , d'avoir si mal placé son affection ! Pour moi , je ne comprends pas comment j'ai pu faire une pareille nourriture. Seigneur , croïez-moi , consoléz - vous , comme ceux qui éprouvent les plus grands malheurs. Le Seigneur Tout-puissant , la véritable Trinité font témoins des chagrins que j'ai éprouvés , & de l'affliction que sa conduite m'a donnée. C'est un grand bonheur dans les adversités , lui répondit Tiran , que d'a-

voir des compagnons d'infortune ; mais c'est une consolation qui n'est point faite pour moi ; car mon malheur n'a point d'exemple. Votre amour ne peut se comparer au mien. J'ai éprouvé toutes les révolutions possibles dans un même jour ; j'ai vû offrir , & donner à un Negre ce que je n'ai pû obtenir par les plus importants services, & par le plus violent amour. Je suis l'homme le plus malheureux en amour qui respire ; je ne survivrai pas à ma douleur. Alors il se leva pour sortir , & la Veuve lui dit de se reposer encore quelque tems ; qu'il y avoit beaucoup de monde dans la ruë , & que pour rien , elle ne voudroit qu'on le vît sortir. Je vais , continua-t-elle , regarder à la fenêtre , & je vous avertirai quand vous pourrez sortir , fans m'exposer. Tiran se laissa tomber sur le lit , accablé de la plus vive douleur. La Veuve passa dans une autre chambre ; & croïant ne devoir plus rien ménager pour satisfaire sa passion , & pour profiter , s'il étoit possible , du dépit qui transportoit le Chevalier , elle se déshabilla promptement , & mit une chemise parfumée avec une simple robe de velours noir par dessus. En cet état , & aiant sa gorge toute découverte , elle s'approcha
du

du lit, sur lequel étoit Tiran; & sans aucune pudeur, elle lui dit : Vous seriez touché de pitié, si vous sçaviez tout ce que l'amour me fait sentir, ô brave Chevalier ! Combien ai-je adressé de prieres aux Saints pour votre santé, & pour votre conservation ! Combien ai-je fait d'aumônes, de macérations, & de jeûnes à cette intention ! J'ai souffert toute la peine, & la Princesse a été au moment d'en avoir le plaisir. Qui trouverez-vous qui vous aime plus que moi ? Moi, qui ai toujours été sage & fidelle à mon mari. Je suis emportée pour vous d'un amour effrené; & je trouve que vous n'avez pas de comparaison à faire entre une femme comme moi, qui vous suivra partout pour vous servir, & une fille pleine de fausseté, qui aime un vil Esclave, & qui ne peut être fidelle à son mari, puisqu'elle a trompé son pere & sa mere. On ne dira point que la Veuve Reposée se soit abandonnée à nul autre qu'à un Chevalier, digne de porter une Couronne. Quel tort ne vous feriez-vous pas dans le monde, si l'on sçavoit que vous eussiez épousé une fille telle que la Princesse ? Aimez, Seigneur, mais aimez qui vous aime, & ne pensez plus à qui vous méprise. Quoique cela ne soit

pas trop bien à dire , prenez-moi pour vous servir , moi qui vous aime plus que tout au monde. Sans regarder la naissance & les biens , ne pensez qu'à l'amour , l'honneur , la fidélité , & la constance. Madame , lui répondit Tiran , faites-moi la grace de ne me plus tourmenter. Je ne pense qu'à mourir , & je n'ai rien entendu de tout ce que vous m'avez dit. Puisque vous ne voulez pas m'aimer , reprit la Veuve , trouvez bon qu'au moins je me mette toute nue à vos côtés ; & sur le champ elle jeta sa robe. Tiran qui la vit en chemise , fut promptement du lit en bas , ouvrit la porte , & s'en alla plongé dans la plus profonde douleur , laissant la Veuve dans un pareil état. Il ne sçavoit quel parti prendre ; il se promenoit à grands pas. Ses yeux étoient baignés de larmes ; tantôt il marchoit , tantôt il se jettoit sur son lit. Il fut plus de trois heures dans cette agitation ; mais enfin il sortit seul de chez lui , fans que personne s'en apperçût.

Quand il fut à la porte du cruel Jardin , il vit le Negre , qui sur la porte de sa chambre mettoit des chausses rouges. Tiran regarda si personne ne l'appercevoit ; & le prenant par les cheveux , il le traîna

traîna dans la chambre, & lui coupa la tête. Après quoi il retourna chez lui, sans avoir rencontré personne. Tout le monde étoit sur la grande Place où la Fête se faisoit. Tiran fit alors cette priere. Dieu juste, qui punissez nos fautes, c'est à vous à me venger de cette criminelle Princefse : ce n'est pas à moi à la punir. Dis, fille ingrate, étois-je moins propre à satisfaire tes désirs, que ce misérable Negre ? Non, ce n'est point des feux de l'amour que tu as brûlé, jamais tu ne les as ressentis. Ses feux n'ont jamais pu inspirer une passion, si infame.

Pendant que Tiran s'épuisoit en regrets, & que l'Empereur se préparoit avec toutes les Dames pour se rendre à la Fête, il arriva un Courier qui lui apporta de mauvaises nouvelles du Camp. Le Duc de Macédoine, & le Duc de Pera, qui commandoient l'Armée, étoient plusieurs fois fortis du Camp pour former des entreprises ; mais rien n'incommodoit tant les Turcs que les écluses, par le moïen desquelles les Chrétiens inondoient la plaine où ils étoient campés. La tête des digues avoit été souvent attaquée, & l'on avoit perdu beaucoup de monde de part & d'autre ; mais pour deux Chrétiens, il y pé-

P 3 rissoit

230 HIST. DU GRAND CHEVALIER
rissoit trois cens Turcs. Il arriva mal-
heureusement un jour que les Turcs
marcherent avec quatre mille Fantassins ,
portans les outils nécessaires pour rom-
pre les digues & les écluses, A une lieuë
du Camp des Turcs étoit un Village dé-
peuplé & ruiné , où il y avoit une vieille
muraille. Toute l'Infanterie du Soudan y
vint pendant la nuit , & la Cavalerie se
cacha dans un bois , qui n'en étoit éloigné
que d'une demie-lieuë. Les Gardes vinrent
avertir les Généraux des postes que les En-
nemis avoient occupés. On tint un con-
seil , dans lequel il fut résolu d'une voix
unanime , que l'on prendroit les armes ,
& que l'on iroit au-devant des Turcs. Les
Coureurs rapportèrent que les Ennemis
vouloient couper la montagne. Les Chré-
tiens marcherent de ce côté, L'Infante-
rie de part & d'autre commença l'escar-
mouche , si long-tems & si vivement, qu'il
y eut bien du monde de tué des deux
côtés. Enfin sur le midi , les Turcs jette-
rent les outils qu'ils avoient apportés , &
prirent la fuite. Les Chrétiens les suivi-
rent pendant une demie-lieuë , jusqu'à un
défilé dont l'inondation avoit rendu le
passage dangereux. Les Turcs se rallierent
de l'autre côté. Leur Cavalerie avoit pris
les

les devants, & l'Infanterie qui faisoit l'arriere-garde, au nombre de cinq mille, se jetta dans le Village ruiné, qui ne se trouva que trop peuplé dans ce moment ; ils se posterent derriere le grand mur. Le Duc de Macédoine dit alors, qu'il ne lui paroissoit pas que l'on dût aller plus avant, & qu'il falloit être en garde contre les embuscades des Ennemis. Mais le Duc de Pera, piqué de jalousie sur le Commandement, lui répondit : Qu'il étoit novice à la guerre ; que la proposition qu'il faisoit étoit infame & deshonorante ; & que s'il avoit peur, il pouvoit prendre la fuite, & s'en aller trouver les Dames, avec lesquelles il seroit plus à son aise, & plus convenablement qu'à la tête des Troupes. Le Duc de Macédoine résolut de supporter patiemment ces reproches, afin de ne pas mettre de divisions dans les Troupes. Il ne put cependant s'empêcher de lui répondre. Duc de Pera, vous feriez mieux de ne rien dire, que de parler comme vous faites. Nous sommes connus l'un & l'autre des Troupes que nous commandons, & cela même n'est pas à votre avantage. Les Chevaliers & les Seigneurs les empêcherent de porter les choses plus loin. Ils étoient

232 HIST. DU GRAND CHEVALIER
d'avis contraire sur l'attaque : ce qui arrive toujours quand il y a plusieurs Commandans. A la fin il fallut marcher aux Ennemis ; car le Duc de Pera dit , que ceux qui voudroient s'en retourner , étoient les maîtres. Ainsi tout le monde le suivit. Ils trouverent les Turcs derriere ce mur , devant lequel il y avoit un petit fossé , qui obligea tous les Chevaliers de mettre pied à terre , & de les venir attaquer avec leurs lances ; car ils n'avoient point d'autres armes. Dans cette situation , le Sultan d'un côté , & le Grand Turc de l'autre , débouchèrent par la droite & par la gauche , & fondirent sur eux , dont ils tuerent un grand nombre , & firent beaucoup de prisonniers ; car aucun de ceux qui avoient mis pied à terre , ne se put sauver. Après cet avantage les Turcs s'en retournerent à leur Ville de Beaumont , & mirent leurs Prisonniers dans de fortes Prisons. Voilà quelle fut la nouvelle que reçut l'Empereur , en se disposant d'aller à la Place pour les Fêtes. La consternation fut générale , & l'Empereur dit que puisque la Fleur de Chevalerie étoit prise , on devoit s'abandonner à la douleur. Malheureuse Grèce , s'écria-t-il , après avoir été ravagée

ravagée par la guerre, tu vas changer de Maître. Ainsi les Fêtes se convertirent dans la plus grande douleur.

L'Empereur envoïa chercher Tiran, pour l'entretenir sur ces tristes nouvelles, & pour lui faire part des Lettres qu'il avoit reçûes. Quand le Valet de chambre fut à la porte, il entendit qu'il se plaignoit ainsi : O fortune ! pourquoi m'as-tu rendu témoin de mon malheur ? Que ne m'as-tu plutôt fait mourir ? Ah ! Princesse de l'Empire Grec, deviez-vous être la proie d'un Maure, d'un infame ennemi de notre sainte Foi Catholique ? O malheureuse Veuve ! Pourquoi t'ai-je connue, toi qui est la cause de mon malheur, & de ma perte ? Le Valet de chambre de l'Empereur ne comprit rien à ces paroles ; & pour exécuter les ordres qu'il avoit reçûs, il cria à travers la porte, car elle étoit fermée : Seigneur, il ne faut pas se désespérer, un Chevalier ne doit point s'affliger, comme vous le faites, des choses que Dieu a permises, il faut soutenir l'adversité comme le bonheur. Ne sçavez-vous pas qu'ils se succedent les uns aux autres ? Vous désirez la mort, c'est une douleur aveugle qui vous donne ce conseil. Tiran demanda quel étoit celui qui le

vouloit

234 HIST. DU GRAND CHEVALIER
vouloit consoler. Il se nomma , & lui dit
tout de suite , que l'Empereur. le prioit
de le venir trouver. Tiran ouvrit sa por-
te , & lui dit les yeux baignés de larmes :
Mon ami , je te prie de ne point par-
ler de l'état où tu m'as trouvé : Va , dis
à sa Majesté que je te suis.

Le Valet de chambre qui croïoit que
la douleur de Tiran venoit des mauvaises
nouvelles , rendit compte à l'Empereur
de l'état où il l'avoit trouvé. Tiran prit
un manteau sans aucun ornement , avec
les chausses de même couleur & son épée
dans la main ; il passa dans le Jardin &
monta au Palais. Il entra dans la gran-
de salle où il trouva tout le monde ex-
trêmement affligé , au point que personne
ne lui pouvoit parler.

Le triste Général passa dans une cham-
bre où il vit la Princesse évanouïe , en-
tourée des Médecins ; son cœur en fut at-
tendri , il ne put s'empêcher de s'écrier :
Grand Dieu , est-ce parce qu'elle ne peut
plus conserver la dignité de son rang que
tu veux lui ôter la vie ? La laisserez-vous
périr ainsi , vous autres ? Pourquoi faut-il
que cette horrible image soit sans cesse
présente à mon souvenir ! Les Médecins
croïoient qu'il ne parloit ainsi , qu'à cause
de

de la mauvaise nouvelle, pendant que lui n'attribuoit la douleur de tout le monde qu'à la maladie de la Princesse. En se retournant il apperçut l'Impératrice qui avoit arraché tous les voiles de sa tête & déchiré ses habits, de façon qu'on lui voioit toute la gorge; elle étoit environnée de ses Demoiselles toutes dans le plus cruel état, & disoit en jettant de hauts cris : Nous voici donc esclaves sans ressource ! Qui pourroit à présent nous délivrer ? D'un autre côté il apperçut l'Empereur par terre & sans aucun mouvement ; sa douleur le suffoquoit, sans qu'il eût la force de parler. Il fit signe à Tiran d'approcher, & lui donna les Lettres à lire. Tiran après les avoir luës, dit que les affaires alloient plus mal qu'il ne l'avoit pensé. Cependant, continua-t-il en s'adressant à l'Empereur, V. M. devrait moins s'affliger; il est d'une grande ame de soutenir les revers; la fortune n'est pas toujours contraire; le Ciel nous donnera une autre fois la Victoire. Dans ce moment la Princesse ouvrit les yeux, & la connoissance lui étant revenuë, elle pria Tiran de s'approcher; ce qu'il fit, après en avoir obtenu la permission de l'Empereur. Alors la Princesse fit asseoir
Tiran

Tiran à côté d'elle, & lui dit : Tu es ma seule espérance, si il est vrai que tu m'aimes comme tu me l'as prouvé : Puissions-nous voir la perte de tant de Ducs & de Seigneurs réparée, & la liberté renduë à ceux qui sont dans les fers ! Sans l'amour que j'ai pour toi, je serois morte de douleur.

La Princesse n'eut pas le tems d'en dire davantage. Il arriva deux hommes qui fuïoient du Camp. Ils raconterent fort au long la perte qu'ils avoient faite & la mésintelligence du Duc de Macédoine & du Duc de Pera ; qu'il y avoit cinq mille Chevaliers à l'Eperon d'or de tués ou de pris, sans compter ceux qui n'étoient pas connus. A ce nouveau récit, les pleurs & les cris recommencerent plus fort qu'au paravant. L'Empereur dans un état difficile à décrire, dit : Ce n'est point la mort que je crains, c'est la maniere de finir. O infortunés Chevaliers ! les maux que vous souffrez me percent le cœur : mais j'en serois encore plus affligé, si je ne vous les avois point annoncés ; vous avez été plus braves que sages, & vous n'avez pas suivi les avis que je vous ai donnés ; vous avez causé votre malheur & le mien ; attendez-vous donc à ne jamais me revoir,
&

& soutenez votre captivité avec courage, puisque c'est votre mauvaise conduite qui vous l'a attirée. L'Empereur se leva ensuite, & tenant ses mains sur sa tête, il passa dans une autre chambre. Quand la Princesse le vit en cet état, elle fut si touchée, qu'elle tomba encore évanouie. Le premier Médecin dit: Pour moi je la crois morte; voici la troisième fois qu'elle perd connoissance, & je ne lui trouve point de pouls. Tiran qui entendit ces paroles, s'écria: O mort, que tu es cruelle, d'enlever ceux qui ne te désirent point, & de refuser ton secours à ceux qui t'invoquent! A ces mots il tomba de sa hauteur sans connoissance, de façon qu'il se blessa cruellement à la même jambe qu'il avoit déjà eu cassée. Les Médecins le crurent mort. On courut promptement apprendre cette nouvelle à l'Empereur, qui dit: Tous ceux de sa famille sont tués ou pris; du moins celui-ci me restoit, je comptois sur lui pour délivrer par ses belles actions, ses proches & ses amis. A ces mots, il vint auprès de Tiran, & trouvant sa fille presque morte: Dieu, dit-il, auquel irai-je! Il fit porter la Princesse dans son lit, & Tiran dans une belle chambre, on le déshabilla promptement;

les

les Médecins lui raccommoient la jambe , & tout cela se passa sans qu'il donnât signe de vie ; il fut trente-six heures en cet état. Après quoi il demanda comment il se trouvoit où il étoit. Hyppolite lui répondit qu'il y avoit deux jours qu'il leur causoit une inquiétude affreuse, qu'il étoit sans connoissance , & qu'il n'avoit rien pris de ce que les Médecins avoient ordonné. Je ne veux rien prendre, répondit Tiran , je ne souhaite que la mort. Il demanda des nouvelles de la Princesse. Hyppolite lui dit qu'elle se trouvoit mieux. Je le crois bien , répondit-il , son mal ne devoit pas être considérable , elle a eu tant de plaisirs il n'y a pas long-tems ; cependant je crois qu'à présent elle n'est pas trop contente. Après tout , elle n'est pas la première & ne sera pas la dernière. Non le malheureux Ixion sur sa rouë n'est pas plus à plaindre que moi. Quelle douleur de ne pouvoir se plaindre de ses maux ! L'Empereur , l'Impératrice & leur suite vinrent alors dans sa chambre lui demander de ses nouvelles. Mais il ne répondit rien. Tout le monde fut très-étonné de ce qu'il ne fit pas même l'Empereur ni les Dames. Toujours en proie à sa douleur , il dit :
Je

Je suis le plus infortuné des hommes, j'éprouve les plus cruelles disgraces de l'amour, sans aucune espérance de soulagement ; mes procédés ne méritoient pas une pareille récompense. Tout ce qui m'afflige, est de sçavoir la victoire entre les mains des Turcs. Je prévois la destruction des Grecs, ils sont punis des maux qu'ils n'ont point commis. C'est un grand malheur que de ne pas sçavoir mourir. Puis s'étant fait donner un Crucifix, il lui adressa ces paroles avec des soupirs & des larmes : O Seigneur, je sçai que vous connoissez mes péchez, daignez me les pardonner, ô Dieu éternel ! placez-moi au nombre des Elûs. Ensuite joignant les mains & baissant la Croix il dit : O Jesus-Christ, Fils de Dieu tout-puissant ! je meurs par amour ; & toi, Seigneur, tu as bien voulu souffrir & mourir par amour pour nous : Et moi j'ai souffert par la vûë d'un Maure noir. Toi seul peux comparer tes douleurs aux miennes ; ta sainte Mere étoit au pied de la Croix, souffrant un extrême douleur ; & moi j'étois, une corde à la main, avec deux miroirs qui me représentoient le plus cruel objet que j'aie jamais vû, que jamais aucun Chrétien ait rencontré.

Quel

Quel est donc celui qui peut comparer ses peines avec les miennes ? Sois touché, Seigneur, de tout ce que je souffre, & ne me punis pas davantage : pardonnez-moi, comme au saint Larron & à la glorieuse Magdelaine.

L'Empereur étoit dans la chambre avec le Cardinal & beaucoup d'autres Gens d'Eglise. Tous étoient dans l'admiration des choses pathétiques que Tiran disoit, & tous le regardoient comme un bon Chrétien. Il se confessa au Patriarche qui lui donna l'Absolution. Après quoi il se leva un peu sur son lit, & continua ainsi : Bons & pieux Auditeurs, écoutez-moi, regardez quel est l'excès de ma tristesse ; voiez quelle est la source de ma douleur. Consolez-vous, mes parens & mes amis, je touche à la fin de ma triste & malheureuse vie. Tournant alors les yeux du côté de la Princesse, il lui dit : Je meurs, je vous laisse mon cœur, & je recommande mon ame à Dieu. Jamais aucun autre Chevalier n'est mort de douleur ; aussi jamais on n'a pû comparer leur déplaisir au mien. L'Empereur & tous les Spectateurs pleuroient & s'affligeoient de sa mort, à cause de son mérite & de ses vertus ; mais plus encore par le besoin que

que l'on avoit de lui. Ensuite il tourna la tête du côté de l'Empereur, & lui dit : Seigneur, reçois mon ame, elle veut quitter ce misérable corps. O malheureux que je suis ! la lumière m'abandonne. Rends-moi témoin, Seigneur, de ta brillante gloire. Le moment approche auquel je vais vous quitter. Vous voulez me consoler ; mais une Dame m'a tué, car mon mal n'est rien. Seigneur, s'adressant à l'Empereur, qui combattit pour vous, à présent que vos meilleurs Chevaliers sont tués ou pris, & que Tiran qui vous étoit le plus attaché, va mourir ; lui qui vous aimoit plus que tous les Princes de la terre ? Une seule chose m'afflige, c'est de n'avoir pas fini la guerre : Je n'ai jamais pensé qu'à vous servir & à étendre les bornes de l'Empire Grec ; cependant si j'ai pu vous offenser, je vous en demande pardon. Et vous Princesse, à qui tout le monde doit être soumis, j'ai toujours été prêt à vous défendre contre tous ceux qui vous auroient offensée : Mais je ne puis dire autre chose, sinon que jamais il ne fut de douleur égale à la mienne. Après cela s'adressant à toutes les Dames, il leur dit : Quoique je n'aie point eu occasion de vous prouver mon

Tome II.

Q zèle,

242 HIST. DU GRAND CHEVALIER
zèle, je vous prie de conjurer le Sei-
gneur tout-puissant de me pardonner.
Après quoi il baissa la tête & se mit à
pleurer amèrement, en attendant la mort.
Pour Hyppolite, il lui dit : Voi, mon fils,
où aboutissent toutes les choses de ce
monde ! Voi en quel état je suis ; & re-
marquant que la douleur d'Hyppolite
l'empêchoit de répondre, il ajouta : Ne
pleure pas, je vais te recommander à
l'Empereur ; & se tournant vers lui, il lui
dit : Seigneur, vous sçavez quel a été
mon zèle pour vous servir, trouvez bon
que je vous demande pour toute grace de
prendre sous votre protection mes parens,
mes amis & tous ceux qui m'ont servi.
L'Empereur l'assura malgré le serrement
de cœur qui le suffoquoit, que sa volon-
té seroit exécutée. Alors la tête de Ti-
ran tomba de dessus le chevet, il ferma
les yeux, & parut dans un profond som-
meil, que l'on prit pour celui de la mort.
Hyppolite s'écria : Ah! mort, en quel état
me laisse-tu ! Tous les gens étant accou-
rus, Hyppolite s'écria de nouveau : Si ce
Chevalier meurt, toute la Chrétienté
est perduë ; & poussant de grands cris, il
dit : Seigneur Tiran, pourquoi ne vou-
lez-vous pas entendre les pleurs & les re-
grets

crets de tous ceux qui vous sont attachés ? Tiran lui répondit : Qui m'appelle ? C'est le malheureux Hyppolite , repliqua-t-il, que vous mettez au désespoir. Quelque malheureux que vous croiez être, ne cherchez point la mort , c'est la dernière des choses terribles : Voiez le Seigneur d'Agramont qui veut vous parler. A ce nom, Tiran ouvrit les yeux avec beaucoup de peine , & lui dit : Qu'il étoit venu pour le voir expirer , & que cette peine se joignoit à celle de n'avoir pas obtenu ce qu'il méritoit , & qu'il les prioit de partager entre eux ce qu'il laissoit. Alors avec bien de la peine , il tendit la main à ses parens & à ses domestiques. Sa voix étant déjà fort altérée , il dit en baisant encore le Crucifix : Seigneur , je te remercie de me laisser mourir devant mes parens & mes domestiques , l'Empereur , l'Impératrice & la Princesse leur fille : Je te prie de me pardonner , de te contenter des peines de mon corps , & de placer mon ame parmi tes Saints dans la gloire du Paradis. Se tournant ensuite du côté de ses parens , il leur dit : Qu'est devenue la fleur de la Maison de Breragne & de la Roche-Salée ? Je vous quitte , la cruelle mort ne me permet plus de remuer

244 HIST. DU GRAND CHEVALIER
la tête. O Diofébo , Duc de Macédoine ;
& toi , Vicomte de Branche ! je vous quitte
& je vous dis un triste adieu ; vous êtes
prisonniers pour l'amour de moi ; vous
êtes au pouvoir des Infidèles , & sans moi
vous seriez dans votre Pais. Qui pourra
vous tirer de captivité ? mon malheur
m'a séparé de vous. O Diofébo ! Quelle
sera ta douleur , quand tu sçauras que je
meurs pour avoir été trompé par celle qui
n'a point eu de pitié de moi. L'Empereur
m'a promis d'avoir soin de vous. Je de-
mande que mon corps soit embaumé ,
porté en Bretagne , & remis aux bons
Chevaliers. Je veux que mes Armes & la
Chemise que j'ai portées dans les combats,
soient mises sur mon Tombeau , dans l'E-
glise Cathédrale , avec les quatre Ecus
que j'ai gagnés dans un combat corps à
corps contre les Rois de Frise & d'A-
pollonie , les Ducs de Bourgogne & de
Baviere. Si on peut l'éviter , je prie que
l'on ne montre mon corps ni à mon pere,
ni à ma mere. Je veux encore que l'on
mette sur mon tombeau une Tête de Né-
gre avec ces mots : *Elle donna la mort à
Tiran le Blanc*. Après quoi il pria tout le
monde de ne lui plus rien dire. Sa douleur
étoit si forte , que les Médecins ne pou-
voient

voient la soulager. L'Empereur & toute la Cour étoient au désespoir. Personne ne pensoit à prendre aucune nourriture. On n'envisageoit qu'une prochaine captivité, car on n'avoit d'espérance qu'en Dieu & en Tiran. Le voiant dans cet état, le désespoir s'emparoit des esprits. Ils sortirent tous de la chambre du malade. Les Médecins lui ordonnerent plusieurs choses, qui toutes ne servirent à rien.

Il vint une Juive sur le bruit de son mal qui se présenta devant l'Empereur, & lui dit avec hardiesse : L'attachement que j'ai pour V. M. m'oblige à paroître devant elle. Votre situation me touche, & je crains de vous voir perdre vos Etats sur la fin de vos jours. Je n'ignore pas que toute votre ressource est dans la vie du brave Chevalier Tiran le Blanc. Tous les Médecins l'on abandonné. Moi seule j'entreprends de le guérir, me soumettant à la mort & à toutes les peines qu'il vous plaira de m'imposer, si je ne lui rends pas la santé. Il a du courage, & certainement il prendra le dessus. Voici ce qu'il faut faire ; continua-t-elle : Faites assembler beaucoup de gens armés ; qu'ils fassent semblant de se porter des

Q₃ coups

246 HIST. DU GRAND CHEVALIER
coups d'épées & de lances qu'ils pareront
avec des écus. Quand il se réveillera au
bruit des armes & des Combattans, il
faut lui dire que ce sont les Turcs qui
sont dans la Ville, & qu'il n'a point d'au-
tre parti à prendre que celui de la fuite.
La honte qu'il aura de fuir le fera lever
sur le champ.

L'Empereur consulta les Médecins sur
cette idée, & tous l'approuverent. Les
cris furent si forts avant que d'arriver à la
Chambre de Tiran, qui les entendit,
qu'il demanda à la Juive qui étoit au
chevet de son lit, ce qui les pouvoit
causer. Elle lui répondit : Levez-vous,
Seigneur, ce sont les Turcs qui se sont
emparés de la Ville, & qui viennent pour
se venger de vous. Comment, répon-
dit-il, les Turcs sont si près de moi ? Le-
vez-vous, repliqua-t-elle, & regardez
par la fenêtre, vous verrez combien le
danger est prochain. Tiran se fit donner
des habits & mettre plusieurs bandes au-
tour de sa jambe, il s'arma le mieux qu'il
put. Il monta à cheval, & suivi de plu-
sieurs, il marcha avec une si grande va-
leur, que presque tout son mal se dissi-
pa. L'Empereur & les Médecins lui con-
seillèrent de prendre quelque chose pour
réparer

réparer ses forces; il consentit à tout. Après quoi on ne lui fit point mystère de ce qui s'étoit passé, ni du motif que l'on avoit eu. Dieu soit loué, dit alors Tiran, de m'avoir rendu la vie, après me l'avoir ôtée. Avant que Tiran se levât la Princesse qui n'étoit point avertie de ce qu'on alloit faire, s'étoit mise à genoux dans son cabinet devant une image de la Vierge, & avoit dit en baisant la terre : O Reine, mere des Anges, Souveraine, pleine de bontés, exaucez-moi, & me prenez en pitié ! Toutes mes espérances se sont évanouïes : j'invoque la mort, c'est le seul remède qui me reste : Si je perds mon Seigneur que j'aime plus que ma vie, je veux que tout le monde sçache qu'au même instant je mourrai moi-même. Alors elle prit un couteau qu'elle cacha dans les plis de sa robe en attendant cette cruelle nouvelle, & dit : Il vaut mieux que je me tue, que d'être à la merci des Turcs. J'ai recours à toi, Avocate des pécheurs, pour conserver mon ame & mon corps.

Quand Hyppolite vit que Tiran étoit habillé, & qu'il demandoit ses armes, il courut promptement à la chambre de la Princesse, & lui dit : Madame, con-

Q 4 solez :

248 HIST. DU GRAND CHEVALIER
solez-vous, livrez-vous à la joie. Ce
changement subit faisoit tellement la Prin-
cesse, qu'elle se laissa tomber par terre.
Hyppolite lui raconta tout ce qui venoit
de se passer. Elle en eut tant de plaisir,
qu'elle le baïsa au front, & versa des
larmes de joie. Hyppolite entendant le
bruit qui se faisoit, quitta la Princesse,
pendant qu'elle passa dans la chambre
de sa mere. Toutes les Dames se mirent
aux fenêtrés, & virent Tiran qui revenoit
avec l'Empereur. Tout le monde n'étoit
occupé que de la santé du Général. En
passant sous la fenêtré de la Princesse, il
baïssa la viziere de son casque, & mit
ses deux mains devant son visage. L'Im-
pératrice demanda à Carmésine pour-
quoi il avoit fait une telle action qui ne
se pratiquoit que pour marquer le mé-
contentement d'amour. La Princesse lui
répondit qu'elle l'ignoroit. Lorsqu'ils fu-
rent à la porte du Palais, l'Empereur mit
pied à terre, & voulut, mais inutile-
ment, empêcher Tiran de s'en aller chez
lui. Ce fut en vain qu'il lui dit, qu'il se-
roit beaucoup mieux servi au Palais. La
Princesse ne put comprendre pourquoi
il avoit refusé une chose qu'il avoit au-
tant désirée, & le geste qu'il avoit fait
en

en passant devant elle , lui faisoit aussi faire beaucoup de réflexions. Tiran de retour chez lui , fit venir Hyppolite & le Seigneur d'Agramont. Il les pria de faire promptement armer dix Galeres , ce qu'ils firent. Après son dîner , il mit tout en ordre pour son départ. Il fit partir tout ce qu'il avoit de Troupes pour se rendre par mer au Château de Malvoisin, Sur le soir les Médecins l'aïant quitté , & rendu compte à l'Empereur de sa santé , la Princesse qui brûloit d'envie de l'aller voir , conjura Plaisir de ma Vie & la Demoiselle de Montblanc de l'aller trouver , & de lui peindre l'état affreux , où son inquiétude la réduisoit , en l'assurant qu'elle avoit une si grande envie de le voir , qu'elle obtiendrait de l'Empereur d'aller avec lui dans sa maison.

Un Page qui vit arriver ces Demoiselles , courut avec beaucoup de joie & d'empressement en avertir son Maître , qui lui dit de se tenir à la porte , & de leur dire qu'il se portoit bien , mais qu'il dormoit , & qu'il avoit grand besoin de sommeil. Le Page exécuta ses ordres.

Les Demoiselles aïant rendu compte de leur commission à la Princesse , elle fit si bien qu'elle engagea l'Empereur , & l'Impératrice

256 HIST. DU GRAND CHEVALIER
pératrice à lui aller rendre visite. Tiran
qui en fut averti , chargea deux Pages de
ce qu'ils avoient à faire. Quand l'Empe-
reur fut à sa porte , un des deux Pages lui
dit , qu'il croioit que sa Majesté ne vou-
droit pas entrer , parce que Tiran dor-
moit ; ce qu'il y avoit long-tems qui ne
lui étoit arrivé ; que même il avoit une
grande sueur , & qu'il faudroit seulement
laisser entrer un Médecin , qui ne l'éveil-
lât point. Tiran se mit dans son lit , après
avoir fait mouiller un drap , & s'être rou-
gi le visage , il fit semblant de dormir.
Le Médecin entra , & vint dire à l'Empe-
reur , qu'il feroit mal de l'éveiller , que
le lendemain il seroit en état de recevoir
l'honneur de sa visite. La Princesse étoit
au désespoir de ne point voir Tiran. Mais
elle fut obligée de suivre l'Empereur.
Dès que Tiran se vit seul , il fit promt-
ement embarquer son équipage , & lui-
même seroit parti à minuit ; mais tout le
monde n'étoit pas embarqué. Au lever du
Soleil , l'empereur entendit les Trompet-
tes qui sonnoient le départ des Galeres ,
& le Seigneur d'Agramont vint de la part
de Tiran , pour lui dire qu'il s'embar-
quoit pour se rendre au Port de Trasimé-
ne , & que de-là il iroit à Malvoisin , où
les

les Troupes devoient arriver par terre. L'Empereur lui répondit qu'il le remercioit de la bonne nouvelle qu'il lui apportoit, & qu'il remercioit le Ciel d'avoir rendu la santé à Tiran, puisqu'il étoit en état de partir; ce qu'il desiroit le plus au monde, après le salut de son ame; & que l'espérance qu'il avoit en lui, lui faisoit oublier tous ses maux passés. Et comme je crois, continua-t-il, qu'il sera le repos de ma vieillesse, je le veux regarder comme mon fils. Dites-lui que je lui garde une récompense proportionnée à ses services,

Le Seigneur d'Agramont prit congé de l'Empereur, après lui avoir baisé la main; & passant dans la chambre de l'Impératrice, où étoit la Princesse, il reçut leurs ordres. L'Impératrice ne put voir partir Hyppolite sans verser des larmes. Elle ne fut pas moins affligée que la Princesse. Elles ressentoient chacune leur mal. Mais la Princesse étoit inconsolable, en pensant que Tiran étoit parti sans lui rien dire.

Pour sçavoir si cette nouvelle étoit véritable, elle courut chez l'Empereur, qui la lui confirma. Et comme elle n'avoit d'autre moyen de revoir son Amant, elle conjura l'Empereur d'aller sur ses Galeres.

252 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Galères. L'Impératrice n'eut pas de peine à se joindre à la Princesse. L'Empereur étoit arrivé avant elles. Il recommanda à Tiran les intérêts de l'Empire , & le combla d'éloges & de promesses. Cependant les Matelots le prièrent de retourner promptement à terre , parce qu'ils voioient un orage qui s'approchoit. La Princesse étoit au désespoir de n'avoir pas été sur la Galere avec l'Empereur. Elle auroit vû son Amant , & lui auroit parlé. La Mer devenoit trop grosse , pour qu'on lui permît de s'embarquer , & l'Empereur n'y auroit jamais consenti. Elle ne scût donc que pleurer & soupirer , en conjurant Plaisir de ma vie d'aller sçavoir pourquoi Tiran partoit ainsi , sans lui rien dire ; pourquoi il avoit mis les mains sur son visage , en la voiant , & pour quelle raison il n'avoit pas voulu demeurer au Palais.

Plaisir de ma Vie comprenant l'intention de sa Maitresse , se mit dans une Chaloupe avec Hyppolite , qui laissa l'Impératrice dans la douleur la plus amere. Tiran reçut assez froidement Plaisir de ma Vie ; mais il lui parla de façon , qu'il consentit à l'écouter , & qu'elle lui dit :
Vous êtes trop généreux pour me traiter
comme

comme vous faites. Je vous avertis que vos procédés me mettent au désespoir. Malgré les traverses que vous avez esfuïées, la fortune vous a donné les moïens de satisfaire votre amour. Mais vous avez mieux aimé souffrir & pleurer. O cruel Chevalier ! Où sont à présent les prieres que tu m'as faites si souvent pour être heureux, en me disant que ta vie, & ta mort étoient en ma disposition ? Où sont les larmes que tu as si souvent répandues ? Se peut-il qu'un aussi brave Chevalier réduite à une telle extrémité une aussi grande Princesse ! Le crime du peché de Caïn est moins punissable, que l'indignité avec laquelle tu abandonnes ton épouse. Donnez-lui la vie ou la mort, l'un & l'autre dépendent de vous ; mais au moins, daignez la voir. Ces dernieres paroles furent entrecoupées de sanglots, & Plaisir de ma Vie ne put en dire davantage. Tiran lui répondit tout bas, dans la crainte d'être entendu: Quel est celui qui peut me consoler dans le triste état où je suis ? La mort seule est mon unique remede ; puisque seule elle peut m'ôter les idées du Jardinier Negre. Je souffre, & je n'ose en dire la raison, surtout à vous, fille ingrate, qui avez consenti à tout ce qui me tuë,

&

254 HIST. DU GRAND CHEVALIER
& qui me prouvez, que les étrangers ne
doivent se fier à personne. Je ne désire
que la mort, & mon amour n'est pas pour
cela diminué. Mes sentimens sont purs,
Il n'en est pas de même des siens; rien
n'égale leur noirceur. Mais pourquoi fei-
gnoit-elle d'agréer mon attachement :
Pourquoi me parloit-elle si bien ? Etoit-
ce pour me rendre le cruel témoin d'un
baïser donné par l'infame à Lauzette, à ce
monstre, avec toute la tendresse que l'a-
mour peut inspirer ? Etoit-ce pour au-
gmenter l'horreur que j'éprouvois par le
spectacle des caresses qu'elle lui faisoit au
sortir de sa cabanne ? Etoit-ce pour y
mettre le comble qu'elle se fit esluier au
sortir des bras de ce digne Amant, avec
le voile de la Veuve Reposée ? Tu n'es
point complice de toutes ces horreurs. Si
je t'avois vuë dans le Jardin avec elle, ma
fureur n'auroit pu supporter ta présence.
Je t'aurois déjà précipitée dans la mer.
Va-t'en, au nom de Dieu, laisse-moi ;
abandonne-moi à ma rage, & à ma ja-
lousie. Je parts, parce que j'en crains la
violence. L'infame Negre en a déjà res-
senti les effets. Peut-être ne serois-je pas
toujours le maître de lui donner des bor-
nes. Car enfin, je sens que je l'aime, que
je

je l'adore toujours, cette ingrate Princesse, toute indigne qu'elle en est. Puisse une mort prompte terminer mes peines ! Puisse la mer jeter mon corps à ses pieds : ce corps d'un Chevalier qu'elle a fait son époux, & qui l'a tenuë dans ses bras. Puisse-t-il recevoir par ses soins les derniers devoirs ! A ces mots, la douleur lui étouffa la voix.

Plaisir de ma Vie instruite par ce détail de ce qui causoit son désespoir, aiant eu le tems de se remettre de sa surprise, prit la parole, & lui dit : Seigneur, comment est-il possible que vous soiez resté un seul moment dans l'erreur où vous êtes, & que vous aiez pû faire une telle offense à la vertu la plus pure, & à l'amour le plus tendre ? Votre cœur ne devoit-il pas démentir les apparences trompeuses, par lesquelles l'infame Veuve Reposée vous a sans doute fait illusion ? C'étoit moi que vous avez vuë sous les habits & sous un masque semblable à ce malheureux Negre. C'étoit cette abominable Veuve qui l'avoit fait faire. C'étoit elle qui avoit imaginé ce fatal déguisement, & qui nous proposa elle-même ce badinage, qui a pour vous, & pour nous des suites si funestes. Tiran refusoit d'ajouter

256 HIST. DU GRAND CHEVALIER
ter foi aux paroles de Plaisir de ma Vie,
il vouloit avoir des preuves qu'elles é-
toient véritables. La Demoiselle lui ré-
pondit en riant : Seigneur, je consens de
demeurer ici , & qu'Hyppolite aille voir
s'il ne trouvera pas sous mon lit les habits
& le masque du Jardinier. Si par hazard
ils n'y sont pas , faites-moi jettér à la mer.
Tiran frappé de ce discours, envoïa Hyp-
polite pour s'assurer de ce fait , & lui re-
commanda de faire diligence , & de re-
venir promptement, parce que la mer gros-
siffoit à chaque instant. Hyppolite partit
sur le champ , mais à son retour , il trou-
va le tems si gros , qu'il ne put jamais a-
border la Galere , ni Plaisir de ma Vie
en descendre pour retourner à terre. Ce-
pendant avec une corde, on tira à bord
le paquet que l'on avoit fait des habits
& du masque. Tiran reconnut alors la
méchanceté de la Veuve Reposée , & il
jura publiquement que d'abord qu'il se-
roit débarqué , il la feroit brûler vive
devant l'Empereur , ou qu'il la traiteroit
du moins comme il avoit traité le Negre.
Ensuite il conjura Plaisir de ma Vie d'ob-
tenir de la Princesse son pardon. Elle le
lui promit. Cependant le gros tems aug-
mentoît toujours. Ceux qui voïoient Hyp-
polite

polite dans son petit Bâtiment, le recommandoient à Dieu. Mais enfin il lui fit la grace de regagner la terre. Le vent devint si fort, que les cables des Galeres se rompirent, & qu'elles prirent le large. Deux échoüerent. Tout le monde se sauva; mais les Bâtimens se briserent. Des trois autres Galeres, il y en eut une qui alla échoüer auprès d'une petite Isle; mais la Galere de Tiran, & celle qui l'accompagnoit, furent emportées en pleine mer; la violence du vent ne permettoit de faire aucune manœuvre, ni de se servir des rames; & bien-tôt il leur eût été impossible de l'entreprendre. Leurs voiles furent déchirées, les mats brisés, & les gouvernails emportés par un furieux coup de mer. Tiran vit périr à ses yeux l'autre Galere sans la pouvoir secourir, & sans en pouvoir sauver un seul homme. La sienne résista un peu plus long-tems, cependant elle commençoit à faire eau. Tout l'équipage étoit en pleurs, & chantoit le *Salve Regina*, non sans s'être confessés l'un à l'autre & sans avoir demandé pardon à Dieu. Plaisir de sa Vie étoit sur un lit plus morte que vive: Tiran la consoloit du mieux qu'il pouvoit. Mais à la fin il se mit à genoux, & demandant pardon de ses péchés, il

258 HIST. DU GRAND CHEVALIER
prononça ces tristes plaintes : O Dieu
tout-puissant , voiez en quel état je suis
réduit ; je vais périr dans la mer , moi
que les Turcs n'ont pû faire succomber.
Pourquoi m'avez-vous fait éviter la mort
dans le cruel combat que j'ai eu contre le
Seigneur de Villermes ? Mais enfin je vous
louë , ô mon Dieu , de me punir ainsi
de mes péchés. Je suis moins allarmé pour
moi que pour cette Demoiselle qui ne
souffre que par rapport à moi. O Titan,
la mort va trancher tes jours , toi qui
crois que personne ne pouvoit te vain-
cre ! O Princesse , le Phenix du monde ;
plût à Dieu que tu fusses ici , non pour
partager le péril , mais pour recevoir
mes derniers soupirs , & m'accorder le
pardon de mes injustes soupçons , quoi-
qu'ils m'aient été suggerés par la plus
noire méchanceté ! Je voudrois encore
vivre assés de tems pour te punir , mal-
heureuse Veuve , de toutes les noirceurs
que tu as commises sans craindre ni Dieu
ni les hommes ; elles sont la cause de
notre perte & de la destruction de l'Em-
pire Grec. O grand Empereur , en quel
état vous réduira ma mort ! Et vous , bra-
ves Chevaliers de ma Maison , qui pour-
ra vous secourir & rompre vos fers !
Alors La

La tempête dura deux jours & une nuit ; à la fin du troisiéme jour , on apperçut une côte que les Matelots reconnurent avec étonnement pour être celle d'Afrique. Ils ne pouvoient concevoir comment ils avoient traversé l'Archipel sans aller se briser contre les Isles & les rochers dont cette mer est remplie. Cependant la violence du vent continuoit toujours , il les pouffoit vers une côte escarpée dont la vûë redoubloit encore leur craintes.

Un nouvel accident augmenta leur péril , le Pilote fut tué par la chute d'une poullie qui lui tomba sur la tête. L'équipage sans Chef , & ne recevant plus d'ordre , cessa de faire aucune manœuvre ; alors un des Matelots dit à Tiran : Seigneur , ordonnez à tout l'équipage de jeter l'eau dont la Galere est remplie : prenez le bâton , allez partout , puisque le Comite est mort , faites-les travailler malgré le découragement où ils sont , car si nous venons à bout de doubler le Cap , nous pourrons nous sauver. Tout esclaves que nous serons , l'esclavage vaut encore mieux que la mort. Tiran lui demandant où ils étoient , il lui dit : De ce côté est la Sicile , & de

R 2 l'autre

260 HIST. DU GRAND CHEVALIER
l'autre Tunis. Ce qui me fâche, c'est de
voir un aussi brave Chevalier périr à une
Côte de Barbares qui le feront esclave.
Tiran se leva malgré son incommodité,
& fit des efforts incroyables. Mais voyant
que la poupe étoit déjà remplie d'eau,
il se fit donner ses plus beaux habits, &
prit une bourse dans laquelle il mit mil-
le ducats, & un petit billet qui conte-
noit ces mots : Je prie celui entre les
mains de qui mon corps tombera, de lui
donner une sépulture honorable : Je suis
Tiran le Blanc de Bretagne, de la Maison
de la Roche-Salée & Général de l'Empire
Grec. La Galere cependant se remplis-
soit de plus en plus. Les Maures qui
étoient à terre voioient qu'elle alloit é-
chouer, & les Chrétiens étoient sûrs de
ne pouvoir éviter la mort ou l'esclavage.
Dans une si cruelle extremité, Tiran fit
cette priere à la Mere de Dieu.

O sainte Mere, qui faites obtenir le par-
don des péchés, vous qui fûtes Vierge
avant, pendant & après l'enfantement ;
pardonnez à mon ame comme je crois ce
miracle.

Dans ce moment la Galere se trouva
près de terre, & tout le monde se jettoit
à la mer pour se sauver, il commençoit

à faire nuit. Tiran ne voulut jamais abandonner le bâtiment ; & comme il n'y avoit plus ni chaloupe, ni cable, ni manœuvre, il engagea par ses promesses deux Matelots, qui lui étoient attachés, & qui l'avoient suivi de Bretagne, d'avoir soin de la Demoiselle. Ils commencerent par la faire mettre toute nuë. La Galere étoit alors presque entierement sous l'eau. L'un d'eux prit un morceau de liege, & se l'étant attaché autour du corps, il mit la Demoiselle sur son dos, & l'autre l'aidoit à la porter ; il vint un coup de mer qui sépara les deux Matelots, celui qui avoit le liege se noia ; l'autre après avoir fait ses efforts pour aider à Plaisir de ma Vie fut obligé de l'abandonner : son bonheur voulut qu'ils fussent près de terre, il faisoit extrêmement nuit ; mais elle entendoit le bruit que les Maures faisoient pour prendre les Chrétiens ; elle avoit trouvé pied, mais lorsqu'elle voulut sortir de l'eau, le flot la couvroit absolument ; cependant en suivant le bord de la mer toujours dans l'eau, elle s'éloigna des Maures qui s'égorgeoient entre-eux pour s'enlever leurs prisonniers ; elle voioit à la lueur des éclairs briller leurs épées, & quand elle

R 3 apper-

appercevoit quelqu'un venit de son côté, elle rentroit dans la mer. Elle ne cessoit dans une situation si cruelle, de prier la Vierge, puisqu'elle avoit voulu qu'elle vînt sur les terres des Maures, de la faire tomber entre les mains de quelqu'un qui la traitât avec bonté; elle trouva enfin, après avoir fait presque une demi-lieuë, une cabane de pêcheur dans laquelle elle apperçut deux peaux de mouton qu'elle s'attacha autour du corps, ce qui diminua un peu le froid dont elle étoit saisie. Comme elle étoit excédée de fatigues, elle s'endormit; mais lorsqu'à son réveil, elle se trouva seule, elle s'abandonna à sa douleur. Que je suis malheureuse, disoit-elle, de n'avoir pas péri sur mer plutôt que de me trouver ici! Mais puisque tous les Saints me sont contraires, je crains de ne pas trouver la mort que je préfère à la perte de mon honneur. O Princesse que mon absence vous afflige! vous qui attendiez avec tant d'inquiétude la réponse que je vous portois. Ne pensez plus à moi, vous ne me reverrez plus. Elle entendit alors un Maure qui venoit à elle en chantant, elle se cacha, & voyant qu'il avoit la barbe blanche, elle espéra qu'il pourroit lui donner quelque secours,

secours , & s'approchant de lui , elle lui raconta ses malheurs. Le Maure fut touché de compassion à la vûe d'une jeune personne réduite en cet état ; il lui dit : Sçachez, Demoiselle, que j'ai été long-tems esclave en Espagne dans un Village nommé Calese , dont la Dame me donna la liberté , pour avoir sauvé la vie à son fils que l'on assassinoit : il étoit déjà par terre , je mis l'épée à la main , & je l'arrachai à ses assassins que j'obligeai de prendre la fuite ; elle me donna des habits & de l'argent , & me fit conduire à Grenade ; vous pouvez en revanche vous attendre à tous les bons traitemens que je pourrai vous faire ; j'ai une fille veuve qui voudra bien me faire le plaisir de vous regarder comme sa sœur. Plaisir de ma Vie se mit à ses genoux pour le remercier. Le Maure lui donna une capote qu'il portoit , & la conduisit près de Tunis dans un lieu nommé Rafal. Quand la fille dont il lui avoit parlé , vit dans quel état Plaisir de ma Vie étoit réduite, elle en fut infiniment touchée. Le pere la pria d'en avoir tous les soins possibles, & lui dit : Cette Demoiselle est fille de la Dame qui m'a si bien traité , je veux reconnoître les obligations que je lui ai.

La fille qui aimoit beaucoup son père , lui donna uue chemise avec une robe & un voile à la Moresque , de façon qu'on l'eût prise pour une femme du Pais.

Cependant Tiran qui étoit resté dans la Galere avec un seul Matelot , après en avoir fait sortir Plaisir de ma Vie , voiant le Bâtiment prêt à couler bas , se jetta à la mer dans l'espérance de gagner la côte à la nage. La terre étoit peut-être encore plus à craindre pour lui que la mer. Il avoit fait tant de mal aux Turcs dans la guerre de Constantinople , que si par hazard il venoit à être reconnu des Maures , les horreurs d'un éternel esclavage n'étoient pas ce qu'il avoit le plus à redouter. L'obscurité le favorisoit , & assisté du secours de son fidèle Matelot , il gagna, sans être apperçu, un endroit écarté de la côte. Ils se traînerent l'un & l'autre sans bruit jusqu'à un endroit qui leur parut propre à se cacher. Le Matelot s'apperçut qu'ils étoient proche d'une vigne chargée de fruits, il proposa de passer la nuit en cet endroit. Le Conseil parut bon à Tiran , & après qu'ils eurent repris un peu leurs forces , le Matelot n'entendant plus rien , alla à la découverte , & aiant trouvé une caverne , ils s'y retirèrent.

TIRAN LE BLANC. 265
rent, Tiran souffroit beaucoup de sa jam-
be, il étoit nud, la nuit étoit froide à
cause de l'orage du jour précédent, &
les réflexions les plus chagrinantes se joi-
gnant à la douleur qu'il ressentoit, il pas-
sa une nuit cruelle. On verra dans la
quatrième Partie, par quel enchaînement
de circonstances, il échappa au malheu-
reux sort qui le menaçoit.

Fin de la troisième Partie.



HISTOIRE



HISTOIRE

D U

GRAND CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

QUATRIÈME PARTIE.



ANDIS que Tiran occupé de sa douloureuse situation, s'abandonnoit à son désespoir, la fortune préparoit les moïens par lesquels elle avoit résolu de l'en tirer. Le Roi de Tremecen avoit envoïé depuis quelques mois un Ambassadeur à celui de Tunis ; cet Ambassadeur le meilleur Chevalier de tout le Roïaume

Roiàume, avoit la confiance de son Maître, & commandoit ses Armées. Ce matin-là même, il étoit sorti pour chasser. Ses chiens aiant fait partir un lievre, cet animal se sauva dans la caverne où Tiran s'étoit retiré. Sa vûë & celle du Matelot, arrêta les chiens qui se contenterent d'aboïer. Un des Chasseurs y étant entré, fut touché de l'état où il vit Tiran étendu par terre & sans mouvement, mais surtout il fut frappé de la blancheur de son corps qui lui parut un Phénomene singulier dans un País où tout les hommes étoient bazannés. Il courut rendre compte à son Maître de ce qu'il y avoit vû & le récit qu'il en fit à l'Ambassadeur, lui donna la curiosité de s'instruire par lui-même. Le Matelot qui le vit venir, avec une suite de gens armés, oublia Tiran & ne songea qu'à prendre la fuite, croïant qu'on l'alloit faire esclave. L'Ambassadeur fut touché d'admiration & de compassion à la vûë de Tiran, il lui témoigna l'une & l'autre en ces termes :

Il arrive souvent que les plus grands Seigneurs sont prisonniers sur terre & sur mer, ou qu'ils font naufrage, comme il me paroît que tu l'as fait ; si tu es aussi brave que ton air le promet, ne t'afflige

ffige point de ce que la fortune t'a conduit ici, prens confiance dans le grand Dieu qui gouverne le monde. Je te le jure par le saint Prophète Mahomet qui t'a délivré d'un si grand danger ; c'est pour te rendre heureux qu'il t'a fait tomber entre mes mains, je ne doute point qu'il ne t'ait donné des vertus qui répondent aux perfections dont il a orné ton corps ; j'ai trois fils, tu seras le quatrième. Et s'adressant à son second fils, il lui dit : Je veux que vous le regardiez comme votre frere. Se tournant ensuite du côté de Tiran, il lui dit : Je te prie de m'apprendre quels sont tes malheurs ; sois assuré qu'après une entreprise qui intéresse mon fils aîné, auquel on veut enlever son épouse fille du Roi de Fremecen, mon premier soin sera de te rendre heureux. Fasse notre saint Prophete que la fin de mes propres malheurs me laisse bientôt en état de terminer les tiens, j'entends tes soupirs, je vois couler tes pleurs, découvre-m'en le sujet.

Tiran auquel le discours de l'Ambassadeur avoit rappelé le péril auquel son absence laissoit la Princesse de Constantinople, se leva avec peine, & lui dit : Seigneur, c'est une des plus belles actions de l'humanité,

l'humanité , que la pitié pour les malheureux , & je suis bienheureux d'être le prisonnier d'un homme que je crois un brave Chevalier , puisqu'il est sensible aux maux dont la fortune m'a accablé. Vous êtes trop généreux, pour que je vous en fasse un mystere. Sçachez que je suis noble, sans être Prince ; que me trouvant jeune , j'ai couru le monde pour acquérir de l'honneur & de la réputation , & que pour mon malheur , étant dans le Levant, j'ai prêté l'oreille à une Veuve, la plus méchante femme qui soit au monde , qui m'a fait voir dans un Jardin les choses les plus horribles , & les plus affligeantes pour mon cœur. Quoique ce ne fût qu'une illusion , mon désespoir a été extrême , un malheureux qui n'étoit point coupable , en a été la victime. De douleur , je me suis embarqué sur un Vaisseau pour aller en Syrie , & me rendre à la sainte Maison de Jérusalem , où est le saint Sépulchre , afin de faire pénitence , & d'obtenir le pardon de mes péchés. Au retour j'ai pris une Galere , & la tempête m'a jetté nud , & dans l'état où vous me voiez sur cette côte de Barbarie , où la bonté de Dieu m'a conservé la vie , puisqu'elle me procure votre protection.

L'Ambassadeur

L'Ambassadeur lui répondit : A folle entreprise , folle réüffite ; ce qui t'arrive te l'apprends trop tard ; mais console-toi. Je suis *Chef des Chefs* du Roiaume de Tremecen , je possède de grands biens , rien ne te manquera : je te renouvelle le serment que je t'en ai fait. Dis-moi ton nom. Tiran le remercia , l'assurant qu'il ne demandoit à Dieu que pouvoir mériter tout ce qu'il lui offroit : il lui dit qu'il se nommoit *Le Blanc*. L'Ambassadeur dit : Que benite soit la mere qui t'a donné un nom si conforme à la vérité. Alors son fils lui donna une de ses vestes , & le fit monter en croupe derriere lui. Ils retournerent à leur logement , où il fut magnifiquement habillé à la moresque ; & afin que le Roi de Tunis ne sçût pas qu'il avoit été jetté sur ses terres , & ne prétendît pas qu'il devoit être son Esclave , l'Ambassadeur l'envoia à un de ses Châteaux , avec ordre à ceux qui le conduisoient , de le garder là jusqu'à son retour. Le fils du Général , celui même qui avoit épousé la fille du Roi de Tremecen , demouroit à trois lieuës de ce même Château. On lui dit que son pere avoit envoyé un Esclave Chrétien parfaitement bien fait ; il ordonna qu'il fût gardé avec attention , & qu'on

qu'on le mît aux fers ; ce qui fut fait. Tiran demeura fort affligé , abandonné à tout son chagrin pendant deux mois. Au bout de ce tems l'Ambassadeur revint avec la réponse du Roi de Tunis. Il trouva le Roi de Tremecen dans un fort grand embarras. Le Roi Escariano , Souverain de la plus puissante Nation des Noirs , d'une taille gigantesque , d'une force démesurée , & dont le courage égaloit la force , s'approchoit à la tête d'une nombreuse Armée , à laquelle plusieurs Rois voisins avoient joint leurs Troupes. Le Roi de Tunis d'intelligence avec lui , avoit retenu l'Ambassadeur pendant trois mois , afin de lui donner le moyen de prendre le Roi de Tremecen au dépourvu. Les Etats du Roi Escariano confinoient avec ceux du Roi Tremecen. Il avoit envoié lui déclarer qu'il vouloit qu'il lui donnât sa fille en mariage avec ses trésors , & qu'il lui assurât la possession du Royaume après sa mort. Le Roi de Tremecen , Prince foible & timide , s'étoit excusé sur ce que sa fille étoit mariée , & qu'elle étoit même grosse , représentant qu'il ne convenoit pas à un Prince comme lui , d'épouser une femme qui avoit été entre les bras d'un autre , &

de

172 HIST. DU GRAND CHEVALIER
de voir son épouse mettre au jour , dans
son Palais , des enfans dont il ne seroit
pas le pere. Quand au trésor , il lui of-
froit de le partager avec lui , pourvû qu'il
lui accordât la paix. Escariano répondit ,
qu'il ne quitteroit point les armes , qu'on
ne lui eût livré la Princesse , le trésor &
les fils du Roi , afin qu'ils ne pussent le
troubler dans la possession du Roïaume.
En même-tems il s'avança à la tête d'une
Armée de cinquante-cinq mille hommes.
Le Roi de Tremecen n'en avoit pas vingt-
cinq mille en tout. Il résolut cependant
de défendre l'entrée de ses Etats , & s'alla
poster dans un défilé qui étoit le seul par
lequel on y pût pénétrer. C'étoit une val-
lée fertile où étoient trois Bourgades ,
défendûs par autant de Châteaux. Les
deux plus forts de ces Châteaux étoient
situés sur les deux bords d'une grosse ri-
viere. Ils étoient joints par un pont de
pierres , & c'étoit le seul endroit par où
l'on pût passer la riviere. Avant que de
parvenir à cette vallée , il falloit traverser
une autre riviere. Le Roi de Tremecen
entreprit d'en défendre le passage ; mais
il fut forcé par le Roi Escariano. Il se re-
tira dans la vallée délicieuse : c'est ainsi
que les Maures la nommoient , & le Roi
Escariano

Escariano lui en donna le tems, n'osant s'engager à le poursuivre, à cause d'une montagne où il y avoit des défilés dangereux.

Le Général étoit revenu assez-tôt de son ambassade, pour se trouver à cette première action. Mais il n'accompagna pas le Roi dans sa retraite. Ce Prince se voiant abandonné de son Général, se crut perdu, & alla s'enfermer dans celui de ses Châteaux, dont le Roi Escariano ne pouvoit former le siège qu'après s'être rendu maître du pont, & du Château qui le défendoit.

Le Général se retira dans le Château où il avoit envoieé Tiran. Son fils (celui qui avoit épousé la Princesse) y étoit pour le garder. Le Général l'envoia joindre le Roi, lui ordonnant de mourir, s'il le falloit, dans une Guerre où l'on vouloit lui enlever sa femme, & détrôner son Seigneur. Il le chargea d'assurer le Roi qu'il ne négligeroit rien de son côté pour le servir, & qu'il esperoit lui être plus utile dans le poste qu'il occupoit, que s'il alloit se renfermer avec lui. Il le conduisit lui-même avec une escorte jusqu'à la vûe de la place; après quoi retournant dans son Château, il demanda à son autre fils

274 HIST. DU GRAND CHEVALIER
des nouvelles de l'Esclave Chrétien. Celui-ci assura son pere qu'il étoit bien gardé dans une prison où il étoit enchaîné. Le Général fut très - fâché d'apprendre que l'on avoit fait un pareil traitement à un homme dont il avoit promis de finir les maux. Il l'alla trouver , & lui dit en l'abordant , d'un air caressant : Je te prie , brave Chrétien , de ne te point fâcher , si mon fils ne t'a pas bien traité. Je te jure par Mahomet , qu'il n'a point agi par mon ordre , & que je n'ai jamais eu d'autre dessein que celui de te regarder comme mon fils , sçachant que tu en es digne. Je te prie donc de te consoler , & d'oublier sa faute. Je t'en demande pardon pour lui. Je conviens que tu as raison de te plaindre de moi ; mais je te jure foi de Chevalier , que si je vis , tu feras content de la façon dont je réparerai mon tort. Tu peux me rendre service. Quoique tu ne m'en aie rien dit , je sçai que tu as passé ta vie dans les combats : les blessures dont j'ai reconnu les cicatrices sur ton corps lorsque je te vis dans la caverne , me sont de sûrs garants de ta valeur & de ton courage. Nous venons de perdre une Bataille contre un Roi dont les troupes sont & plus nombreuses & plus aguerries que les nôtres.

notres. Si je n'ai pas été me renfermer avec mon Roi, n'en fais pas moins assuré de mon courage & de mon affection pour lui. Mais j'ai crû lui rendre le plus grand service, en t'engageant à son parti. Tu m'as paru vertueux ; & si je ne me trompe, l'amour a eu grande part à tes malheurs. Tu dois ton secours à un Roi opprimé injustement, & à un Epoux auquel on veut enlever une Epouse qu'il aime, & dont il est aimé. J'implore ton assistance pour eux, prends pitié de mes malheurs. Seigneur, lui dit Tiran, je connois vos vertus, je ne vous impute point les traitemens que j'ai reçus, & je n'en ressens pas moins tout le prix de la liberté que vous me rendez. Mes malheurs passés me font ressentir tout le poids de ceux qui vous accablent maintenant ; j'espère qu'ils finiront. La fortune des armes est journaliere. Le Seigneur Dieu qui m'a créé, ne m'a point procuré la liberté, par votre moïen, pour ne me pas mettre en état d'en faire usage en faveur de la vertu & de la justice. C'est-là le seul bien qui me peut toucher, dans l'état déplorable où je suis. La vie n'a plus de charmes pour moi ; je ne penserai à la conserver, que pour être utile à vous & à votre Roi. J'ai

S a porté

porté les armes en Espagne , & l'expérience que j'y ai acquise pourra peut-être me mettre en état de vous donner quelques avis. Du moins me verrez-vous combattre aux premiers rangs , de façon à ne point démentir la bonne opinion que vous avez de moi. Pardonnez si je me rends ainsi témoignage à moi-même ; mais les effets feront foi , si je l'ai mérité. Vous ne devez point être étonné de voir votre Roi assiégé , les Rois le sont souvent. Si vous craignez que les coups de canon ne détruisent le Château, ne vous inquiétez pas. Quand nous serons dedans , je sçaurai bien en rompre la force. Le Général fut très-content de ce que lui dit Tiran ; il le pria de se préparer au départ , & surtout d'emporter ce qu'il falloit pour rompre les coups de canon. Seigneur , lui répondit Tiran , quoi qu'en dise Salomon , la pauvreté & la richesse sont un inconvenient égal pour réussir. Le Général lui fit donner un de ses meilleurs chevaux , des armes , & une somme d'argent. Tiran acheta un fiel de balène , du vif argent , du nitre , du vitriol romain , & plusieurs autres drogues , dont il fit un onguent , qu'il mit dans une boîte pour le donner en tems & lieu à son Maître. Ils partirent
très-

très-secretement, passerent la riviere, & se rendirent pendant la nuit à l'autre Château, qui n'étoit éloigné de celui où étoit le Roi que d'un quart de lieuë. Quand Tiran eut bien examiné la Tour, il vit le pont de pierre, & que les ennemis étoient campés dans de grands jardins, de façon que personne ne pouvoit passer le pont sans tomber entre leurs mains. Il pria le Général de lui donner un Maure, qui ne fût pas connu, & auquel il pût se fier. Il demanda aussi deux cens moutons, que l'on amena sur le champ. Il prit une capotte de berger, & parut comme le Valet de ce Maure. Le Roi Escariano, qui sçavoit qu'il n'avoit point d'ennemis en campagne, qui ne craignoit rien à cause du nombre de ses Troupes, & qui de plus méprisoit celles de Tremecen, qu'il avoit battuës, faisoit faire trois fois par jour trois décharges de son artillerie, qui consistoit en trente-sept pieces de canon grosses & petites. Il avoit déjà ruiné plus de la moitié du Château. L'on avoit publié par son ordre que tous ceux qui apportoient des vivres au Camp, seroient en toute fureté. Le Maure & Tiran remonterent la riviere plus d'une lieuë au-dessus du pont, & vinrent après cela droit

au Camp. Ils demanderent de leurs moutons plus qu'ils ne valoient, de façon que personne ne les achetoit, & qu'ils y demeurèrent trois jours, pendant lesquels ils s'approcherent des canons avec leurs moutons; & Tiran faisant semblant de les regarder, frotta toutes les pieces avec l'onguent qu'il avoit composé. Il avoit la vertu de faire casser tous les métaux; mais l'onguent perdoit sa force au bout de trois heures. Tiran avoit pris ses mesures ainsi. Quand les Maures voulurent tirer, comme à leur ordinaire, toutes les pieces creverent. Le Roi Escariano fut très-étonné, & trouva cet événement d'un mauvais augure. Pendant ce tems-là Tiran rentra dans le Château avec le Maure, où ils retrouvèrent le Général, auquel il conseilla de faire rompre une arche du pont, & de mettre à la place un pont-levis. Après que cela fut fait, il fit construire promptement à l'autre bout du pont un retranchement avec de grosses poutres de bois. Tiran monta sur un bon cheval, & marcha avec une lance droit au Camp des Ennemis. Il trouva cinq Maures qui se promenoient au Soleil, sans aucune méfiance, en voiant un homme seul, qu'ils croioient de leur Camp; mais avec sa lan-

ce il les tua tous cinq. Cette action donna l'allarme au Camp : tout le monde courut aux armes, & monta à cheval. Tiran ne s'en embarrassa pas, & tua tous ceux qui se présenterent; mais quand il vit que l'armée approchoit, il se retira toujours en combattant, dans le retranchement qu'il avoit fait faire ; il mit promptement pied à terre. Ceux du Château vinrent à son secours, & l'escarmouche commença de façon, qu'il y périt beaucoup du monde de part & d'autre ; mais le nombre des Ennemis augmentoit toujours. Tiran fut obligé de se retirer, ce qu'il fit en levant le pont qu'il avoit fait construire. Les Maures détruisirent tout le retranchement. Tiran le fit refaire de nouveau pendant la nuit, & tous les jours la même manœuvre se répéta. Il y avoit deux canons dans le Château, que Tiran fit porter à la tête du pont, avec lesquels il tiroit sur le Camp, & l'incommodoit beaucoup. Il étoit toujours armé dans le retranchement, & combattoit avec les Ennemis. Une nuit il dit au Général : Seriez-vous bien aise que je fisse sortir votre Roi du Château où il est, & que je le menasse dans quelqu'autre forteresse, où il fût plus en sûreté ? Le Général lui répondit : Si

tu me fais le plaisir de me mettre en état de disposer à ma volonté de ma bru & de son époux, je te fais le maître de tous mes biens; & supposé que le Roi ne récompensât pas un pareil service, je n'en serai pas ingrat. Faites préparer tout-à-l'heure deux chevaux, lui dit Tiran, envoie-les avec un homme sûr sous cet arbre, en lui montrant un pin; envoie-en un autre qui les puisse conduire à une demie-lieuë d'ici. Tout cela fut fait.

Tiran monta à cheval quand le jour fut venu, & prit avec lui cent hommes armés qu'il fit sortir du retranchement, pendant que ses deux canons tiroient sans discontinuer. Quand ceux du Camp virent les cent hommes qu'il avoit fait marcher en avant, ils eurent peur qu'ils ne les vinssent attaquer, comme Tiran avoit déjà fait. Ils prirent tous les armes, & marcherent à eux. L'on combattit vivement de part & d'autre. Enfin, les Troupes de Tiran furent obligées de rentrer dans le retranchement que les Ennemis résolurent d'attaquer. Ils le firent assez vivement pour les suivre jusques sur le pont, persuadés avec raison que s'ils en étoient une fois maîtres, le Château seroit à eux. Dans ce dessein ils laisserent fort peu de monde

monde dans leur Camp. Tiran voiant toute l'Armée rassemblée pour l'attaque du retranchement , dit au Général : Tenez ferme ici tant que vous le pourrez , pendant que j'irai où je dois aller. Alors il piqua des deux , & fut comme un éclair où le Page l'attendoit avec les deux chevaux. Quand il arriva , celui qu'il montoit , étoit déjà las , il le donna au Maure , & partit avec le Page. Ils traversèrent les Jardins sans être vûs de personne , & passerent le long du Camp ; le Page marchant le premier , parce que ceux du Château ne connoissoient pas Tiran. Ils approcherent si près , que le fils du Général reconnut le Page pour son frere cadet , & défendit que l'on tirât sur eux. Quand ils furent dans le Château , ils trouverent le Roi dans la salle qui venoit au-devant de lui. Seigneur , lui dit Tiran , montez avec la Princesse votre fille tout-à-l'heure à cheval ; venez avec moi , je vous menerai en lieu sûr. Le Roi prit le cheval du Page , mettant la mariée en croupe. Tiran prit la Princesse de la même façon ; & dans cet état ils sortirent promptement du Château , allant à toutes jambes jusques à ce qu'ils fussent à une lieuë du Camp , où la nuit les prit. Alors ils allerent au pas. Le
Roi

Roi qui sçavoit parfaitement les chemins, alla droit à Tremecen, la plus forte place de ses Etats. Voiant la bonne grace de Tiran, il eut envie de sçavoir par quel hazard il lui rendoit service, & lui dit : Je te prie, brave Gentilhomme, de me dire quelle est la raison qui t'a pu engager à t'exposer, comme tu fais, pour sauver un malheureux Roi, & me tirer d'un lieu où je comptois finir mes tristes jours ? O fortune, quelle adversité tu me fais éprouver dans ma vieillesse ! Mais pourquoi m'en plaindre ! Mahomet a voulu que ta valeur me délivrât de ce danger. Compte que je reconnoîtrai magnifiquement tes soins. Tiran lui répondit, qu'il avoit été touché des larmes de son peuple ; qu'elles avoient renouvelé en lui le souvenir de ses propres malheurs ; qu'il étoit venu dans un de ses Châteaux par l'ordre de son Capitaine Général, dont il étoit le prisonnier. Voilà, Seigneur, ajouta-t-il, quelle est ma fortune. Je suis assez heureux pour avoir rendu service à V. M. j'oublie ce que j'ai souffert. Regardez-moi comme un de vos Sujets. Sçachant le mérite & les graces de la Princesse votre fille, je me suis volontiers exposé pour elle. Le Roi soupira, & lui répondit :

dit : L'on doit faire cas d'un homme dont les actions répondent à l'extérieur. Je te crois doüé de toutes les vertus. Je te regarde comme un Chrétien sage & brave, qui ne craint point tous les Maures ensemble. C'est pourquoi je te prie d'avoir pitié de ma fille, & de conserver tes jours, sans t'exposer inutilement. O Mahomet ! Pourquoi ta sainteté m'a-t-elle ôtée toute espérance ? Tiran lui dit tout ce qu'il crut capable de le consoler. Ils arriverent enfin à la Ville de Tremecen, où la joie de revoir leur Roi fut extrême. On donna une Maison à Tiran, dans laquelle il fut magnifiquement servi. Le Roi lui envôia des présens considérables. Tous les Chevaliers Maures lui rendirent de grands honneurs. Il vint un jour au Palais du Roi pour lui demander la permission de retourner auprès de son Maître, auquel il devoit fidélité. Le Roi lui répondit : Généreux Chrétien, je te prie de ne me point quitter. J'ai mandé au Capitaine Général de se rendre ici, & je t'assure qu'il y sera avant dix jours. Mettons cette Ville en état de défense, comme tu le jugeras à propos ; & je te promets, sur ma Couronne, de te donner la liberté. Tiran se mit à genoux, lui baïsa les mains,

pour

284 HIST. DU GRAND CHEVALIER
pour le remercier. La fille du Roi frappée
de la bonne mine de Tiran , touchée des
services qu'il avoit rendus au Roi son
pere & à elle , & sensible aux applaudif-
semens qu'il recevoit de tous côtés , dési-
roit beaucoup que Dieu lui fit la grace de
faire mourir son mari , afin de le pouvoir
épouser. Elle lui dit donc un jour : Je te
prie par Mahomet , heureux Chrétien ,
de vouloir bien me dire quel est ton País ?
Tiran lui répondit : Vous méritez les hon-
neurs que bon vous rend , puisque vous
daignez vous intéresser à mon malheu-
reux sort ; je suis un Chevalier qui ai
perdu tout ce que j'avois sur une Galere ;
mes parens exercent les armes. Plusieurs
Rois sont morts sous leurs bannieres. J'é-
tois Seigneur , & je suis Esclave : j'avois
des Serviteurs , & c'est à moi à servir.
Ces paroles la touchèrent ; ses yeux fu-
rent prêts à se remplir de larmes , & elle
lui dit : Confie-moi ta fortune & ta nais-
sance. Si la fin de tes malheurs ne dépen-
doit que de moi , compte qu'ils ne dure-
roient pas long-tems.

Tiran répondit : J'obéis , que pourroit-
on refuser à la plus belle du monde, à celle
dont les charmes & les perfections pour-
roient mettre non-seulement les Maures
&

& les Chétions en guerre, mais encore le monde entier : Je suis né dans la Basse-Espagne, fils d'un brave Chevalier, d'une ancienne Maison & d'une mere belle & suffisamment riche, qui n'ont eu que moi d'enfant, & qui comptent n'en plus avoir, puisqu'ils ignorent si je suis mort ou vif. Leur conversation fut interrompue. La Princesse le quitta; mais ses manieres polies & ses discours flatteurs ne lui portoient point de l'esprit & la comparaison qu'elle en faisoit avec la rudesse des hommes de sa Nation, qui ne regardoient celles de son sexe que comme des Esclaves destinées à satisfaire des desirs passagers. Quelques jours après le Capitaine Général arriva, charmé de voir le Roi, la Princesse & son fils échappés du danger auquel ils avoient été exposés. Après qu'il les eut salués, il accabla Tiran de caresses. Le Roi qui l'aimoit beaucoup, demanda sa liberté au Capitaine Général, le priant d'y mettre un prix. Le Général en reconnaissance de l'obligation qu'il lui avoit, & touché des prieres du Roi, la lui donna, & le delia de la parole qu'il lui avoit donnée, de ne le point quitter ni lui, ni le País, qu'il ne lui eût dit par trois fois : *Va-t-en.* Il lui

186 HIST. DU GRAND CHEVALIER
lui prit les cheveux & lui dit trois fois,
en effet : *Va-t-en , tu es en liberté.* Après
cela Tiran baïsa les pieds & les mains au
Roi pour le remercier, & lui dit : Sei-
gneur , je vous jure foi de Chrétien , de
ne vous point quitter que je n'aie tué ou
fait prisonnier le Roi Escariano , ou du
moins que je ne l'aie obligé à quitter vos
Etats. Le Roi & tous les autres furent
très-contens de cette parole.

D'un autre côté , le Roi Escariano ap-
prenant la façon dont celui de Tremecen
& sa fille s'étoient sauvés du Château ,
fut aussi surpris que fâché. Voïant qu'il
ne pouvoit s'emparer de sa personne , il
résolus de faire la Conquête de ses Etats;
& comme il avoit beaucoup de Troupes,
les Villes & les Châteaux ne faisoient au-
cune résistance. Toutes ces nouvelles en-
gageoient le Roi de Tremecen à tenir
souvent Conseil pour voir le parti qu'il
auroit à prendre. Chaque jour il aug-
mentoït les fortifications de la Ville qui
par elle-même étoit très-forte. On la four-
nit de vivres pour cinq ans. Mais tous
les Habitans se regardoient comme per-
dus , parce que leur nombre n'étoit pas
suffisant pour se défendre. Tiran proposa
un jour au Roi dans son Conseil de l'en-
voier

voier comme Ambassadeur au Roi Escariano , afin qu'il pût examiner en quel état étoient ses Troupes , comment il les disciplinoit , & juger de quelle façon on pourroit les attaquer. Tout le Conseil approuva cette résolution , quoiqu'il y en eût quelques-uns qui craignissent qu'il ne demeurât avec les Vainqueurs. Tiran se prépara & partit suivi de beaucoup de monde. Il fut droit au lieu où étoit le Roi Escariano. Quand il fut devant lui , il lui dit avec un maintien fier & d'un ton ferme : Roi Escariano , ne sois point étonné si je ne t'ai pas salué , car l'homme ne doit rien à son ennemi capital. Le Roi de Tremecen m'envoie ici , parce qu'il a souvent entendu dire du bien de toi , & qu'il te regarde comme un des plus sages Rois du monde. Il est étonné de ce que tu as pris les armes contre lui. Il croioit ne devoir attendre que des actes de Justice d'un aussi grand Prince que toi , il pense donc , que si tu consultes le fond de ton cœur , tu auras honte de ta conduite & du tort qu'elle a fait à ta réputation. Car enfin un Roi sans foi , & qui sans sujet en veut détroner un autre , est un tyran. Si tu veux je t'offre le combat corps à corps , ou bien
à

à quelqu'un de tes Chevaliers , pour te prouver l'injustice de ta cause. Si personne ne le veut accepter , ne crois pas qu'aucune crainte fasse parler le Roi de Trémecen , ni qu'il redoute le moins du monde ni toi , ni ta puissance ; ton entreprise ne se terminera pas sans une juste récompense. Sçache que lui & toutes ses Troupes sont disposés à te bien recevoir , moiennant la grace de Dieu , qui protege ordinairement ceux qui ont la justice de leur côté. Je ne doute pas que ton action ne cause la ruïne de ton Etat , & que tes veuves ne pleurent incessamment ta mort. Le Roi qui m'envoie , te demande donc le sujet de ta venue dans ses Etats , afin qu'il puisse le faire écrire , & que l'avenir soit au fait de ton injustice. Le Roi lui répondit : Tu es bien hardi , Chevalier , tel que tu sois , de venir devant moi sans en avoir la permission , & de me tenir des propos si insolens. Sans la sûrete que l'on doit aux Ambassadeurs , je te ferois paier cher la hardiesse de tes discours. Mais je veux que ton Maître sçache que c'est avec raison que je suis venu l'attaquer. Il n'ignore pas que j'ai traité il n'y a pas long-tems par le moien de personnes nobles
du

du Mariage de sa fille avec moi , qu'il me l'avoit promis & qu'il avoit même pris jour pour le terminer. Il a violé lui-même sa parole, & m'a fait le plus cruel outrage. Comment peux-tu donc dire que ma conduite est injuste , moi qui ne dois pas avoir un moment de repos que je ne l'aie fait périr ? Je sçai que la fortune dispose souvent autrement qu'on ne l'esperoit ; mais la crainte des hazards doit-elle m'empêcher de soutenir une cause juste ; & puis-je périr pour une plus belle cause que la possession d'une Princesse aussi accomplie que Smaragdina ? Je sçai que tu es Chrétien, je suis donc charmé de te parler d'elle, j'en parlerois un an de suite sans m'ennuier ; & si tu as aimé dans le cours de ta vie , tu peux t'imaginer ce que je souffre. Pendant que j'étois jeune, j'avois auprès de moi trois Moines de saint François Docteurs en Théologie, qui me propoisoient souvent de me faire Chrétien. Je sçai bien que cette Loi est plus noble & meilleure que la nôtre ; aussi je l'aurois suivie , mais ma mere qui pleuroit tous les jours devant moi , obtint enfin que je renvoiasse les Moines. Je puis t'assurer que j'aime cette vertueuse Demoiselle avec tant d'ardeur , que j'en deviendrai possesseur , ou que j'y

290 HIST. DU GRAND CHEVALIER
périrai. Toi qui la connois, comment
peux-tu penser que je me laisse enlever
une personne aussi belle & aussi accom-
plie? Il lui rapporta ensuite beaucoup
d'exemples mémorables de ce que l'amour
avoit fait entreprendre pour les plus
célebres Beautés dont il est parlé dans
l'Histoire, la Fable & les Romans; il
avoit appris ces faits dans ses conversations
avec les trois Moines de saint François.
Il finit en lui disant : Celle que j'adore
leur est infiniment supérieure, j'ai com-
mencé la guerre pour l'avoir, je ne la fi-
nirai point que je ne l'aie. Voilà toute la
réponse que j'ai à te faire. Il lui tourna
ensuite le dos sans vouloir l'écouter
plus long-tems. Le soir aiant appris que
Tiran avoit été esclave, il voulut s'é-
claircir s'il étoit homme de naissance &
s'il avoit tenu un rang considérable,
comme on le disoit. Pour cela il le fit
inviter à dîner pour le lendemain. La
table fut couverte de mets de toute es-
pèce, depuis les plus délicats jusques aux
plus grossiers, & il avoit donné ordre que
l'on observât la même différence dans la
façon de les apprêter, afin de juger par
le choix que feroit Tiran s'il étoit ac-
coutumé de se trouver à de bonnes ta-
bles.

bles. Il s'apperçut d'abord du dessein d'Escariano , & par le choix des plats auxquels il touchoit , il ne lui laissa plus aucun doute sur la noblesse de sa naissance. Après le repas, Escariano le conduisit dans une tente , où il y avoit un grand monceau de ducats d'or , un autre de monnoie blanche , & un autre de vases d'argent & de pierres précieuses ; il y avoit aussi beaucoup de harnois , & dix chevaux superbement enharnachés. On voioit devant ce pavillon une barriere , sur laquelle étoient trois éperviers. Quand ils furent dans cette tente , le Roi lui dit : Je suis dans l'habitude de donner , à ceux qui viennent Ambassadeurs auprès de moi , la permission de prendre ce qu'ils aiment le mieux , & en aussi grande quantité qu'ils en ont envie. Prends donc ce qu'il te plaira ; & plus tu prendras , plus je te serai obligé. Tiran , pour obéir au Roi , choisit celui des trois éperviers , qui lui parut le meilleur. Le Roi fut très-étonné de ce procédé , & ne douta plus que la noblesse de ses sentimens & de sa naissance ne répondît à celle de sa figure extérieure ; il auroit fort désiré le retenir à sa Cour , mais il ne lui en témoigna rien , parce qu'il le crut incapable

292 HIST. DU GRAND CHEVALIER
pable de manquer à sa parole. Tiran retourna auprès du Roi de Tremecen, auquel il raconta fidèlement tout ce qui s'étoit passé. Le Roi lui demanda si l'Armée de son Ennemi étoit forte. Seigneur, lui répondit-il, je ne puis vous le dire positivement, car je ne les ai pas vû ensemble, mais il leur est venu du secours, je peux bien avoir vû quatre-vingt mille hommes. On tint Conseil, où il fut résolu que le Général & Tiran prendroient les dix mille Combattans qui restôient, les autres aiant déserté ou aiant été tués, & qu'ils se jetteroient avec cette troupe dans Asinaque, Place si importante, que tout le Roïaume eût été perdu, si les Ennemis s'en étoient emparés. En effet, ils marchôient pour la prendre. Tiran fit usage de tout son sçavoir pour fortifier la Place; il fit faire des barrières, & du côté le plus foible, des chemins souterrains pour sortir de la Ville sans en ouvrir les portes. Ces chemins répondoient à un Jardin voisin de la Ville. Quand le Général vit toutes les ruses & les fineses que Tiran emploïoit, il fut dans l'admiration, & disoit qu'il n'avoit jamais vû d'homme aussi expérimenté dans la Guerre. Pendant qu'ils attendoient

doient les Ennemis, le Roi de Tremecen étoit dans la Ville où il ne manquoit de rien. Escariano soumettoit tout ce qui se présentoit devant lui. Un Juif le plus riche qui fût dans la Ville de Tremecen, en sortit alors sans qu'on s'en apperçût, & fut trouver le Roi Escariano, auquel il proposa de lui livrer son Ennemi, & par conséquent de le rendre maître de ses Etats, tout ce qu'il pourroit faire sans cela étant inutile. Nous ferons, continua-t-il, un Traité ensemble, & sans courir aucun risque, je remettrai le Roi & sa fille en ta disposition. Escariano regarda ce discours comme une fable, & lui répondit, qu'il ne croïoit pas qu'il pût lui tenir sa parole; mais que si il le faisoit, il promettoit foi de Roi, de l'élever en un lieu plus haut qu'aucun autre homme de son Roïaume; mais, ajouta-t-il, tu ne pourras en venir à bout, & tu feras mieux de t'en retourner, que de me donner la honte d'échoïer dans une pareille entreprise, comme je ferois en me confiant à la parole d'un Juif. Il lui répondit: Tu sçais bien, Seigneur, qu'il y a beaucoup d'évenemens qu'il faut abandonner à la fortune, & surtout dans les entreprises de guerre, où l'on ne peut

T 3 tout

294 HIST. DU GRAND CHEVALIER
tout prévoir; aussi tout Chevalier qui voudra ne rien donner au hazard, n'augmentera jamais sa réputation; & si tu veux penser à ma proposition, tu verras qu'elle est aussi simple qu'aisée. Pour ta sûreté, je te donnerai mes trois enfans en ôtage, & je donnerai ma fille en mariage, avec douze mille ducats, à un Juif qui vend de l'huile dans ton Camp; il est jeune & bien fait, il loge avec le grand Prévôt, donne-lui cette Charge, je te fais entrer dans la Ville. J'ai une porte dans ma maison qui donne sur les murs de la Ville, personne ne la garde que moi; je puis faire entrer par-là deux cens mille Combattans. Le Roi frappé de ces dernières paroles, dit au Juif: Comment pourras-tu me livrer le Roi & sa fille? Car j'ai entendu dire qu'ils étoient enfermés dans un Château très-fort & bien muni. Si tu as fait attention à ce que je t'ai dit, lui répliqua le Juif, tu auras vû que je ne t'ai point parlé du Château, je n'ai promis de te livrer que la Ville, le Roi & tous ceux qui sont avec lui; car il habite un Palais dans la Ville, & ne compte se retirer dans le Château, que lorsqu'il y sera contraint. Ce sont toutes choses dont je répons, & que je suis très-

très-certain de faire réussir. Ils convinrent de tous leurs faits. Après quoi le Roi lui promit de le combler de biens, si il faisoit réussir son Mariage. Sur le champ il fit venir le Prevôt, c'étoit un Chevalier chargé de faire venir les vivres au Camp. Le Roi lui demanda si il connoissoit un Juif qui vendoit de l'huile. Le Prevôt lui répondit qu'il y en avoit un qui autrefois avoit été Savetier. Va promptement le chercher, lui dit le Roi. Quand il fut en sa présence, il le prit en particulier & lui demanda de quel País il étoit. Il lui répondit, que suivant ce qu'il en avoit entendu dire à son pere, il y avoit long-tems qu'ils étoient ses Sujets, Eh bien, dit le Roi, puisque tu es mon vassal, je veux récompenser ceux qui me servent, je te marie avec Jamille, la fille du Juif Jacob, le plus riche Marchand de Barbarie; elle aura douze mille ducats d'or en dot, & deux mille qui me seront donnés pour mes éperons; tu dois m'être très-obligé. Le Juif lui répondit, comme ne trouvant pas la plaisanterie bonne; il l'assura de plus qu'il ne pouvoit se déterminer à faire une telle faute. Comment donc, lui dit le Roi! Vous devez sçavoir, Seigneur, lui répliqua-t-il, pour excuser

296 HIST. DU GRAND CHEVALIER
mon refus , qu'il n'y a que trois races des-
quelles descendent ce que nous sommes
aujourd'hui de Juifs , depuis que nous
avons crucifié le saint Homme appellé
Jesus. L'une est celle de ceux qui déci-
derent de sa mort , & que l'on reconnoît
au mouvement continuel qu'ils se donnent ,
car ils ne peuvent goûter le repos ni du
corps ni de l'esprit ; ils joignent à cette
inquiétude une grande effronterie. L'au-
tre race vient de ceux qui l'exécuterent ;
on reconnoît ceux-ci à leur vûë égarée ,
qu'ils ne peuvent fixer , sans oser regar-
der en face , encore moins lever les yeux
au ciel , comme est celui que vous vou-
lez me donner pour beau-pere. La troi-
sième est celle qui descend de David ; il
est vrai que ceux-ci étoient alors à Jérusa-
lem , mais ils n'y donnerent pas leur
consentement , & se retirèrent émus de
pitié dans le Temple de Salomon pour ne
pas voir une si grande injustice ; ils sont
affables & doux , ils peuvent regarder
de tous côtés. Je descend de ceux-ci ,
par conséquent il me paroît que je ne
dois point me méfier en épousant sa
fille. Le Roi ne voulut pas le contrain-
dre , mais il le pria de répondre du moins
avec politesse à Dom Jacob. Il les fit ve-
nir

nir ensuite l'un & l'autre en sa présence, & dit au Marchand que celui-ci consentoit au Mariage; mais le plus jeune ne dit pas un mot. Le Marchand voyant que le Roi lui-même le disoit, ne douta pas que la chose ne fût faite. Après cela le Roi convint avec le Marchand Juif que le seize du mois à minuit, il se trouveroit auprès de la Ville de Tremecen pour s'en emparer. Escariano s'y rendit, comme il en étoit convenu avec ses Généraux, & le Juif dans l'espérance de marier sa fille, ne l'avoit pas oublié; il ouvrit promptement la porte de la Synagogue, & toutes les troupes entrèrent en foule. Le Roi marcha droit au Palais, ils trouverent une grande résistance, cependant ils passerent tout le monde au fil de l'épée. Le Roi, ses fils & le marié eurent le même sort, il n'y eut que la fille à laquelle on fit grace. Ils attaquèrent ensuite le Château, mais ils ne pûrent le forcer. Escariano ne se trouvant pas trop bien dans la Ville, résolut d'y laisser la moitié de son Armée pour la garder, & partit avec la Demoiselle qu'il conduisit, malgré la douleur qu'elle éprouvoit de la perte de toute sa famille, dans un Fort imprenable, il y mit une bonne garnison,

298 HIST. DU GRAND CHEVALIER
nison , & revint à Tremecen avec le reste
de ses troupes. Cette terrible nouvelle
vint aux oreilles du Général & de Tiran ,
toutes leurs troupes tomberent dans le
désespoir , & disoient tout haut que puis-
que leur Roi étoit mort, il valoit mieux se
rendre à Escariano , que de soutenir la
guerre ; que c'étoit un moïen pour ob-
tenir bon quartier. Tiran dit au Général
qu'il ne lui conseilloit pas d'en agir ainsi,
qu'il avoit encore dix mille Combattans,
la Ville où ils étoient , & quelques Châ-
teaux , qu'ainsi il pouvoit se défendre ,
après quoi il obtiendrait plus aisément
qu'on lui rendît son propre Château , &
quelques autres encore pour faire finir
la Guerre. Le Général trouva son con-
seil très-bon. Mais il ne pouvoit se con-
soler de son fils , ni de son Roi. Tiran ne
pouvoit comprendre comment cette Vil-
le avoit été prise avec les troupes & les
Commandans qu'il y avoit laissés. Il vint
un homme qui s'étoit sauvé du massacre ,
qui leur apprit la trahison du Juif , ajou-
tant qu'Escariano l'avoit fait arrêter, avoit
saisi tous ses biens , disant que puisqu'il
avoit trahi son Seigneur, dans la crainte
qu'il ne lui en fit autant , il vouloit que
tout nud & frotté de miel , on l'attachât
à

à une très-haute potence, & que le lendemain il fût écartelé, & donné à manger aux chiens, ce qui fut exécuté. Tiran ayant sçû que les troupes étoient dans la Ville & dans les lieux voisins, & que Escariano avoit emmené la fille du Roi dans le Château fort du Mont de Tuber, prit avec lui deux hommes qui connoissoient parfaitement bien le País ; il les fit monter sur de bons chevaux, & les mit en embuscade dans une maison que l'on appelloit la vieille Mosquée, sur le chemin du Mont de Tuber.

Quand il fut grand jour, il leur ordonna de prendre deux Maures, afin de sçavoir ce que faisoit le Roi ; où il étoit, & comment il vivoit. Il apprit qu'il étoit avec la nouvelle Reine dans le Château, avec soixante Cavaliers de garde ; mais qui ne la faisoient ni le jour, ni la nuit ; & qu'en bas dans le Bourg, il y avoit mille hommes d'armes. Tiran instruit de ces détails, retourna au Château pour voir en quel état il étoit : après quoi il fut à la Ville ; & prit avec lui cent hommes, qui portoient des outils, & les plaça sur un pont, avec ordre de le rompre au cas qu'ils vissent venir les Ennemis, afin de les empêcher de passer la riviere, ou du

300 HIST. DU GRAND CHEVALIER
du moins de les arrêter, & de les obliger d'aller chercher un passage éloigné d'une grande journée. Il y avoit trois jours de marche du Château où étoit le Roi, à la Ville de Tremecen, & de ce même Château à celui où étoit Tiran, il n'y avoit que neuf lieues. Après cette disposition, Tiran marcha avec tout ce qu'il avoit de Troupes droit au mont de Tuber. On prit les armes quand on les vit paroître, & l'on sortit pour les combattre. Mais Tiran & le Général ne voulant pas risquer un combat, ils firent couler leurs Troupes autour du Château; de façon qu'ils prirent beaucoup de bétail, après quoi ils revinrent à la Ville. Tiran venoit très-souvent à ce Château, il y demouroit deux ou trois jours; & quand il n'avoit plus de vivres, il s'en retournoit. Il sortit un jour de la Ville enveloppé dans ses tristes pensées, occupé de la Princesse qu'il avoit quittée, des dangers de Plaisir de ma Vie, de son esclavage, & de celui de tous ses parens. Dans cet état il vit sortir un Esclave Chrétien d'Albanie, qui s'affligeoit beaucoup, parce que son Maître l'avoit cruellement battu en l'envoiant travailler au Jardin qu'il avoit auprès de la Ville. Tiran qui le connoissoit pour lui
avoir

avoir parlé plusieurs fois, en eut pitié, & le trouvant assez sage & assez discret, il l'appella, & lui dit, n'ayant personne à qui pouvoir se confier : La fortune se plaît encore plus à tourmenter ceux qui n'ont pas du courage, que les autres. Le souvenir de mes malheurs me rend sensible aux tiens. Tu peux m'être utile, faire ton bonheur, & mériter mon estime ; car je te crois brave, ou je serois trompé. Je te demande de faire ce que je te dirai, & de m'obéir en tout. Pourvû que tu aie la résolution de te laisser battre de verges dans le Camp & de te laisser couper les oreilles, je suis sûr de prendre par ton moïen le Château du mont Tuber, où est le Roi Escariano. Si la chose réüssit, tu seras riche à jamais. Au cas que mon dessein ne réüssisse pas, tu seras libre, & tu vivras avec moi, sans que je te laisse manquer de rien. L'Esclave Chrétien lui répondit promptement : Dieu seul connoît mon cœur. Vous m'avez consolé par ce que vous venez de me dire, & je vous suis si obligé, qu'il n'y a rien que je n'entreprenne de tout ce que vous me commanderez, indépendamment même de l'espérance que j'ai de recouvrer la liberté ; car la vie que je me fais est d'autant plus affreuse, que c'est l'a-

mour

302 HIST. DU GRAND CHEVALIER
mour qui est la cause de ma captivité ,
& qu'elle me sépare de tout ce que j'aime.
Ordonnez donc , aucun danger ne me
peut arrêter. Tiran touché de sa bonne
volonté , lui dit : Je te promets , foi de
Chevalier , de ne point manger que je ne
t'aie mis en liberté. Sur le champ il fut
parler au Général , & le pria de lui per-
mettre de racheter l'Albanois pour cent
ducats.

Le lendemain ils partirent avec leurs
Troupes pour aller , comme ils avoient
fait les autres fois , au mont de Tuber.
Mais les Ennemis étoient si accoutumés à
les voir , qu'ils n'y faisoient presque au-
cune attention , d'autant que n'ayant au-
cune sorte d'artillerie , ils ne pouvoient
leur faire aucun mal , & qu'ils sçavoient
bien qu'ils ne pouvoient pas demeurer
long-tems devant cette Place ; car l'Ar-
mée qui étoit dans Tremecen , les auroit
chassés. Aussi avec la permission de leurs
Chefs , leurs Soldats se parloient souvent.
Un jour le Roi envoia deux Chevaliers ,
qui promirent au Général , & à Tiran ,
tout ce qu'ils voudroient , si ils traitoient
avec lui. Ils répondirent , qu'ils vouloient
vanger la mort du Roi , & de ses enfans.
Quand le pour-parler fut fini , on ap-
porta

porta la collation , comme ils avoient coutume de faire. C'étoit le jour même qu'il avoit pris avec l'Albanois pour faire ce qui suit. Après la collation , il s'approcha du lieu où étoit l'argenterie , & il prit un grand gobelet de vermeil. Celui qui avoit le soin de la vaisselle , fit de si grands cris , que Tiran qui s'entretenoit avec des gens du Château , demanda ce que c'étoit. Ils apperçurent alors l'Albanois qui fuïoit , & plusieurs personnes qui couroient après lui. Ils le virent prendre , & conduire au Général. Celui qui avoit soin de la vaisselle le tenant aux cheveux , lui dit : Seigneur , je vous demande justice de ce Voleur , qui m'a dérobé ce vase d'argent. Tiran laissa parler le premier le Général , qui dit : J'ordonne qu'il soit pendu. Tiran dit : Mais , Général , nous sommes dans un tems où nous ne devons faire mourir personne ; qu'en Bataille. Je vous prie de changer la peine , & d'ordonner qu'il soit fouëtté par le Camp , & qu'on lui coupe les oreilles. Ce qui fut fait en présence des Chevaliers du Château , qui s'entretenoient avec lui. Après cela on lui attacha le gobelet au col , & le fouëttant autour du Camp , la troisième fois qu'il passa devant
le

304 HIST. DU GRAND CHEVALIER
le Château, il fit un si grand effort, qu'il se détacha les mains, & s'enfuit dans la Forteresse. Le Prevôt du Camp courut après lui, comme pour le rassurer; mais il se laissa tomber, & lui donna le tems de se retirer sous le feu de la Place, qui le défendit si bien qu'on ne put le reprendre. On mena au Roi l'Albanois: il fut touché de le voir ainsi nud, foïetté, & les oreilles coupées.

Comme il étoit tout en sang, la Reine fut émuë de son état, lui fit donner de quoi s'habiller, & le Roi le prit à son service. Tiran fit semblant d'être très-fâché de sa fuite, il dit aux Chevaliers qui étoient avec lui, de le redemander au Roi, & que s'il ne vouloit pas le lui rendre, il ne feroit aucun quartier aux prisonniers qu'il feroit; qu'il leur feroit couper les pieds, les mains, le nez, & les oreilles. Le Roi lui fit répondre, qu'il prît garde de ne point commencer une Guerre sans quartier, parce qu'il pourroit lui-même être traité plus mal que les autres. Tiran après cela rompit la conférence, & retourna à la Ville avec ses Troupes. L'Albanois, pour expliquer son histoire, dit au Roi: Je suis au désespoir, & j'aimerois mieux mourir, que de vivre
dans

dans l'état honteux où l'on vient de me réduire. Il n'y a rien que je ne fisse pour me vanger de ce traître de Général, qui m'a obligé, en me faisant mourir de faim, à devenir coupable. Et si votre Excellence me permet d'aller & de venir, je l'instruirai de tous les projets des Ennemis, afin que leur malheur leur fasse éprouver le même traitement que le Roi de Tremecen. J'y consens de bon cœur, répondit Escariano; & sur le champ il ordonna à toutes les Gardes de le laisser entrer & sortir quand il le jugeroit à propos. Cependant il demanda conseil à plusieurs Chevaliers, qui lui dirent que cet homme avoit été si fort offensé, qu'il ne négligeroit rien pour la ruine des Ennemis; mais que cependant il falloit prendre garde à sa conduite. L'Albanois sortit par une fausse porte du Château, & sans être vû de personne, il se rendit auprès de Tiran, & lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé. Tiran lui donna sept ducats d'or, & trois reales & demi, avec de la petite monnoie, une épée, & un petit panier de pêches; car il n'y en avoit point dans tout le pais, puisqu'il avoit fait couper les arbres, & gâter les jardins autour du Château. Il lui dit,

afin de mériter la confiance du Roi , de lui apprendre en secret , qu'il faisoit faire beaucoup de pain , parce qu'il devoit être trois ou quatre jours devant le Château. L'Albanois s'en retourna. Le Roi le reçut bien. Il présenta les pêches à la Reine , elles lui firent plaisir , & il en sçut plus de gré à l'Albanois , que si il lui avoit donné une Ville ; car il ne l'avoit pas vû rîre , ni prendre plaisir à rien depuis qu'elle étoit en sa puissance. Quoiqu'il passât la journée à lui dire les choses les plus tendres , elle lui répondoit avec une tristesse qui témoignoit combien elle étoit affligée de sa situation.

Quand la Reine se fut retirée dans sa Chambre , l'Albanois montra au Roi l'argent qu'il avoit , & lui dit : Voilà ce que j'ai gagné sur un des Ennemis de V. M. & si je sors souvent , je suis sûr d'en rapporter encore davantage ; car j'ai un parent très-proche qui sert ce maudit Général , & qui m'apprend tout ce qui se passe. Il m'a dit que l'on fait cuire du pain , & que l'on prépare des vivres pour venir ici. Vous avez du tems pour rompre , & pour déranger leurs projets ; & si vous joignez la ruse aux forces que vous avez , que ne ferez-vous point ? Ce
 sera

fera le moïen de faire la conquête du Monde. Le Roi fut très-content des discours de l'Albanois, & lui dit : Je verrai bien-tôt si ton parent ne t'a pas trompé. Trois jours après Tiran arriva, & vint se poster où il étoit ordinairement. Le Roi eut dès-lors une très-grande confiance en l'Albanois. Il lui remit une des principales Gardes du Château, qu'il lui donna avec sept hommes d'une fidélité reconnüe. Quand l'Albanois étoit de garde, ce qui lui arrivoit tous les cinq jours, il avoit toujours quelque chose à manger & à boire, dont il faisoit part à ses Camarades. Tiran demeura trois jours devant le Château ; après lesquels il s'en alla. Cela dura l'espace de deux mois, toujours allant & venant, sans presque jamais faire de mal à personne. Le Roi envoïoit souvent l'Albanois au Camp de Tiran, pour qu'il lui apportât des fruits & des confitures pour la Reine. Un jour il lui apporta une charge de vin, & une épée teinte de sang, & lui dit : J'ai scû que le Général faisoit porter beaucoup de vin dans la Ville ; j'ai été sur le chemin, & j'ai donné un si grand coup de pierre à un Muletier, qui s'est amusé derriere les autres ; que je l'ai jetté par terre : après

quoï je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'ai laissé pour mort. Je lui ai pris cette épée, & cette charge d'excellent vin. Je vous demande la permission, continua-t-il, de tenir un petit cabaret, & quand j'aurai vendu cette marchandise, je leur en prendrai d'autres. Enfin je leur ferai tout le mal que je pourrai. Le Roi y consentit. Beaucoup de Maures venoient boire chez lui. Toutes les nuits qu'il montoit la garde, il portoit un flacon de ce vin, qu'il donnoit à ses camarades, charmés d'être avec lui.

Lorsque Tiran eut vû quelle étoit la confiance que l'on avoit à l'Albanois, il pensa à exécuter son entreprise. Ce fidèle Chrétien avoit fait faire une boîte de fer percée de plusieurs trous, & la nuit qu'il avoit choisie pour l'expédition, dans laquelle il étoit de garde, il mit des charbons allumés dans la boîte ; le vent qui souffloit par les trous les empêchoit de s'éteindre. Il enveloppa la boîte dans du cuir, & la mit sur son estomach. Ceux qui faisoient la garde sur la Tour de l'Eperon buvoient. Pendant ce tems-là il posa la boîte dans un trou de la muraille, & battoit le tambour à l'ordinaire. Comme il avoit mis dans le vin de quoi les faire dormir, ils s'endormirent

rent bientôt, & ne se réveillèrent jamais. L'Albanois les voiant en cet état, prit la boîte où étoit le feu, il en cacha trois fois la lumière sous une capotte, & trois fois il alluma une paille par le trou qui regardoit du côté du Camp. A ce signal ; dont il étoit convenu avec Tiran, il avança avec peu de troupes ; mais soutenu du reste au cas de besoin. Tiran approcha seul du pied de la Tour de l'Eperon, il trouva une petite corde que l'Albanois avoit laissé pendre, & dont il avoit attaché l'autre bout à sa jambe, afin de pouvoir être réveillé, si par malheur il s'endormoit. Cependant il battoit toujours sur sa caisse. Il ne sentit pas plutôt que l'on tiroit la corde, qu'il vint aux creneaux de la Tour, & tira la corde à laquelle le Chevalier avoit attaché une échelle de corde. Par ce moien il en lia fortement deux aux creneaux. Tiran monta le premier. Quand il vit ceux qui dormoient il dit à l'Albanois : Que ferons-nous de ces hommes-ci ? Laissez-les, lui répondit-il, ils ne nous feront aucun mal. Malgré cela Tiran les voulut voir, & s'aperçut qu'ils avoient la tête coupée. Pour lors ils firent monter leur troupe, & donnerent le tambour à un de ceux qu'il avoit

V 3 amenés.

310 HIST. DU GRAND CHEVALIER
amenés. Ils laisserent suffisamment de
quoi garder la Tour ; car ils étoient mon-
tés au nombre de cent soixante. L'Alba-
nois marcha le premier , & descendit à la
chambre du Commandant , qui surpris
du monde qu'il voyoit , se leva tout nud
en chemise avec l'épée à la main ; il fit
peu de défense ; car Tiran lui fendit la
tête avec une hache d'arme qu'il portoit.
La femme du Commandant fit de grands
cris ; mais l'Albanois qui se trouva auprès
d'elle , la traita comme son mari venoit
de l'être. Ils allerent ensuite par tout le
Château , dont ils fermerent toutes les
portes.

Le bruit du tambour étoit si grand ,
qu'il empêchoit d'entendre ce qui se pas-
soit ; ils monterent sur les Tours. Ceux
qui faisoient la garde , les laissoient ap-
procher , les croiant de la Garnison ; &
quand ils étoient auprès d'eux , ils les jet-
toient par-dessus les crenaux. Il y en eut un
qui tomba dans le fossé. Soit le bonheur ,
soit l'eau qui le gatanrit , il en fut quitte
pour la peur , & courut en porter l'allar-
me dans le Bourg. Tout le monde se le-
va. On ignoroit dans le Château ce qui
s'y passoit , qu'on le sçavoit aux environs.
Un homme qui logeoit dans les chambres
basses,

basses , entendit cependant la chute de
 celui qui étoit tombé dans l'eau , ce qui
 joint au bruit que les Troupes de Tiran
 ne pouvoient s'empêcher de faire , l'en-
 gagea à faire de si grands cris , que tout
 le Château fut averti ; mais ils trouverent
 les portes de leurs chambres fermées. Le
 Roi qui étoit couché avec la Reine , se
 renferma dans la principale Tour , quoi-
 qu'il n'eût qu'une Chambrière avec lui.
 Quand le jour fut venu , Tiran fit mettre
 des Bannieres , & fit faire des feux sur les
 tours en signe de réjoüissance. Tous ceux
 qui étoient dans les Villages voisins pri-
 rent la fuite. Le Général voiant la prise
 du Château assurée , les chargea dans leur
 fuite ; il en prit un grand nombre. Il pla-
 ça ses Troupes dans les mêmes quartiers
 que les Ennemis occupoient. Ensuite il
 vint au Château , & vit avec étonnement
 qu'il n'avoit aucun des siens ni tué , ni
 blessé. Car Tiran conduisoit si bien ses
 entreprises , quelque difficiles qu'elles pas-
 sent être , que rien ne lui étoit impossible.
 Le Général ne pût s'empêcher de lui dire :
 Comment pourrais-je jamais faire ton élo-
 ge , brave Chevalier que le Ciel a mis
 au monde ? L'obligation que j'ai à ton mé-
 rite ne se peut concevoir. Tu me mets en

312 HIST. DU GRAND CHEVALIER
état de vanger mon fils & mon Roi. J'ef-
pere que tu voudras m'aider jusqu'à la fin.
Faisons souffrir au Roi Escariano les sup-
plices que mérite sa barbarie, & que cer-
te indigne Princesse, jadis ma bru, qui
a reçu dans ses bras le meurtrier de son
mari & de son beau-pere, l'accompagne
à la mort. Ce sort est dû à leurs crimes,
& leur perte m'est nécessaire pour m'assu-
rer un trône que je devrai à ta valeur, &
que je veux partager avec toi. Tiran lui
répondit : Les Loix de la Chevalerie dé-
fendent de rendre de sang froid le mal
pour le mal, encore moins lorsque l'on a
pour Ennemi un brave Chevalier, qui n'a
rien fait qu'en soutenant une juste quere-
le. La Guerre qu'a fait à votre Maître le
Roi Escariano étoit bien fondée. J'en fus
instruit lorsque j'allai en Ambassade au-
près de lui. Si la fortune l'a fait tomber
entre nos mains par le sort des armes,
ne devons-nous pas avoir quelque pitié
de sa jeunesse, & de son courage qu'il a
fait voir ? Songez que nous sommes envi-
ronnés de ses troupes ; qu'elles sont mai-
tresses de tout le Roïaume ; que ses trou-
pes se feront un devoir de vanger sa mort,
& que les Rois ses Alliés se croiront obli-
gés à les soutenir. Quant à la Princesse
qu'il

qu'il a contrainte de l'épouser, ses malheurs sont-ils des crimes? Et d'ailleurs, n'est-elle pas le sang de vos Rois? N'est-elle pas votre Reine? Faut-il nous déshonorer à jamais l'un & l'autre par un crime qui ne servira qu'à nous rendre odieux à toute la terre.

Enfin Tiran parla si bien au Général, qu'il lui fit sentir que le projet qu'il avoit formé, étoit indigne d'un Chevalier. Le meilleur conseil que je vous puisse donner, reprit-il, c'est de garder avec soin le Roi & la Reine, qui sont en notre pouvoir avec tous les Chevaliers de sa Cour. Alors ils allèrent à la principale Tour. Le Roi ne vouloit pas se rendre, qu'on ne lui donnât sûreté de la vie & de ses membres. Il se regardoit comme mort, parce qu'il avoit fait périr le Roi de Tremecen. Eh bien, dit Tiran, laissons-le faire, la faim le rendra bien-tôt raisonnable. Mettons toujours ces Chevaliers sous bonne garde. Après cela ils visiterent le Château, qu'ils trouverent muni de toutes sortes de vivres pour sept ans, avec une belle fontaine qui sortoit du sable. La nuit approchoit. Le Roi Escariano touché de pitié pour la Reine, appella par une petite fenêtre, & dit: Puisque vous ne voulez
point

314 HIST. DU GRAND CHEVALIER
point me donner de quartier , lequel de
vous est Chevalier , afin que je puisse me
rendre à lui ? Seigneur, lui répondit Tiran,
voilà le Général qui est un brave Cheva-
lier. Je ne veux pas avoir à faire à lui , ré-
pondit-il ; mais que je te fasse Chevalier,
& je me ferai ton prisonnier. Je ne puis
l'être deux fois , dit Tiran ; j'ai été armé
par le généreux Roi d'Angleterre , qui
brille au-dessus des autres Rois de la Chré-
tienté , comme la Lune au-dessus des étoi-
les. Le Roi le reconnut alors pour l'Am-
bassadeur avec lequel il s'étoit entretenu.
Il lui dit : Promets-moi la vie , afin que
je puisse faire acte de Chevalier & de
Roi. Tiran lui répondit , qu'il pouvoit la
lui promettre pour un mois , du jour qu'il
se rendoit à lui : il en jura sa foi. Le Roi
lui en fut aussi obligé , que s'il lui avoit
donné la liberté. Il vint au bas de la Tour,
il ouvrit la porte , & l'épée à la main , il
demeura sur le seuil , & dit : Je ne me
 plains point de la mauvaise fortune qui me
réduit en l'état où suis ; je ne m'en prends
qu'à la faute que j'ai commise de m'être
fié à un Etranger inconnu. Ma jeunesse
& mon imprudence m'ont réduit dans
l'état où je suis. Puisque tu ne veux pas
que je te fasse Chevalier , fais-moi venir
ce

ce petit enfant, qui me paroît n'avoir pas plus de cinq ans, & dont le pere est Boulanger. Quand on le lui eut amené, il le fit Chevalier, le baïsa sur la bouche, & se rendit à lui. Après cela il dit : Vous pouvez à présent recevoir l'ordre de cet enfant, & faire de moi ce que vous voudrez. Le Général dit : Prenez-le, Capitaine Chrétien, & faites-le porter dans une forte Prison. A Dieu ne plaise, répondit Tiran, que je touche un Roi pour lui faire de la peine, je m'attirerois trop de reproches des Chevaliers. Je veux bien les secourir ; mais je ne veux ni les mettre en prison, ni les faire périr. Le Général lui dit qu'il ne lui faisoit cette proposition que pour lui faire honneur, Tiran lui dit, qu'il pouvoit accorder cette faveur à son fils. Le Général ne s'embarassa pas d'en dire davantage. Il prit le Roi, le conduisit dans une chambre, & le fit enfermer. Tiran en fut très-fâché ; mais il ne dit rien, dans la crainte de l'irriter encore davantage. Quand le Roi fut dans les fers, ils entrèrent dans la principale Tour, ils trouverent la triste Reine qui pleuroit continuellement. Elle fut quelque tems sans avoir la force de parler. Elle leur dit à la fin.

Ainsi

Ainsi que le vent augmente le feu, ainsi votre vûe a redoublé mes douleurs, elle rappelle à mon esprit plus vivement encore la perte de mon pere, de mes freres & de mon mari. Je ne désire que la mort, & depuis mes malheurs je ne connois que les larmes. Voïez l'état ou la douleur m'a réduite. Mes cheveux sont épars, mes habits sont inondés de mes pleurs. Je ne vous demande aucune grace que celle de me faire mourir, afin que j'aïlle retrouver mon pere, car jamais femme ne fut plus malheureuse que moi. Tous les assistans la consoloient de leur mieux. Ils furent ensuite visiter le Trésor du Roi, dans lequel ils trouverent cent cinquante-deux mille marcs d'or, ce qui n'est point étonnant, car il étoit fort riche, & il avoit beaucoup augmenté son trésor dans la Ville & dans le Roïaume de Tremecén. Tiran fit choix des femmes les plus qualifiées parmi les Maures, & les donna à la Reine pour la servir. Le Roi pour lors voulut parler aux Généraux, & faisant venir le petit enfant qu'il avoit fait Chevalier, il leur dit : Puisque la fortune a voulu me réduire en l'état où je suis, il ne me reste qu'une chose à faire. Celui à qui je me suis rendu prisonnier

n'a

n'a pas de bien , il n'en peut espérer de son pere , ni de sa mere , je veux lui en donner avec votre permission. Je lui assure donc sur mes biens , vingt mille doubles ducats d'or de revenu pour tout le tems de sa vie. Il en fit écrire un Acte public avec la signature de deux Alcades comme témoins ; auquel il ajouta une donation de toutes ses Terres & Roïaumes à la Reine Smaragdina sa femme. Faites à présent , poursuivit-il , tout ce que vous voudrez de moi , je recevrai patiemment la mort , d'autant que je crois que vous ne me priverez pas de sépulture. Mais je vous demande en grace de me faire venir ce méchant homme qui m'a si bien trompé , quoique je lui pardonne de bon cœur : Quand l'Albanois fut en sa présence , il lui dit : Qu'est devenuë la parole de mauvais Chrétien que tu m'as donnée d'être fidèle ? Ton Général doit bien s'attendre , si jamais il a de la confiance en toi , à recevoir un traitement pareil au mien. Par où avois-je mérité de toi la trahison que tu m'as faite ? Je vais mourir , j'ignore si ce sera aujourd'hui ou demain. Je te pardonne , mais j'espère que Mahomet ne laissera pas tes crimes impunis , & qu'il t'en donnera la récompense.

penſe. Tiran ne put en laiſſer dire davantage au Roi, & lui répondit : Seigneur, ne deſeſperez pas de votre vie, vos malheurs ſont dépendans des événemens de la guerre qui arrivent encore plus aux grands Seigneurs qu'aux autres, parce que ſouvent ils font des Guerres injuſtes. Le Seigneur rend la juſtice par le succès des Batailles & des Guerres. Si il vous a réduit en l'état où vous êtes, croiez que vous n'êtes ni le premier, ni ne ſerez le dernier. L'Albanois dit : Seigneur, laiſſez le Roi me charger de tout ce qu'il voudra, d'autres feront mon éloge. Et s'adreſſant au Roi captif, il lui dit : Comment pouvez-vous vanter votre innocence? Ces tréſors que vous avez amasſés ici, & que vos peres ne vous avoient point laiſſés, ſont le fruit des ravages, des incendies, & du pillage des Provinces. Vous ne les avez pas même partagés avec ceux dont les crimes vous les ont acquis, par-là vous avez voulu vous charger ſeul de l'iniquité de tous ces crimes. Si les Généraux vous donnent la vie, & que vous n'en faiſſiez pas un meilleur uſage, comptez qu'elle ne ſera pas de longue durée; Dieu ne manquera pas de moiens de vous faire rendre compte

te

te de la maniere dont vous avez traité vos Sujets , de la dureté des Impôts dont vous les avez accablés , sous le prétexte des besoins de la guerre , & de la licence que vous avez accordée à vos troupes pour vous dispenser de les paier , & pour grossir vos trésors du plus pur sang de vos peuples. Tiran eut pitié de la patience avec laquelle le Roi écoutoit les reproches que lui faisoit l'Albanois , & voyant que le Général ne lui disoit pas de se taire , il lui imposa silence , ne voulant pas augmenter les peines de ce malheureux Prince. Comment , lui répondit l'Albanois ! vous ne voulez pas que je lui dise ses vérités ? car enfin il est coupable de trois péchés mortels , pour lesquels il mérite la mort. De luxure , puisqu'il a pris la Reine par force ; de l'avarice dont je viens de le convaincre ; & enfin de l'envie qui l'a porté à usurper des Etats sur lesquels il n'a aucun droit. Tiran voulut encore lui ordonner de se taire ; mais l'Albanois continua de lui dire : Toute la gloire & l'avantage de ce monde ne consiste que dans la Chevalerie ; par elle on fait la Conquête des Roïaumes , & l'on imite Alexandre ; c'est pourquoi je vous prie de me faire Chevalier , quoique

320 HIST. DU GRAND CHEVALIER
que je fois indigne de cet honneur ; mais
je ferai de telles actions , que je sçaurai
réparer ce qui peut me manquer. Le pro-
verbe dit , que le Chevalier qui n'aide
point, le Laboureur qui ne travaille point,
le Juif qui ne prête point , & le Prêtre
qui ne donne point en ce monde ne ser-
vent point. Tiran lui répondit qu'il ne
pouvoit lui accorder sa demande , qu'il
le récompenseroit de son bien , que sa
fortune étoit faite , mais qu'il ne pouvoit
l'armer Chevalier , que ce grand Ordre
n'étoit pas fait pour tout le monde ,
qu'il y avoit bien des choses qui lui don-
noient l'exclusion, & surtout la façon dont
il venoit de parler au Roi. Croi-moi ,
continua-t-il , il vaut mieux être un bon
Ecuier qu'un mauvais Chevalier , & pour
faire plus de peine à ceux qui sont jaloux
de notre prospérité , voilà cinquante mil-
le ducats que je te donne pour m'avoir
si bien servi. L'Albanois prit l'argent , &
retourna dans son País.

Tiran après cela ordonna que l'on en-
voiat cent mille doubles ducats à Tu-
nis à un cousin germain du Général qui
gouvernoit ce Roïaume au nom du Roi ,
pour délivrer le Seigneur d'Agramont, &
tous les autres qui s'étoient trouvés sur
la

la Galere. Le Gouverneur pour faire plaisir au Général, les fit acheter par différens Marchands. Après quoi il les envoya à Tiran. Ils avoient perdu l'espérance de recouvrer leur liberté, puisqu'ils n'entendoient plus parler de leur Général. La joie qu'ils eurent de le revoir ne se peut exprimer. Tiran demanda avec empressement à son cousin d'Agramont des nouvelles de Plaisir de ma Vie; mais il lui répondit, que depuis leur naufrage, il n'en avoit pas entendu parler, & qu'il ne doutoit pas qu'elle n'eût péri. Il fut très-affligé de cette réponse, & jura par la Vierge qu'il donneroit deux pintes de son sang pour lui rendre la vie. Il leur donna des armes & des chevaux, & tout l'argent qu'ils voulurent; de façon qu'ils se regardèrent comme des gens qui passent de la mort à la vie. Il fit acheter aussi par des Marchands sur les Terres de la Chrétienté, des harnois & des chevaux, parce qu'il eut nouvelle que toutes les troupes qui étoient dans Tremecen & dans la campagne, marchoient au Mont de Tuber où il étoit, & qu'ils n'avoient plus que six lieues à faire pour s'y rendre. Il fut encore informé que les Maures avoient envoyé chercher des Chevaliers.

323 HIST. DU GRAND CHEVALIER
dans toute la Barbarie , & avertir des pa-
rens du Roi de venir à son secours. Sur
ces nouvelles , Tiran fit augmenter les
provisions du Château. L'Armée du Roi
Escariano y arriva avant le jour , & at-
taqua vivement les Faubourgs. Tiran
laissa la garde du Fort & celle du Roi
au Général , & au Seigneur d'Agramont.
Pour lui , il fit ouvrir les portes , sans
vouloir que ni le jour ni la nuit elles fus-
sent fermées ; à la vérité il avoit fait fai-
re un bastion pour les défendre. Les Mau-
res voiant la porte ouverte , y eurent
avec vivacité. Mais il les reçut si bien
dans le bastion , que ceux qui venoient
derrière ne pouvoient passer , tant il y
avoit de corps entassés. Les Ennemis per-
dirent beaucoup à cette attaque , & les As-
siégés eurent un grand nombre de blessés.
Les Maures firent ensuite leurs disposi-
tions. A une heure de jour , ils atta-
quoient , & quand une troupe étoit fa-
tiguée , on la relevoit par une autre ; ce
qui se faisoit successivement jusques
à la nuit , pendant laquelle Tiran faisoit
réparer les ouvrages. Quand les Maures
furent convaincus qu'ils ne pouvoient
emporter la Place de cette façon , ils
rassemblerent tous les canons qu'ils purent
trouver ,

trouver, même hors du Roiaume. Tiran fut blessé à la jambe dont il avoit déjà tant souffert, & reçut un coup de feu dans son armet. Les attaques furent un peu ralenties pendant un mois, jusques à ce que l'artillerie eut été rassemblée, ce qui donna le tems à Tiran de monter au Château à cause de ses blessures, laissant la garde du Bourg au Seigneur d'Agramont. Quand l'artillerie des Assiégeans fut venue, elle fit beaucoup de mal à la Place; le feu continuel ne permettoit plus de faire de sorties. Voici le parti que prit Tiran pour faire cesser le feu des Assiégeans. Il attacha le Roi & les autres prisonniers sur de longues planches & les descendit avec des cordes le long des murailles à l'endroit où les boulets faisoient brèche. Quand les Assiégeans apperçurent non-seulement leur Roi, mais encore leurs amis & leurs parens les plus proches, ils n'osèrent plus tirer; car le Roi lorsqu'il étoit sur cette table, leur crioit avec une voix lamentable: Au nom de Mahomet, ne tirez pas. Les Maures leverent une bannière pour l'en assurer. Alors les Assiégés les ôtèrent. Les Assiégeans pour ne plus exposer la personne du Roi, résolurent d'attendre l'arrivée du Roi de Bougie, fre-

324 HIST. DU GRAND CHEVALIER
re d'Escariano & cousin germain du Roi
de Tunis. Ils avoient appris qu'il se pré-
paroit à venir avec tout ce qu'il pou-
voit rassembler de troupes. Cette nou-
velle leur fit prendre le parti de faire une
Treve de deux mois. Plusieurs parens
du Roi, ses Chevaliers & ses domesti-
ques demanderent au Général la permis-
sion d'entrer dans le Château pour voir
leur Maître. Il y consentit, & permit
qu'il pût y avoir avec le Roi jusques à
cinq Chevaliers seuls avec lui. Quand la
nuit venoit, ils retournoient à leur
Camp.

Enfin les Maures eurent des nouvelles
certaines du secours qui leur arrivoit. Le
Roi de Bougie, celui de Fez, ceux de
Menadoro, de Perse, de Tana, de la
Petite Inde, de Damas, de Giber, de
Grenade & d'Africa. Ils étoient presque
tous parens d'Escariano. Ceux qui avoient
le moins de troupes conduisoient quaran-
te-cinq mille Combattans. Les Rois de
Bellemarine & de Tunis les joignoient aus-
si avec quatre-vingt mille hommes. Tou-
tes ces Armées arriverent au Siège. La
Reine envoya prier un jour Tirán de lui
venir parler. Quoi qu'il ne fût pas encore
guéri de ses blessures, il se rendit dans sa
chambre.

chambre. A sa vûë la joie éclata dans les yeux de la Reine , elle le fit asseoir à ses côtez , & après avoir gardé quelque tems le silence , elle lui dit en rougissant & d'une voix mal assurée :

Je révois la lumière en te voiant , toi à qui tout est soumis , & qui commandes à tout ce que le grand Dieu a créé. Tu surpasses tous les Chevaliers du monde , dis-moi , brave Chevalier , quelle est la cause du changement & de la malignité que je remarque en toi. Tu n'étois point dans cet état quand tu fis la merveilleuse Conquête de ce Château. Avec quel plaisir te vis-je alors arriver dans cette déplorable prison , moi qui ne pouvois souffrir mon mari , & qui n'ai d'amour que pour toi , le meilleur des meilleurs Chevaliers du monde. Je sçai que je ne pourrai jamais reconnoître les services que tu m'a rendus. Je prie Mahomet de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir ; mais comme je n'ai que ma personne telle qu'elle est , je te prie d'accepter le présent que je t'en fais avec les Etats qui m'appartiennent ; j'aimerois mieux être ton Esclave que la Souveraine du monde entier. Où trouverois-je , même parmi les plus grands Rois , un homme qui t'é-

26 HIST. DU GRAND CHEVALIER
galât ? Peut-il y avoir un bonheur pareil
à celui d'être ton épouse ? Puis-je for-
mer d'autres vœux ? Si tu refuses ma
demande , il ne me restera d'esperan-
ce qu'en la mort , elle seule pourra fi-
nir les maux que me cause la violence
de mon amour , Elle est telle que sans la
crainte de l'infamie , je te suivrois jus-
ques au bout du monde , fût-ce comme
ton Esclave.

Tiran surpris d'un discours auquel il
ne s'attendoit pas , lui répondit : Mada-
me , si j'étois libre , j'aurois grand tort de
refuser les offres que vous avez la bonté
de me faire. Les sentimens que vous me
témoignez , m'obligent à vous servir &
à vous secourir , comme si vous étiez ma
fille , & me forcent à vous avouer qu'il
y a très-long-tems que j'aime & que je
suis aimé d'une Dame telle que je serois
le plus indigne des hommes , si je man-
quois à ce que je lui dois. J'aimerois mieux
mourir que de mériter le moindre repro-
che de sa part. Vous sçavez , Madame ,
quels sont les sentimens de l'amour. Ne
désirez donc point aux autres ce que vous
ne voudriez pas que l'on vous fit. Par-
donnez-moi la façon dont je vous parle.
Mais vous avez tant de mérite , qu'il n'y

a point de Princesse qui vous égale, ni de Prince ou de Chevalier qui ne fût heureux de posséder une aussi grande beauté. Soiez sûre que je sacrifierai ma vie pour votre service. L'aveu que je vous ai fait, mérite que vous me pardonniez. Vous pouvez croire que Dieu a voulu que je ne pûsse changer de cœur ni de volonté pour celle que j'aime, & que je languirai toujours jusques au moment auquel je pourrai la revoir. Après toutes ces bonnes raisons, je pourrois, continuast-il, alléguer encore à V. M. qu'elle est Maure, & que je suis Chrétien; ce qui nous empêcheroit de nous marier. Mais rien ne peut mettre obstacle aux services que je suis résolu de vous rendre.

La Reine lui répondit, les yeux baignés de larmes : Qui croiroit qu'un Chevalier fort accompli eût la cruauté de refuser un aussi grand amour que le mien ! Il est au point que je ne puis te l'exprimer. Et si tu n'ajoutes pas de foi à mes paroles, je suis résolue de mourir. Tu dis que ta Religion s'oppose à notre Mariage. Eh bien, fais-toi Maure, & nous n'aurons plus d'obstacles. Si tu me refuses cet article, & que tu me dises que ta Religion est meilleure que la mienne, je te croi-

328 HIST. DU GRAND CHEVALIER
rai là-dessus , comme sur tout le reste. Tu
connoîtras par-là quel est mon amour pour
toi. Ce que tu me dis d'une autre passion
& d'un autre engagement , n'est qu'une
défaite pour couvrir le peu de sensibili-
té que tu as pour moi. Tu ne veux pas
m'avouer que ma personne n'a pû trou-
ver grace à tes yeux. Les services que tu
m'a rendus, je ne les dois peut-être qu'à ta
pure générosité & qu'aux loix de ta Che-
valerie. Tu m'offres les sentimens d'un
Pere & d'un frere ; me pourrois-je rédui-
re pour toi à ceux d'une fille & d'une
sœur ? Quelque pouvoir que tu aies sur
mon cœur , pourra-t-il obéir aux loix
que tu lui imposes ?

Tiran fut quelque tems dans une pro-
fonde rêverie. Voïant les bonnes dispo-
sitions que la Reine avoit pour se faire
Chrétienne , il en eut une grande joie.
Et frappé de la voie que la grace em-
ploïoit pour étendre la Chrétienté , il
résolut de lui témoigner plus de tendresse
pour augmenter en elle le désir d'abjurer ,
mais pourtant sans offenser son amour
pour la Princesse Carmésine. Pour lors
il la regarda tendrement , & lui dit
avec un air content , qu'il l'aimoit &
qu'il desiroit de la servir , non comme
elle

elle en avoit envie , mais d'un amour pur & dégagé de toute idée grossiere , d'un amour qui ne s'arrêtoit pas à ce corps mortel & terrestre. Que les engagements où il étoit ne lui permettoient plus d'en prendre d'autres sans la tromper & sans trahir en même-tems son honneur , son amour & sa religion. Je ne puis , ajouta-t-il , vous donner ma personne , mais vous serez Souveraine de mes biens & de ma volonté. Je rendrai votre nom fameux dans le monde. Cependant je vous demande en graces de recevoir le S. Bâtement de la véritable Loi , vous irez indubitablement avec Dieu , par le secours duquel , si je vis , vous serez Reine de votre Roïaume , & je vous donnerai un jeune & brave mari ; car pour moi , je ne puis me marier , puisque je le suis déjà. Vous sentez aisément quel seroit le rôle que vous joueriez avec moi. Vous méritez mieux que je ne vaux. Je jure devant Dieu que si je ne me livre point à vous , ce n'est pas assurément que je ne vous trouve plus belle qu'aucune Dame que j'aie vûë. Mais je pense que si je périssois dans cette guerre , vous seriez sans secours. Il vous est donc plus avantageux de prendre un mari qui ne soit pas expo-
sé

330 HIST. DU GRAND CHEVALIER
se aux mêmes dangers. Et quoique vos
beaux yeux répandent à présent des lar-
mes d'amour pour moi , vous ne serez pas
long-tems , sans que la vûë de quelqu'au-
tre Chevalier ne vous console. La Reine
en effet cessa de pleurer , & lui dit :

La gloire que tu as acquise dans le mon-
de, malgré ta grande jeunesse, me fait dé-
sirer d'être ton esclave , afin de n'être ja-
mais privée de ta vûë , toi qui dans les
plus grands dangers ne penses qu'à ta gloi-
re , sans te soucier des richesses. Ce que
tu viens de me dire de sage & de prudent,
a fait une telle impression sur moi , que
je te prie de me faire donner le S. Bâ-
tême , puisque tu es la fleur de tout le
monde bätisé.

Tiran qui vit la bonne volonté de la
Reine pour être Chrétienne , se fit appor-
ter un bassin d'or & un vase. Il fit dé-
couvrir la tête de la Reine qui demeure
avec ses beaux cheveux , & qui n'en pa-
rut encore que plus belle ; il la fit ensui-
te mettre à genoux , & lui jettant de l'eau
sur la tête , il dit : Smaragdina , au nom
du Pere , du Fils & du S. Esprit , je te
bätise. Et dès-lors elle se regarda comme
bonne Chrétienne. Les quatre femmes
qui la servoient, furent aussi bätisées publi-
quement ,

quement, & vécurent très-saintement par la suite. Quand le Roi Escariano apprit que la Reine s'étoit fait Chrétienne, il fit venir Tiran & lui dit : Je crois que Dieu m'a fait éprouver tous mes malheurs pour exercer ma patience. Je vois que tu es le soutien de la Religion Chrétienne ; & puisque la Reine ma Dame a embrassé ta Religion, je la veux imiter. Bâtiſe-moi donc aussi, je te prie, & sois mon frere d'armes pour tout le tems que je vivrai ; tu ne peux me faire un plus grand plaisir que de m'accepter pour tel. Mais avant que de recevoir le Bâtiſme, je veux être instruit de la sainte Foi Chrétienne, & ſçavoir ce que c'est que la Trinité ; je crois cependant que tu es plus habile à la Guerre que ſçavant dans l'explication de l'Écriture. Tiran convint qu'il n'en ſçavoit pas beaucoup sur ce point, mais qu'il lui dirait avec plaisir ce qu'il en avoit appris dans son enfance. Il lui expliqua de son mieux tout ce qu'un Chrétien & un Chevalier devor doit ſçavoir, de façon que le Roi en fut très-content, & qu'il entendit tout ce qu'il lui dit, comme si il avoit été Chrétien toute sa vie, soit par la dévotion qu'il avoit pour le Bâtiſme, soit par
la

332 HIST. DU GRAND CHEVALIER
la grace du S. Esprit. Aussi dit-il avec
une extrême joie : Je n'aurois jamais crû
qu'un aussi brave Chevalier eût aussi-bien
scû la Trinité. Tu m'en as plus appris tout
seul, que les trois Moines que j'ai eus autre-
fois avec moi. Donne-moi le Bâtême &
fais-moi Chrétien. Il faut avant toutes cho-
ses, lui dit Tiran, que vous me fassiez le
serment de la fraternité sur l'Alcoran,
comme Maure, & quand vous serez Chré-
tien, que vous m'en fassiez un semblable
sur l'Evangile. Le Roi y consentit. Tiran,
pour l'éprouver, lui demanda s'il vouloit
être bûtisé en public ou en particulier.
Comment, lui répondit le Roi ! crois-
tu que je veuille tromper Dieu ? Je veux
me faire Chrétien & être bûtisé devant
toutes mes Troupes. Mon exemple les en-
gagera peut-être à en faire autant. Je te
prie, continua-t-il, de les faire assem-
bler. Tiran s'acquitta promptement de cer-
te commission, prévoiant l'augmentation
de la Foi que cette action devoit produi-
re. Il envoya un Maure aux Généraux du
Roi, par lequel il leur fit scavoir que sous
peine de désobéissance, il leur ordonnoit
de venir avec toutes leurs Troupes. Les
Maures obéirent sans peine à cet ordre.
Il les avoit averris de venir sans armes, &
de

de ne commettre aucun désordre; ce qu'ils firent en effet.

Cependant Tiran avoit fait sortir le Roi de sa prison. Lorsque ses Officiers & ses Troupes furent arrivés, il le fit descendre dans une grande place de la Ville, où l'on avoit dressé un magnifique échafaut orné de brocard, & de tapisseries, au haut duquel on le plaça dans une belle chaise couverte de brocard, à côté de laquelle il y avoit un grand vase d'argent plein d'eau. Tiran avoit disposé l'échafaut, de façon qu'il y avoit à chacun des côtés des gradins, par lesquels on pouvoit descendre & monter, afin que ceux qui voudroient se faire bâtiser, en eussent la commodité. Les Généraux d'Escariano, sans armes, le saluerent, & lui demanderent ce qu'il avoit à leur ordonner. Le Roi dit avec beaucoup de fermeté : Mes fidèles Sujets, & vous mes Parens, il a plû à la divine Bonté d'éclairer mon esprit, & d'avoir pitié de moi d'une façon, dont vous pouvez également profiter. J'ai les plus grandes obligations à ce brave Chevalier Chrétien : je lui dois ma liberté ; & ce qui est encore un plus grand service, je lui dois la lumière qui m'éclaire. Il m'a fait connoître la vérité de la foi des Chrétiens

334 HIST. DU GRAND CHEVALIER
tiens , & la fausseté de celle de Mahomet.
Je vous prie donc , & je vous ordonne de
me tenir compagnie , & de vous faire bâ-
tifier avec moi. Je vous donne ma parole
que vous ferez votre salut. Que ceux qui
voudront se faire bâtifier , demeurent
dans la Place ; & que les autres en sor-
tent pour laisser approcher ceux qui n'ont
pû y arriver.

Après ce discours le Roi se mit en che-
mise , & Tiran le conduisit auprès d'un
vase d'argent , prit de l'eau , & le bâti-
sa. Presque tous les Prisonniers imiterent le
Roi , parce qu'ils étoient ses proches pa-
rens. Tiran bâtiſa ce jour-là plus de six
mille Maures. Les jours suivans il bâtiſa
le reste ; car presque tous se firent Chré-
tiens. Après cela Tiran dit au Roi : Quand
vous étiez Maure , vous m'avez fait un
serment ; à présent que vous êtes Chré-
tien , je vous prie de le renouveler. Le
Roi y consentit avec joie. Tiran avoit
écrit de sa main sur un papier les premiers
mots de chacun des quatre Evangélistes ,
il les lui présenta , & il jura en ces termes.
Moi, Escariap, par la grace de Dieu,
Roi de la Grande Ethiopie, Comme fidé-
le Chrétien & bon Catholique, je mets la
main sur les quatre Evangiles, & je pro-
mets

metts à Tiran le Blanc, d'être toute ma vie son bon & loial Frere d'Armes, d'être l'ami de ses amis, & l'ennemi de ses ennemis, de partager avec lui la moitié de mes biens présens & à venir; & si par hazard il lui arrivoit d'être pris, d'employer mon bien, & ma vie pour le délivrer. Tiran de son côté renouvela le serment qu'il avoit fait pendant que le Roi étoit Maure. Après cela ils s'embrassèrent.

Tiran continua de bâtifier ceux qui se présenterent. Le nombre étoit si grand, qu'à peine y pouvoit-il suffire; il y passoit les jours & les nuits. Il lui vint heureusement du secours. Un Moine Espagnol de la Ville de Valence*, qui étoit

* L'Auteur Espagnol fait ici une longue digression au sujet de Valence, de la bonté de son terroir, de la bravoure de ses habitans, de la gentillesse de ses femmes, qui sans être d'une grande beauté, sont cependant propres à inspirer les plus fortes passions. Des trois grands malheurs qui doivent arriver à cette Ville, suivant la Prophétie d'Elie: le premier par les Juifs; le second par les Maures; le troisième par des Chrétiens, qui ne le feront pas d'origine. Il ajoute, que la cause de la fertilité de ce Pais vient de ce qu'elle est à l'opposé du Paradis Terrestre, & qu'elle reçoit les mêmes influences. Cette digression peut faire soupçonner que l'Auteur étoit Valencien.

336 HIST. DU GRAND CHEVALIER
à Tunis pour racheter des Esclaves , aiant
appris les grandes sommes qu'avoit fait
remettre dans cette Ville un Chevalier
Chrétien qui étoit dans le Roiaume de
Tremecen , résolut d'aller implorer son
assistance pour les Esclaves de sa Nation.
Il arriva à propos pour soulager Tiran ,
& pour prendre sa place. Il y eut quaran-
tante-quatre mille trois cens vingt - sept
hommes ou femmes de bâtisés. Tous
ceux qui ne voulurent pas suivre l'exem-
ple du Roi , se retirèrent. Il ne resta avec
lui que les seuls Chrétiens ; mais ils é-
toient les plus braves & les plus considé-
rables de son armée.

Le bruit de cet événement se répandit
bien-tôt dans toute la Barbarie. Les Rois
alliés , qui venoient au secours d'Escaria-
no se déclarèrent ses Ennemis , & alle-
rent s'emparer de ses Etats , qui se sou-
mirent sans résistance , à la réserve de
trois Châteaux qui ne pouvoient pas tenir
long-tems. Cette nouvelle affligeante ne
put empêcher Escariano de songer à son
amour pour la Reine de Tremecen. Son
premier Mariage avoit été fait sans beau-
coup de cérémonies. Escariano s'étoit
servi avec elle des droits que lui donnoit
la Victoire , & une force à laquelle elle
n'avoit

n'avoit pu résister. Son changement de Religion la mettoit en liberté. Il s'adressa à Tiran, qu'il supplia de l'assister comme un bon & loial Frere Armes. Par son conseil, il commença par rendre à la Reine de Tremecen tout ce qu'il avoit conquis sur le Roi son pere.

La passion de cette Princesse pour Tiran continuoit toujours, & elle avoit même pris de nouvelles forces. A mesure que la santé du Chevalier se réablissoit, il recouvroit ses premiers agrémens. Elle ne pouvoit se réduire aux seuls sentimens de cette affection épurée qu'il lui avoit promis, elle fit encore de nouvelles tentatives pour l'engager à l'épouser, & à se mettre la Couronne de Tremecen sur la tête; mais il sut la menager avec tant d'adresse, qu'il la fit enfin consentir à donner solennellement la main à Escariano. Elle étoit d'un humeur douce. Les refus de Tiran étoient accompagnés de tous les témoignages possibles d'estime & d'affection. Le Roi Escariano étoit jeune & aimable, quoique de la couleur des autres Ethiopiens. Il avoit pour elle la passion la plus violente: la possession même n'en avoit pu ralentir l'ardeur. Tiran ne pouvoit être son époux, & le parti

338 HIST. DU GRAND CHEVALIER
qu'il lui proposoit étoit le seul que la raison lui permit de prendre.

On célébra son mariage avec toute la magnificence que permettoit la situation des affaires. Elles devenoient tous les jours plus fâcheuses. On apprit bien-tôt que les Rois ligués s'étoient emparés des trois Châteaux, & qu'ils marchaient dans le dessein de venir attaquer les nouveaux Chrétiens. Tiran proposa de faire la revue des troupes, & de se préparer à une défense vigoureuse. L'ancien Général du Roi de Tremecen, qui avoit obtenu la permission de rester dans sa Religion, & d'attendre le tems de sa conversion, étoit jaloux du credit & de l'autorité de Tiran. Il le regardoit comme celui qui l'avoit empêché de monter sur le trône. Il lui parla avec hauteur, & proposa à Escariano de retourner au Mahometisme avec ses Sujets. C'étoit, selon lui, le seul moïen d'appaiser les Rois ligués, & de conjurer l'orage qui les menaçoit. La proposition, & quelques expressions dont elle étoit accompagnée, porterent la colere du Roi Escariano au plus haut point. Il mit l'épée à la main, & abattit la tête du Général, en disant : *Chien, fils de Chien, élevé dans une fausse Loi, & qui*
veux

veux nous y faire rentrer, voilà le paiement de tes conseils.

Tiran fut très-sensible à la mort d'un homme auquel il avoit obligation, mais connoissant le caractère violent d'Escariano, il crut devoir lui donner le tems de revenir de lui-même. On fit la revûe: il se trouva 18230. hommes de cavalerie, & 45000. fantassins. Le Roi, qui s'aperçut que son action avoit déplu à Tiran, & qui avoit pour lui la plus tendre amitié, fut le premier à lui en parler. Il lui en demanda pardon, & cet événement, qui d'ailleurs fit grande impression sur ceux des nouveaux convertis, dont la foi étoit chancelante, ne servit qu'à resfermer l'union qui étoit entre les deux Freres d'Armes. On reçut alors de l'Ethiopia les armures & les chevaux bardés que l'on avoit fait venir de Sicile. Il y avoit de quoi former un corps de 440 hommes d'armes, avec lesquels Tiran n'auroit pas craint d'attaquer trois mille Cavaliers Maures armés à la légère comme ils étoient.

Le Roi quitta la Ville de Tremecon, & marcha avec Tiran vers la frontiere, pour défendre l'entrée du Royaume aux Ennemis. Les deux camps n'étoient qu'à

340 HIST. DU GRAND CHEVALIER
trois lieux. Les Rois ligués firent proposer à Escariano de rentrer dans la Religion de ses peres. Il renvoia les Ambassadeurs sans réponse, & Tiran lui proposa de rester avec la moitié de l'Armée dans la Ville où ils étoient campés, tandis qu'avec l'autre il iroit examiner la disposition des Ennemis. O mon frere, dit le Roi, j'aimerois mieux être avec toi. Laissons le Seigneur d'Agramont dans la Ville. Donne-lui tes ordres; je veux vivre & mourir avec toi. Tiran se rendit aux instances du Roi, & donna le Commandement au Seigneur d'Agramont, en lui disant : Demeurez toujours armés, & les chevaux sellés; & quand vous verrez sur cette hauteur qui commande la riviere une Banniere rouge avec mes armes, sortez avec toutes vos troupes, chargez sur la droite où le fleuve est profond, & nous en ferons périr un grand nombre; mais sur toutes choses, ne sortez pas de la Ville, que vous ne voiez la Banniere.

Les Maures étoient obligés de traverser une montagne pour venir attaquer les Chrétiens. Tiran prit un détour pour aller se poster de l'autre côté de la montagne, dans un lieu d'où il pouvoit découvrir leur marche. Il s'embusca dans un
bois

bois fort épais , & fit mettre pied à terre à ses troupes pour se reposer , pendant qu'il monta sur un grand pin. Il découvrit de là qu'ils s'étoient engagés au passage de la montagne ; qu'ils avoient mis une journée entière à faire deux lieus ; que la tête de leur Armée s'étoit arrêtée sur le sommet à un lieu de la Ville , & que l'arrière-garde avoit pris le parti de camper au pied de la montagne , sans précaution , & sans avoir conservé de communication avec le reste de l'Armée. Cette arrière-garde étoit composée de 40 mille chevaux.

Lorsque Tiran vit que presque toute la troupe avoit mis pied à terre, il vint les attaquer avec le Roi. Le carnage fut prodigieux : sans la nuit qui survint , il n'en seroit pas réchappé un seul. Ceux qui étoient sur la montagne entendirent bien les cris des combattans ; mais ils ne s'imaginèrent jamais que les Chrétiens eussent la hardiesse de venir si près de leur Camp. Le lendemain au lever du Soleil , le Roi Menadoro descendit de la montagne , sans penser à Escarindo , non plus qu'à Tiran ; il croioit seulement que quelques Coureurs avoient causé ce désordre. Ne doutant point qu'ils ne fussent pris , il envoya

un Trompette, pour leur dire de venir promptement se faire Maures, ou de s'attendre à être pendus, Tiran chargea le Trompette de dire à son Maître, que s'il vouloit descendre dans la plaine avec son Armée, il lui feroit connoître quel étoit celui qu'il menaçoit ainsi. Cette réponse mit le Roi dans une si grande colère, qu'il poussa son cheval sans rien dire; toute son Armée le suivit, & le combat recommença: il fut très-sanglant. Quand il eut duré quelque tems, & qu'il y eut eu beaucoup de monde de tué des deux côtés, le Roi Ménadoro se retira avec ce qui lui restoit de troupes du côté de la montagne, & manda à son frère le Roi de la petite Inde, de venir à son secours. Quand il fut arrivé, il lui dit: Mon frère, voilà ces Chrétiens bêtisés, avec lesquels je viens de me battre, comme je ne me suis jamais battu de ma vie. Je ne me regarderai plus comme Chevalier, si je ne tue de ma main un grand traïste qu'ils ont parmi eux, qui donne des ordres partout, dont la souberveyte est de damas verd, avec des étoiles d'or & d'argent. Il porte à son col son Mahomet d'or, qui a une grande barbe*, & un petit enfant sur

* Omaru plus haut que Tiran portoit une figure
son

son épaule , avec lequel il passe une riviere. Pour moi , je crois que cet enfant est fils de son Mahomet , qui lui donne secours dans la Bataille. Le Roi de la petite Inde s'écria : Montre-le moi ; je te promets de te vanger , quand même il auroit le Dieu Mahomet dans le ventre. Il se tourna du côté de ses troupes , & leur dit : Suivez-moi , mes amis , vangeons la honte que ces Chiens de Chrétiens ont fait à mon frere. Prenez tous ceux que je renverrai ; vous aurez assez à faire à garder les prisonniers que je ferai. Ils monterent aussitôt à cheval , & fondirent sur les Chrétiens avec de grands cris. En peu de tems il y eut beaucoup de chevaux qui n'avoient plus de maîtres. Quand Tiran eut rompu la lanée , il prit sa petite hache ; il n'en donnoit pas un coup qui portât à faux. Les deux Rois l'approchèrent , & lui portèrent chacun un coup de pointe avec leurs épées. Il se sentit blessé , & se retournant vers l'un d'eux , il lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Mautes eurent beaucoup de peine à retirer son corps. C'étoit cependant le Roi de la pe-
re de saint Christophle en or attachée sur ses Armes ; c'est là ce que le Roi Ménadoro nomme le Mahomet de Tiran.

344 HIST. DU GRAND CHEVALIER
tite Inde qui l'avoit tant bravé. L'autre
Roi voiant son frere mort, se battit en
désesperé. La blessure de Tiran aiant un
peu rallenti le combat, ils eurent le tems
d'envoier dire aux autres le malheur de
leur Maître, sur-tout à celui de Bougia,
qu'ils regardoient comme leur chef. Ces
Rois vinrent à leur secours; mais comme
il étoit nuit, ils s'arrêterent au pied de la
montagne. Les Chrétiens voiant ven-
nir à eux un si grand nombre de trou-
pes, & jugeant par la blessure de Tiran,
qu'il n'étoit plus en état de les conduire,
ils décamperent pendant la nuit, sans que
les Maures s'en apperçussent.

Le lendemain matin les Ennemis, qui
s'attendoient à donner Bataille, ne trou-
verent personne devant eux. Il suivirent
les Chrétiens jusques à la Ville, où ils
s'étoient retirés. Tiran fit alors sortir le
Seigneur d'Agramont avec ses troupes. Il
chargea les Maures, de façon qu'il de-
meura beaucoup de monde de part &
d'autre sur la Place. Mais les Maures se
rallierent, & les Chrétiens toujours en
combattant, furent obligés de se retirer
dans la Ville. Ils fermèrent les portes sur
eux, & firent bien; car les Ennemis les
suivirent de si près, qu'ils touchèrent ces
portes

portes de leurs lances. Le Roi commandoit dans la Ville , & pourvut à sa défense. Il fit une sortie avec beaucoup de succès ; mais à la fin il fut repoussé. Tiran étoit au désespoir de n'être point en état de combattre. Enfin voiant que tous les jours ils perdoient beaucoup de monde , il dit au Roi Escariano , qu'il devoit menager des sorties , qui lui coûtoient trop de monde , & qui n'aboutissoient à rien. On suivit son avis jusqu'à ce qu'il fut guéri ; mais il ne l'étoit pas tout-à-fait encore , qu'il voulut marcher. Le Roi lui représenta vainement qu'il y avoit de la témérité à s'exposer dans l'état où il étoit. Tiran sans l'écouter , se fit donner promptement ses armes , monta à cheval avec une grande partie des troupes , & attaqua un des côtés du Camp. Les Maures se mirent en défense , & repoussèrent Tiran , comme ils avoient fait les jours précédens. Les troupes Chrétiennes étoient extrêmement découragées. Lorsque Tiran vit qu'il ne les pouvoit rallier , il se retira sur le bord du fleuve ; & le désespoir le transportoit tellement , qu'il ne voioit plus rien. Le Roi d'Afrique étoit de l'autre côté du fleuve. Il portoit sur son armet une Couronne d'or enrichie

346 HIST. DU GRAND CHEVALIER
enrichie de pierres précieuses. La selle
de son cheval étoit d'argent, & ses étriers
étoient d'or ; sa soubreveste étoit cramoi-
si , brodée de très-grosses perles d'Orient.
Ce Prince s'approcha de Tiran , & lui
demanda , s'il n'étoit pas le Général des
Chrétiens. Tiran ne daigna pas lui ré-
pondre. Plongé dans la plus amère dou-
leur , il regardoit le désordre de ses trou-
pes , & leur faisoit les reproches les plus
piquans.

Le Roi d'Afrique le voyant en cet état ,
dit aux siens : Je vais passer la rivière ,
pour tuer ou faire prisonnier ce chien de
Chrétien. Si j'ai besoin de secours, ne
manquez pas de m'en donner. Quand il
fut passé, il courut vers Tiran, & le ren-
contra si vigoureusement avec sa lance,
qu'il fit mettre les genoux de son cheval
à terre, & lui fit entrer un morceau de
fer au-dessus de la mammelle. Tiran étoit
si affligé de l'état où il voyoit les Chré-
tiens, & pensoit alors si vivement à la Prin-
cesse, qu'il n'avoit pas même vû appro-
cher le Roi d'Afrique. Sa blessure le fit
revenir à lui, il eut l'épée à la main, sa
lance étant rompue. Le combat fut très-
vif. Le Roi étoit un Prince vaillant : mais
avant fait faire un mouvement à son che-
val,

val, pour éviter un revers, que Tiran lui portoit ; le coup porta sur la tête du cheval, qui tomba mort. Le Roi resta engagé dessous ; mais les Maures qui venoient à son secours, eurent le tems de le dégager. Ils le releverent, & lui donnèrent un cheval. Tiran voyant qu'il ne pouvoit faire autre chose, saisit un Maure au corps, lui arracha sa lance, & tout de suite il en renversa trois avant qu'elle rompît ; il en envoya encore trois autres par terre avec son tronçon ; après quoi avec sa petite hache, il fendit en deux la tête d'un autre. Ceux qui restoient se récrièrent : O Mahomet ! quel est ce chien qui nous détruit tous ? Malheureux est celui qui l'attend. Le Seigneur d'Agramont regardant par une fenêtre du Château, reconnut Tiran à sa sombre veste ; & voyant qu'il combattoit seul, il cria : Secourez promptement le Général ; il est seul, & fut le point de périr. Alors le Roi sortit avec le peu de troupes qu'il avoit ; mais avant qu'il pût arriver au lieu du combat, Tiran avoit reçu trois blessures, & son cheval plusieurs coups de lances. Il fut donc obligé de se retirer, & de gagner la porte de la Ville le plus promptement qu'il lui fut possible, jusques à laquelle les Maures le poursuivirent. Les

Les Maîtres voiant les Chrétiens renfermés, assiégerent la Ville dans les formes; ils passerent de l'autre côté de la rivière, & la ferrerent de si près, que personne ne pouvoit plus entrer ni sortir. Tiran, que ses blessures n'empêchoient point de penser à tout, craignit même les mines qu'ils pouvoient faire sous le Château; il ordonna que l'on mît dans les souterrains des bassins de cuivre pour indiquer par leur son le travail de la mine, & la distance des Travailleurs. Peu de jours après que Tiran fut guéri, & qu'il fut en état de porter les armes, une jeune fille qui faisoit du pain dans le Château, entendit que les bassins de cuivre faisoient beaucoup de bruit, elle courut en avertir sa Maîtresse, femme du Gouverneur; sur le champ le Roi & Tiran en furent instruits, ils s'armèrent promptement, & se placèrent dans le souterrain sans faire aucun bruit; ils n'y furent pas une heure que les Ennemis commencèrent à sortir de la mine. A peine furent-ils au nombre de soixante, que ceux du Château les égorgerent. Comme les autres suivoient avec beaucoup d'empressement, il fit jeter des grenades & des feux d'artifice dans la mine; en sorte que ceux qui

y étoient, périrent tous. Cependant comme les vivres commençoient à diminuer, Tiran résolut de faire quelque action d'éclat qui relevât le courage des soldats; pour cet effet, il dit au Roi qu'il prendroit la moitié des troupes, pendant que lui demeureroit dans la Ville avec l'autre. J'irai, lui dit-il, dans ce petit bois que vous voyez d'ici; vous sortirez au Soleil levant par la porte de Tremecen, vous ferez tout le tour de la Ville pour attaquer le Camp; pendant que je donnerai de l'autre côté, & si je réussis dans mon projet, nous serons les Maîtres du Camp; tout ce qui m'inquiète, c'est qu'il faudra passer au travers de ces troupeaux de bœufs qui sont dans la Prairie, & qui mettront beaucoup de chevaux. Un Chevalier Genois qui se trouva présent, & qui étoit sur la Galere de Tiran quand elle se perdit, s'engagea de les mettre en fuite, sans qu'il en demeurât un seul: il ajouta que pendant que les Maures voudroient les reprendre, ce seroit le tems de tomber sur leur Camp. Si tu me rends ce service, lui répondit Tiran, je te jure par le nom de Carmésine de te faire grand Seigneur, & de te donner tant de biens que tu seras content. Le Roi dit à Tiran :

Puisque

Puisque vous voulez exécuter ce projet, laissez-moi, je vous prie, aller à ce petit bois le jour que vous choisirez, & soiez sûr que j'attaquerai le Camp d'abord que je verrai la bannière sur la plus haute tour. Tiran y consentit, il ordonna que l'on fit ferrer les chevaux, & que l'on mît les équipages en état. Le Genoïs prit plusieurs barbes de bouc avec du suif de mouton qu'il mêla bien ensemble, il le mit ensuite dans de petites terrines au nombre de soixante. Quand tout fut prêt, Tiran fit assembler toutes les Troupes avant le départ du Roi, & leur fit un discours pour les animer.

A minuit le Roi partit & se posta dans le bois, sans qu'aucun Maure l'eût aperçû. Almédifer, c'est le nom du Genoïs, prit avant le jour les terrines qu'il avoit préparées, & sortant du Château, il les plaça fort près les unes des autres, & les alluma. Le vent portant l'odeur de la graisse sur les bœufs, leur fit prendre la fuite avec une si grande furie, que passant à travers le Camp, renversant les tentes & blessant hommes & chevaux, ils étoient comme autant de diables déchainés. L'épouvante qu'ils prirent fut même si grande, qu'ils se blessèrent eux-mêmes.

mêmes. Beaucoup de Cavaliers & de Fantassins coururent après pour les r'attraper. Le désordre fut épouvantable ; ces animaux étoient au nombre de plus de cent mille. Dès que Tiran eut aperçû ce qui se passoit, il fit lever la Bannière verte & blanche. Le Roi sortit aussitôt du bois avec de grands cris ; & disant : Vive le peuple Chrétien , il tomba sur le milieu du Camp , pendant que Tiran ; comme ils en étoient convenus , attaqua de l'autre côté. Le combat devint alors terrible. On voïoit Tiran de tous côtés , renversant tout ce qui se présentoit devant lui , car sa colere n'étoit pas encore passée. Le Roi faisoit aussi des merveilles. Du côté des Maures , il y avoit beaucoup de bons Chevaliers , & sur-tout le Roi d'Afrique, & le Roi de Bougie dont la valeur étoit très-grande. Le Roi d'Afrique, qui reconnut Tiran à ses armes , tourna contre lui. Les deux chevaux se rencontrèrent par le poitrail si vivement , que le Roi & Tiran tombèrent à terre ; mais ce dernier plus agile se releva le premier, & voïant son ennemi encore à terre , il courut pour lui couper les courroies de son armet , mais il vint tant de monde au secours de ce Roi , que ce fut un miracle

352 HIST. DU GRAND CHEVALIER
racle que Tiran put éviter la mort. Le
Seigneur d'Agramont qui vit le danger
dans lequel il étoit, courut à lui; il ar-
riva, lorsqu'un Chevalier Maure faisoit
tous ses efforts pour le tuer; il le char-
gea. Leur combat fut violent, ils se blef-
ferent tous deux dangereusement. Tiran
& le Seigneur d'Agramont étant dans un
si grand danger, un des Chevaliers nou-
veaux convertis qui étoit hors de com-
bat, courut au Roi, & lui dit : Seigneur,
votre frere d'Armes s'est engagé si avant
dans les Ennemis, que je doute qu'il en
puisse revenir; songez que si nous le per-
dons, nous n'avons plus de ressource. Le
Roi comme un Chrétien Catholique, se
jetta au plus fort de la mêlée, & fit tant
avec ceux qui le suivoient, qu'il parvint
au lieu où étoit Tiran, au moment que le
Roi de Bougie se dispoisoit à lui couper
la tête : il le reconnut à ses armes, &
lui porta un si grand coup de lance en-
tre les deux épaules, qu'il le perça de
part en part. Les Maures firent tant d'ef-
fort pour emporter son corps, qu'ils y
parvinrent, & donnerent le tems aux
deux Chevaliers de remonter sur leurs
chevaux. Alors le combat recommença
avec plus de chaleur qu'auparavant, il
dura

dura jusqu'à la nuit qui sépara les Combattans. Les Chrétiens retournerent dans la Ville très-contens d'avoir forcé le Camp. Ils sçurent par la suite que les Ennemis avoient perdu trois Rois ; celui de Bougie par la main de son frere , & ceux de Geber & de Grenade ; on ne nomma de Rois blessés que ceux de Damas & de Tanâ. Toute cette nuit les hommes & les chevaux se reposèrent. Les Chrétiens parurent en armes au point du jour. Les Maures furent étonnés de les voir revenir avant qu'ils eussent eu seulement le tems d'enterrer leurs morts. Le combat recommença donc encore ce jour-là , & ne fut pas moins cruel que le précédent ; mais pour un Chrétien il périssoit cent Maures , parce qu'ils n'étoient ni si bien armés ni si bien montés, & qu'ils n'avoient aucuns chevaux bardés. Ils se battirent cinq jours de suite. L'odeur des cadavres devint si forte , que ne la pouvant plus soutenir , les Maures firent proposer une Trêve que le Roi & Tiran acceptèrent. Tiran faisoit tous les jours dire la Messe, & prioit le Roi & tous les autres de l'entendre. Le jour que la Trêve fut accordée , Tiran pria le Seigneur & la Vierge Marie de lui faire distinguer sur le champ

354 HIST. DU GRAND CHEVALIER
de bataille les Chrétiens d'avec les Maures, car il regardoit ceux-là comme des Martyrs, & vouloit leur donner une sépulture honorable. Dieu exauça sa priere, car tous les Chrétiens se tournerent sur le dos avec les mains jointes vers le Ciel, sans avoir la moindre odeur. Les Maures avoient le visage contre terre & sentoient très-mauvais. Tiran pria le Moine de dresser un Procès-verbal en forme de ce miracle, afin qu'il passât à la postérité, & qu'il servît de preuve que ceux qui meurent en combattant pour la Religion Catholique vont en Paradis. On leur fit une très-honorable sépulture, & on bâtit une Eglise à l'honneur du glorieux saint Jean, dans l'endroit où s'étoit donné le plus fort de la Bataille. Pour les Maures ils jetterent leurs cadavres dans la riviere; le nombre en fut si grand, que l'eau changea de cours.

Après ces combats, les Maures se camperent sur la montagne, & les Chrétiens demurerent dans la Ville. Dans ce tems-là le Marquis de Luzanne aiant appris que Tiran étoit en Barbarie s'embarqua à Aiguemortes sur une Galiote, déguisé en Marchand. Etant arrivé à Tunis, il ouït conter les grandes Victoires
que

que Tiran avoit remportées, & les Conquêtes qu'il avoit faites, il résolut de le joindre ; mais apprenant que la Trêve étoit au moment de finir, il s'arrêta dans un Village nommé Zefra ; il fit sçavoir à Tiran le lieu où il étoit, & lui demanda une escorte pour le venir joindre en sûreté. Tiran lui envoya mille hommes, dont il donna le commandement à Almédifer. Les Maures en étant instruits, en détacherent deux mille, afin de les prendre à leur retour. Le Roi d'Afrique qui commandoit cette troupe, sortit donc d'un bois, où il s'étoit mis en embuscade, & chargeant les Chrétiens par derrière, il en tua un grand nombre & fit beaucoup de prisonniers. Ceux qui purent se sauver, apportèrent cette nouvelle au Roi & à Tiran, qui répondit : Je ne dois me prendre de ceci qu'à moi seul, qui comme un jeune homme ai consenti à une Trêve qui ne pouvoit être avantageuse qu'à des Ennemis sur lesquels nous avons un si grand avantage. Je jure que tant que je serai dans ce País, on n'en fera aucune de mon consentement ; mais il n'est plus tems de songer à une faute commise. Ne pensons qu'à la réparer & qu'à en prévenir les suites.

Alors adressant la parole au Roi , il lui dit : Il faut que vous alliez cette nuit trouver la Reine à quatorze lieux d'ici, où elle est. Vous rassemblez sur la route tout ce qui se trouvera de montures, chevaux, ânes ou mulêts, il n'importe. Vous prendrez avec vous tout ce que vous rencontrerez d'hommes, de femmes & même d'enfans en état de vous suivre. Ceux que vous ferez obligé de laisser dans les Villages auront soin de les tenir fermés sans en sortir. Vous les ferez monter sur vos chevaux. Ils s'envelopperont chacun d'un drap blanc, & par-dessous ce drap, ils mettront une citrouille sur leur tête afin de paroître plus grands. Vous amenez la Reine ici avec vous, sa présence les encouragera. Escariano partit & exécuta les ordres de Tiran. Cependant le Général fit creuser au dehors de la Ville un fossé étroit, mais très profond sans que les Maures, renfermés dans leur Camp, s'en apperçussent. Il leur envoya demander les Prisonniers ; & sur leur refus, il les défia au combat à dix jours de-là. Le Roi arriva avec quarante mille hommes ou femmes qu'il avoit rassemblés, & qui parurent tout couverts de blanc. Ils entrèrent en plein jour, afin que

que les Maures les pûssent voir. L'arrivée de ce secours les étonna beaucoup. Le jour que la Trêve finit, les Maures vinrent attaquer la Ville à minuit. Tiran qui sçavoit le métier de la guerre, & qui étoit toujours armé, plaça quatre cens hommes sur les murailles, & sortit avec le Roi par une autre porte à la tête des autres troupes; ils firent le tour de la Ville, & chargerent les Maures en queue; il avoit eu la précaution de faire mettre des vêtemens blancs à toutes les troupes; les femmes sortirent aussi de la Ville, & borderent le fossé qu'il avoit fait faire, aiant chacune une grosse canne à la main; il est vrai qu'il y avoit deux cens hommes pour les garder. Le combat fut très-sanglant. Tiran portoit une lance courte & très-forte, & malheur à celui qu'elle touchoit; elle envoïa ce jour-là bien des Maures en enfer. Avant que de charger les Ennemis, il avoit laissé cinq cens hommes auxquels il avoit défendu de sortir de leur poste; c'étoit une troupe d'élite. Voïant que le Roi & le Seigneur d'Agramont faisoient des prodiges de valeur, il sortit de la Bataille, & courut joindre les cinq cens hommes, & marcha à leur tête droit au Camp des Maures.

Z 3 Quand

Quand ils furent arrivés aux tentes, ils crièrent de toutes leurs forces, Marquis de Luzanne, répondez-nous, voici Tiran le Blanc qui vient vous délivrer, Quand Almédizer entendit la voix des Chrétiens, il crut qu'elle venoit du Ciel, & tous deux coururent à Tiran, qui le reconnut, & lui fit prendre le cheval de celui de sa troupe qui étoit le mieux monté, Almédizer se mit en croupe. Quand il fut hors du Camp, il les fit déchaîner, leur donna des armes, & revint mettre le feu au Camp, Ce qui fut si bien exécuté par sa troupe, qu'en un moment l'embrasement devint général. Alors Tiran retourna au combat & vint au secours du Roi & du Seigneur d'Agramont; il portoit de si terribles coups, que personne n'osoit tenir devant lui. Quand les Rois & les Généraux Maures virent que leurs troupes étoient fort diminuées, ils pensèrent à la retraite, mais ils virent alors leur Camp tout en feu. Dans le même tems ils apperçurent un gros corps de troupes vêtu de blanc, car la distance ne leur permettoit pas de reconnoître ce que c'étoit. Jusques-là la chaleur du combat ne leur avoit pas permis de le remarquer, Le Roi de Tunis, dit à Seigneurs, je ne
crois

crois pas que ces gens-ci soient des Chrétiens, je crois plutôt que ce sont des diables bâtisés, ou que notre Mahomet s'est fait Chrétien, car nous n'avons pû les entamer, malgré la supériorité du nombre. Voiez de plus toutes ces troupes qui n'ont point encore donné, & qui attendent que nous soions fatigués, pour nous charger par derriere, & nous mettre en pieces. Pour moi je crois que nous devons nous retirer, non dans l'endroit où est notre Camp, mais sur cette autre montagne qui est par-delà, car je crains ces maudites gens vêtus de blanc, voiez comme ils sont grands à cheval, je n'en ai jamais vû de pareils. Le Roi d'Afrique lui répondit : Quant à moi, je ne désire que vengeance, puisque j'ai perdu mon frere, & j'espere toujours que je pourrai tuer ce faux Chevalier. Suivez-moi avec couraige; dans la douleur que j'éprouve, je ne cherche que la mort, ou le plaisir de me venger. Après avoir dit ces mots, il piqua des deux, & se jetta dans le plus fort de la mêlée. Le hazard voulut qu'il rencontrât le Marquis de Luzanne; il fut à lui d'une telle violence, qu'il le renversa lui & son cheval; sans le Seigneur d'Agramont qui vint à son secours, il alloit

périr. La Bataille dura jusqu'à deux heures après midi, sans que l'on eût pu dire de quel côté étoit l'avantage. Les choses étoient en cet état, lorsque le Roi de Thunis, qui portoit un Mahomet d'or sur son armet, reconnut Tiran à la foubreveste semée d'étoiles qu'il portoit. Il dit aux autres Rois : Si vous voulez être vainqueurs, allons tous sur celui qui vous fait tant de mal ; quand nous l'aurons tué, tous les Chrétiens seront prisonniers. Sur le champ tous les Rois coururent contre Tiran. Quand ils furent à une certaine distance, il se jetta au milieu d'eux comme un Lion ; sa lance n'étant pas encore rompuë, il en frappa le Roi de Tana si vigoureusement, que malgré ses armes, il lui perça la poitrine, & le renversa mort. Après cela il rencontra le Roi de Tunis, lui perça le bras, & le fit tomber de son cheval. Le Roi Escariano, suivi du Marquis, & d'Almédisor, qui combattoient vaillamment, arriverent en cet endroit, & ils emporterent le Roi de Thunis dans la Ville. Alors Tiran jetta sa lance, & prenant sa petite hache, qu'il avoit toujours à l'arçon de la selle, il en donna un si grand coup à un Maure, qu'il lui fendit la tête & la poitrine. Je ne
crois

crois pas que jamais aucun Héros de l'antiquité ait donné un si grand coup. Les Maures eux-mêmes en demeurèrent étonnés ; mais voyant que toutes leurs lances étoient rompues , ils sonnerent d'un cornet , tournèrent le dos , abandonnèrent la Bataille ; & se retirèrent sur une montagne. Les Chrétiens qui avoient besoin de repos , les laisserent aller volontiers. Cependant malgré leur lassitude , il les suivirent jusques à la montagne , assez contents d'être demeurés les maîtres du champ de bataille. De retour dans la Ville , ils crioient , hommes & femmes ; Vive le bienheureux Chevalier : Beni soit le jour de sa naissance : heureux celui dans lequel il nous a bâtifié ; que celui où il est venu dans ce Pais est fortuné ! Plût à Dieu qu'il fût Roi de tous les Maures ! Avec de pareilles acclamations , on conduisit Tiran au Château , où il trouva le Roi de Thunis , que l'on avoit déjà pansé de sa blessure. La Reine étoit encore avec toutes les femmes , à cheval sur toutes sortes de montures & les citrouilles sur la tête , couvertes de linge blanc. Quand le Roi de Thunis sçut la ruse dont s'étoit servi Tiran , il fut au désespoir , arracha l'appareil que l'on avoit mis sur sa plaie.

Tiran

Tiran instruit de son désespoir, le vint trouver pour le consoler, & l'engager à se laisser panser. Il le trouva dans une rage qui ne lui laissoit rien écouter; malgré tous les efforts que l'on avoit fait pour le retenir, il avoit déchiré sa plaie. Il perdoit tout son sang, & il n'étoit pas possible de l'étancher. Il mourut le soir même.

Aussi-tôt après sa mort, Almédiser demanda son corps à Tiran, qui le lui accorda. Il fit sçavoir au Camp des Maures qu'ils pouvoient le venir chercher. Cette nouvelle augmenta leur consternation. Ils choisirent cinquante des meilleurs Chevaliers, qu'ils envoierent à la Ville chercher le corps du Roi. Quand ils furent en présence du Général, ils le supplierent de vouloir leur permettre de le voir. Tiran ordonna à Almédiser de le faire mettre dans la salle, de le couvrir d'un magnifique drap d'or, & de placer autour de lui cent Chevaliers l'épée à la main. Quand ses ordres furent exécutés, Tiran fit entrer les Maures dans la salle. Ils leverent le drap d'or; & quand ils eurent reconnu le Roi, le plus considérable dit: Général, le meilleur de tous les bons, écoute-moi: Tu es la lumière qui as éclairé les Chrétiens. Ton nom ne peut être oublié dans
toute

route la Barbarie. Plus tu as rendu d'honneurs à ce grand Prince, qui étoit si digne de les recevoir, plus tu t'es honoré toi-même. La fortune a voulu que ce malheureux Prince fût ton Esclave; il n'a pu soutenir ce malheur, lui qui par son courage étoit digne de soumettre toute la Chrétienté, de donner un Pape à Rome, un Calife à Babylone, & de voir à ses pieds l'Europe, l'Asie, & l'Affrique entières. O mort! Tu l'as enlevé ce généreux Roi; & sa fin sera la perte de tous les Maures. Mes freres & mes compagnons, nous ne pouvons trop donner de larmes au sort de notre Roi. Ils pleurerent tous en effet, & plainquirent leur malheur en baisant les pieds du corps.

Quand ils eurent rempli pendant quelque tems ce triste devoir, le vieux Chevalier Maure se leva, & dit: O Dieu, grand & tout-puissant, Créateur du Ciel & de la Terre, comment as-tu permis la mort d'un si bon Roi, & d'un si brave Chevalier? Il étoit jeune, & capable de faire la conquête du monde. Il défendoit la sainte Loi que nous a donnée ton Propheete, & que l'on suit dans toutes les parties du monde. Comment as-tu souffert qu'un seul homme ait eu l'adresse diabolique
de

364 HIST. DU GRAND CHEVALIER
de convertir tout un peuple à la Loi Chrétienne, & de causer la perte de tant de Rois, & de tant de milliers de Maures? Aidez-moi, Chevaliers, à pleurer nos malheurs; donnez-moi de tristes expressions; partagez avec moi la douleur de notre perte, & de celle de la Chevalerie Maure. O saint Prophete Mahomet, s'écria-t-il d'une voix enrouée, ô défenseur de notre liberté, prends pitié de nous. Ne permets pas que les Chrétiens nous maltraitent plus long-tems. N'étoit-ce pas assez de perdre une grande Bataille? Falloit-il être privé du soutien de la Barbarie? O Roi de Thunis, puisse le Seigneur te pardonner, & conduire ton âme où doivent être celles de tous ceux de ta Religion. Tu occuperas parmi eux le premier rang. Se tournant ensuite du côté de Tiran, il lui dit: Général des Chrétiens, l'état où tu nous vois t'apprend l'horrible situation où tu nous a réduits: notre Camp est inondé du sang que tu as répandu. L'air que nous respirons est infecté par les cadavres de ceux de nos Soldats que tu as mis à mort. Les plus puissans & les plus braves de nos Rois ont péri sous tes coups. Nos malheurs redoublent à chaque instant. Chaque instant offre à nos yeux de nouveaux
sujets

sujets d'horreur & de désespoir. O Général, né pour le malheur de la sainte Loi, & du monde entier, c'est toi qui as versé le sang respectable de nos Rois. Ennemi de Dieu & des hommes, Chrétien détestable, que maudit soit le jour abominable qui te vit arriver dans ce País. Que maudire soit la Galere qui t'apporta sur nos bords; que n'a-elle été engloutie avec toi dans les gouffres les plus profonds.

Tirán fourioit en écoutant les discours du Chevalier Maure : cependant il prit la parole, & lui dit : Je pardonne tes emportemens à l'excès de ta douleur; mais crains de mettre ma patience à une nouvelle épreuve. Le Maure lui obéit. Les autres Députés demanderent le corps de leur Roi. J'en suis le maître, leur dit Almédifer, & vous ne l'aurez qu'en païant une rançon de vingt mille doubles ducats d'or. C'est la moindre satisfaction que je puisse exiger de vos discours. Sur votre refus, je livrerai son cadavre aux chiens & aux corbeaux. Les Députés consentirent à tout, & emporterent le corps.

Quand ils furent au Camp, sa vûe mit les Maures en fureur. Ils coururent aux armes, monterent à cheval, & se précipiterent

366 HIST. DU GRAND CHEVALIER
piterent vers la Ville, en criant : Meure
ce traître, ce faux Général des mauvais
Chrétiens, cet ennemi de notre Loi, &
de notre Empire. Le Roi de Damas se
présenta alors à eux, & leur dit : Sei-
gneurs, quel est votre projet ? J'ai tou-
jours oïi dire que la colere est le plus
mauvais de tous les conseillers.

Songez quel est l'ennemi que vous al-
lez attaquer ; songez à son habileté, qui
nous a fait perdre plus de quatre-vingt
mille Soldats dans des Batailles rangées.
Croïez-vous que le désordre avec lequel
vous marchez, vous mettra en état de
réparer nos pertes ? Qui marche ainsi
au combat, court grand risque de n'en
revenir qu'en déroute. Ses conseils ne fu-
rent point exécutés ; ils continuerent de
courir vers la Ville.

Tiran qui ne pouvoit être surpris, avoit
découvert leurs mouvemens. Il sortit à
leur rencontre avec ses troupes, aiant
mis ordre à la défense de la Ville, &
aiant placé derriere le fossé ce corps de
femmes couvertes de voiles blancs.

Le combat fut long & opiniâtre. Les
Maures se battoient en désespérés. Le Roi
Escariano fut plusieurs fois sur le point
de perdre la vie, ou la liberté. Tiran &
le

le Seigneur d'Agramont le tirèrent plusieurs fois des périls où sa valeur l'avoit précipité. Le combat dura jusqu'à la nuit. Tiran ne permit pas à ses troupes de poursuivre les vaincus : ils se retirèrent dans leur Camp , & le lendemain on trouva que les Maures avoient laissé trente-cinq mille vingt-sept hommes sur le champ de Bataille.

Les Maures voiant que leurs pertes augmentoient chaque jour , les Rois tinrent conseil , & résolurent de demander une trêve pour trente jours. Ils envoïerent pour cet effet une Ambassade à la Ville. Tiran ne jugea pas à propos de l'accorder ; mais le Roi Escariano , le Seigneur d'Agramont , Almédiser , & le Chevalier Melchisedech y consentirent , parce qu'ils avoient beaucoup de blessés. Quand la trêve fut faite , les femmes Chrétiennes allèrent sur le champ de bataille prendre les corps des Chrétiens pour les enterrer avec pompe. Les Maures résolurent de partir la nuit qui précéda la fin de la Trêve , & de se retirer dans les grandes montagnes de Fez , où les Chrétiens ne pouvoient les suivre. Ils rassemblerent leurs troupes , & se mirent en marche environ sur le minuit , sans faire

368 HIST. DU GRAND CHEVALIER
faire le moindre bruit. Le lendemain au point du jour , les gardes avancées vinrent frapper à la porte de la Ville , pour apprendre au Général que les Maures parloient avec beaucoup de précipitation. Tiran fit sur le champ prendre les armes à toutes ses troupes. Au grand jour les Chrétiens se mirent à la poursuite des Maures , & joignirent les traîneurs. Les Rois envoierent redemander à Tiran non-seulement ce qu'on leur avoit pris , mais encore justice de ceux qu'on leur avoit tués , parce que la trêve n'étoit pas expirée , assurant que s'il leur refusoit cette satisfaction, ils feroient sçavoir dans toutes les Cours la mauvaise foi du Roi Escariano , & celle de Tiran le Blanc Général des Chrétiens , après en avoir fait leurs plaintes à Mahomet. Quoique Tiran pût opposer leur départ précipité pour autoriser ce qu'il avoit fait , comme de part & d'autre on pouvoit alléguer de bonnes raisons , il crut devoir exécuter le traité , pour ne pas exposer sa réputation. Il fit rendre tout ce qui avoit été pris ; & pour chaque Maure qui avoit été tué , il donna la liberté à deux de ceux qu'il avoit fait prisonniers. Les Maures furent très - contens de ce procédé ,

cedé, & disoient hautement que Tiran étoit le meilleur, & le plus franc Chrétien qui fût au monde. Les Maures faisoient des marches forcées, & eurent bien-tôt gagné les hautes montagnes de Fez, & de-là par des défilés presque impraticables il se rendirent dans les plaines fertiles de ce Roiaume.

Cependant Tiran marcha après le départ des Maures du côté des défilés, & soumit toutes les Villes & tous les Châteaux qui étoient en deçà. Le Seigneur d'Agramont voiant que ces défilés n'étoient point gardés, proposa à Tiran de l'envoier tenter le passage, afin de se mettre en état de conserver les conquêtes que l'on faisoit. Tiran approuva cet avis; & de concert avec le Roi Escariano, il donna au Seigneur d'Agramont un corps de quarante mille chevaux, & de huit mille fantassins, avec lequel il traversa les montagnes. Quand il fut de l'autre côté il ne trouva point de troupes ennemies. Les Rois Maures s'étoient séparés pour se retirer dans leurs Etats. Alors le Seigneur d'Agramont se mit à faire la conquête du Pais. Presque toutes les Places se soumirent; celles qui voulurent résister, furent forcées & pil-

lées. Ce Chevalier étoit brave & habile , & ses troupes avoient confiance en lui. Ils arriverent à Montagata : elle appartenoit à la fille du Roi de Bellemarine ; son pere & son mari aïant péri dès le commencement de la Guerre. A la vûe des Chrétiens , ceux de la Ville tinrent un Conseil , dans lequel il fut arrêté que l'on porteroit les clefs au Seigneur d'Agramont. Il les reçut avec bonté , & leur accorda tout ce qu'ils lui demanderent. Mais quand les Chrétiens furent prêts d'entrer dans la Ville , ceux qui la gouvernoient se repentirent de ce qu'ils avoient fait , & résolurent de mourir plutôt que de se rendre. Le Seigneur d'Agramont voïant que l'on se moquoit de lui , attaqua la Ville de tous les côtés , & fit donner un assaut. Il y fut blessé d'une balle d'arbalète.

Toutes les troupes le voïant tomber , le crurent mort. On le mit sur un bouclier , & on le porta à sa tente. Cet accident fit cesser le combat. Alors le Seigneur d'Agramont promit à Dieu , & aux saints Apôtres , qu'il se vengeroit de la tromperie qui lui avoit été faite ; & furieux de la douleur que lui faisoit sa blessure , il jura qu'il ne partiroit point sans avoir pris la Ville ,

Ville , & fait passer tous les habitans par l'épée. Sur le champ il envoya demander la grosse Artillerie. Tiran la conduisit lui-même avec toutes ses troupes , & fit donner l'assaut à la Ville en arrivant. Il fut si terrible , qu'il s'empara d'une grande tour qui servoit de Mosquée , & qui tenoit à la muraille ; mais la nuit fit cesser l'assaut. Le lendemain matin les Maures envoient dire qu'ils se rendroient, à condition qu'on les laissât vivre dans leur Religion ; qu'ils donneroient par an trente mille pieces d'or , & rendroient tous les prisonniers qu'ils avoient. Tiran les renvoia à son cousin , leur disant qu'il ne feroit que ce qu'il ordonneroit. Quand ils furent devant lui , quelque prières qu'ils lui fissent, il ne voulut jamais les écouter. Alors le peuple résolut de lui envoyer leur Souveraine avec plusieurs autres Demoiselles pour tâcher de le fléchir. (Ici l'Auteur interrompt son récit , pour parler de Plaisir de ma Vie.)

Quand la bonté de Dieu eut délivré Plaisir de ma Vie du naufrage , elle fut conduite à Tunis chez la fille d'un Pêcheur , comme il a été rapporté. Cette fille se maria deux ans après avec un homme qui demouroit auprès de Montagata ;

elle fut toujours regardée comme Esclave ; mais elle menoit une vie assez douce , travaillant à des ouvrages de broderies en or & en soïe , dont la Maitresse faisoit un débit avantageux. Cette femme aiant cru s'appercevoir que son mari la regardoit avec complaisance , elle en devint jalouse , & résolut de s'en défaire. Ainsî étant allée à la Ville , sous prétexte de faire quelques emplettes , elle fut trouver la fille du Roi , & lui dit , qu'aïant appris qu'elle vouloit se marier , & qu'elle cherchoit des chemises travaillées en or & en soïe , elle venoit lui offrir une Esclave jeune & bien faite , à laquelle elle avoit montré dans son enfance à faire toutes sortes de beaux ouvrages de femme. Alors elle lui présenta des morceaux de son ouvrage , en l'assurant que si elle vouloit lui en donner cent pieces d'or , elle lui feroit volontiers le sacrifice de tout ce qu'elle lui avoit coûté , & des soins qu'elle avoit pris pour la rendre aussi adroite. La Reine aiant examiné l'ouvrage , accepta le marché. La Maurisque ajouta qu'elle ne la lui vendoit qu'à condition qu'elle ne lui diroit point qu'elle l'avoit vendue ; parce qu'elle l'aimoit si fort , que la séparation lui seroit trop sensible ; mais qu'elle
auroit

auroit la bonté de dire qu'elle la lui avoit
 prêtée pour deux mois. Car, ajouta-elle,
 elle mourroit de chagrin, si elle sçavoit
 que je l'eusse vendue. Peu de tems après
 cela, la Ville fut assiégée. Les Maures
 firent beaucoup de Prisonniers Chrétiens,
 parmi lesquels il se trouva un homme
 d'armes, qui étoit sur la Galere de Tiran,
 quand elle fit naufrage. Plaisir de ma
 Vie le reconnut, & lui demanda si il n'é-
 toit pas du nombre de ces Chrétiens qui
 périrent sur une Galere à la côte de Tu-
 nis? Oüi, Madame, lui répondit-il, &
 j'eus beaucoup de peine à me sauver à
 terre. Après cela, je reçus mille baston-
 nades; & par la suite je fus vendu, non
 sans avoir beaucoup à souffrir. Que me
 diras-tu, continua-t-elle, de Tiran? Où
 périt-il? Sainte Marie, repliqua le Pri-
 sonnier! il est plein de vie, & Général
 des Chrétiens; il travaille à la conquête
 de ce País. Ensuite il lui parla de la bles-
 sure du Seigneur d'Agramont. Elle lui de-
 manda des nouvelles de Plaisir de ma Vie.
 On croit qu'elle s'est noyée, répondit-il,
 notre Général a été bien sensible à sa per-
 te. La joie qu'elle ressentit en apprenant
 ces nouvelles, suspendit le souvenir de
 ses malheurs, & elle ne fut plus occupée
 A a 3 que

374 HIST. DU GRAND CHEVALIER
que des moïens de travailler à sa déli-
vrance , & à celle des autres Prisonniers
Chrétiens.

Le jour que sa Maitresse devoit aller
trouver les Généraux Chrétiens , elle se
déguisa & se mit à sa suite. La Reine sor-
tit à la tête de cinquante Demoiselles &
accompagnée de plusieurs Esclaves ; elle
alla d'abord se présenter à Tiran, qui sans
vouloir l'écouter , la renvoïa au Seigneur
d'Agramont. Il la reçut encore plus mal
qu'il n'avoit fait les premiers Députés.
Elle retourna donc à la Ville , n'atten-
dant plus que la ruine de son Roïaume.
Elle passa la nuit dans les cris & dans les
larmes. La consternation étoit universelle.

Le lendemain matin , Plaisir de ma Vie
dit à la Reine & aux principaux de la
Ville, que si ils vouloient lui permettre de
sortir , elle parleroit au Général , & lui
diroit des choses qui l'engageroient à leur
pardonner. Dans le désespoir où ils é-
toient , ils ne pouvoient refuser la per-
mission qu'elle demandoit , il falloit tout
essâier. Plaisir de ma Vie s'habilla pro-
prement à la Morefque , & s'étant noir-
ci le tour des yeux à la manière des fem-
mes du País , pour se déguiser , elle mar-
cha suivie des femmes de la Ville ; elles
arriverent

arriverent à l'heure de midi à la tente de Tiran , qui leur manda d'aller trouver le Seigneur d'Agramont, parce qu'il ne pouvoit rien faire en leur faveur. Plaisir de ma Vie lui fit dire qu'il passeroit pour un faux Chevalier, si il refusoit de voir & d'entendre des Demoiselles, lui que l'Ordre de Chevalerie qu'il avoit reçu engageoit à prendre leur défense contre tout le monde, qu'elles lui demandoient Aide & Conseil. On vint rendre cette réponse au Général. Celui qui la lui fit, ajouta qu'il avoit parlé à une Demoiselle très bien faite , qui parloit le Moresque à merveille , & qu'il lui seroit bien obligé , quand on prendroit la Ville , de la faire Chrétienne & de la lui donner pour femme. Va , dit le Général , amene-les ici. Après les saluts, Plaisir de ma Vie lui dit :

Seigneur Général, ton noble & généreux cœur , veut-il se démentir en cette occasion des sentimens qu'il a toujours montré ? Sera-t-il sans pitié pour les malheureux Habitans de cette Ville qui te parlent par ma bouche, qui confessent leur faute & qui implorent ta miséricorde ? As-tu oublié que ta Loi , que l'exemple de ton Dieu, que les regles de ta Che-

A a 4 valerie

376 HIST. DU GRAND CHEVALIER
valcrie t'oblige de pardonner à un En-
nemi soumis , & qui reconnoît sa faute.
Pardonne la liberté avec laquelle je te
parle. Nous sommes instruits de tes grands
exploits , les Victoires que tu as rempor-
tées dans la Grece sur les Turcs , nous
font connus comme celles qui ont ac-
compagné tes armes dans ce Pais. Tu
ne seras pas moins généreux pour nous
que tu l'as été pour le Roi Escariano, pour
cet Ennemi qui te doit la gloire & le
bonheur de sa vie. Aie quelque com-
passion d'une Reine infortunée , je t'en
conjure au nom de la Demoiselle à qui
tu as donné ton cœur.

Tiran étoit trop irrité contre la perfi-
die de ceux de la Ville & trop affligé du
danger , où étoit son cousin d'Agramont ,
pour se laisser toucher à ce discours ;
il lui répondit : Que la clémence consi-
stoit à pardonner ses propres injures, mais
que la justice obligeoit à poursuivre la
vengeance de celles qu'avoient reçu les
siens. Il renouvela les sermens de faire
passer tous les habitans au fil de l'épée, &
ordonna en même-tems qu'on la fit sortir.
Alors Plaisir de ma Vie, prenant la pa-
role , dit avec un espede d'emportement :
Juste Ciel, est-ce là ce Tiran le Blanc de
la

la Roche-Salée dont on vançoit les vertus par toute la terre ! Songe aux engagements que tu pris lorsque tu reçûs l'Ordre de Chevalerie dans cette brillante Cour d'Angleterre, où tu te couvris de gloire par la défaite du redoutable Seigneur de Villermes, par la mort de deux Rois & de deux Ducs, par la Victoire que tu remportas sur les deux freres Thomas & Kyrié Eleïson de Montauban. Faut-il pour te ramener à la vertu, te rappeler le nombre infini de tes autres exploits; le secours que tu donnas à la Religion de Rhodes, la prudence avec laquelle tu vins à bout de conclure le Mariage du Prince de France & de l'Infante de Sicile; ce que tu as exécuté en faveur de l'Empereur de Constantinople ? Songe à l'état cruel où l'a laissé ton absence; songe à la douleur dans laquelle cette absence plonge une grande Princesse, dont les charmes ne peuvent être surpassés que par ses vertus. Songe aux malheurs auxquels la fortune, en t'éloignant des terres de Constantinople, expose peut-être ton malheureux cousin Diofébo & Stéphanie la Duchesse de Macédoine, que tu lui as donné pour épouse; ils sont sortis de ton souvenir. O malheureuse Maison de la Roche-Salée,

378 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Salée, la meilleure qui soit au monde ! O
Chevaliers de Bretagne qui gémissiez peut-
être dans les fers ! n'attendez plus de se-
cours, celui duquel vous en deviez espe-
rer, n'est plus sensible au sort des mal-
heureux.

Plaisir de ma Vie avoit pris l'accent de
la Laugue du Pais, & cet accent dégui-
soit sa voix. Tiran étoit dans le plus
grand étonnement, il ne pouvoit conce-
voir comment toute sa vie lui étoit si bien
connuë ; les dernieres idées qu'elle lui
avoit rappellé avoient renouvelé toutes
ses douleurs, il la pria de lui dire qui elle
étoit, & qui lui avoit révélé toutes ces
choses ; étoit-elle un diable ou un esprit
familier, revêtu d'un corps féminin ?

Non, Tiran, lui répondit Plaisir de ma
Vie, je suis une femme ordinaire, sem-
blable à toutes les autres, & si le peu de
choses que je t'ai dit t'a étonné, il m'en
resteroit bien d'autres à te découvrir, qui
te jetteroient dans la plus grande surpri-
se. Mais à quoi cela pourroit-il servir !
Te rappellerois-je cette nuit délicieuse du
Château de Malvoisin, dans laquelle la
Princesse Carmésine s'abandonna à ta dis-
cretion ! Te parlerois-je de cette autre nuit,
dans laquelle par le conseil & par le se-
cours

ours d'une malheureuse fille que l'on nommoit , si je ne me trompe , *Plaisir de ma Vie* ; elle te mit sur la tête la Couronne de Constantinople , & te reçut dans son lit comme son Seigneur & son époux ! Mais à quoi me serviroit de te rappeler des choses qui ne sont plus présentes à ta mémoire ! tu les a oubliées. Infortunée Princesse de Constantinople , ton Empire est en proie aux Infidèles ; ta Ville , ton pere , tes parens , ta personne même sont prêts de tomber entre leurs mains ; mais tu ignores encore le plus grand de tes malheurs , ton Chevalier t'abandonne.

La douleur & le saisissement de Tiran étoient devenus si grands , qu'il ne put entendre les dernières paroles de *Plaisir de ma Vie* , sans tomber évanouï ; il resta sans connoissance. Le caractère impétueux du Roi Escariano , pensa rendre cet accident fatal à *Plaisir de ma Vie*. Il croïoit qu'elle avoit jetté quelque charme sur le Chevalier , il donna ordre qu'on la fâsît & qu'on la gardât avec soin , jusques à ce que l'on eût vû quelles seroient les suites de cet accident. *Plaisir de ma Vie* en étoit elle-même trop touchée pour faire quelque attention à autre chose ; elle se jetta à terre en déchirant ses habits ,

bits , & soulevant le Chevalier , elle posa sa tête sur son sein , disant à ceux qui vouloient l'en empêcher : Laissez , c'est à moi à réparer le mal que j'ai fait , je connois ce Chevalier avant tous ceux qui sont ici , & ce n'est pas le premier service que je lui ai rendu. Elle arrosoit son visage de ses larmes , & faisoit les plus grands regrets ; mais alors elle se ressouvint d'une blessure qu'il avoit reçûe à l'oreille dans son combat contre le Seigneur de Villermes , & dont la cicatrice étoit demeurée si douloureuse , qu'il suffisoit de la toucher pour le retirer du plus profond évanouissement.

Tiran revint en effet , poussant un grand soupir , & surpris de se trouver entre ses bras il la regardoit fixement & sans parler. Au nom du Dieu que tu adores , lui dit-il après avoir repris ses esprits ; apprends moi d'où tu sçais les choses que tu m'as dites ; j'en jure par le nom sacré que tu as prononcé , je t'accorderai tout ce que tu me demandes. Plaisir de ma Vie qui craignoit qu'en se découvrant tout d'un coup, la surprise ne fit retomber le Chevalier dans un second évanouissement plus dangereux que le premier , lui dit : Promettez-nous la grace
que

que nous vous demandons , le Ciel vous en récompensera par l'intercession de notre grand Prophète. Ensuite elle enfila un long discours pendant lequel Tiran demeurant toujours la tête sur ses genoux, tomba dans une profonde rêverie; les périls de la Princesse & de ses parens en étoient l'objet.

Cependant le Seigneur d'Agramont instruit de l'accident de Tiran, & croiant qu'il avoit perdu la vie, s'étoit levé tout furieux ; il accourut l'épée à la main à la tente du Général & le voïant étendu par terre auprès d'une femme vêtue à la Morisque , il s'écria en entrant : Que fait ici cette Sorciere ? Attendez-vous qu'après avoir donné la mort à votre ami , à votre Seigneur , elle vous enleve encore son corps ; c'est à moi à la punir de ses crimes , puisque vous n'avez pas daigné le faire. En même-tems il la saisit par les cheveux qu'elle avoit épars , & levant l'épée il se préparoit à lui couper la tête. Au cri que la fraïeur fit pousser à Plaisir de ma Vie, Tiran sortit de sa rêverie , il se jeta sur le Seigneur d'Agramont, & lui saisit l'épée ; mais celui-ci étoit tellement transporté de colere, qu'il ne voïoit plus rien , il retira l'épée , & par ce mouvement

ment il fit à Tiran une si dangereuse blessure que l'on crut quelque tems qu'il en demeureroit estropié. On se jetta sur le Seigneur d'Agramont & on l'entraîna hors de la tente. Escariano le vouloit tuer. Tiran étoit dans la plus furieuse colere contre lui, pour avoir voulu frapper à ses yeux une femme; & une femme à laquelle il avoit accordé sa protection. La confusion & la douleur dans laquelle le Seigneur d'Agramont se trouva, lorsqu'il fut revenu à lui, toucherent Tiran, & il résolut de lui pardonner; mais comme rien ne le pouvoit distraire de ce qui regardoit son amour, il demanda avant toutes choses à Plaisir de ma Vie, si elle avoit été esclave à Constantinople. Alors se levant & se jettant à ses pieds: Eh quoi, Seigneur, lui dit-elle, en langage Grec! ne connoissez-vous plus la malheureuse Plaisir de ma Vie? en avez-vous perdu le souvenir? Elle se préparoit à lui conter le détail de son histoire, mais il ne lui en donna pas le loisir. Il la releva en l'embrassant plusieurs fois.

Il ordonna aussi-tôt que l'on dressât un Trône magnifique à la porte de sa tente, & que l'on mandât la Reine & toutes les Dames de la Ville. Ce Trône étoit couvert

vert de drap d'or, on y montoit par plusieurs degrés; il y plaça Plaisir de ma Vie, & comme elle avoit déchiré tous ses habits, il lui fit donner un de ses manteaux de brocard cramoisi doublé d'hermines; il fit mettre la Reine de la Ville sur le dernier gradin, & les Demoiselles prirent leur places à ses côtés par terre, de façon que Plaisir de ma Vie étoit traitée en Reine. Il lui avoit ôté son voile, & sa tête n'étoit ornée que de ses beaux cheveux. Tout le monde voiant que Tiran lui rendoit tant d'honneur, croïoit qu'il la vouloit épouser. Il fit ordonner dans le Camp, que sous peine de mort, on vînt baiser la main à Plaisir de ma Vie. Il fit aussi publier le pardon général qu'il accordoit aux Habitans de la Ville, leur permettant de vivre dans la Religion qu'il leur plairoit, avec une expresse défense à tous ses soldats de faire le moindre tort à aucun Habitant. Il fit préparer des viandes, & donna un grand repas à tous ceux qui voulurent manger. Tous les instrumens & les trompettes de la Ville jouèrent pendant le repas. Cette Fête dura huit jours, & fut la plus singulière que l'on eût jamais donnée dans un Camp. Quand le Seigneur d'Agramont sçut que celle qu'il

avoit

384 HIST. DU GRAND CHEVALIER
avoit voulu tuer étoit Plaisir de ma Vie,
il fut encore plus affligé de ce qui lui é-
toit arrivé; il alla donc trouver le Roi Es-
carioano & la Reine qui ne quittoit pas
Plaisir de ma Vie, & les pria de faire sa
paix avec Tiran. Ils y consentirent, & l'un
& l'autre l'accompagnèrent. Quand il fut
devant le Général, il lui dit d'un air fort
affligé qu'il étoit au désespoir de l'action
qu'il avoit commise, qu'il n'avoit point
reconnu Plaisir de ma Vie, & convint
qu'il n'y avoit point de punition qu'il ne
méritât; il ajouta que si il ne vouloit pas
lui pardonner, il étoit résolu de retourner
en Ponant pour y finir sa triste vie, &
que plus l'amitié & les liens du sang l'at-
tachoient à lui, plus il sentoit combien
sa faute étoit grande. Tiran fut touché en
l'entendant parler ainsi, il l'embrassa, en
lui disant: Oublie, mon cher Cousin, la
colere où j'ai été contre toi, comme j'ou-
blierai ce qui l'avoit causée. Crois qu'el-
le n'a point altéré mon amitié; dans peu
je t'en donnerai des marques convain-
cantes. Le Roi & la Reine furent char-
més de voir la paix faite entre-eux. Tous
ensemble furent au Tribunal sur lequel
Plaisir de ma Vie étoit charmée d'être
assise. Le Seigneur d'Agramout lui de-
manda

manda beaucoup de pardons, l'affurant qu'il les méritoit, parce qu'il ne l'avoit pas reconnüe, & que si elle le refusoit, il s'en iroit dans le monde errant & vagabond cherchant la mort, & qu'au reste elle n'auroit jamais de Chevalier qui lui fût plus attaché que lui, & que dès ce moment il cessoit de désirer la ruine de cette Ville, puisqu'elle étoit si fort attachée à sa conservation. Plaisir de ma Vie lui répondit : La cruauté & la haine ne sont point les passions des femmes bien nées ; à Dieu ne plaise que je deshonne la Nation Grecque par de semblables sentimens ; quand bien même vous m'eussiez offensée, j'aurois d'autant moins lieu de m'en plaindre, que je ne vous étois pas connue ; vous n'avez offensé que le Général, sous la protection duquel étoit ma vie ; je me serois consolée de la perdre de la main d'un aussi brave Chevalier ; j'aurois obtenu la Couronne du Martyre, puisque je n'étois occupée que du soin d'augmenter la sainte Foi Catholique, comme vous en serez convaincu par la suite. Ne me demandez point de pardon, parce que je ne suis point offensée, & quand je le serois, je l'oublierois aisément, puisque vous voulez bien pardonner à cette

386 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Reine & à ses Sujets. Ce qui me reste à
vous demander, c'est qu'oubliant le pas-
sé, vous repreniez votre ancienne gaieté.
Je prie le Seigneur qu'il vous fasse obte-
nir l'amour de l'objet que vous aimez.
Le Roi Escariapo & Tiran interrompi-
rent leur conversation ; & quand les Fê-
tes furent finies, ceux de la Ville précédés
de leur Reine apportèrent leurs clefs
à Tiran, il les prit & les donna à Plai-
sir de ma Vie, qu'il revêtit en même-tems
de la Souveraineté. Plaisir de ma Vie
partit aussi-tôt accompagnée de Tiran &
d'un nombreux cortège. On la plaça sur
le Trône, & on lui prêta serment, l'an-
cienne Reine lui abandonna le Palais.
Plaisir de ma Vie avoit une nombreuse
Maison que lui avoit formée le Général.
Elle gouverna pendant huit jours, prit
connoissance des affaires & fit quelques
Reglemens. Les Maures étoient charmés
de la prudence de leur nouvelle Reine ;
ils étoient surpris de voir dans une fille
de son âge, le bon sens joint à la jeunef-
se & à la beauté. Au bout de huit jours,
elle envoïa chercher l'ancienne Reine,
& lui dit : Ne croïez pas que le change-
ment arrivé à ma condition m'ait fait per-
dre le souvenir de vos vertus & des bon-
tés

tés avec lesquelles vous m'avez traitée pendant mon esclavage. La révolution qui m'a fait passer de la captivité sur le Trône & qui m'a donné votre place, est un des jeux ordinaires de la Fortune ; je ne suis point éblouie de l'éclat de ses présens ; sans avoir été Souveraine, je me suis trouvée dans une situation peut-être encore plus élevée. Comme je ne rougis point d'avoir été votre Esclave, vous ne devez point rougir d'être ma Sujette, vous ne la ferez pas encore long-tems, je vous rends votre Trône & vos Sujets. En même-tems elle se leva & salua la Reine d'une manière respectueuse, en voulant l'obliger de reprendre les clefs de la Ville. L'ancienne Reine les refusa, & se jettant à ses pieds : Non, Madame, lui dit-elle, c'est à vous d'être la Souveraine d'un peuple dont vous avez sauvé les jours, & dont vous faites déjà le bonheur par votre prudence & par vos vertus, je serai contente si vous me gardez auprès de vous. Plaisir de ma Vie ne l'avoit pu souffrir dans cette situation, elle l'avoit relevée en l'embrassant. La Reine la serroit dans ses bras en pleurant de joie. Enfin elle ceda aux vives instances de Plaisir de ma Vie, & consentit à remonter

388 HIST. DU GRAND CHEVALIER
sur son Trône. La Reine exaltoit la générosité & la noblesse de cette action. Non, Madame, lui dit Plaisir de ma Vie, ce que je fais ne mérite point de loüanges, mon action n'a rien que d'ordinaire dans les principes de la Religion que je professe ; ne me loüiez point, loüez ma Religion, comprenez quelle en est la perfection. Que j'en suis encore éloignée !

La Reine frappée de ce discours & de tout ce qu'avoit fait Plaisir de ma Vie, garda un moment le silence & reprenant la parole, elle lui dit : Oüi, Madame, car vous ferez toujours mon égale, puisque vous ne voulez pas être ma Souveraine, je reconnois la perfection de votre Loi & la fausseté de la nôtre ; je suis Chrétienne, faites-moi donner le Bâton.

Plaisir de ma Vie se sentit pénétrée d'entendre ces paroles : Ah, ma chere sœur, s'écria-t-elle en l'embrassant ! ma joie est plus grande que si vous me faisiez Souveraine de toute la Barbarie. En même-tems elle fit assembler les Habitans, elle abdiqua la Souveraineté en leur présence, déclarant qu'elle transportoit à leur ancienne Reine, tous les droits qu'ils lui avoient donné par leurs sermens ;

on

on prêta de nouveau serment à l'ancienne Reine. Plaisir de ma Vie la quitta pour retourner au Camp, en l'assurant qu'elle alloit travailler pour elle. Tiran la reçut avec de très-grands honneurs; mais quand elle eut rendu compte de ce qui venoit d'arriver, on lui donna les plus grands éloges. Tiran approuva tout ce qu'elle avoit fait. Mais, dit le Seigneur d'Agramont, si vous cessez d'être la Souveraine de cette Ville, si ses Habitans ne sont plus vos Sujets, que deviendra le serment par lequel je suis lié? Qui me relèvera de mon vœu?

Chevalier, dit Plaisir de ma Vie, ne leur as-tu pas accordé le pardon? Voudrois-tu déshonorer ton nom & ta race par une vengeance prise de sang froid? Mais si ton vœu t'embarrasse, il est facile de lever ton scrupule. Tu as juré de faire passer * *par l'épée*, tous les Habitans de cette Ville. Eh bien ils y passeront. Le Roi tiendra une épée par la garde, & Tiran par la pointe, tous les Habitans de la Ville passeront par-dessous,

* L'Espagnol dit : *Has hecho voto que to. dos los de la Ciudad han de pasar sa. tu Espada.* Ces derniers mots signifient également passer au fil de l'épée, & faire passer par dessous son épée.

390 HIST. DU GRAND CHEVALIER
alors tu seras absous de ton maudit ser-
ment, & moi je te donnerai la bénédi-
ction quand je chanterai Messe. Tout le
monde se mit à rire. L'expédient de Plai-
sir de ma Vie fut accepté. Après cette
cérémonie, elle pria la Reine de se fai-
re bâtiser, comme elle le lui avoit pro-
mis. Elle y consentit, & sur le champ
elle reçut le saint Bâtême avec une gran-
de dévotion, & treize cens personnes avec
elle. Après cela tous les Habitans de ce
Roïaume furent convertis, & Tiran ob-
tint du Pape que le Moine qui étoit ve-
nu pour racheter les Esclaves Chrétiens,
feroit son Légat dans ce País, & les Mau-
res comme les nouveaux Chrétiens, ne lui
donnoient plus d'autre nom que le Pere
des Chrétiens.

Avant de quitter cette Ville, Tiran
proposa à la Reine d'épouser Melchise-
dech, brave Chevalier du Roïaume de
Tremecen; il pria Plaisir de ma Vie de
joindre ses instances, elle le fit, & la Rei-
ne consentit à ce Mariage. Le Chevalier
ordonna des Fêtes que l'on a coutume de
faire en ces occasions. Cette Reine vécut
parfaitement bien, avec une grande dé-
votion pour la sainte Mere de Dieu, & fit
bâtir dans sa Ville beaucoup de Couvents
d'Hommes

d'Hommes & de Femmes, & fit beaucoup d'aumônes. Quand les Nôces eurent été célébrées avec toute la pompe imaginable, le Roi Escariano & Tiran décampèrent en conduisant avec eux Plaisir de ma Vie. Ils allèrent conquérir une Province, que l'on mit sous la dépendance du Roiaume de Tremecen. Tiran donna ce commandement à un brave Chevalier qui se nommoit le Seigneur d'Antioche, qui s'étoit très-bien conduit dans la guerre, & qui étoit intime ami de Melchisedech Roi de la Ville dont nous venons de parler.

Quoique Tiran eût été sans cesse occupé de l'absence de sa Princesse & du déplorable état où devoit être l'Empire Grec, les circonstances dans lesquelles il s'étoit trouvé jusqu'alors ne lui avoient pas permis de former aucun projet pour le secourir. Il ne dépendoit pas même de lui de quitter l'Afrique. Mais il se trouvoit alors dans une autre situation; il pouvoit conduire une nombreuse Armée contre les Turcs, & il ne pensoit plus qu'aux mesures qu'il devoit prendre pour assurer l'exécution de cette entreprise.

Ces mesures demandoient quelque temps, il falloit achever de détruire les Rois li-

392 HIST. DU GRAND CHEVALIER
gués qui s'étoient retirés dans les montaignes, sans quoi les nouveaux Chrétiens n'auroient pû envoïer leurs troupes hors de l'Affrique ; il falloit avoir des Vaisseaux de transport pour conduire par mer une Armée à Constantinople, & il n'y en avoit point dans les Ports qui dépendoient des Roïaumes conquis.

Escariano offrit à Tiran les trésors qu'il lui avoit rendus en le remettant sur le Trône, & que sa portion du butin fait sur les Maures conquis, avoit encore beaucoup augmentés. Tiran les accepta, fit faire de grosses remises en Italie & dans les Places maritimes de la Chrétienté ; il chargea *Esperius*, un jeune Chevalier de Tremecen aussi intelligent que courageux, de passer en Italie, & d'emploier les fonds qu'il y devoit trouver à faire préparer tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise ; il lui ordonna d'acheter des armes & des chevaux, de soudoier les plus braves gens qu'il pourroit rencontrer, & les plus capables de servir de Chefs à ses soldats. Il devoit acheter quelques Vaisseaux de Guerre, & arrêter le plus grand nombre de Bâtimens de transport qu'il lui seroit possible ; il avoit aussi ordre de faire des provisions de vin en Italie, car
pour

pour des bleds, l'Afrique en pouvoit fournir en très-grande abondance.

En attendant que le secours fût prêt, Tiran résolut d'envoier un Ambassadeur à l'Empereur de Grèce, afin de lui en donner avis, pour sçavoir au vrai l'état des choses, & pour être en état de prendre de justes mesures. Son choix tomba sur le nouveau Roi Melchisedech. Il comptoit sur sa prudence & sur son courage. Il étoit Maure de Nation, & s'il tomboit entre les mains des Turcs, il lui auroit été facile de ne leur donner aucuns soupçons. Il donna ses ordres pour faire armer un Vaisseau, & pour le faire charger de bleds.

Pendant que l'on y travailloit, un jour qu'il s'entretenoit avec Plaisir de ma Vie, & qu'elle lui racontoit le détail de quelques circonstances de sa captivité; cette conversation rappelant à cette fille le souvenir de ses malheurs, & de l'état où se trouvoient l'Empereur, la Princesse, sa propre famille, elle ne put retenir ses larmes, ni moderer sa douleur. Tiran qui avoit pour elle l'amitié la plus tendre, en fut touché, & il lui dit en l'embrassant : Sechez vos larmes, ma chere sœur, Dieu qui a voulu que je fusse la cause de vos malheurs, ne l'a voulu que pour vous élever

ver

394 HIST. DU GRAND CHEVALIER
ver à un rang, où sans ces malheurs, je
n'aurois pû vous porter. Il y a déjà quel-
que tems que j'y ai pensé, & je ne dois
plus reculer l'exécution de mon projet.
Vous ferez Souveraine de deux Roïau-
mes puissans', & je vous donnerai pour
époux un de mes plus chers parens, un
brave Chevalier de la Maison de la Ro-
che-Sallée de Bretagne. Vous ferez le
bonheur & le repos de sa vie ; il fera la
gloire & la soutien de la vôtre.

Plaisir de ma Vie sensible à l'amitié, &
à la générosité du Chevalier, voulut se
jetter à ses pieds, & lui baiser la main. Il
ne le lui permit pas ; mais l'embrassant de
nouveau : Non, ma chere sœur, lui dit-
il, ne me remerciez point, je ne puis rien
vous donner qui ne soit au dessous de ce
que vous méritez, & des obligations que
je vous ai, Soïez la Souveraine des Roïau-
mes de Fez & de Bougie. Vous mériteriez
d'être celle de l'Afrique entiere. Ces
deux Roïaumes sont ma conquête, j'ai le
droit d'en disposer ; & si j'avois besoin
du consentement du Roi Escariano, mon
frere, il ne me le refuseroit pas. Ce Prin-
ce entra alors dans la chambre où ils é-
toient. Il apprit avec joie le projet de Ti-
ran. Il avoit conçu beaucoup d'amitié
pour

pour Plaisir de ma Vie , & la Reine sa femme ne pouvoit s'en séparer.

L'humeur libre & enjouée de cette fille , étoit accompagnée de beaucoup d'esprit , & même de plus de raison qu'on n'auroit dû en attendre. La vuë d'un engagement sérieux avec un homme pour lequel elle n'avoit aucune inclination , & qui peut-être ne l'épouserait que pour partager sa nouvelle grandeur , la rendit pensife. Elle avoia le sujet de ses réflexions à Tiran. Non , lui dit-il , Reine de Fez & de Bougie , ne craignez rien de pareil ; l'époux que je vous destine , vous rendra heureuse , l'amour a été jusqu'à présent une passion inconnue pour lui , vous lui en ferez éprouver les premières douceurs ; votre personne & votre humeur lui inspireront une tendresse que l'habileté de votre esprit sçaura rendre éternelle. En même-tems il ôta de son col une magnifique chaîne d'or , qu'il mit à celui de Plaisir de ma Vie , en lui disant : C'est au nom d'Agramont Roi de Fez & de Bougie , que je vous épouse , n'y consentez-vous pas ? Oüi , Seigneur , répondit-elle en se jettant à ses pieds , & les embrassant malgré lui , le brave Tiran n'est-il pas le Souverain de ma volonté ?

Pour-

396 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Pourrois-je refuser l'honneur d'entrer
dans son illustre Maison !

Tiran la releva en ordonnant qu'on appellât le Seigneur d'Agramont. Mon Cousin , lui dit-il , lorsqu'il le vit entrer , je vous ai marié avec la Reine de Fez , avec l'aimable fille que vous voyez ici. Vous connoissez son mérite ; vous sçavez les obligations que je lui ai , & ce qu'elle a souffert pour moi , dégagerez-vous ma parole ? Accepterez-vous la main & le Trône que je vous offre avec elle ?

Seigneur , répondit Agramont , vous sçavez combien j'avois toujours été éloigné d'une passion que je ne croïois propre qu'à inspirer des foibleſſes. Celle dont vous m'offrez la main , étoit seule capable de me donner d'autres pensées. Depuis ce malheureux jour qu'elle m'a si généreusement pardonné , ses graces & son mérite m'ont fait sentir que l'amour de la gloire n'étoit pas capable de remplir tous les besoins de notre cœur ; qu'il étoit formé pour de plus tendres sentimens. C'est la personne seule de la charmante Reine de Fez , qui peut me toucher. Je vous la demande donc avec ardeur. Je la prie de m'accepter pour son époux , & de croire que les Sceptres de
Fez

Fez & de Bougie , que vous m'offrez avec elle , tirent leur plus grand éclat à mes yeux de la main à qui vous les avez remis. En même-tems il s'approcha de Plaisir de ma Vie , & voulut fléchir le genouïl devant elle pour lui baiser la main. Elle se baissa pour le relever. En même-tems Tiran les serrant l'un & l'autre entre ses bras , les fit s'embrasser & se baiser. Le Seigneur d'Agramont peu fait aux façons de l'amour , étoit un peu timide.

Tiran ordonna que l'on préparât tout pour la cérémonie de leurs fiançailles, & de leur Couronnement. Plaisir de ma Vie voulut que la célébration du mariage fût remise au tems de son arrivée à Constantinople , & des nôces de Carmésine avec Tiran. Le Seigneur d'Agramont auroit bien voulu être quitte de la peine de soutenir le rôle d'Amant , dont il se trouvoit plus embarrassé , qu'il ne l'eût été d'un combat en champ-clos avec un Chevalier ; mais comme sa passion pour la nouvelle Reine étoit plus solide qu'impetueuse , il consentit à ce qu'elle demandoit. Plaisir de ma Vie lui pardonna son peu d'impatience ; elle le regardoit moins comme un Amant , que comme un Mari.

Les Fêtes qui accompagnerent les fiançailles

398 HIST. DU GRAND CHEVALIER
çailles durerent huit jours. Plaisir de ma
Vie y parut avec un air de grandeur, aussi
libre & aussi aisé que si elle eût passé sa vie
sur le Trône. Tiran ne négligeoit point ce-
pendant les préparatifs de la Guerre con-
tre les Rois ligués, ni ceux du départ de
l'Ambassadeur Melchisedech pour Con-
stantinople. Le lendemain des Fêtes, le
Vaisseau se trouva en état de mettre à la
voile, & l'Ambassadeur s'embarqua avec ses
Lettres & ses Instructions. Le jour même
Tiran se mit en marche vers le País des
hautes montagnes. Son Armée étoit très-
forte; sa Cavalerie nombreuse & bien
armée, & il menoit avec lui tout ce qui é-
toit nécessaire pour entreprendre un siège.
Les Rois ligués s'étoient retirés dans la
Ville de Caramen, Place très-forte sur les
frontieres de la Barbarie & du País des Ne-
gres de Borno. Tiran marcha droit à eux; ils
vinrent à sa rencontre, quoique plus foi-
bles que lui; mais ils crurent que la situa-
tion avantageuse du poste qu'ils occu-
poient, les mettroit en état de se défendre
long-tems. Tiran qui brûloit d'impatience
de terminer la Guerre, les attaqua si vi-
vement, que malgré leur courage, &
leur résistance qui fut extrême, il les
força d'abandonner ce poste pour se re-
tirer dans la Ville. Tiran

Tiran y alla mettre le siège aussi-tôt ; mais il reconnut bien-tôt qu'elle étoit trop forte pour être emportée d'emblée. Les Rois qui s'attendoient depuis long-tems à être assiégés , l'avoient pourvuë de provisions pour plusieurs années. La Garnison étoit nombreuse , & composée de troupes aguerries. Tiran aiant formé un siège régulier , & sçachant que les Ennemis ne pouvoient avoir aucune Armée en campagne , détacha une partie de ses Troupes , sous la conduite des Rois Escarriano & Agramont , pour aller soumettre les Châteaux & les Places qui étoient dans le País. Ils furent reçus presque partout , & trouverent peu de résistance. On redoutoit l'extrême valeur de Tiran ; mais son nom étoit encore plus aimé. Son humanité , son exact attachement aux principes de l'équité , & la discipline dans laquelle il tenoit ses troupes , faisoient désirer aux peuples de vivre sous sa domination.

Cependant l'Ambassadeur Melchisedech avoit fait une heureuse navigation. Il étoit arrivé à Constantinople sans obstacle. A son entrée dans le Port , il fit dire aux Officiers , qu'il étoit envoyé par Tiran le Blanc vers l'Empereur , & qu'il désiroit

400 HIST. DU GRAND CHEVALIER
désiroit de lui être présenté. On alla por-
ter cette nouvelle au Palais. L'Empereur
envoia recevoir l'Ambassadeur par un
Chevalier , remerciant Dieu de ce qu'il
avoit enfin pris pitié de l'Empire Grec, &
de ce qu'il vouloit bien finir ses mal-
heurs.

On amena l'Ambassadeur au Palais avec
un nombreux Cortége de Chevaliers & de
Courtisans qui l'accompagnerent. Il étoit
vêtu à la Moresque d'une robe doublée
des plus précieuses fourrures : son manteau
étoit rattaché sur l'épaule par une magni-
fique agraffe. Il portoit sur la tête les sim-
boles de sa Roïauté. L'Empereur & l'Im-
pératrice l'attendoient sur un trône. Il ne
confidera dans les honneurs qu'il leur
rendit , que la qualité d'Ambassadeur de
Tiran , dont il étoit revêtu. Il se proster-
na devant eux , & leur baïsa les pieds &
les mains. Ensuite il présenta à l'Empe-
reur la Lettre de Tiran. Elle fut luë par
un Secrétaire : elle n'étoit que de créan-
ce. L'Empereur remit l'Audience au len-
demain. La nuit étoit proche , & l'Am-
bassadeur devoit avoir besoin de repos.
On le conduisit dans une Maison , où lui
& sa suite furent servis avec beaucoup de
soin.

Les

Les Magistrats & les principaux Bourgeois de la Ville furent invités à l'Audience du lendemain, avec les Seigneurs & les Officiers du Palais. L'Empereur croioit ne pouvoir faire trop d'honneur à Tiran, & il étoit persuadé que l'éclat même de cette cérémonie serviroit à ranimer le courrage abattu de ses peuples. L'Ambassadeur admis à l'Audience, parla assis par ordre de l'Empereur. Il fit le récit de tout ce qui étoit arrivé à Tiran, assura l'Empereur que lors de son départ il avoit pris toutes les précautions nécessaires pour être en état de lui amener un secours prompt & considérable, dès qu'il auroit terminé une Guerre avant la fin de laquelle il ne pouvoit tirer aucunes troupes de l'Afrique. Qu'il espéroit de s'embarquer avec une Armée de cent cinquante mille hommes, & que la Flotte nécessaire pour le transport d'une si nombreuse Armée, étoit en grande partie rassemblée lors de son départ.

En finissant l'Audience l'Ambassadeur demanda la permission d'aller rendre ses devoirs à la Princesse. L'Empereur le lui accorda, & donna ordre qu'on le conduisît dans le Couvent où elle avoit choisi sa retraite. Elle y vivoit parmi des filles

402 HIST. DU GRAND CHEVALIER
de sainte Claire, vêtue comme elles, & observant une partie de leur Regle. Elle étoit plongée dans la plus amere douleur. La maniere dont Tiran l'avoit quittée, son départ précipité avec Plaisir de ma Vie, l'ignorance où l'un & l'autre l'avoient laissé de leur sort, les raisons qu'elle avoit de soupçonner leur mort, ou son inconstance; les malheurs de l'Empire, dont les Turcs avoient conquis la plus grande partie; tout présentoit sans cesse à son esprit les idées les plus accablantes.

Dès qu'on lui annonça un Ambassadeur de Tiran, elle courut à la porte, & ôta son voile pour le recevoir. Il se prosterna à ses pieds, & lui baïsa la main. Elle le releva en l'embrassant. Il lui présenta la Lettre de Tiran. A ce nom, & à la vûe des caracteres tracés par la main de son Chevalier, elle resta immobile; des larmes de joie remplirent ses yeux, la parole mourut dans sa bouche. Après quelques momens de saisissement, elle lut la Lettre qui la pénétra de la joie la plus vive. Elle retrouvoit son Amant vivant, fidèle, & plus passionné que jamais. Elle fit plusieurs questions à l'Ambassadeur; il lui apprit quelle avoit été la fortune de Tiran. Il lui rendit compte de tout ce qu'il

qu'il avoit fait pour Escariano. Il n'oublia pas les aventures de Plaisir de ma Vie, le rang auquel Tiran l'avoit élevée; enfin ses fiançailles avec le Seigneur d'Agramont auquel elle avoit porté en dot les Roiaumes de Fez & de Bougie. Il ajouta qu'elle se préparoit à suivre Tiran lorsqu'il viendroit amener le secours, & qu'elle n'avoit pas voulu achever son Mariage avant que d'avoir vû terminer les malheurs de sa chere Maitresse. L'Ambassadeur prit congé d'elle après ce récit.

Ce jour-là même on avoit débarqué les provisions envoiées par Tiran, & l'Empereur résolut de donner dès le lendemain une réponse à son Ambassadeur. Il prit donc son Audience de congé. L'Empereur lui donna des Lettres pour son Général. Il alla saluer la Princesse, qui le chargea aussi d'une Lettre, & l'embrassa en le priant de marquer à Tiran combien sa présence étoit nécessaire, & avec quelle ardeur elle étoit désirée. L'Ambassadeur mit à la voile, & partit avec quelque inquiétude. Les Turcs n'avoient point encore de Flotte; mais on disoit qu'ils en faisoient venir une de Syrie, & d'Égypte. Il craignoit d'en être rencontré.

Pendant le voïage de l'Ambassadeur,

404 HIST. DU GRAND CHEVALIER
le siège de Caramen duroit toujours ;
mais il avançoit peu à cause de la force
de la Place , & de celle de la Garni-
son. Enfin , Tiran prit le parti de faire
creuser une mine. La Ville quoique dans
une plaine , étoit bâtie sur le roc , ce qui
rendit l'ouvrage plus long & plus diffici-
le. Mais cela même en assuroit le succès.
L'entreprise paroissoit si peu possible , que
les Ennemis ne prenoient aucunes précau-
tions pour s'en garantir.

Cette mine devoit aboutir d'une grosse
tour qui commandoit une des portes de
la Ville. Lorsqu'elle fut prête à s'ouvrir ,
Tiran choisit mille hommes des plus bra-
ves de l'Armée. Il mit à leur tête *Mossen*
de Rocaforte , Gentilhomme Catalan , qui
après avoir servi dans les Armées des
Chrétiens , avoit été fait Esclave par les
Maures. Son esclavage avoit été long , &
il connoissoit la Ville de Caramen , pour
y avoir demeuré avec un de ses Maîtres.
Il étoit un des Esclaves délivrés par Tiran.

Tandis qu'il marchoit par le souterrain ,
Tiran fit attaquer la Ville par dix côtés
différens ; ses Soldats pouvoient des cris
continuels ; les instrumens de guerre fai-
soient un très-grand bruit. *Rocaforte* ou-
vrit la mine sans obstacle , & même sans
être

être entendu. On n'étoit occupé qu'à défendre les remparts. Il courut ouvrir la porte de la Ville la plus proche aux troupes de Tiran. Après celle-là il en ouvrit une autre ; le combat devint affreux. Les Rois Titulaires de Fez & de Tremecen , qui étoient renfermés dans la Ville , se battoient en désespérés à la tête de leurs troupes. Leur mort fit perdre le courage à ces troupes. Elles mirent bas les armes , & se rendirent à Tiran.

Après cette victoire , tout reconnut les armes victorieuses de Tiran ; on venoit de toutes parts se mettre sous son obéissance. Il se mit en marche vers le Port de Constantine , où étoit le rendez-vous donné à Espertius. Quelques Places du Roïaume de Fez qui avoient tenu pour leur ancien Roi , envoïerent des Députés offrir leurs clefs , & demander les ordres de la Reine Plaisir de ma Vie , & du Roi Agramont , qui se trouverent alors possesseurs tranquilles & absolus de leur nouveau Roïaume.

Pendant la marche l'Ambassadeur Melchisedech , qui avoit évité à son retour la Flotte des Turcs , & qui étoit heureusement débarqué au Port d'Astoura , vint rendre compte à Tiran de sa négociation.

Il le trouva dans une Ville où il faisoit prendre quelques jours de repos à ses troupes. La Reine de Tremecen & celle de Fez étoient avec lui ; elles n'avoient point quitté l'Armée , & avoient assisté au siège. Melchisedech présenta ses Lettres à Tiran. Celle de l'Empereur étoit conçue en ces termes.

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude , & les craintes que nous avons éprouvées dans notre malheur jusqu'à l'arrivée de votre Ambassadeur ; & quoique nous aïons beaucoup souffert , nous avons été plus inquiets de vous , que de nos peines. Ce n'est pas sans raison , puisque nous n'espérons de nous voir délivrés que par vous. Nos Ennemis ont profité de votre absence. Ils sont maîtres de tout l'Empire. Je me trouve réduit aux seules Villes de Constantinople & de Pera , & à quelques Châteaux qui me sont demeurés , parce qu'ils sont sur la riviere en deça du Pont de pierre. Les Ennemis nous attaquent si vivement , & nous avons si peu de vivres , que nous sommes au moment de périr , à moins que Dieu n'ait la bonté de vous envoyer ici, vous qui êtes notre seule espérance. Je vous regarde comme mon fils. Nous vous regrettons tous les jours , vous
prient

priant au nom de Jesus Crucifié , d'avoir pitié de nos malheurs , & de ceux de notre chere fille , qui vous nomme sans cesse , aussi-bien que tout le peuple : elle n'a d'autre espérance après Dieu qu'en vous. Soïez touché de notre situation , & de celle de vos Parens & Amis qui languissent dans l'esclavage , & qui ne soupirent qu'après vous. L'Affrique que vous avez conquise , vous permettra de faire la conquête de mon Empire. Car enfin , Tiran , la conquête du monde ne seroit rien pour vous. Le Grand Turc & le Sultan tremblent l'un & l'autre , en pensant que vous êtes sur la terre.

La lecture de cette Lettre attendrit beaucoup Tiran. La situation de l'Empereur lui fit répandre des larmes. A cette idée se joignit le triste souvenir du Duc de Macédoine , & de ses autres Parens , qui n'étoient Esclaves qu'à cause de lui , & qui ne pouvoient être délivrés que par lui. Il fut étonné d'apprendre que l'Empereur eût perdu en aussi peu de tems tout le Pais qu'il lui avoit conquis ; car il fit beaucoup de questions à son Ambassadeur. Il s'informa , comme l'on peut croire , des nouvelles de la Princesse ; il lui apprit que la douleur de son absence l'avoit engagée

408 HIST. DU GRAND CHEVALIER
à se retirer dans le Couvent de sainte
Claire, pour y servir Dieu ; ce qu'elle
faisoit avec une grande dévotion. Elle
vous conjure, ajouta-t-il, d'empêcher
qu'elle ne tombe entre les mains des
Turcs, & vous demande pardon si jamais
elle a pu vous offenser. Elle espere que par
les liaisons qu'elle a avec vous, vous ne
l'abandonnerez pas ; vous assurant que
tout ce qui lui appartient, vous sera aussi
soumis qu'elle-même. Après cela l'Ambas-
sadeur lui remit sa Lettre. Tiran la lut.
Voici ce qu'elle lui mandoit.

La douleur où j'étois, & le chagrin qui
ne m'a point quittée depuis votre départ,
ont été suspendus par votre Lettre, qui
m'a rendu la vie, quoiqu'en la voyant la
joie ait pensé me donner la mort. Mon
premier soin est celui de vous écrire, ce
que je fais dans une Cellule de ce Cou-
vent, où je fais pénitence de mes péchés.
La lecture de votre Lettre est le seul mo-
ment de plaisir que j'aie éprouvé depuis
votre départ ; votre retour est mon
unique espérance. Je vous suis acquise
pour ma vie. Tout ce que vous avez souf-
fert pour moi est présent à mon esprit. Je
n'ose attribuer vos succès à mes prieres. Ils
étoient dus à votre valeur & à vos vertus.

Si

Si vous ne m'avez point oubliée, quittez l'Afrique au plutôt, & venez vous montrer à moi, aussi-bien qu'à ce peuple dont les cris douloureux vous appellent sans cesse. Souvenez-vous que l'Empire des Grecs vous attend. Ce que vous avez tant désiré de moi, feroit-il la proie d'un Barbare ? Ne souffrez pas que votre épouse tombe entre leurs mains. Je ne sçai ce que je dis, ni ce que je fais. Je ne suis occupée qu'à baiser, & qu'à regarder quelques bijoux que vous m'avez donnés ; ils font toute ma consolation. Je parcours les lieux que j'habite en disant : Ici, mon Tiran s'est assis. Là il m'a embrassée, en cet endroit il m'a baisée, & dans celui-ci j'ai été toute nue dans ses bras. Voilà quelles sont mes occupations le jour & la nuit ; mais toutes ces idées s'évanouiront, & je les perdrai sans regret en vous voyant. Viens, mon cher Tiran, viens promptement soulager tous mes maux, & sauver le peuple Chrétien.

Tiran fut si touché de cette Lettre, les malheurs de la Princesse, ceux de l'Empereur, du Duc de Macédoine, & de ses Parens se présenterent à son esprit sous une image si vive, qu'il tomba évanouï. Cet accident fit grand bruit dans le Palais.

410 HIST. DU GRAND CHEVALIER
lais. Plaisir de ma Vie accourut, & le
trouva sur un petit lit, sur lequel on l'a-
voit porté ; elle lui jetta de l'eau rose
sur le visage, & lui mit ensuite le doigt
dans l'oreille sur son ancienne blessure.
Tiran reprit ses esprits ; il étoit si fort
troublé, qu'il fut quelque tems sans pou-
voir parler. Enfin, il s'écria : O vous tous,
qui aimez, ressentez-vous des peines qui
puissent se comparer à celles que je sens ?
N'étoit-ce point assez d'être séparé de ce
que j'adore ? Falloit-il craindre encore
pour ses jours ? Empereur que j'aime, que
j'honore, & que j'adore comme Dieu ;
Impératrice qui as porté dans ton sein la
seule espérance de ma vie ; Princesse qui
nous représentes la vive image de la Divi-
nité, Beauté plus brillante que celle des
Ange, Beauté qui captives ma liberté : O
toi, mon seul bien & mon seul repos,
dans quel abîme de maux te plonge mon
absence ! O qui me prêtera des aîles pour
me transporter en des lieux toujours pré-
sens à mon esprit, en des lieux où ma
présence est si nécessaire ! Dieu tout-puis-
sant, Dieu Créateur & Rédempteur du
Monde, c'est à toi que je m'adresse. Prof-
terné aux pieds de ta bonté, les yeux &
les mains élevés vers toi, j'implore ton
assistance ;

assistance, daigne suspendre les progrès des Ennemis de la sainte Loi, jusqu'à ce que ton serviteur puisse par ta protection, achever l'ouvrage de leur destruction que tu as voulu qu'il ait commencé.

Après que Tiran eut exprimé ainsi ses regrets, il dit au Roi Escariano qu'il falloit partir à l'instant, & prendre le chemin de Tunis pour s'en rendre les maîtres; il mit ses troupes en bataille, & marcha droit à Tunis. Quand les Habitans de ce Roïaume furent instruits de son approche, ils envoïerent des Ambassadeurs offrir de se soumettre & de recevoir le Roi que Tiran voudroit leur donner. L'Armée entra paisiblement dans la Ville, Tiran fit reconnoître le Roi Escariano, les Habitans prêtèrent serment entre ses mains.

Toutes les Villes & Châteaux qui en dépendoient se soumirent. On vint alors avertir Tiran, que six gros Vaisseaux Genoïses étoient arrivés au Port de Constantine; sur le champ il envoïa Melchisedech avec beaucoup d'argent pour nautilizer ces bâtimens, les charger de bleds, & les envoïer à Constantinople. Melchisedech partit & exécuta les ordres qu'il avoit reçus. Peu de jours après, les Vaisseaux

412 HIST. DU GRAND CHEVALIER
seaux furent chargés, & mirent à la voile.
Après leur départ Tiran tint Conseil avec
Escariano & Agramont sur les différens
moïens qu'ils pouvoient prendre pour at-
taquer les Turs & pour secourir l'Empe-
reur. Ils convinrent que les troupes de
Tremecen, de Tunis & de Fez s'embar-
queroient avec Tiran & feroient voi-
le vers Constantinople, tandis que le
Roi Escariano retourneroit en Ethiopie,
& qu'à la tête d'une Armée qu'il le-
veroit dans le País, il marcheroit par
terre contre les Turcs, afin de leur cou-
per toute communication avec leurs Etats,
& de les prendre en queue, tandis que
Tiran les attaqueroit de front. On con-
vint encore qu'il étoit à propos de faire
part du projet au Roi de Sicile. Ce Roi
étoit le Prince Philippe de France, l'ami
de Tiran, que la mort du pere, & des
freres de sa femme, avoit placé sur ce
Trône. On ne doutoit pas qu'il ne joi-
gnît sa Flotte, & une partie de ses trou-
pes à l'Armée de Tiran.

Les Rois Escariano & Agramont expé-
dierent les ordres nécessaires pour faire
avancer les troupes de leurs nouveaux
Roïaumes, qu'ils destinoient à cette ex-
pédition. Il vint quarante-quatre mille
chevaux,

chevaux , & cent mille fantassins des seuls Roiaumes de Tremecen & de Tunis ; les Roiaumes de Fez & de Bougié fournirent vingt-quatre mille hommes de cavalerie , & cinquante mille d'infanterie. Le Chevalier Espertius avoit mandé qu'il alloit se mettre en mer avec les Bâtimens de transport. Il arriva en effet quelques jours après avec une partie de la Flotte , le reste ne tarda pas à le joindre. Elle étoit composée de cent Galeres , de trois cens Vaisseaux de haut bord , & d'un grand nombre de moindres Bâtimens. Espertius se remit en mer , chargé des Lettres de Tiran pour le Roi de Sicile. Il devoit le prier de faire diligence , & de tenir ses Vaisseaux prêts pour les joindre à la Flotte , qui le devoit aller prendre à Messine.

Tiran songea alors à l'embarquement. Quelque nombreuse que fût son Armée , il se trouva plus de Vaisseaux qu'il ne lui en falloit. Il fit charger de bleds & de vivres de toute espece , trente Bâtimens. Il craignoit que son Armée ne fût exposée à la disette dans un Pais ruiné par plusieurs années de Guerre , il fit ensuite assembler ses troupes , & après être monté sur un échaffaut , aiant à
ses

les côtés les Rois de Tunis & de Fez, & les principaux Barons & Chevaliers des nouveaux Chrétiens de Tremecen, & des Pais conquis, il parla sur les devoirs de l'honneur & de la Chevalerie : il étoit trop rempli de son amour pour ne rien dire de la force de cette passion, & il termina son discours par ce qu'il leur dit sur la perfection de la Loi Chrétienne ; mais il ajouta que le Moine qui les alloit prêcher, leur en parleroit bien mieux que lui ; alors il fit monter dans une chaire préparée sur l'échaffaut un Moine de la Mercy nommé Frere Jean Ferrier, grand Théologien, & fort habile dans la langue Arabe. Il parla fort au long des avantages du Christianisme sur la Loi de Mahomet, fit beaucoup d'invectives contre ce dernier, attaqua vivement ses mœurs, & le relâchement de sa morale, lui reprochant sa gourmandise & sa luxure. Il leur montra ensuite la justice de la cause pour laquelle ils alloient combattre, & finit en promettant à ceux qui auroient embrassé le Christianisme, la victoire, ou du moins le Paradis s'ils périssoient dans cette guerre.

Ceux des Maures qui n'avoient pas été bâtisés, furent si touchés de ce sermon, qu'ils

qu'ils demanderent sur le champ le Bâ-
tème avec de grands cris. Dans l'espace de
trois jours, on bâtisa quatre cens quatre
mille personnes tant de ceux qui devoient
s'embarquer que de ceux qui devoient
rester dans le País:

Lorsque les troupes furent embarquées,
le Roi Escariano & sa femme prirent con-
gé de Tiran, de Plaisir de ma Vie & du
Roi Agramont, & se mirent en marche
vers l'Éthiopie. Les États du Roi Esca-
riano étoient fort étendus, ils confinoient
d'un côté avec le País de Tremecen, &
s'étendoient de l'autre jusques aux Indes
& jusques au País du Prête-Jan. Le Fleu-
ve du Tigre coule sur les terres d'Esca-
riano, & l'on donne le nom de *Jam Jam*
à son Roiaume.

Après son départ, Tiran mit à la voile,
il arriva en peu de jours sur les côtes de
Sicile. Sur la nouvelle qui s'étoit répan-
duë de l'armement considérable que les
Sarrasins avoient fait en Syrie, le Roi
avoit levé des troupes, & mis une Flotte
en mer pour être en état de défense au
cas que les Maures vinssent l'attaquer. Le
Roi de Sicile apprit avec joie tout ce qui
étoit arrivé à Tiran, & promit de se join-
dre avec lui pour secourir l'Empereur.

Les

Les six Vaisseaux chargés de bled envoiés par Tiran à Constantinople firent une traversée heureuse ; mais lorsqu'ils furent à la Valone, ils apprirent que le grand Turc & le Soudan, après l'arrivée de leur Flotte avoient fait passer le bras de S. George à leur Armée, & que cette Flotte bloquoit le Port tandis qu'ils assiegeoient la Ville par terre. Ils firent passer un Courier par terre pour instruire l'Empereur que le secours étoit en mer, & en même-tems ils dépêcherent un Brigantin pour instruire Tiran de ces nouvelles ; ils lui mandèrent que la Ville étoit extrêmement pressée, que sans la valeur d'Hyppolite que l'Empereur avoit fait Général, les Infidèles auroient déjà pris la Ville. Ce Brigantin joignit la Flotte lorsqu'elle étoit prête d'entrer dans le Port de Messine. Ces nouvelles firent sentir à Tiran combien il lui étoit nécessaire de faire diligence. Il descendit seul à terre avec Plaisir de ma Vie & un petit nombre de Chevaliers ; le Roi & la Reine de Sicile vintent à sa rencontre & le conduisirent au Palais ; on servit un magnifique repas, après lequel, tandis que le Roi de Sicile s'entretenoit en particulier avec Tiran, on commença un grand bal. La

Reine

Reine de Sicile tira à part celle de Fez, & l'entretint de la Princesse Carmésine. La Reine de Fez connoissoit la pénétration de celle de Sicile, ainsi elle se tint en garde contre les questions qu'elle lui fit au sujet des amours de Tiran, & par les éloges qu'elle donna à cette Reine sur son esprit & sur sa beauté, elle fit changer d'objet à la conversation.

Tiran & le Roi de Sicile convinrent de mettre à la voile dès le lendemain, à la pointe du jour. Les troupes Siciliennes avoient leurs ordres, & elles furent embarquées avant le coucher du Soleil. Le Roi de Sicile qui attendoit Tiran de jour en jour avoit réglé la forme du gouvernement pendant son absence; ainsi aiant pris congé de la Reine son épouse il s'embarqua dès le soir même avec Tiran & Plaisir de ma Vie. On sortit du Port à la faveur de la Lune, & on mit à la voile dès la nuit même pour profiter d'un vent favorable. La Flotte arriva en peu de jours au Port de la Valone où étoient encore les six Vaisseaux chargés. Tiran leur ordonna de le suivre, & il fit voile vers le Canal de Romanie.

Après que le Roi Escariano eut quitté Tiran, il fit tant par ses journées, qu'il ar-

418 HIST. DU GRAND CHEVALIER
riva dans son Roïaume d'Ethiopie avec
la Reine sa femme ; ses Sujets les reçû-
rent l'un & l'autre avec les démonstrations
de la plus grande joie , & leur firent de
grands présens , charmés de revoir leur
Maître après les grandes Conquêtes qu'il
avoit faites. Après quelques jours de re-
pos , il fit assembler tous les Barons & les
Chevaliers de son Roïaume dans la Ville
de Troglodite , Capitale de l'Ethiopie , &
leur tint ce discours : Je vous assemble
ici, Barons & Chevaliers , pour vous con-
ter ce qui m'est arrivé , car je suis sûr que
mon bonheur vous donnera de la joie :
Vous avez sçu que j'ai eu le malheur d'être
pris par un grand Général Chrétien ,
nommé Tiran le Blanc , le plus brave &
le plus généreux qui soit au monde , il
m'a reçu Frere d'armes , après m'avoir
donné la liberté. C'est lui qui m'a fait
épouser la fille du Roi de Tremecen , en
me donnant ce Roïaume ; mais je lui suis
plus obligé du présent de cette Princes-
se , que si il m'avoit donné le monde en-
tier. Il ne s'en est pas tenu là , il m'a fait
présent du Roïaume de Tunis ; il veut
faire la Conquête de l'Empire Grec , pour
le rendre à l'Empereur de Constantino-
ple , que le Soudan & le grand Turc en
ont

ont presque dépouillé ; il m'a prié, comme son frere & son ami, de l'aider de toutes mes forces. Je prie donc tous ceux qui voudront me suivre, de venir à Constantinople à ma solde & à mes dépens. Ses Sujets lui étoient tellement attachés à cause de ses vertus, qu'ils lui dirent d'une voix unanime, qu'ils vouloient vivre & mourir avec lui, & lui jurèrent qu'ils iroient non-seulement à Constantinople, mais au bout du monde. Le Roi les remercia de leur bonne volonté, & leur ordonna de retourner dans leurs terres pour se préparer au départ ; il leur marqua un jour pour se rendre dans cette même Ville, & recevoir leur solde. Il envoya en même-tems des Chevaliers dans toutes les Villes de son Roïaume pour faire publier que tous ceux qui voudroient prendre parti avec lui, étrangers ou gens du Pais, n'avoient qu'à le venir trouver à Troglodite. Pendant que tout le monde s'y rendoit de tous les côtés, la Reine qui étoit très-bonne Chrétienne, & qui possédoit toutes les vertus, résolut d'augmenter la Foi Chrétienne. A son départ de Constantine, elle avoit emmené avec elle plusieurs Moines, des Chapelains & deux Evêques dans le dessein

420 HIST. DU GRAND CHEVALIER
de faire bâtir des Eglises & des Cou-
vents. Aussi-tôt qu'elle fut à Troglodite,
elle les fit prêcher. Un grand nombre
d'Ethiopiens se firent Chrétiens, parce
que le Roi & la Reine étoient de cette
Religion, mais beaucoup d'autres se fi-
rent bâtifier par dévotion. Après quoi la
Reine fit bâtir des Eglises & des Cou-
vents, auxquels le Roi donna beaucoup
de revenus. Les Evêchés furent bien é-
tablis, & l'on éleva plusieurs Eglises dans
l'étendue du Roïaume, où la Reine en-
voïa en Mission ceux qui étoient en état
d'en soutenir la fatigue. On ne sçavoit
point alors dans l'Ethiopie ce que c'é-
toit que le Mariage, les femmes étoient
communes, ils ne connoissoient que leurs
meres, par conséquent ils étoient tous
bâtards : mais comme ils devinrent Chré-
tiens, à l'arrivée de la Reine, on établit
les Mariages, & les enfans devinrent lé-
gitimes. Il y a dans ce País une grande
montagne sur le bord de la mer, qui sur
le midi jette une grande quantité de feu ;
de ce côté il y a de grands déserts qui joi-
gnent l'Arabie, à laquelle la mer Océa-
ne sert de bornes. Quand tout le mon-
de fut assemblé, le Roi donna la solde à
tous ceux qui la voulurent, il y en eut un
grand

grand nombre qui ne la voulurent point recevoir. Ce Roi étoit fort riche ; car il avoit beaucoup de mines , sa Cavalerie étoit fort bonne ; enfin c'étoit un des plus grands Rois après le grand Kan. Après qu'il eut donné ordre à toutes ses affaires , & qu'il eut entretenu ceux qu'il chargeoit du soin de gouverner ses Etats pendant son absence, car c'étoit un homme très-prudent , il assigna un jour pour le départ de ses nombreuses troupes ; il avoit eu soin d'avoir beaucoup de chariots , de chevaux & d'éléphans pour porter les vivres & le bagage , pour conduire l'artillerie , enfin pour tout ce qui étoit nécessaire à la Guerre , sans oublier de faire suivre l'Armée par le bétail nécessaire à sa nourriture. La Reine que Tiran avoit invité de se trouver à ses noces avec Carmésine & à celles de Plaisir de ma Vie avec le Seigneur d'Agramont, ne négligea rien pour y paroître avec éclat. Elle fit conduire avec elle les plus riches étoffes de l'Inde , & les toiles les plus fines ; les Etats de son mari fournissoient les pierreries les plus recherchées ; elle joignit aux femmes blanches de sa suite un pareil nombre de filles Ethiopiennes ; la noirceur de leur teint

422 HIST. DU GRAND CHEVALIER
donnoit un nouvel éclat à celui de la
Reine.

Le Roi Escariano partit de Troglodite avec toute son Armée, & arriva sur la Frontiere de son Roïaume à une Ville qui se nommoit Serac, & qui touchoit aux Etats du Prête-Jan; il s'y reposa quelques jours. Jamais on ne l'avoit vû dans cette Ville qui étoit éloignée de cinq cens journées de sa Capitale. (Ici l'Auteur abandonne le Roi Escariano & sa grande Armée qui prenoit le chemin de Constantinople, & parle du Chevalier Espertius.)

Après avoir reçu son Audience de congé du Roi de Sicile, il avoit été chercher Tiran à Constantine; mais il l'avoit trouvé parti. Il prit donc la route de Constantinople, & arriva promptement en vûë de Valona; l'Armée en étoit encore partie pour aller dans le Canal de Romanie. Il fit voile pour la joindre, la tempête l'écarta de sa route, son Vaisseau se brisa contre des roches à la côte de l'Isle de Lango, l'équipage se noïa, Espertius échappa seul avec dix hommes, qui furent à la découverte dans l'Isle pour voir si ils ne trouveroient point quelque habitation; ils rencontrèrent un vieillard qui gardoit
un

un petit troupeau, ils lui firent plusieurs questions, auxquelles il répondit qu'il n'y avoit dans toute l'Isle qu'un Hameau, dans lequel habitoient quatre familles exilées de Rhodes pour leur malheur, parce que l'Isle étoit enchantée, & que la terre ne pouvoit rien produire. Le Chevalier le conjura de leur donner quelque chose à manger, l'assurant qu'en reconnaissance ils l'aideroient de tout leur pouvoir. Le vieux Pastre touché de leur état leur dit, qu'il partageroit volontiers sa misere avec eux. Alors il toucha son troupeau & les conduisit dans sa pauvre habitation, & leur donna de quoi manger. Le Chevalier lui demanda quel étoit celui qui avoit enchanté une Isle dont le terrain paroissoit si bon. Seigneur, lui répondit le Vieillard, Hypocrate étoit autrefois Souverain de cette Isle de Lango, * aussi-bien que de celle de Crete; il avoit une fille admirablement belle, que l'on voit encore aujourd'hui dans cette Isle sous la forme d'un dragon de sept

* *Lango*, est le nom que l'on donne à l'Isle de Cos, patrie d'Hypocrate, le pere de toute la Médecine. La fable que va conter l'Auteur du Roman est fondée sur une tradition qui est encore reçue parmi ceux de l'Isle. *Voiez. Boschini Arcipelag. pag. 60.*

424 HIST. DU GRAND CHEVALIER
coudées de longueur , car moi qui vous
parle , je l'ai vû plusieurs fois , elle se dit
Maitresse de l'Isle , son habitation est
dans les voûtes d'un vieux Château bâti
sur cette hauteur que vous pouvez voir
d'ici ; elle ne paroît que deux ou trois
fois dans l'année sans faire de mal à per-
sonne , à moins que l'on n'ait commencé
par lui en faire. Une Déesse nommée
Diane , lui a donné cette forme de dra-
gon , & son enchantement ne peut finir ,
que lorsqu'il se trouvera quelqu'un as-
sés courageux pour la baiser sur la bou-
che. Un Chevalier de l'Hôpital de Rho-
des , dont la valeur étoit très-grande ,
vint ici une fois pour tenter l'aventure ,
il monta à cheval , & se rendit au Châ-
teau , il entra dans la grotte , le dragon
leva la tête , le Chevalier la voïant si
terrible , prit aussi-tôt la fuite , & son
cheval qui l'emporta sur une montagne ,
se précipita avec lui dans la mer où ils se
noierent. Une autre fois un jeune hom-
me qui ne sçavoit rien de cette aventure ,
aborda un jour dans cette Isle , & vint en
se promenant à la porte de ce Château. Il
entra dans la grotte , & se trouva après a-
voir marché quelque tems , dans une cham-
bre remplie de trésors , où il vit une De-
moiselle

moifelle qui fe peignoit devant un miroir. Le jeune homme ne douta point que ce ne fût une folle ou quelque femme de bonne compofition qui n'attendoit que l'occafion , il demeura fi long-tems dans la grotte , que la Demoifelle l'apperçut , & lui demanda ce qu'il vouloit. Je voudrois bien , lui répondit-il , que vous vouluffiez m'accepter pour ferviteur. Elle lui demanda fi il étoit Chevalier , il lui répliqua qu'il ne l'étoit pas. Si cela eft , continua-t-elle, vous ne pouvez me poffeder ; mais retournez à votre Vaiffeau , faites-vous armer Chevalier , & j'irai demain matin au-devant de vous à l'entrée de la grotte , vous me baiferez fur la bouche fans être épouvanté de l'état où vous me trouverez, car je ne vous ferai aucun mal, quelque terrible que je paroiffe alors à vos yeux ; un enchantement me force de paroître fous la forme d'un dragon , fi vous pouvez vous réfoudre à me baifer , vous poffederez tous ces tréfors , vous m'épouferez & vous ferez Maître de cette Ifle. Le jeune homme la quitta , fe fit recevoir Chevalier , & le lendemain il partit pour achever l'aventure ; mais quand il vit fortir la Demoifelle fous une figure auffi épouvantable , il prit la fuite pour retourner

426 HIST. DU GRAND CHEVALIER
retourner à son Vaisseau. Elle le suivit
jusques au rivage ; & voiant qu'elle ne
pouvoit l'arrêter , elle jetta de grands
cris pour exprimer sa douleur , & retour-
na dans sa grotte ; mais le Chevalier mour-
rut de la fraïeur qu'il avoit eüe ; depuis
ce tems il n'en est venu aucun qui n'ait
eu pareil sort. Cependant il est certain
que si il en venoit un qui eût le coura-
ge de la baiser , bien loin de mourir , il
seroit Souverain de cette Isle. Espertius
demeura quelque tems à penser au dis-
cours de ce Vieillard , après quoi il lui
dit : Bon homme , ce que vous venez de
m'apprendre , est-il bien vrai ? Il l'assura
qu'il ne lui en avoit point imposé , &
que pour rien au monde il ne voudroit
avoir menti. Le Chevalier devint alors
plus occupé de ses idées , qu'il ne l'avoit
encore été , il se disoit à lui-même qu'il
vouloit tenter cette aventure , Dieu ne
l'aïant point jetté sans sujet dans cette Isle.
D'un autre côté , il étoit au désespoir de
s'y trouver sans espérance de rejoindre
Tiran. Il résolut donc d'aller tout seul
à la grotte , sans en rien dire à ses Com-
pagnons , dans la crainte que n'osant y
venir eux-mêmes , ils ne voulussent l'en
empêcher. Il s'informa avec soin du Vieil-
lard

lard , en quel endroit le Château étoit situé. Ils passerent toute la nuit dans cette mauvaise maison.

Le Chevalier rempli de son projet ne dormit gueres ; il se leva devant le jour. Quand il fut dehors du Village, il prit un bâton à la main , car il n'avoit aucune sorte d'armes , & marcha promptement au Château : il y arriva au lever du soleil. Quand il apperçut l'entrée de la grotte , il se mit à genoux , & demanda à Dieu avec la plus grande dévotion , de le préserver de tous maux , & de lui donner le courage suffisant pour ne pas craindre le Dragon , afin de pouvoir tirer cette ame de peine , & la conduire à la sainte Foi Catholique. Après qu'il eut fait sa priere, il se recommanda encore à Dieu , fit un signe de croix , & entra dans la grotte. Quand il fut dans l'obscurité , il fit un grand cri , afin d'avertir le Dragon , qui sortit en faisant beaucoup de bruit. Le Chevalier commença pour lors à trembler , & se mettant à genoux , il fit plusieurs bonnes prieres ; mais quand il découvrit cette horrible figure, son courage faillit à l'abandonner ; il ferma les yeux , & tout ce qu'il put faire , fut de ne pas prendre la fuite. Le Dragon l'appercevant dans cet état ,
s'approcha

428 HIST. DU GRAND CHEVALIER
s'approcha de lui d'un air flatteur & caressant, comme pour le rassurer; mais le Chevalier ne voïoit rien & demouroit immobile : Alors le Dragon l'embrassa & le baisa à la bouche ; ce fut alors que le peu de courage qu'il avoit conservé l'abandonna tout-à-fait, il tomba sans connoissance. Cependant le charme étoit rompu, la fille d'Hypocrate reprit sa figure naturelle, & devint une belle Demoiselle. Elle se jeta à terre ; elle le mit sur ses genoux, & par ses discours & ses caresses, elle cherchoit à le faire revenir. Il fut plus d'une heure en cet état : Enfin il sortit de son évanouïssement & se trouva entre les bras d'une belle fille qui l'accabloit de baisers ; il fut ébloüi de sa beauté, & conçut pour elle la plus vive passion ; il la lui déclara en lui racontant ce qu'il avoit fait pour la délivrer de l'enchantement. Il lui demanda s'il lui restoit encore quelque chose à faire pour achever l'aventure ; que depuis qu'il l'avoit vüe, il s'exposeroit avec joie aux plus grands périls pour la servir. La Demoiselle lui dit en le prenant par la main pour le faire lever : Non, Chevalier, il ne vous reste plus rien à faire qu'à prendre possession des trésors qui vous appartiennent si légitimement ; en même-
tems

reme elle le conduisit dans une chambre dont la richesse l'ébloüit : elle étoit parée des plus superbes ameublemens , des piles de riches étoffes , des monceaux d'or & de pierreries la remplissoient. Chevalier , lui dit la Demoiselle , tous ces trésors sont à vous , & si ma personne peut ajouter quelque chose à votre bonheur , comptez sur l'amour le plus tendre & le plus constant. Le Chevalier ne lui répondit qu'en l'embrassant avec transport. Il la prit dans ses bras & la porta sur un lit où ils passèrent le reste de cette journée & toute la nuit suivante. Le lendemain matin le Chevalier songea à l'inquiétude où devoient être ses Compagnons , il en parla à la fille d'Hypocrate : Ils sortirent ensemble de la grotte , & prirent le chemin de la Cabanne. Ses Compagnons furent étonnés de le voir revenir en si bonne compagnie ; l'inquiétude qu'il leur avoit causée , se convertit en une joie extrême. Ils vinrent saluer la belle Dame , dont le port majestueux , & le maintien prouvoient combien elle étoit considérable , & remercièrent Dieu d'un aussi grand bonheur. La Dame les embrassa , & leur témoigna beaucoup de bontés ; après quoi ils entrèrent dans la maison du vieux Pasteur , auquel elle promit ,

mit, aussi-bien qu'à sa femme, de leur faire beaucoup de bien. Espertius fit apporter dans cet endroit tous les meubles, & l'argent monnoïé qui se trouvoient dans le Château; ils firent venir beaucoup de monde pour habiter l'Isle, qui dans peu devint très-peuplée: ils y firent bâtir une grande Ville qui fut nommée *Espertina*, du nom du Chevalier *Espertius*, sans oublier des Châteaux, des Bourgs, & des Villages; mais tous ces bâtimens ne furent pas si recommandables, que les Eglises & les Couvents, où l'on chantoit sans cesse les louanges de Dieu, & de sa sainte Mere. On assigna de grands revenus à ces Maisons: ils vécurent heureux & tranquilles; ils laisserent plusieurs enfans, qui leur succederent dans cette Souveraineté.

Lorsque Tiran se trouva avec son Armée dans le Canal de Romanie, il fit route vers le port Sigée, autrefois l'ancienne Troie. Là il attendit que ses Vaisseaux fussent tous rassemblés. Pour lors il tint Conseil avec les Rois de Sicile & de Fez, tous les Barons & les Chevaliers qui se trouvoient sous ses ordres, pour délibérer sur le parti qu'ils auroient à prendre; car il avoit appris que l'Armée des Turcs, forte de plus de trois cens Bâtimens de
route

toute grandeur, étoit dans le port de Constantinople. On résolut de débarquer un homme à terre, qui sçavoit bien la langue Turque, & de l'envoier à Constantinople pour avertir l'Empereur que Tiran étoit arrivé avec son armée, & qu'il n'étoit éloigné de la Ville que de cent mille. On convint de ne lui point donner de Lettre, de crainte qu'il ne fût découvert & arrêté; mais on l'instruisit de vive voix de tout ce qu'il avoit à dire. Tiran chargea de cette commission un Chevalier de Tunis, de sang roial, & qui avoit été Maure. Il s'appelloit Sinegerus, il avoit autant d'esprit que de valeur; & comme il avoit été autrefois Esclave à Constantinople, il en connoissoit tous les chemins. Pour que l'on ajoûtât foi à ce qu'il diroit, il lui remit son Cachet. Sinegerus s'habilla comme un simple Soldat; un Brigantin le débarqua pendant la nuit à une lieüe de l'Armée des Maures, qui faisoient le siège. Il prit le chemin de la Ville, mais il ne put éviter d'être pris par les Gardes du Camp. Comme il parloit leur langue, & qu'il leur dit qu'il étoit de leurs troupes, ils le laisserent passer.

Quand il fut arrivé à une des portes de la Ville, ceux qui faisoient la garde l'arrêterent,

432 HIST. DU GRAND CHEVALIER
rêterent, le prenant pour un Maure. Il leur dit qu'il venoit parler à l'Empereur de la part de Tiran. On le conduisit sous une bonne escorte: il arriva comme l'Empereur finissoit son souper. Sinegerus se mit à genoux devant lui, & lui remit le Cachet de Tiran après lui avoir baisé les pieds & les mains. A la vuë du Cachet, dont il reconnut les armes, l'Empereur l'embrassa, lui fit toutes les caresses imaginables, en lui marquant la joie que lui causoit son arrivée. Le Chevalier Sinegerus lui dit: Seigneur, je suis envoié auprès de V. M. de la part du Grand Tiran le Blanc, qui se recommande à vous, & qui vous prie de prendre courage: car il espere, avec l'aide de Dieu, de vous délivrer incessamment de vos Ennemis. Il vous mande de tenir votre Cavalerie prête, & de redoubler la garde de la Ville, parce que Dimanche matin il attaquera l'Armée des Maures. Il craint qu'ils n'attaquent la Ville avec plus de vigueur, si leur Flotte est battuë: c'est une précaution qu'il est toujours bon de prendre. Tiran commande une Armée puissante, & s'il peut détruire leur Flotte, il y a grande apparence qu'aucun de vos Ennemis ne pourra se sauver. Mon Ami,
lui

lui répondit l'Empereur, ce que vous me dites me fait un grand plaisir, il faut espérer que le Seigneur nous accordera la victoire que vous m'annoncez. Nous avons eu toujours une grande espérance dans le courage & les talens de Tiran. Il envoya sur le champ chercher Hyppolite son Général : il lui apprit les bonnes nouvelles qu'il venoit de recevoir, & lui donna les ordres en conséquence. Hyppolite l'assura qu'avec le retour de Tiran, il pouvoit se croire délivré de ses Ennemis, & partit pour tout disposer. Il courut à la grande Place, assembla tous les Officiers, & leur dit qu'il leur répondoit de leur liberté, puisque Dieu avoit bien voulu permettre que Tiran fût arrivé avec une grande Armée, & que le lendemain il attaqueroit les Turcs. Soiez donc tous à vos postes, mais sans faire du bruit, afin de ne donner aucun soupçon aux Ennemis. Charmés de cette heureuse nouvelle, ils rendirent des graces infinies à Dieu, & passèrent la nuit dans la plus grande joie du monde, sans cependant oser la faire éclater.

Sinegerus demanda à l'Empereur la permission d'aller saluer l'Impératrice & la Princesse. Elle lui fut accordée. Il trou-

434 HIST. DU GRAND CHEVALIER
va toutes les Dames dans le même lieu.
Le Chevalier leur baisa la main, & leur
dit, le genouil à terre : Mon Général Ti-
ran le Blanc se recommande à vous, dans
peu il viendra vous secourir. La Princesse
entendant cette nouvelle, fut prête à s'é-
vanoüir ; la joie qu'elle ressentit ne se
peut exprimer. L'Impératrice & elle l'em-
brasserent, & lui firent autant de caresses
que de questions. Elles voulurent sçavoir
quels étoient ceux qui composoient son
Armée. Il satisfit leur curiosité en leur
nommant tous les Rois, & les Chevaliers
qui venoient de France, d'Espagne, de
Barbarie, & d'Italie, se soumettre à ses
ordres, à cause de sa grande réputation. Il
leur apprit aussi l'arrivée de Plaisir de ma-
Vie, qui venoit célébrer ses nêces auprès
d'elles. Ces nouvelles remplirent toutes les
Dames d'admiration, & leurs yeux répan-
dèrent des larmes de joie, en pensant que
Dieu permettoit que Tiran mît fin aux
malheurs de peuple & de l'Empire Grec.
Elles passerent une grande partie de la
nuit à s'entretenir de cette façon. Enfin,
la Princesse sortit pour passer dans sa
chambre ; le Chevalier lui donna le bras.
Alors elle lui demanda pourquoi il lui
avoit baisé la main trois fois. Il lui répon-
dit

dit que Tiran lui en avoit donné l'ordre, & qu'il la supplioit de lui pardonner ; qu'autrement il n'oseroit jamais paroître devant elle. La Princesse lui répondit qu'il ne l'avoit point offensée, qu'ainsi elle n'avoit point de pardon à lui accorder ; & qu'au cas que la chose fût ainsi, il pouvoit en être certain, si elle le voioit bientôt, ce qu'elle desiroit plus qu'elle ne le pouvoit dire. Après cela l'Ambassadeur se retira au logement que l'Empereur lui avoit fait préparer. Le Général Hyppolite passa la nuit sous les armes.

La Veuve Reposée aiant appris ces nouvelles, fut dans une agitation & dans une inquiétude qui ne se peuvent imaginer ; elle feignit de se trouver incommodée, & passa dans sa chambre. Ce fut-là qu'elle se livra aux plaintes & aux regrets ; car elle se voioit perdue sans ressource, n'ignorant pas que ses méchancetés alloient être découvertes. Cependant l'amour qu'elle avoit pour Tiran la tourmentoit encore. Elle passa toute la nuit dans cet état, ne sachant à qui pouvoit demander conseil. Enfin, pour éviter le supplice qu'elle méritoit, elle avala du poison, ouvrit la porte de sa chambre, & s'étant remisé au lit, elle poussa de

E e a grands

grands cris , en disant qu'elle alloit mourir. Toutes les Dames accoururent à elle. L'Empereur ne douta pas à ce bruit , ou que les Maures n'eussent pris la Ville , ou qu'il ne fût arrivé malheur à la Princesse ; il tomba évanoui. L'on envoya chercher les Médecins. L'Impératrice & la Princesse quitterent la Veuve pour accourir à lui. Ils le trouverent sans connoissance. Ce spectacle devint très-affligeant. Enfin les Médecins le firent revenir. Il demanda le sujet du bruit qu'il avoit entendu ; on lui dit qu'il avoit été causé par les cris de la Veuve Reposée qui se mouroit. Il envoya ses Médecins pour la secourir ; mais ils arriverent au moment qu'elle expiroit dans des convulsions horribles. La Princesse en fut très-affligée ; elle l'aimoit tendrement , elle avoit été sa nourrice. Elle ordonna qu'on l'enterât honorablement. Le lendemain l'Empereur avec toute sa Cour , l'Impératrice , la Princesse , & tous les Magistrats de la Ville accompagnerent son corps à la grande Eglise de sainte Sophie , où on lui fit un magnifique enterrement , après lequel l'Empereur revint au Palais.

Lorsque Tiran eut fait mettre à terre le Chevalier Sinegerus , il disposa toute son
armée ,

armée , & donna les ordres aux Vaisseaux qu'il destinoit contre ceux des Ennemis , & à ceux qu'il vouloit envoier contre les Galeres. Il ordonna aux Commandans de chaque Vaisseau de faire un grand bruit de trompettes , de clairons & d'autres instrumens , il en avoit fait une ample provision ; ce qui joint aux cris & au bruit du canon , devoit épouvanter les Turcs. Il fit ensuite mettre à la voile. Tous les Vaisseaux partirent sans faire de bruit , & marcherent tout le jour & toute la nuit suivante. Pendant tout ce tems-là le Ciel fut couvert & il fit un broüillard très - épais ; en sorte que ni les Turcs , ni ceux de la Ville ne purent apercevoir la Flotte. Elle arriva auprès de celle des Turcs deux heures avant le jour, sans qu'ils en eussent eu la moindre nouvelle. Ils se trouverent attaqués avec le bruit que Tiran avoit ordonné. Chacun de ses Vaisseaux alluma par ses ordres deux feux qui servoient à se reconnoître. Les Maures surpris & sans armes , ne firent pas une grande défense. Tous leurs Vaisseaux furent pris , mais le carnage fut affreux : car on coupa la tête à tous ceux que l'on prit. Ceux qui se jetterent à la mer , & qui purent gagner la terre , por-

438 HIST. DU GRAND CHEVALIER
terent au Turc & au Soudan la nouvelle
du combat. Tout le Camp en fut bien-tôt
informé ; mais le bruit qu'ils entendoient,
les lumieres qu'ils voioient , & l'ignorance
où ils étoient de ceux qui les atta-
quoient , les épouvanterent tellement ,
qu'ils s'armerent , monterent à cheval , &
se mirent en bataille , pour garder le ri-
vage , afin d'empêcher le débarquement.
Lorsque Tiran eut pris tous les Vaisseaux
ennemis , dans le transport de sa joie,
il se mit à genoux, & fit une priere à Dieu
avec la plus grande dévotion.

Cette victoire fut si prompte, que tout étoit
pris avant le grand jour. Ceux de la Ville
entendant le bruit du combat , & voiant
ces lumieres , ne douterent point que Ti-
ran n'attaquât alors la Flotte des Infidèles,
comme il les en avoit fait avertir ; & quoi-
que cette diversion dût occuper les Turcs,
ils prirent les armes, & se préparèrent à la
défense. A ce bruit l'Empereur se leva de
son lit , & suivi de ceux qui se trouverent
au Palais, il monta à cheval, & se promena
dans la Ville , recommandant à tout le
monde de veiller à son poste , & de le bien
défendre. En même-tems il rassuroit les
Habitans de la Ville , en leur disant qu'ils
alloient être délivrés , & recouvrer tous
leurs

leurs biens. Mais les Maures ne pensoient à rien moins qu'à les attaquer. Ils étoient si fort épouvantés de la perte de leurs Vaisseaux, qu'ils ne songeoient qu'à empêcher la descente. Lorsqu'il fut tout-à-fait jour, Tiran emmenant avec lui tous les Vaisseaux Maures qu'il avoit pris, fit mettre à la voile, & sortit du port de Constantinople avec toute son Armée, & passant par le bras de saint George, il prit la route de la mer Majeure, persuadé que s'il s'emparoit du passage de la terre ferme avant les Ennemis, ils seroient absolument soumis à lui. Aussi les Maures le voyant partir avec leurs Vaisseaux, se crurent-ils perdus. Tiran continua la route de la grande mer jusques à ce que la nuit empêchât les Maures de le suivre de vûë. Ce qu'il falloit pour leur persuader qu'il partoît, & afin qu'ils ne missent point d'opposition à son débarquement; mais quand la nuit fut venue, il fit tourner l'Armée du côté de terre. Il faut sçavoir que la Ville de Constantinople est très-belle, bien environnée de bonnes murailles, & qu'elle est bâtie en triangle sur le bras de mer nommé Saint George, qui renferme deux des parties de la Ville, & que le côté qui demeure à découvert regarde la

440 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Thrace. Tiran marcha de ce côté , & débarqua à quatre lieuës du Camp des Maures avec toute son Armée , son artillerie , ses vivres , & ses munitions , sans que les Maures en fussent instruits. Il laissa les Vaisseaux avec une bonne garde , & tout ce qui leur étoit nécessaire. Après qu'il eut donné tous ses ordres , il marcha environ une demi-lieuë , en remontant une grande riviere jusqu'à un grand pont de pierre. Tiran fit faire alte à ses troupes en cet endroit , laissant la riviere entre lui & les Ennemis ; & pour que les Maures ne vinssent pas le surprendre , & l'inquiéter pendant la nuit , il fit mettre ses tentes sur le pont , afin que personne ne le passât sans son consentement ; mais en même-tems il plaça sur ce même pont beaucoup d'artillerie , afin de recevoir les Ennemis , au cas qu'ils parussent de ce côté-là. Il envoya ses gardes avancées sur le Camp des Maures , pour être averti de leurs mouvemens. Après cela il fit partir à pied un des siens vêtu en Maure , pour aller à la Ville de Constantinople porter une Lettre qui contenoit :

Je puis témoigner à présent ma joie à V. M. puisque Dieu a permis que nous eussions une victoire complete sur les Ennemis ,

nemis, en prenant plus de trois cens Vaisseaux chargés de vivres & de butin, auxquels nous n'avons pas encore touché. Nous n'avons fait aucun quartier à ceux que nous avons pris. J'attens les ordres de V. M. pour sçavoir ce que je ferai de ces Bâtimens. Mais si elle me le permettoit, je renvoïerois ceux du Roi de Sicile, & des autres Amis qui ont bien voulu me secourir, aussi-bien que ceux que j'ai nauilîzés pour cette entreprise, & je me servirois de ceux des Maures; car il me semble qu'avec près de quatre cens Vaisseaux, pendant qu'ils n'en ont aucun, nous sommes en état de les empêcher d'avoir des vivres & des secours. Je mande encore à V. M. que j'ai débarqué à l'embouchure de la riviere, & que je suis campé sur le pont de pierre, afin que personne ne passe, & que je puisse tenir les Turcs enfermés de tous les côtés; & je suis certain qu'avant leur départ, j'aurai affaire à eux. Je conjure V. M. de doubler la garde la Ville, & de prendre plus de précaution que jamais; car je crains le désespoir dans lequel ils se trouvent. Ils sont sans vivres, & sans espérance d'en avoir; par conséquent ils seront bien-tôt obligés de se rendre prisonniers. Je vou-

drois

442 HIST. DU GRAND CHEVALIER
drois bien ſçavoit l'état de vos vivres ;
car j'en ai apporté pour plus de deux ans ;
& d'abord que j'aurai reçu vos ordres , je
vous enverrai des Vaiſſeaux chargés.
J'attens les ordres de V. M. ſur tous ces
articles. Si vous avez beſoin de troupes
pour défendre la Ville , ayez la bonté de
m'en donner avis. Au reſte , je compte
envoyer des Vaiſſeaux le long de la côte ,
pour incommoder les Ennemis , & leur
ôter toute eſpérance de ſecours. Après
cela , j'eſpere que nous réuſſirons , & que
Dieu nous aidera. Je demande une prom-
te réponſe. Il remit cette Lettre à celui
qu'il avoit choiſi pour la porter. C'étoit
un Grec nommé Charille , qui connoiſ-
ſoit parfaitement le País. Il arriva ſans
rencontrer aucun Maute. On le conduiſit
devant l'Empereur , auquel il remit la Let-
tre. Il la reçut , & la lut avec grand plai-
ſir. Charmé de ce qu'elle contenoit , il
remercia Dieu ; après quoi il en fit part à
l'Impératrice , à la Princesſe , auſſi-bien
qu'à au Général Hyppolite , qui lui dit qu'il
l'avoit toujours aſſuré , que tant que Ti-
ran ſeroit au monde , il ne devoit pas
perdre l'eſpérance.

L'Empereur lui répondit qu'il étoit dans
l'admiration de ſes grandes actions , &
jura

jura par sa Couronne qu'il le récompenseroit , de façon que lui & tous les siens auroient sujet d'en être contents. Ensuite il le chargea d'examiner ce qu'il y avoit de vivres dans la Ville & dans le Palais, afin de pouvoir en rendre compte à Tiran. Hyppolite trouva qu'il y en avoit encore pour trois mois. Il revint assurer l'Empereur que les ennemis auroient levé le Siege avant que leurs vivres fussent consommés , qu'il pouvoit s'en reposer sur Tiran. L'Empereur fit venir son Secrétaire auquel il fit écrire une Lettre à Tiran , dans laquelle il lui rendit un compte exact de tout ce qu'il lui avoit demandé. Il fit ensuite appeller Sinegerus , & le pria de porter cette Lettre. Le Chevalier lui baïsa le pied & la main , prit la Lettre & fut prendre congé de l'Impératrice & de la Princesse qu'il trouva encore dans sa chambre. Elle le chargea de faire toutes les amitiés possibles à Tiran son Seigneur , en le priant de ne la point oublier, & de penser à tout ce qu'elle avoit souffert depuis son absence ; enfin de ne rien négliger pour la voir le plutôt qu'il lui seroit possible. Le Chevalier lui promit de s'acquitter de sa commission , il voulut en s'en allant lui baiser la main, mais elle l'embrassa ,

444 HIST. DU GRAND CHEVALIER
l'embrassa. Il s'habilla en Maure , & prenant avec lui Charille qui avoit apporté la Lettre de Tiran , il partit de la Ville à minuit. Ils ne rencontrèrent aucun Maure. Les Gardes du Camp qui les connoissoient les laisserent passer , ainsi ils furent droit à la Tente de Tiran qu'ils trouverent déjà levé. Il fut charmé de les voir, il fit mille questions à Sinegerus sur l'état où étoient la Ville , l'Empereur, l'Impératrice , & surtout sa chere Princesse ; il lui fit un récit fidèle de tout ce qu'il avoit vû & de tout ce qu'on l'avoit chargé de lui dire. Tiran fut quelque tems sans parler , & ses yeux se remplirent de larmes au récit de ce que lui mandoit Carmésine. Il lui remit ensuite la Lettre de l'Empereur qui lui mandoit :

Le plaisir que nous fait votre arrivée est extrême , Tiran mon cher fils , & nous rendons sans cesse des grâces à Dieu, de ce qu'il nous secoure dans la grande adversité où nous étions réduits. Nous esperons que J. C. vous permettra l'exécution de vos bons desirs. Quant à moi je ne désire que de pouvoit vous donner des marques de ma reconnoissance. Au reste je vous dirai que les soins & la valeur d'Hyppolite , que j'ai fait mon Général,

néral, m'ont prouvé qu'il étoit un des bons Chevaliers qui soient au monde ; sans lui la Ville eût été prise il y a plusieurs jours, & par conséquent il ne seroit rien demeuré de l'Empire Grec ; on ne peut compter la quantité de Maures qu'il a tués. De plus, nous vous donnons avis que nous avons au moins pour trois mois de vivres & de choses nécessaires pour nous défendre, notre Cavalerie est en bon état. Ne vous exposez donc point inutilement, faites la guerre à votre aise, & donnez la Bataille sans vous presser, quand l'occasion vous paroîtra favorable. Faites débarquer les vivres des Vaisseaux, mettez-en une partie dans le fort Château de Sinople, vous les emploierez pour votre Armée, & pour les Places dont vous ferez la Conquête ; & l'autre vous la mettrez dans la Ville de Pera, afin que nous en puissions prendre quand nous en aurons besoin ; vous y laisserez cinq cens hommes d'armes de garnison. Vous pourrez renvoyer les Vaisseaux que vous voudrez à votre discretion. J'approuve le dessein que vous avez d'envoier les quatre cens Vaisseaux à Constantinople, & de les mettre en état, ils nous serviront à incommoder les Ennemis que
nous

446 HIST. DU GRAND CHEVALIER
nous sommes sûrs d'enfermer de tous côtés. Si vous avez besoin d'argent pour les Vaisseaux que vous avez naulizés , notre trésor est ouvert , envoïez ici une Gale-
re ou deux, & nous vous envoïerons tout ce que vous demanderez.

Quand le Soudan & le Turc apprirent que Tiran avoit débarqué , & qu'il s'étoit campé au pont de pierre, ils furent consternés , & se crurent perdus sans ressource , ne se voïant aucun moïen d'échapper ni par terre ni par mer sans tomber entre les mains de Tiran. De plus ils se voïoient à la veille de mourir de faim , car ils n'avoient pas des vivres pour deux mois ; mais sans témoigner leur inquiétude, ils assemblèrent un Conseil pour voir le parti qu'ils avoient à prendre. Il étoit composé des Rois d'Alep, de Sourie, de Trato, d'Assyrie, d'Hircanie & de Rasten , du fils du grand Caraman, du Prince de Sis & de plusieurs grands Seigneurs, dont les noms seroient trop longs à rapporter. Les avis furent très-partagés, les uns vouloient que l'on fit ses efforts pour emporter la Ville, disant qu'après cette expédition ils auroient le tems de se mettre en défense, & d'attendre du secours, d'autant qu'elle ne devoit pas être
trop

trop bien munie ; les autres vouloient
 que l'on marchât à Tiran , assurant qu'il
 étoit si brave qu'il ne refuseroit pas le
 combat ; qu'il étoit vrai qu'il avoit une
 très-bonne Cavalerie , mais qu'elle n'en-
 fonceroit pas leur prodigieuse Armée, &
 que quand il leur arriveroit d'être battus,
 il valoit mieux mourir en braves gens
 & en Chevaliers, que de se laisser pren-
 dre comme des moutons ; & que si la for-
 tune leur donnoit la victoire, ils seroient
 les maîtres ou de s'en aller ou de conti-
 nuer le Siège. Il y en eut qui préfère-
 rent à cet avis , celui d'envoier une Am-
 bassade à Tiran pour lui proposer une Paix
 ou une Trêve , en lui demandant passage
 pour s'en retourner dans leur Pais après
 avoir abandonné tout l'Empire Grec ,
 évacué toutes les Places. & rendu tous
 les Esclaves & tous les prisonniers. Cet
 avis l'emporta. On résolut d'envoier une
 Ambassade à Tiran , ajoutant que si il leur
 refusoit le passage, ils pourroient alors at-
 taquer la Ville de toutes leurs forces , &
 que si ils ne la pouvoient prendre , il se-
 roit toujours en leur pouvoir de mourir
 les armes à la main en vendant chere-
 ment leur vie. On nomma pour Ambas-
 sadeurs le fils du grand Caraman , & le
 Prince

448 HIST. DU GRAND CHEVALIER
Prince de Sis, tous deux fort sages & fort
éloquens , & de plus expérimentés dans
la guerre. Ils promirent d'examiner le
nombre des troupes que Tiran pouvoit
avoir. On leur donna leurs instructions ,
& ils partirent suivis de deux cens Cava-
liers , ils étoient magnifiquement vêtus &
sans armes. Ils envoierent devant eux un
Trompette à Tiran, pour lui demander le
sauf-conduit qui leur fut accordé.

Aussi-tôt après que Tiran eut lû la Let-
tre de l'Empereur, il avoit appelé le Mar-
quis de Louzanne son Amiral , & lui a-
voit ordonné d'assembler tous les Patrons
des Vaisseaux , de leur païer tout ce qui
leur étoit dû & de faire exécuter tout
ce que l'Empereur lui avoit mandé sur
les vivres , après quoi il pourroit ren-
voïer les Bâtimens. Il lui dit encore de
faire équiper pour la guerre ceux qu'ils
avoient pris sur les Turcs , avec ordre de
croiser sur la côte , & de harceler les
Ennemis. L'Amiral exécuta ces ordres ,
paya tous les Patrons & leur donna à cha-
cun mille ducats de plus qu'il ne leur étoit
dû , sans compter le butin qu'ils avoient
fait sur les Vaisseaux Turcs. Quand ils
eurent transporté les vivres à leur desti-
nation , ils retournerent chacun chez eux.

Les

Les Bâtimens que l'Amiral fit équiper, se trouverent au nombre de quatre cens trente-cinq. Tiran ne garda que deux Galeres bien armées, qui demeurèrent dans la riviere auprès du Camp, pour les envoyer où il seroit nécessaire. Quand tous les autres furent en état de tenir la mer, l'Amiral fut au Camp, & dit à Tiran que tout ce qu'il lui avoit ordonné étoit exécuté. Pour lors Tiran fut à la tente de la Reine de Fez, & la pria de s'en aller sur cette Flotte à Constantinople pour consoler & tenir compagnie à la Princesse; car, ajouta-t-il, en quel état serois-je, si il lui arrivoit le moindre malheur? Je ne puis quitter le Camp pour l'aller voir, vous serez plus à votre aise auprès d'elle, vous pourrez lui parler & l'entretenir de moi avec cette façon agréable que vous possédez si bien, assurez-la que je la verrai bien-tôt, que c'est la chose que je désire le plus, que je compte tous les momens, & qu'après Dieu il n'y a qu'elle au monde que je désire de voir & de servir. La Reine lui répondit qu'elle n'oublieroit jamais les grandes obligations qu'elle lui avoit, & que puisqu'elle avoit eu autrefois tant d'envie de le servir, à moins que d'être ingrato, elle ne pou-

450 HIST. DU GRAND CHEVALIER
voit alors s'en dispenser. Une créature
aussi belle & aussi parfaite que la Princesse,
ajouta-t-elle, ne peut être possédée
que par le plus brave & le plus généreux
des Chevaliers. Elle lui demanda si il n'a-
voit point d'autres ordres à lui donner,
l'assurant qu'elle lui sacrifieroit mille vies,
si elle les avoit. Alors Tiran l'embrassa,
& la baisa à la joue, l'assurant qu'il vou-
droit avoir plus fait pour elle, tant il
étoit reconnoissant de son amitié; il lui
conseilla de se préparer au départ. Tiran
prit congé d'elle & retourna à sa tente; il
envoia chercher l'Amiral, & lui ordonna
de s'embarquer, d'exécuter tout ce dont
ils étoient convenus, & de mettre à la
voile aussi-tôt que la Reine seroit sur son
bord. L'Amiral prit congé de lui, & mon-
ta dans son Vaisseau. La Reine s'embar-
qua le lendemain, le Roi de Sicile & Ti-
ran l'accompagnèrent jusques à son Vais-
seau avec cinq cens hommes d'armes, &
retournerent au Camp, pendant que l'A-
miral mit à la voile, & fit route à Con-
stantinople.

Quand les Ambassadeurs des Turcs furent
auprès du pont de pierre, Tiran fit sortir un
Capitaine suivi de cinq cens hommes d'ar-
mes armés d'une façon très-brillante, &
montés

montés sur de grands chevaux de Sicile bien bardés, pour les recevoir & leur faire honneur. Cette troupe les accompagna jusques à l'endroit où étoit Tiran. Il avoit fait tendre un pavillon superbe de brocard cramoisi le plus riche qui fût au monde, on l'avoit fait à Paris. Les Ambassadeurs mirent pied à terre, & trouverent Tiran avec les Rois de Sicile & de Fez & beaucoup d'autres Barons & Chevaliers qui leur rendirent ce qu'ils devoient à leur rang. Tiran ne voulut pas qu'ils expliquassent si-tôt ce qu'ils avoient à dire; mais il les fit entrer sous des tentes magnifiques qu'il leur avoit fait préparer, il leur fit servir un grand repas avec toutes sortes de différens vins. Les Ambassadeurs furent dans l'admiration à la vûe de la grandeur des chevaux qui les avoient escortés, & des Panaches à la mode d'Italie, que portoient les hommes d'armes. D'un autre côté ils virent quatre mille chevaux aussi bardés, qui voltigeoient & manœuvroient comme ils auroient fait dans un combat. La grande quantité de Cavalerie qu'ils apperçurent dans le Camp de Tiran, les étonna. Ils se dirent entr'eux, que tous les Maures rassemblés ne pourroient résister à d'aussi belles troupes que

452 HIST. DU GRAND CHEVALIER
celles des Chrétiens, non-seulement à cause de leur belle Cavalerie, mais encore par la bonne discipline qu'ils observoient. Ils comptoient avoir fait un voiage inutile, & que Tiran ne leur voudroit accorder ni Paix, ni Trêve, ni leur faire aucun quartier, & considérant la position du Camp, ils convenoient qu'il leur étoit impossible d'éviter là mort ou l'esclavage; ils passerent le reste du jour & la nuit suivante à faire ces tristes réflexions. Le lendemain Tiran fit assembler les Rois & tous les Chevaliers considérables du Camp pour entendre la Messe dans son superbe pavillon. Quand elle fut dite, il envoya demander aux Ambassadeurs si ils vouloient avoir leur Audience. Ils vinrent sur le champ avec beaucoup de gravité. Tiran les reçut comme il convenoit à leur naissance. Quand ils se furent assis, il leur demanda ce qu'ils avoient à lui dire. Le fils du grand Caraman, comme étant le plus considérable, se leva, & dit après avoir fait la révérence au Général: Que sans doute sa grande sagesse lui avoit souvent fait penser combien l'on devoit éviter de faire périr des hommes quand on le pouvoit empêcher, & que le cas présent exigeoit cette réflexion, que l'on étoit

étoit à la veille de voir couler tant de sang que les eaux du Fleuve en changeroient de couleur ; qu'il devoit se laisser toucher en imaginant l'horreur & la cruauté d'un tel combat ; que les grands courages comme le sien , étoient capables de pitié. Pour éviter, continua-t-il, une aussi grande barbarie , le Soudan & le grand Turc nous envoient pour sçavoir si vous voulez faire la Paix ou leur accorder une Trêve au moins de trois mois ; si vous voulez faire une Paix de cent & un an, ils seront charmés d'être de vos amis, ils abandonneront l'Empire Grec , vous remettront toutes les Places de son étendue , & qui plus est , tous les Prisonniers Chrétiens qui sont en leur puissance , & se soumettront enfin tout autant qu'ils le pourront sans blesser leur honneur : mais si n'acceptant point ces propositions , vous les venez attaquer , vous éprouverez malheureusement pour vous , quelle est la force de leurs armes. Alors il se tut. Tiran charmé de se voir au moment qu'il avoit tant désiré , fut très-content de ce discours , mais il leur dit qu'il leur donneroit incessamment sa réponse.

Les Ambassadeurs toujours bien accompagnés, retournerent dans leurs tentes.

Le lendemain Tiran fit sçavoir à tous ceux qui s'étoient trouvés au premier Conseil qu'après la Messe ils délibéreroient sur la proposition des Ambassadeurs. Comme ils avoient tous beaucoup d'attachement pour lui, ils se rendirent à son Pavillon après la Messe. Tout le monde se plaça suivant son rang, & Tiran dit ; Vous avez entendu, mes freres & mes amis, ce que vous ont fait proposer le Soudan & le grand Turc. Nous pouvons juger de la situation où ils se trouvent ; mais nous devons faire attention à la gloire que cette victoire nous donnera, & à la récompense que nous mériterons dans le Ciel, en délivrant une si grande étendue de Pais Chrétiens de l'esclavage, & du danger de changer de Religion. Nous avons encore une considération à faire, c'est le grand étonnement où sera tout le Pais des Maures, en apprenant qu'ils sont tous tués ou pris, & quelle est la vengeance que l'Empire Grec en a tirée par notre moïen. Nous vengerons aussi tous les Chevaliers qui ont péri dans cette guerre. Quand ceux-ci seront détruits, la Paix sera plus assurée, & la terreur que nous causerons aux autres, procurera une Paix plus solide à l'Empire Grec ; Il me paroît donc
que

que le plus grand service que nous puissions rendre à l'Empereur, c'est de n'accorder ni Paix ni Trêve, & de consentir à les recevoir à notre discretion, sans leur répondre ni de leurs vies, ni de leurs biens. Si ils ne veulent pas accepter ces conditions, que nous importe? Ne sommes-nous pas sûrs de les faire mourir de faim, pendant que d'un autre côté nous sommes les maîtres de leur livrer bataille? Et quoique nous soions plus forts qu'eux, ce seroit une grande folie à nous, de nous battre contre des gens au désespoir, & de risquer nos troupes, pendant que nous n'avons qu'un poste à garder. De plus en les prenant à discretion, quel butin ne ferez-vous pas, au lieu qu'il est perdu, si vous les laissez aller? Je crois donc que nous devons les renvoyer, ne pouvant leur faire aucune réponse sans consulter l'Empereur, qui nous rendroit garands de l'événement; Donnez-moi donc votre avis, mes freres & mes amis, comme à un homme qui se confie absolument à vous, dans une chose qui vous regarde comme moi, si vous la faites sans l'avis de l'Empereur. Après le discours de Tiran, le Roi de Sicile se tourna du côté de celui de Fez, pour l'engager à parler; mais celui-

ci l'ayant assuré qu'il ne le feroit pas avant lui, de plus pressé par tous les Barons de dire son avis, il dit en saluant l'Assemblée : Avons-nous besoin de donner des conseils au miroir de la sagesse divine, à ce nouveau Salomon, à cette étoile qui éclaire tous les autres, à ce brave Général auquel nous obéissons ? Mais enfin pour donner mon avis, puisqu'on le veut savoir, je crois qu'il faut consulter l'Empereur, afin que l'on ne puisse nous rien reprocher ; cet événement l'intéresse encore plus qu'aucun de nous ; mais je suis persuadé qu'il prendra le parti que vous proposez ; car il est non-seulement le plus honorable, mais le plus avantageux pour le repos de l'Empire Grec ; de plus tous vos avis étant fondés sur la raison, & sur toutes les regles de la Guerre, il n'est pas possible de n'être pas de votre sentiment. Je n'ai plus rien à dire, sinon que je soumetts mon sentiment à celui du Conseil. Après ce discours, tout le monde pria le Roi de Fez de donner son avis. Après un peu de tems, il dit : La connoissance du monde nous apprend à éviter les choses qui peuvent nous nuire, & jamais on ne se repent des choses faites, après y avoir bien pensé ; mais comme toute l'Assemblée

blée me charge de répondre en son nom , & que nous avons trop peu de tems pour répondre aux Ambassadeurs , je suis de l'avis du Roi de Sicile , & crois que l'on doit consulter l'Empereur. Envoyez donc promptement l'informer de ce qui se passe , afin de pouvoir rendre réponse au Soudan & au grand Turc. Tiran se chargea de l'en informer , & chacun retourna à sa tente.

Les Vaisseaux qui partirent du Camp de Tiran eurent le vent si favorable, qu'avant le coucher du soleil , ils arriverent à Constantinople, en donnant toutes les marques de joie que donnent ordinairement ceux qui apportent du secours à ceux qui en ont besoin , après avoir triomphé de leurs ennemis. Le canon tira , les trompettes & les cris se firent entendre pour saluer la Ville. Tout le monde étoit sur les murailles pour voir arriver ce secours si long-tems désiré , qui entroit dans le port avec les bannieres déployées de l'Empereur , & celles du valeureux Général Tiran. La Ville donna de son côté des marques de sa joie. L'on sonna les cloches , & l'on chanta les louanges de Dieu. Le vieil Empereur monta à cheval , & vint sur le bord de la mer ; il apprit que la Reine de Fez étoit sur ces Vaisseaux. Il manda cette nouvelle

458 HIST. DU GRAND CHEVALIER
velle à l'Impératrice & à la Princesse , qui
sur le champ monta à cheval , & suivie
d'Hyppolite, de ses Dames, & de plusieurs
autres Chevaliers , accourut auprès de
l'Empereur; elle ordonna à Hyppolite d'al-
ler dans le Vaisseau sur lequel étoit la Rei-
ne, pour la faire débarquer ; ils se firent
mille amitiés à cause de ce qui s'étoit au-
trefois passé entre eux. La Reine lui de-
manda après cela des nouvelles de la Prin-
cesse. Hyppolite lui répondit qu'elle atten-
doit le plaisir de la voir sur le bord de la
mer avec une extrême impatience. Sur le
champ elle descendit dans un canot cou-
vert d'étoffes d'or , & deux jeunes rameurs
la conduisirent à terre avec Hyppolite en
fort peu de tems. La Princesse qui vit pa-
roître dans tout l'équipage d'une Reine
Plaisir de ma Vie qui avoit été à son ser-
vice, descendit de cheval pour lui faire
honneur , & la Reine se jeta à ses pieds
pour les baiser ; mais sans vouloir le souf-
frir , elle le baisa plusieurs fois , & le con-
duisit à l'Empereur ; elle lui baisa le pied
& la main ; il l'embrassa & ils prirent en-
semble le chemin du Palais ; ils y trouve-
rent l'Impératrice , qui fit mille amitiés à
la Reine , & à tous les autres. L'Empereur
ordonna à Hyppolite de faire promptement
décharger

décharger les Vaisseaux, afin qu'ils retournassent au Camp. Il l'assura que l'on y travailloit déjà, & que les ordres étoient donnés; cependant il y retourna lui-même, & fit continuer toute la nuit avec une si grande diligence, que le lendemain au matin avant le lever du soleil, ils se trouverent en état de partir. L'Empereur envoya prier ce jour-là l'Amiral, & tous ceux qui étoient venus avec la Reine, de dîner avec lui. Ils s'y rendirent tous avec des habits magnifiques. Le dînet fut somptueux, & malgré la situation dans laquelle la Ville se trouvoit, on servit beaucoup d'oiseaux, & des vins exquis de toutes les façons; ils passerent la journée dans les Fêtes & les plaisirs. Le soir l'Amiral prit congé de l'Empereur, parce qu'il vouloit s'embarquer, & continuer de tenir l'armée des Turcs bloquée. L'Empereur l'assura qu'il ne pouvoit lui faire plus de plaisir, & lui donna sa main à baiser en lui disant adieu. Tous les Chevaliers lui firent la révérence aussi-bien qu'aux Princesses. Après cela ils furent s'embarquer, & toute la flotte prenant le chemin du Camp des Maures, mit à la voile à la première Garde. Quand ils furent auprès de leur Camp, ils firent plusieurs décharges d'artillerie,

qui

460 HIST. DU GRAND CHEVALIER
qui les firent courir aux armes, croyant
qu'on les vouloit attaquer, & l'on peut
dire qu'ils étoient dans la plus grande con-
ternation.

La Princesse voulut que la Reine de Fez
passât avec elle dans son lit la nuit même
qu'elle arriva, afin de pouvoir l'entrete-
nir à son aise. Quand elles furent cou-
chées, la Princesse lui dit : J'ai ressenti
vivement, ma chere sœur, le tems de vo-
tre absence, & je n'ai pas douté que la
mer ne m'eût séparée de vous pour jamais ;
à ces tristes idées il se joignoit le souvenir
cruel de Tiran qui m'avoit quitrée sans me
rien dire ; son procedé me faisoit douter
de son amour, & j'aurois préféré la mort
à la vie que je passois sans aucune conso-
lation, séparée de tout ce que j'aimois, &
sans avoir d'autre ressource que celle des
larmes & des soupirs. Le malheur de l'é-
tat dont cette même absence de Tiran étoit
aussi la cause, augmentoit encore mes pei-
nes. Je m'attendois à devenir esclave ; plus
je m'examinois ; & plus je me trouvois in-
nocente ; je ne pouvois me reprocher que
les obstacles que j'avois opposés par mes
larmes & par mes prieres aux entreprises
de son amour ; enfin je me jettai dans les
bras de la Sainte Vierge qui n'abandonne
pas

pas les malheureux , & j'entrai dans le Couvent de sainte Claire , où je priaï sans cesse pour obtenir quelque consolation pour l'Empereur mon pere & pour moi. Je suis à présent la plus contente du monde, puisque vous m'êtes renduë , vous que j'aime de tout mon cœur ; & j'ai toute l'obligation possible à Tiran de ce qu'il ne vous a point oubliée , & de ce qu'il a fait pour vous ; mais je vous conjure , ma chere sœur , de m'apprendre en quoi je l'ai pû offenser , & pourquoi il m'a quitté comme il a fait , moi qui l'aimois plus que ma propre vie , & qui n'ai jamais démenti les sentimens que j'ai pour lui ; croiez que je l'aime encore plus que je ne faisois quand nous avons été séparés ; mon amour est au comble , & je ne pourrai vivre long-tems sans le voir. Pour lors donnant un libre cours à ses larmes & à ses soupirs , elle donna le tems à la Reine de lui dire qu'elle ne la vouloit point affliger en lui disant ce qui s'étoit passé , qu'elle étoit sûre que cet aveu la feroit évanouïr , & mettroit tout le Palais en allarmes ; qu'il valoit mieux remettre cette conversation au lendemain , qu'il lui devoit suffire de sçavoir qu'elle n'avoit aucun tort , non plus que son Amant ; qu'ils ayoient été

trompés

162 HIST. DU GRAND CHEVALIER
trompés , & que jamais on n'avoit été plus
aimé qu'elle l'étoit par Tiran , qui n'é-
toit pas un moment sans penser à elle , &
sans la désirer , & qu'ainsi elle ne pou-
voit mieux faire que d'avoir pour lui les
plus tendres & les plus vifs sentimens ; les
grandes actions qu'il a faites en Barbarie ,
le rendent encore plus digne de vous.
Comptez sur la parole que je vous don-
ne , moi qui ne vous ai jamais manqué ;
que vous le verrez incessamment. Qu'a-
voit-il besoin de revenir ici pour conqué-
rir l'Empire Grec , si ce n'étoit pas par rap-
port à vous ? Si il ne vous étoit pas fidé-
le , n'étoit-il pas le maître d'épouser la fil-
le du Roi de Tremecen , qui joignoit un
grand Roïaume à la beauté , & qui l'au-
roit rendu maître de toute la Barbarie ?
vous jugerez vous-même du mérite de
cette Princesse , car elle vient ici unique-
ment pour vous saluer , à cause des éloges
que Tiran lui a faits de vous , & de la re-
connoissance de ce qu'il a fait pour elle ;
elle arrive pour se trouver à vos nôces ;
consolez-vous donc , soïez tranquille ,
& que les chagrins n'alterent pas votre
beauté ; songez à paroître avec tous les
dons que la nature vous a faits , aux yeux
de Tiran & des Rois qui sont à sa suite ,
avec

Avec tant de Princes & de Chevaliers. La Princesse lui dit qu'elle vouloit suivre ses conseils, & qu'elle s'étoit trop souvent reproché de ne les avoir pas suivis. Elles passerent une partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. La Princesse éprouva une grande consolation en retrouvant une aussi bonne amie que la Reine de Fez.

Après le Conseil que l'on avoit tenu sur la réponse que l'on devoit faire aux Ambassadeurs, où l'on avoit déterminé d'attendre les ordres de l'Empereur; le brave Tiran se trouva au point qu'il desiroit depuis si long-tems; c'est-à-dire, qu'il avoit un prétexte valable pour aller voir celle qu'il aimoit plus que sa propre vie; & comme cette affaire étoit très-importante en elle-même, mais qu'elle l'intéressoit plus que les autres, il résolut d'aller seul, & sans qu'on en fût informé, à la Ville de Constantinople pour entretenir l'Empereur, & sçavoir quel étoit son avis sur une chose d'où dépendoit le repos de l'Empire Grec; aussi-bien que l'heureux moment qui devoit le mettre dans les bras de sa chere Princesse. Quand la nuit fut venuë, il parla au Roi de Fez. Il lui remit le Commandement du Camp; & s'étant embarqué sur une des Galeres; il

464 HIST. DU GRAND CHEVALIER
il fit route vers Constantinople, qui n'étoit éloignée du Camp que de vingt milles. Il arriva dans le port à deux heures de nuit. Il débarqua seul & déguisé, en ordonnant au Patron de ne point parler de lui. Quand il fut à la porte de la Ville, il dit à la Garde de lui ouvrir, qu'il appartenoit à Tiran, & qu'il venoit parler de sa part à l'Empereur. On lui ouvrit, & il alla promptement au Palais. Ceux qu'il trouva à la porte lui dirent, qu'il étoit couché. Pour lors il alla à la chambre de la Reine de Fez, qu'il trouva en prieres dans un petit cabinet. Elle courut à lui, si-tôt qu'elle l'aperçut; le baïsa, l'embrassa, & lui témoigna le plaisir qu'elle avoit de le voir. Je suis bien obligée à Dieu, continua-t-elle, de ce qu'il a bien voulu exaucer mes prieres. Venez, Seigneur, qui méritez toute la gloire de ce monde, venez jouïr de la récompense de vos peines, & goûter dans les bras de celle que vous aimez une satisfaction que vous méritez par tant de belles actions. Ne me contredites point à présent. Si vous ne faites pas ce que je veux, je vous jure que je partirai sans que rien m'en puisse empêcher. Tiran l'interrompit, & lui dit : Ma chere sœur, je
vous

vous demande pardon de ne vous avoir pas toujours obéi : je vous jure par l'Ordre de Chevalerie de faire à l'avenir tout ce que vous m'ordonnerez , quand même je devrois en mourir. Nous verrons bien-tôt , dit la Reine , ce que vous sçavez faire ; car je vais vous ouvrir le champ , & je ne vous tiens pas pour Chevalier , si vous ne sortez vainqueur du combat. Demeurez dans ce cabinet , continua-t-elle , je vais prier la Princesse de venir coucher avec moi. Aussi-tôt elle le quitta , pour aller dans la chambre de la Princesse , qu'elle trouva prête à se mettre au lit , & qui lui demanda pourquoi elle venoit avec tant d'empressement. Elle lui répondit tout bas , qu'elle la prioit de lui faire le plaisir de venir coucher avec elle , parce qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire , & qu'il venoit d'arriver une Galere de la part de Tiran , dont il étoit sorti un homme qu'elle avoit entretenu. La Princesse y consentit ; car elles étoient alors dans l'habitude d'aller coucher ou chez l'une , ou chez l'autre , quand elles avoient quelque chose à se dire. La Reine prit donc la Princesse sous le bras , & la mena dans sa chambre , qu'elles trouverent bien parfui-

466 HIST. DU GRAND CHEVALIER
mée, suivant l'ordre qu'elle en avoit donné en sortant. La Princesse se coucha promptement, tant elle avoit envie de savoir des nouvelles de Tiran, & les Demoiselles l'aiderent à se déshabiller. Quand elle fut couchée, elles lui souhaiterent une bonne nuit, qui lui étoit préparée, sans qu'elle en eût le moindre soupçon. Quand les Demoiselles furent sorties, la Reine ferma le verrouil en dedans, disant à ses Demoiselles d'aller se coucher, qu'elle avoit quelques prières à faire avant de s'endormir, & qu'elle n'avoit besoin d'aucune d'elles. Elles rentrèrent toutes dans leur chambre. Alors la Reine entra dans le cabinet, & dit au brave Tiran : Allons, Chevalier, mettez-vous en chemise, & faites votre devoir, votre ennemi vous attend. Point de discours, je n'en écoute aucun. Si vous ne m'obéissez maintenant, je jure foi de Reine, puisque vous m'avez fait telle, que du reste de vos jours vous ne vous trouverez en pareille occasion. Tiran transporté de joie, se voulut jeter à ses pieds, & la remercia de tout ce qu'elle faisoit pour lui ; mais la Reine l'interrompit, en lui disant : Il n'est pas question de paroles, il faut le mériter par des effets. Déshabillez-vous.

Le

Le Chevalier le fut bien-tôt. Alors elle le conduisit au lit de la Princesse, en lui disant : Le voici celui après qui vous soupiriez depuis si long-tems, accordez-lui le prix de toutes ses souffrances ; il est votre époux, vous sçavez quels sont ses droits. Profitez du présent, & laissez l'avenir aux soins de la Providence. Peut-être cette occasion ne se retrouvera plus. Ah ! fausse sœur, s'écria la Princesse, vous m'avez trahi ; mais je me confie en la vertu de mon Seigneur Tiran, elle réparera votre faute.

Ne croïez pas que Tiran perdit son tems pendant ce discours. Ses mains n'étoient pas oisives. La Reine les laissa, & s'alla toucher sur un lit de repos. Après qu'elle fut partie, la Princesse dit à Tiran, qui déjà la serroit de près : Mon cher Tiran, ne diminuez point l'extrême plaisir que me fait votre vûë, n'employez point vos forces contre une fille qui ne peut vous résister. Quelle gloire trouverez-vous dans la défaite de celle qui vous est soumise, & qui vous adore ? Faites-moi donc part de votre force & de votre courage, pour que je puisse résister. Est-ce par la violence que l'on témoigne son amour ? Seigneur, je vous conjure par votre ver-

tu , par la noblesse de vos sentimens , de m'accorder ce que je vous demande. Aïez pitié d'une fille qui se trouve sans secours. Cruel & faux Chevalier , je vais crier , ajoutoit-elle , comptez que je vais crier. Eh quoi ! Vous n'avez aucune pitié de moi ? Vous m'aimez , & vous me faites souffrir ? Non , vous n'êtes plus ce Tiran dont j'ai tant désiré le retour , qui devoit faire mon bonheur , & qui se déclare mon ennemi. Pendant ce discours , les forces & la résistance de la Princesse s'affoiblissoient , & le Chevalier se trouva vainqueur. Elle demeura sans sentiment ; & comme elle ne revenoit point , Tiran se leva fort effraïé , croïant l'avoir tuée. Il appella la Reine , & ils lui jetterent au visage une bouteille d'eau-rose. La Princesse ouvrit les yeux , en pouffant un grand soupir , & dit : Ah , Tiran ! je vois à présent que ce n'est pas moi que vous aimez , ce n'est que votre satisfaction. Si ce sont-là des témoignages d'amour , faut-il les donner avec tant de violence & de barbarie ? Eh quoi ! un plaisir si court , vous a-t-il fait oublier votre vertu ? Encore si vous aviez attendu le jour de notre Mariage ! mais vous n'avez pas eu plus d'égard à ce que vous deviez à votre Princesse ,

esse, qu'à ce que vous vous deviez à vous-même. Ce jour fera le malheur du reste de ma vie. Vous faites bien la dolente, lui dit la Reine en riant, comme si l'on ne sçavoit pas que jamais armes de Chevalier ne blesserent Pucelle à mort. Que Dieu m'envoie le mal dont vous vous plaignez. Si vous n'en êtes guérie demain matin, je consens à mourir de la même mort. La Princesse sans répondre à ces folies, continuoit à se plaindre, Tiran se remit à ses côtés, & la Reine retourna sur son lit. Le Chevalier vint bien-tôt à bout d'appaiser la Princesse. Ils se rendirent un compte mutuel de ce qu'ils avoient souffert pendant la longue absence qui les avoit séparés; mais la douceur qu'ils goûtoient à se trouver réunis, leur fit souvent perdre de vûe leurs souffrances passées.

La Reine voïant que le jour approchoit, pensa aux précautions qui n'occupent gueres les Amans. Elle se leva, & vint leur souhaiter le bon jour après une nuit qui avoit été si bonne. Ils badinoient ensemble, & paroïssent fort contents l'un de l'autre. La Reine dit à Tiran: Souverain de l'Empire Grec, il est tems de vous lever, voilà le jour qui paroît, il faut sortir, sans que personne vous apperçoive.

Tiran eût voulu que cette nuit n'eût point eu de fin. Il supplia la Princesse , en la baisant mille fois , de lui vouloir pardonner. La Princesse lui répondit : Mon cher Tiran , l'amour me force à vous pardonner , pourvû que vous soïez bien-tôt de retour ; car je ne puis vivre sans vous , sur tout à présent que je sçai ce que c'est que l'amour ; & puisque vous m'avez vaincuë par la force , ne me refusez point le secours que vous demande celle qui n'a plus rien à elle , & qui est à vous toute entiere. Tiran lui répondit : Vous êtes le bonheur de ma vie ; & puisque vous me pardonnez ce qui s'est passé , c'est ajouter des faveurs à celles que je viens d'obtenir. Tout ce que je désire au monde , c'est de vivre dans les bras de V. M. Vous en jugerez par la façon prompte dont la Guerre va se terminer , afin que celui qui vous est attaché , ne soit occupé que de votre amour. Après les plus tendres baisers , ils se separerent. La Reine le prit par la main , & le fit descendre dans le jardin par une fausse porte. Il lui voulut baiser les mains ; mais elle l'en empêcha , & lui dit : Eh bien , votre maîtresse me paroît bien contente ; vous voïez qu'elle n'a pas tenu sa colere. Vous repentez-vous

vous d'avoir suivi mes conseils ? Adieu ; Seigneur , retirez-vous. Que l'on ne vous voie pas ici. Il l'embrassa ; & après les plus tendres protestations de reconnoissance , ils se separerent.

Tiran alla chez Hyppolite , & la Reine vint se mettre auprès de la Princesse à la place de Tiran. Elles dormirent jusques au grand jour. La joie d'Hyppolite fut extrême , en voiant son cher Maître ; il se jeta à ses pieds pour les baiser ; mais le brave Tiran ne le voulut pas permettre , & l'embrassa. Ils se firent l'un à l'autre beaucoup de caresses. Tiran l'envoia au Palais annoncer à l'Empereur qu'il étoit arrivé , & qu'il voudroit l'entretenir en particulier. Hyppolite s'acquita de sa commission. L'Empereur charmé de son arrivée , lui manda qu'il étoit le maître de venir comme il le voudroit. Mais comme il imaginoit qu'il n'étoit pas venu sans en avoir des raisons importantes , il le fit prier de venir sur le champ. Hyppolite vint promptement avertir Tiran , & les deux parens arriverent ensemble déguisés au Palais. Ils trouverent l'Empereur qui finissoit son habillement , & qui l'embrassa , sans lui donner le tems de se jeter à ses pieds , comme il en avoit envie. Ensuite il le fit

passer dans une autre chambre; & quand il fut assis à ses côtés, le souvenir de ses malheurs passés, & la joie de son bonheur présent, lui firent répandre une grande quantité de larmes. Quand elles furent un peu sechées, avec une gravité digne de lui, il lui dit: Mon fils, & mon brave Général, la joie que me cause le plaisir de vous revoir, est extrême. Les services que vous m'avez rendus, & ceux que je ne puis attendre que de vous seul, me font croire que, puisque vous avez quitté le Camp sans m'en avertir, vous avez d'importantes raisons pour en agir ainsi, & quelque chose à me communiquer. Je laisse donc pour une autre fois toutes les questions que j'aurois à vous faire, & toutes les marques d'amitié que j'aurois à vous donner, pour ne vous demander que le sujet de votre venue. Tiran lui apprit aussi-tôt le détail de l'Ambassade du Soudan, & du Grand Turc, sur laquelle il avouoit qu'il n'avoit jamais osé décider, ni rendre de réponse, sans l'ordre exprès de S. M. Ayez donc la bonté, Seigneur, continua-t-il, d'examiner cette grande affaire dans votre Conseil, & de décider sur le parti que vous voulez prendre, afin que je ne me trouve chargé de rien.

rien. L'Empereur lui répondit : Mon brave Général, & mon fils, j'ai tant de confiance en vous, que tout ce que vous ferez, sera bien fait ; mais puisque vous le voulez ainsi, je vais faire assembler mon Conseil, afin que vous puissiez retourner promptement au Camp. Tiran prit congé de l'Empereur pour aller faire la révérence aux Princesses. Il les trouva toutes chez la Reine de Fez, où l'Impératrice s'étoit renduë ; parce que Carmésine disoit qu'elle étoit incommodée. L'Impératrice fit beaucoup d'accueil à Tiran ; parce qu'elle en avoit besoin ; & la Princesse affecta plus de froideur, pour cacher ce qui s'étoit passé. Ils s'entretenrent de plusieurs choses. La Princesse demanda à Tiran, s'il étoit vrai que la Reine d'Ethiopie vint à Constantinople, & s'il n'en avoit aucune nouvelle. Tiran lui répondit, qu'il avoit reçu depuis trois jours une Lettre du Roi Escariano, qui lui mandoit qu'il seroit dans quinze jours au plus tard à Constantinople, & qu'il lui demandoit en graces de ne point donner la Bataille aux Turcs avant son arrivée. La Princesse témoigna l'envie qu'elle avoit de voir cette belle Reine. Tiran l'assura qu'après elle, on ne pouvoit rien voir de plus beau

&

474 HIST. DU GRAND CHEVALIER
& de plus aimable ; que de son côté elle
avoit la plus grande impatience de la voir,
& que le long voiage dont elle avoit vou-
lu esluier la fatigue, en étoit une preuve.
Ils s'entretenoient ainsi quand la triste
Duchesse de Macédoine entra dans la
chambre. Elle étoit vêtue en Religieuse ;
car elle en avoit pris l'habit, & s'étoit
jettée dans un Couvent pour n'en sortir
que le bienheureux jour auquel elle pour-
roit revoir son cher Diofébo. Elle se jet-
ta aux pieds de Tiran, en lui disant avec un
torrent de larmes ; Toutes les Veuves
vous parlent par ma voix, Seigneur, con-
solez-nous ; aiez pitié de la douleur où
nous sommes, attendrissez avec moi par
nos cris le cœur de ce Grand Général,
qui seul, après Dieu, peut terminer nos
malheurs. Le Duc de Macédoine est dans
l'esclavage, vous devez rougir de le sça-
voir dans une telle situation. Vengez,
Seigneur, une offense qui vous regarde.
Tiran releva la Duchesse & l'embrassa,
en lui disant qu'il n'avoit jamais oublié
Diofébo ; mais qu'il n'avoit pu jus-
qu'ici faire autrement ; qu'il la prioit de
se consoler, parce qu'il lui promettoit sur
l'Ordre de Chevalerie, avec l'aide de
Dieu, de lui rendre libres, avant qu'il
fût

fût un mois, le Duc de Macédoine, & tous les autres Prisonniers. La Duchesse un peu consolée par ces paroles, l'embrassa de nouveau; & quand ils furent assis, ils s'entretinrent réciproquement de leurs malheurs.

Pendant que le brave Tiran étoit avec les Dames, l'Empereur tenoit son Conseil. Il rendit compte de l'Ambassade du grand Turc & du Soudan. Ces bonnes nouvelles firent un grand plaisir à toute l'Assemblée. Les uns disoient que Tiran devoit les attaquer, & qu'il avoit un si grand nombre de troupes, qu'il n'en reviendrait pas un seul, & que jamais aucun Turc ne penseroit à les venir attaquer; les autres, qu'il ne falloit pas donner la bataille, dans la crainte d'exposer inutilement tant de braves gens & de bons Chevaliers, d'autant que les Turcs pourroient se battre en désespérés; mais qu'il étoit plus sûr de les faire tous esclaves, ce qu'ils aimeroient mieux que de mourir de faim. Quelques-uns vouloient que l'on fit la Paix, & qu'on les laissât aller, en gardant seulement le Soudan, le Turc, les autres Rois & les grands Seigneurs en ôtages, jusques à ce qu'ils eussent remis toutes les Places & les Prisonniers; que cet

avis

476 HIST. DU GRAND CHEVALIER
avis étoit préférable aux autres, parce que
s'ils périssent au combat dans leurs
Païs, on élèveroit d'autres Princes sur le
Trône, qui se croiroient obligés de ven-
ger ceux-ci, & de faire une Guerre qui
seroit encore plus cruelle, & dont on ne
verroit jamais la fin. Après tous ces dif-
férens avis, on résolut enfin pour assurer
une vieillesse tranquille à l'Empereur, &
pour réparer les maux que ses Sujets a-
voient soufferts, aussi-bien que pour re-
couvrir l'Empire, de faire la Paix aux con-
ditions que le Turc & le Soudan se rendis-
sent prisonniers, sans espérance d'obtenir
jamais la liberté, & que tous les Turcs s'en
allaissent à pied & sans armes. L'Empe-
reur approuva cet avis. Le Conseil se sé-
para. Ce Prince passa chez l'Impératrice,
où il trouva le brave Tiran qu'il fit as-
seoir auprès de lui pour lui faire sçavoir
ses intentions; il lui dit le résultat du
Conseil, l'assura qu'il s'en rapportoit à
lui pour l'exécution, & convint cependant
de ne faire que ce qu'il lui conseilleroit.
Tiran l'instruisit alors du Conseil qu'il a-
voit tenu dans son Camp, & que l'avis
qu'il préféroit étoit celui qui l'avoit em-
porté sur les autres. Je crois donc, ajou-
ta-t-il, que Dieu veut que nous suivions la
pluralité

pluralité des voix. L'Empereur le pria de retourner promptement au Camp pour donner la réponse aux Ambassadeurs. Ce qui lui fit prendre sur le champ congé de lui, & des Princesses qui le prierent de travailler le plutôt qu'il le pourroit à délivrer l'Empire de ses Ennemis. La Reine de Fez le suivit jusques à la porte de la chambre pour lui dire de venir chez elle par la porte du jardin d'abord que la nuit seroit venuë, & qu'il s'entretiendroit avec la Princesse. Tiran l'assura qu'il obéiroit à un ordre aussi agréable. Il attendit chez Hypolite & se déguisa ; il passa par le jardin, & arriva dans la chambre de l'aimable Reine, qu'il trouva avec la Princesse qui l'attendoit, & qui lui fit toutes les caresses imaginables. Ils passerent tous les trois dans la garde-robe de la Reine, où ces Amans se dirent les choses les plus tendres jusques à ce que l'heure de se coucher fût venuë. La Reine se mit au lit, & dit à ses femmes de se retirer. Après cela elle se releva, & donna sa place au brave Tiran, qui fut reçu de la Princesse avec plus d'amour que la nuit précédente. Tiran ne lui laissa pas fermer l'œil de toute la nuit. Quand le jour approcha, il dit à la Princesse : Mon bien, ma vie, il faut que je
vous

478 HIST. DU GRAND CHEVALIER
vous quitte ; car j'ai promis à l'Empereur
d'être au lever du soleil dans mon Camp.
Je voudrois, lui dit la Princesse, que ja-
mais vous ne fussiez séparé de moi ; pour
une peine que je sentoís, j'en vais éprou-
ver mille ; il m'est impossible de vivre sans
vous : si vous voulez m'empêcher de mou-
rir, revenez promptement, mon cher Ti-
ran, le salut de l'Empire & la liberté mé-
peuvent seuls faire consentir à votre dé-
part. Tiran se leva, s'habilla promptement,
& partit après le plus tendre des baisers
mêlé des larmes de la Princesse. Passant
par le jardin, il se rendit chez Hyppolite
qui se leva sur le champ, & le conduisit
à la porte de la Ville pour la lui faire ou-
vrir. Tiran s'embarqua, sortit du Port
sans faire de bruit, & se trouva dans son
Camp une heure après le lever du soleil.
Les Rois de Sicile & de Fez sçachant son
arrivée, furent au-devant de lui avec beau-
coup de troupes, & le conduisirent en
grande pompe à son superbe Pavillon. Ils
passerent le jour dans la joie & dans les
plaisirs. Tout ce qu'il leur apprit de la ré-
solution de l'Empereur ne les diminua
point.

Le lendemain matin le généreux Tiran,
les Rois, & les grands Seigneurs de son
Armée

Armée s'étant assemblés dans son Pavillon , entendirent la Messe , après laquelle on fit avertir les Ambassadeurs de venir recevoir leur réponse. Lorsqu'ils furent entrés dans le Conseil avec les honneurs dus à leur rang : Seigneurs , leur dit Tiran , vous sçavez que la lenteur à résoudre , & la promptitude à exécuter , sont deux qualités également requises dans ceux qui commandent ; ainsi vous ne serez point surpris du tems que nous avons pris pour délibérer sur vos propositions : Je n'ai pas cru que dans une affaire qui intéresse l'Empereur que nous servons , il nous fût permis de rien conclure sans avoir pris ses ordres. Il est touché de l'état auquel vous êtes réduits ; car vous n'ignorez pas que votre vie est en ses mains , & que nous sommes les maîtres de faire tout ce que nous voudrons de vous ; il est très-assuré de la cruauté que vous auriez exercée sur lui & sur ses Sujets , si la fortune eût secondé vos projets ; mais afin que vous aiez des preuves de sa douceur & de sa bonté , il consent à vous donner la vie , à condition que le Soudan & le grand Turc , les autres Rois & les grands Seigneurs de votre Camp seront les Prisonniers jusques à ce qu'on lui ait remis toutes les Places de son

180 HIST. DU GRAND CHEVALIER
son Empire, comme vous l'avez offert ;
& qu'on lui ait amené généralement tous
les Chrétiens que vous avez dans vos Païs.
L'Empereur veut donc bien donner la li-
berté aux Maures, mais ils s'en iront à
pied & sans armes ; en ce cas il accorde la
Paix au Soudan & au grand Turc pour
cent & un an, & promet de le secourir
contre les Maures, mais non contre les
Chrétiens. Si vous n'acceptez pas la
grace qu'il vous accorde, n'attendez que
la mort ; & je jure par l'ordre de Cheva-
lerie que j'ai reçu, de ne faire grace à au-
cun de vous. Les Ambassadeurs remercie-
rent beaucoup Tiran de la réponse qu'il
leur faisoit, & lui demanderent trois jours
pour lui rendre une réponse dont il seroit
content. Tiran consentit à leur demande ;
ils prirent congé de lui, & monterent à
cheval fort contents de ce qu'ils avoient
obtenu ; car ils s'attendoient à n'avoir
point de quartier. Ils arriverent à leur
Camp, & rendirent compte au grand Turc
& au Soudan, de la favorable réponse que
leur avoit rendu Tiran : ils en furent très-
contents ; ils leur firent aussi le détail de
la magnificence, & de la nombreuse Ar-
mée des Chrétiens, de la belle Cavalerie
qu'il avoit à ses ordres, & des honneurs
qu'on

qu'on leur avoit rendus. Tous les Maîtres qui trembloient au récit qu'on leur avoit fait de Tiran, furent consolés en apprenant le bon parti qu'il vouloit bien leur faire. Le lendemain matin ils tinrent Conseil. Il y fut résolu d'accepter les propositions de Tiran, & de lui faire sçavoir que l'on feroit tout ce qu'il ordonneroit. Les Ambassadeurs revinrent donc encore une fois à son Camp. Ils y furent d'autant mieux reçus, que les vainqueurs comme les vaincus désiroient également la Paix. Lorsque Tiran eut appris qu'ils se soumettoient à lui, il leur répondit : Quand le grand Turc, le Soudan, les autres Rois, & les grands Seigneurs de votre Armée se seront rendus à moi, je donnerai passage à vos troupes, vous promettant de ne leur faire aucun mal, & de les laisser en pleine liberté. Les Ambassadeurs retournèrent encore porter cette réponse, & tous ceux qui devoient demeurer pour otages, monterent à cheval au nombre de vingt-deux, dont les noms seroient trop longs à rapporter. Là faim donbils commençoient à ressentir les horreurs dans leur Camp, leur fit hâter leur marche vers un lieu où re-ignoit l'abondance. Tiran les fit recevoir avec tous les honneurs qu'ils auroient pu

attendre de leurs propres Sujets, & les conduisit en arrivant à un grand repas qui fut servi avec autant de magnificence que s'il eût été dans une Ville. Après le repas il s'embarqua avec eux sur deux Galeres, & se rendit à Constantinople.

Lorsque l'Empereur apprit que son Général arrivoit avec les Prisonniers, il fut au comble de sa joie, & manda à l'Impératrice & à la Princesse de se préparer pour recevoir Tiran qui leur amenoit le Soudan, le grand Turc, & vingt autres Prisonniers considérables. La Princesse fut transportée en apprenant le degré de la gloire de son Amant, peu s'en fallut qu'elle ne perdit connoissance : Elle se para de ce qu'elle avoit de plus magnifique, en imaginant qu'elle alloit paroître devant une aussi superbe Assemblée. L'Empereur ordonna à Hyppolite de faire rendre la grande Place qui étoit devant le Palais, des plus belles tapisseries, de la couvrir de draps de couleur, & de faire dresser à l'une des extrémités de cette même Place un échaffaut très-élevé, orné des draps d'or les plus magnifiques, auprès duquel il en feroit élever un autre plus bas & couvert seulement d'étoffes de soie. Au pied de ces échaffauts, il voulut qu'on en élevât un troisi-

me, sur lequel devoit être placé un buffet garni de vases d'or & d'argent en grand nombre. Tout cela fut promptement exécuté. Au bruit de l'arrivée de Tiran, tout le peuple sortit en foule sur le Port & dans les rues; tout retentissoit des louanges de Tiran, & des actions de grâces que l'on rendoit au Ciel. Tiran ne voulut point sortir de sa Galere que l'Empereur ne lui eût envoyé Hyppolite accompagné de plusieurs Chevaliers qui lui dir: Monseigneur, l'Empereur vous prie de vouloir bien débarquer. Tiran lui répondit qu'il étoit disposé à exécuter ses ordres, & les Galeres s'étant approchées de terre, il sortit avec tous ses Prisonniers. Il fut reçu sur le bord de la mer par tous les Magistrats de la Ville; Ils allèrent ensemble au Palais suivis d'une foule innombrable. Quand ils furent dans la grande Place ils apperçurent l'Empereur sur le plus haut de son échafaut assis dans la Chaire impériale, l'Impératrice à sa gauche, & la Princesse à sa droite, mais un peu plus bas, pour montrer qu'elle devoit succéder à l'Empire. Son habit étoit de damas jaune, dont les fleurs étoient tracées délicatement avec des rubis, des diamans, des saphirs, & des émeraudes, qui jettoient un éclat pro-

484 HIST. DU GRAND CHEVALIER
digieux ; au bas de sa juppe il y avoit un grand bordé rempli des plus grosses perles d'Orient avec des fleurs & des feuilles formées par des pierres de couleur disposées avec un art admirable. Sa tête n'étoit ornée que par ses beaux cheveux épars & bien frisés, qui couvroient ses épaules ; ils étoient séparés par une agraffe formée d'un seul diamant en Table si grand, & qui jetoit un si grand feu, que les yeux ne pouvoient en soutenir l'éclat : Elle avoit un collier de très-grosses perles, duquel il pendoit un rubis de la plus belle & de la plus vive couleur. Sa robe étoit ouverte, & laissoit voir un corset de velours noir brodé de perles, qui marquoit la finesse de sa taille, & laissoit imaginer la forme de sa gorge. Tiran & tous les Prisonniers mirent le genou à terre & d'abord qu'ils aperçurent l'Empereur ; après quoi ils marchèrent à lui. Quand ils furent au haut de l'échaffaut, il lui fit une profonde révérence. Tiran² voulut lui baiser les pieds, mais il ne put que lui baiser la main, car l'Empereur le releva, & lui donna un baiser sur la bouche. Tous les autres lui baisèrent les pieds ; il les reçut avec douceur & politesse, & les envoya se placer sur l'autre échaffaut. Aussi-tôt après
les

les tables furent dressées, & chacun se plaça suivant son rang. L'Empereur fit mettre Tiran à sa table & vis-à-vis la Princesse avec la Reine de Fez ; ils étoient cinq, & chacun avoit son plat & son Ecuier tranchant. Hyppolite leur servoit de Maître-d'Hôtel. Les Prisonniers quoiqu'infidèles, furent servis avec honneur & distinction. La magnificence du repas les étonna, & ils convinrent que les Chrétiens étoient plus habiles que les Maures dans l'art des repas. Après le dîner Tiran demanda à l'Empereur la permission d'aller au Camp des Maures, afin de les renvoyer en Turquie. Après avoir salué les Princesses il monta sur les Galeres, & vogua vers la Flotte qui étoit mouillée vis-à-vis le Camp des Maures. L'Amiral le reçut avec de grands cris & au son des trompettes & des clairons. Il vint recevoir ses ordres. Tiran lui ordonna de mettre tous ses Vaisseaux le plus près de terre qu'il le pourroit, afin d'embarquer les Maures, & de les passer en Turquie. Après cela il envoya un Chevalier du Soudan, qu'il avoit amené avec lui, pour dire à toutes les troupes qu'elles pouvoient s'embarquer sans rien craindre. Les Maures qui n'avoient point de plus grands dé-

sirs, & qui mourroient de faim, obéirent très-promtement, & laisserent leurs armes, leurs chevaux, & leur Camp tendu. Quand les Vaisseaux furent chargés, ils les mirent de l'autre côté du bras de S. George, ce qui fut bien-tôt fait, car le passage est étroit. L'on peut juger de leur nombre, en disant que plus de quatre cens Bâtimens de toute espece furent obligés de faire trois voïages pour les transporter. Les troupes du Camp de Tiran apprenant le départ des Maures, accoururent pour avoir part au butin, & ceux de la Flotte n'ayant plus personne à transporter, y coururent aussi de leur côté. Ils arriverent en même-tems, & l'on peut dire que c'étoit le Camp le plus riche qui eût jamais été; car les Maures avoient eux-mêmes pillé tout l'Empire Grec, & tous ses trésors s'y trouvoient rassemblés, de façon que les troupes devinrent riches à jamais. Après ce pillage Tiran ordonna à ses troupes de retourner à leur Camp. Les Rois de Sicile & de Fez furent les seuls qui vinrent à la Ville pour saluer l'Empereur. Les Vaisseaux rentrerent dans le PORT.

Après le dîner l'Empereur ordonna à Hyppolite de mener les Prisonniers dans les

les hautes tours du Palais préparées pour les recevoir : Il alla sur leur échaffaut leur dire de le suivre ; ils lui obéirent après avoir salué l'Empereur. Le Soudan & le grand Turc furent placés dans une chambre très-ornée. Hyppolite ajouta à ce bon traitement des excuses de la part de l'Empereur, de ce qu'ils n'étoient pas encore mieux traités. Ils répondirent qu'ils étoient touchés des attentions que l'on avoit pour eux, & qu'ils le prioient de l'assurer qu'ils n'en seroient point ingrats, quand ils auroient recouvré leur liberté, que pour lors ils lui donneroient des preuves d'attachement & de reconnoissance. On eut les mêmes attentions pour les autres Prisonniers ; aucun ne manqua de rien. L'on posa de bonnes gardes aux tours. L'Empereur revint au Palais avec les Dames, après avoir ordonné qu'on laissât les choses dans la Place telles qu'elles étoient ; car Tiran lui avoit mandé que les Rois de Sicile & de Fez venoient pour le voir. Il ordonna à son grand Sénéchal d'avoir beaucoup de différens oiseaux, & tout ce qu'il falloit pour leur faire bonne chère. Il chargea en même tems Hyppolite de pourvoir à leurs logements, ce dont il s'acquitta à merveille.

Fort peu de jours après on vint dire à l'Empereur que Tiran & les deux Rois étoient arrêtés à une lieue de la Ville. Il envoya Hyppolite pour les recevoir avec tous les Magistrats, & les Chevaliers qui se trouvoient alors dans la Ville. Pour lui, suivi de quelques personnes, il fut les attendre à la porte, pendant que l'Impératrice & la Princesse, avec la Reine de Fez suivies de toutes leurs Dames parées magnifiquement, descendirent dans la Place pour leur faire plus d'honneur, & leur témoigner le plaisir qu'elles avoient de les voir. L'Empereur prit avec ses nouveaux Hôtes le chemin de son Palais; mais quand il fut prêt d'y arriver, il tourna son cheval, & monta sur son échaffaut impérial. Tiran & les Rois mirent pied à terre, & trouverent les Dames qui les saluerent, & les embrasserent. Après cela le Roi de Sicile donnant la main à l'Impératrice, celui de Fez à la Princesse, & Tiran à la Reine de Fez, ils marcherent doucement suivis de tous les Chevaliers qui menotent chacun une Dame, & monterent à l'échaffaut, sur lequel le vieil Empereur étoit assis; il les fit placer chacune suivant son rang. Ils demeurèrent quelque tems à s'entretenir. Les nouveaux Hôtes étoient dans

dans l'admiration de la beauté des Dames, & sur tout de celle de la Princesse. On avertit l'Empereur que le dîner étoit servi. Il fit placer le Roi de Sicile entre l'Impératrice & la Princesse; & la Reine de Fez entre lui & le Roi son mari. Jamais, quelques prières qu'on lui en fit, Tiran ne voulut se mettre à table; mais il leur servit de Maître-d'Hôtel. Les Barons & les Chevaliers furent placés sur un autre échaffaut; on les servit magnifiquement. Les concerts d'instrumens rendirent le dîner charmant. Après que l'on eut ôté les tables, on commença de très-belles danses. Le Roi de Sicile prit l'Impératrice, & quoiqu'elle eût été bien long-tems sans danser, elle s'en acquitta à merveille; car dans son tems elle avoit été très-bonne danseuse. Tout le peuple étoit témoin de cette Fête. Les plaisirs & les danses regnoient aussi dans la Ville. La joie que donnoit la Paix, avoit fait exécuter sans peine les ordres que l'Empereur avoit donnés. Les Fêtes durèrent huit jours. On alloit le matin à l'Eglise, où l'on faisoit des Processions & des Offices solennels. Après le dîner on dansoit; après la danse on soupoit dans le même ordre aux lumières; après quoi on se retiroit pour s'aller reposer.

reposer. Tiran ne quitta pas un moment le Roi de Sicile, il en étoit convenu avec la Princesse ; cependant il s'entretenoit souvent avec elle, & la pressoit de terminer son mariage, afin de pouvoir sans crainte satisfaire leurs désirs. Elle l'assura qu'elle en avoit plus d'envie que lui par amour & par Religion ; elle lui rappella toutes les obligations qu'elle lui avoit, & lui dit que l'Empire Grec étoit à lui, & qu'elle ne doutoit pas que l'Empereur, qui n'en pouvoit plus soutenir le poids, ne le lui remit incessamment en consentant à leur mariage. Tiran l'assura qu'il ne désiroit en aucune façon d'avoir l'Empire, mais qu'il vouloit seulement que l'Empereur le regardât comme son fils & comme l'esclave de sa fille. La Princesse attendrie de ce discours, répandit quelques larmes, lui jeta les bras au col, le baisa plusieurs fois, & lui dit que jamais il n'y avoit eu sur la terre d'homme aussi accompli que lui ; elle fit ensuite des vœux pour que le Seigneur le garantît de tous les dangers, & le laissât long-tems en possession d'un Empire qu'il avoit conquis, & d'une Princesse qui ne désiroit au monde que de vivre avec lui. Après ces tendres assurances ils se séparèrent.

Tiran

Tiran passa la nuit qui suivit leur conversation , dans l'agitation de ces tendres idées , & désirant beaucoup de voir paroître le jour ; il vint enfin , & quand on put le voir il alla chez l'Empereur , auquel il dit : V. M. se souvient de la promesse que lui ont faite le grand Turc & le Soudan, de lui rendre toutes les Terres de son Empire. Si vous me le permettez , j'irai faire exécuter le Traité , & si il en est besoin , j'emploierai la force pour y joindre tout ce que possédoit Justinian votre prédécesseur. L'Empereur lui répondit qu'il voïoit avec plaisir le zele & l'ardeur avec lesquels il vouloit étendre les bornes de son Empire , & que les grands & signalés services qu'il lui avoit rendus , le mettoient hors d'état de s'acquitter envers lui, quand même il lui donneroit ses Etats. Cependant , ajouta-t-il , je veux vous les donner à vous & aux vôtres , avec la Princesse Carmésine , si vous y consentez. Mon âge ne me permet plus de gouverner , encore moins de défendre l'Empire ; tout ce que je connois en vous me prouve combien vous en êtes digne ; je vous regarde comme mon fils , & je vous conjure de ne pas refuser ce que je vous offre.

Tiran pénétré de ces paroles , se jetta à
ses

492 HIST. DU GRAND CHEVALIER
ses pieds, & lui dit : Monseigneur, Dieu ne permettra jamais que Tiran le Blanc, qui n'est que votre humble serviteur, consente que V. M. se dépouille de son Empire en sa faveur. Mais si vous avez la bonté de m'accorder la Princesse, c'est une grace préférable à dix Empires, & qu'en servant V. M. toute ma vie, je n'aurai pas assez mérité. L'Empereur touché, le releva, le baïsa sur la bouche, & le mena chez la belle Princesse, qu'il trouva dans sa chambre assise, comme à son ordinaire, sur un petit lit, qui cherchoit avec ses Dames à amuser le Roi de Sicile. Il s'assit à ses côtés, la mettant à sa droite, & Tiran à sa gauche, aiant le Roi de Sicile en face; & se tournant vers la Princesse, il lui dit : Vous sçavez, ma fille, quels sont les importans services que nous avons reçus de Tiran, & les malheurs dont il nous a préservés. Je n'ai rien au monde de plus cher que vous, J'ai résolu de vous donner à lui; acceptez-le pour époux; soyez le prix des services qu'il nous a rendus. Ma fille, il fera votre bonheur, & celui d'un père qui vous aime par dessus toutes choses. La Princesse eschant avec peine la joie qui brilloit dans ses yeux, lui répondit, qu'elle étoit pénétrée des
grandes

grandes obligations que tout l'Empire avoit à Tiran ; qu'elle ne se flattoit point d'en pouvoir être un digne prix ; mais que s'il vouloit s'en contenter , & la recevoir , non pour son épouse , mais pour son Esclave, elle étoit prête d'obéir. L'Empereur fit appeller sur le champ le Patriarche pour les fiancer. On peut juger de la joie dont ils étoient remplis. A peine se pouvoient-ils parler. Le Patriarche arriva ; la cérémonie se fit en présence de tout le monde. Aussi-tôt les Fêtes commencèrent dans le Palais , & dans toute la Ville, On ne peut décrire ni leur magnificence , ni les transports de joie qui éclatoient de toutes parts. Les Fêtes durèrent huit jours. L'Empereur fit publier par toute la Ville , que tout le monde eût à reconnoître Tiran pour son fils , & pour Empereur. Il lui fit prêter le serment en cette qualité par tous les Ordres de la Ville. Pour lors Tiran prit le nom de César , & le peuple applaudir par mille cris de joie à tout ce que l'Empereur fit en sa faveur.

Tiran aiant été reconnu pour César , l'Empereur se retira dans son Palais , suivi de toutes les Dames , des Rois , des Chevaliers , & du nouveau César , qui voïoit avec chagrin les circonstances qui l'obligeoient à se séparer de ce qu'il aimoit ,

294 HIST. DU GRAND CHEVALIER
moit, & qui retardoient la fin d'un Maria-
ge qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Il au-
roit voulu partir promptement, afin de
mettre l'Empereur en possession de l'Em-
pire Grec. D'un autre côté il ne pouvoit
se résoudre à quitter la Princesse. L'incer-
titude des événemens de la Guerre, qui
souvent ne permet pas d'exécuter tout ce
que l'on se propose, le tourmentoit enco-
re; il avoit eu nouvelle que le grand Roi
Escariano avec son Armée innombrable,
étoit déjà sur les * frontières de la Grè-
ce, & qu'il n'étoit plus qu'à dix journées
de Constantinople. Toutes ces circon-
stances l'engagerent à aller au-devant de
lui, pour l'empêcher de venir saluer l'Em-
pereur; ce qui lui feroit perdre un tems
considérable, par la façon dont il vou-
droit le recevoir; aimant mieux employer
ce tems à soumettre l'Empire. Il prit donc
congé de l'Empereur, des Princesses, &
des Dames, avec les Rois & les Cheva-
liers. Tiran fit écrire pendant la nuit des
Lettres de créance au Grand Turc & au
Soudan, qui ordonnoient à tous les Com-

* L'Espagnol dit le Pays des *Pinehenays*; on ne
peut trop deviner ce qu'il entend par-là; mais la
Géographie de l'Auteur est souvent de la même na-
ture que sa Chronologie.

mandans

mandans de mettre les Places entre les mains de Tiran nouveau César de l'Empire de Grèce, & de faire tout ce que leur droit de Prince de Sis Chevalier Maure qu'il emmenoit avec lui. Après avoir pris ces précautions, il partit pour se rendre à son Camp, suivi des Rois & d'un grand nombre de Chevaliers. D'abord qu'il y fut arrivé, il fit sonner les trompettes pour décamper le lendemain. Toutes les troupes se préparèrent, & marcherent à la rencontre du Roi Escariano, auquel le nouveau César écrivit en même-tems pour le prier de l'attendre, où la Lettre se trouveroit. Voici ce qu'il lui mandoit.

Au Grand Roi, & notre cher Frere d'Armes le Roi de Tunis, Prince de Tremacen, & Souverain de toute l'Ethiopie.

Tiran le Blanc de la Roche-Salée, César Général & Successeur de l'Empire Grec. A notre cher frere & Compagnon d'Armes le Roi Escariano, Salut. Remplis de la joie de vous revoir tout autant que si nous vous devions la victoire, & désirant de vous recevoir comme il convient à un Prince tel que vous, nous vous prions de vouloir bien arrêter votre Armée,

496 HIST. DU GRAND CHEVALIER
mée, & fixer votre Cour dans le lieu où
cette Lettre vous trouvera ; puisque nous
avons eu tout l'avantage que nous pour-
vions espérer sur les Infidèles ; remettant
au plaisir de vous voir un détail plus
exact.

Le Roi Escariano fut charmé des nou-
velles qu'il apprit par cette Lettre, non
sans admirer le bonheur & la conduite
de Tiran, qui l'avoit rendu vainqueur
de ces peuples si puissans. Se trouvant au-
près de la grande Ville d'Estrena, il y
établit ses troupes. Cette Ville étoit très-
belle, située sur une grande riviere. Elle
n'étoit éloignée que de cinq journées de
Constantinople. Le Courier revint prom-
tement apprendre à Tiran que l'Armée
avoit fait acte. Pendant ce tems il étoit ar-
rivé avec la sienne devant Sinople, à la-
quelle il envoia les Chevaliers Maures, &
les ordres du Grand Turc, & du Soudan.
Celui qui commandoit, après avoir baillé
& lu la Lettre, se soumit aux ordres de son
Maître. Tiran en prit possession, & reçut
les hommages de tous les Chrétiens. Il fit
rentrer à la Foi Catholique ceux qui l'a-
voient abjurée. Pendant qu'il étoit dans
cette Ville, on lui apporta les clefs de dix
Châteaux voisins. Les Maures sortirent
des

des Places , dans lesquelles il établit des Gouverneurs Chrétiens. Le César ne fut pas long-tems dans cette Ville , il marcha à Andrinople , qui se soumit de la même façon , aussi-bien que tous les Forts qui en dépendoient.

Quand il fut à une demi-lieuë de la Ville d'Estrena , où le Roi Escariano étoit campé , il le rencontra qui venoit au-devant de lui , suivi des plus grands Seigneurs de son Armée. Ils s'embrassèrent ; Escariano voulut aller voir les Rois de Sicile & de Fez , que Tiran avoit avec lui. Après toutes ces démonstrations d'amitié , ils remonterent à cheval , & prirent le chemin de la Ville. Ils allerent descendre à la tente de la belle Reine d'Ethiopie. Pendant ce tems on envoïa sommer la Ville , qui se rendit , comme avoient fait toutes les autres. Les Rois & les Princes y furent loger , après y avoir fait une magnifique entrée. Tiran fit camper son Armée devant celle du Roi Escariano ; l'une & l'autre fut abondamment pourvûë de toutes les choses nécessaires pendant les huit jours de repos que Tiran voulut faire prendre au Roi , & à la Reine d'Ethiopie. Ils avoient fait plus de cent journées de marche avec une extrême diligence ,

498 HIST. DU GRAND CHEVALIER
pour se trouver à la Bataille contre les
Maures.

Tiran leur raconta ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation , & les bontés dont l'Empereur l'avoit honoré : il finit par le prier de vouloir bien l'accompagner dans la conquête de l'Empire qu'il vouloit achever , & par lui conseiller d'envoyer la Reine à Constantinople , parce qu'elle y seroit plus commodément avec sa chere Princesse, qui désiroit ardemment de la voir. Le Roi Escariano affura Tiran qu'il le suivroit jusques aux enfers. Tiran commanda 500 hommes d'armes superbement parés , pour escorter la belle Reine jusques à Constantinople. Les Rois & les Seigneurs l'accompagnèrent pendant une lieuë. Après cela ils revinrent à la Ville.

Tiran dit au Roi Escariano que le désir de revoir ce qu'il aimoit , l'engageoit à ne point perdre de tems. Ainsi il lui proposa de partir quand les troupes se seroient reposées. Ils prirent la route de Thrace. La forte & belle Ville d'Estranges se soumit ; mais celui qui en étoit Gouverneur , le pria d'agréer ses services , & de le faire bâtifier avec sa femme , & ses enfans. Tiran lui laissa son Gouvernement , & lui promit d'avoir soin de sa fortune.

fortune. Les Armées se camperent auprès de la Ville , dans laquelle Tiran & les Rois vinrent loger. Le lendemain le Gouverneur lui demanda le bâtême. Le César ordonna à un Evêque qu'il avoit avec lui de consacrer de nouveau l'ancienne Eglise des Chrétiens , dont les Maures avoient fait une Mosquée. Ses ordres furent exécutés , & l'on fit un bel Autel , sur lequel on plaça l'image de la très-Sainte Vierge. Tiran y fut entendre la Messe suivi de tout le monde ; elle fut dite par l'Evêque & chantée par les Chantres de la Chapelle qui suivoit le nouveau César ; la musique étoit si bonne, que les Maures étoient dans l'étonnement , & admiroient la Religion Chrétienne. Après l'Office on bâtit le Gouverneur que le Roi Escariano tint sur les fonds ; il fut nommé Jean Escariano. Tiran rendit le même service à sa femme , à laquelle on donna le nom d'Angele. Après cela on bâtit ses cinq fils , dont le plus jeune avoit vingt ans ; il les reçut Chevaliers , & leur donna des armes & des chevaux ; par la suite ils devinrent de très-bons Chevaliers. L'exemple du Gouverneur qui étoit fort aimé , engagea deux mille Maures à se faire bâtiser ce même jour. Après cela Tiran fit reconcilier tous

500 HIST. DU GRAND CHEVALIER
les Grecs qui avoient abjuré, & leur fit
prêter serment comme Empereur. On
chassa tous les Maures qui ne voulurent
pas se faire Chrétiens. C'est dans cette
Ville que prit naissance le grand Philoso-
phe * Aristote, que les Grecs regardent
comme un Saint. Pendant le séjour que
Tiran fit à Estranges, il envoïa les Amba-
sadeurs Maures pour faire évacuer toutes
les Places; on lui envoïa les clefs, il y
fit passer des Garnisons & des Gouver-
neurs.

Ils partirent de cette Ville, & prirent
le chemin de la Macedoine pour se ren-
dre à Olimpe, qui prend son nom d'une
montagne voisine fort élevée. Ils y furent
mieux reçus que dans aucune autre, par-
ce que les gens qui l'habitoient, sçavoient
qu'il étoit cousin germain de leur Duc
Diofebo; ils se rendirent donc sans at-
tendre qu'on les sommât. En peu de jours
tout le Duché de Macédoine se trouva
sous la domination de l'Empereur. Ils en
partirent pour se rendre à Trébisonde,
qui se soumit à leur approche, tant le
seul nom de Tiran inspiroit de terreur
aux Maures; car il y avoit dans cette Vil-
le

* La Patrie d'Aristote se nommoit *Stagira*, l'Au-
teur en a fait Estranges.

le plus de quatre cens mille combattans. Tout ce Roïaume fut soumis en moins d'un mois. Le grand Turc & le Soudan avoient envoie leurs Prisonniers dans la Ville d'Alexandrie ; mais ils avoient ordonné qu'on les amenât à Tiran ; ce fut à Trébifonde qu'il les rencontra au nombre de cent quatre-vingt-trois Chevaliers. Tous les autres avoient péri les armes à la main, ou dans la Prison. Le Prince Tiran demanda en les voiant lequel étoit le Duc de Macédoine. On l'amena devant lui, car il étoit si défiguré, que jamais il n'auroit pû le reconnoître ; il étoit couvert, aussi-bien que les autres, de sa barbe & de ses cheveux. Diofebo se jeta aux genoux de Tiran pour lui baiser les pieds ; mais il le releva, & tout attendri lui dit en le baissant : Que rien n'égalait la joie qu'il avoit de le revoir ; que la peine & les chagrins que lui avoit causé tout ce qu'il avoit souffert ; qu'il lui demandoit pardon de n'être pas venu plutôt à son secours ; qu'enfin Dieu lui avoit fait la grace d'y parvenir, aussi-bien qu'à la conquête de l'Empire Grec, & lui donnant une Lettre de la Duchesse, il l'exhorta à ne penser qu'au bonheur de sa situation présente. Le Duc de Macédoine lut la Let-

302 HIST. DU GRAND CHEVALIER
re de la Duchesse sa femme, dont il fut
touché vivement. Le Marquis de S. George
les interrompit, pour remercier Tiran
de la liberté qu'il venoit de lui rendre. Le
Duc de Pera son frere, & le Prieur de S.
George, chacun selon son rang, lui té-
moignerent leur reconnoissance. Le César
leur fit toutes les amitiés possibles. Diofe-
bo fut après cela saluer le Roi Escariano,
& le Roi de Sicile & de Fez, qui lui fi-
rent d'autant plus d'honneur qu'il étoit
cousin de Tiran. Le nouveau César se
donna les soins nécessaires pour faire ha-
biller & armer tous ces Chevaliers qui
sortoient d'esclavage. Tandis qu'il appor-
toit ses soins pour leur faire oublier tous
les maux qu'ils avoient soufferts, il envoya
un Courier à la Duchesse de Macédoine,
pour lui mander des nouvelles de son ma-
ri. Elle avoit besoin de cette consolation;
la vûe du bonheur destiné à la Princesse
& celle des Fêtes célébrées avec tant d'é-
clat, n'avoient servi qu'à aigrir ses dou-
leurs par la considération de ses malheurs
particuliers,

La Reine d'Ethiopie étant arrivée à
Constantinople, l'Empereur envoya la
Princesse Carmésine au-devant d'elle,
suiuie de l'aimable Reine de Fez, de la
Duchesse

Duchesse de Macedoine, de cent Dames d'Etat, de cent filles magnifiquement parées, & d'un grand nombre de Gentilshommes & de Chevaliers. Avant de sortir de la Ville, elle envoïa un riche pavillon de brocard cramoisi magnifiquement brodé de figures d'oiseaux & d'animaux, avec ordre de le dresser sur le chemin de la Reine. Ce qu'elle avoit appris de sa beauté par la Reine de Fez lui inspiroit une curiosité si vive, qu'elle alla à sa rencontre jusqu'à une lieue de la Ville. L'amitié que Tiran avoit pour elle, la lui rendoit chere avant même de l'avoir vûe; assurée du cœur de son Amant, elle ne regardoit les charmes de la Reine d'Ethiopie & l'amour qu'elle avoit senti autrefois pour le Chevalier, que comme un triomphe qui flattoit sa vanité. Quand la Princesse fut arrivée au Pavillon, elle y mit pied à terre. Les Chevaliers marcherent jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré la Reine, ils la saluerent, & la suivirent jusques au Pavillon. La Reine avertie que la Princesse l'attendoit en cet endroit, descendit promptement de cheval. La Princesse se leva & vint au-devant d'elle. La Reine mit les genoux à terre, mais la Princesse la releva, & l'ayant baisée trois fois sur la bouche, elle

la conduisit pour s'asseoir à ses côtés, elle lui parla dans sa propre Langue. La Reine lui répondit en Langue Greque. Du moment qu'elle avoit formé le projet d'aller à Constantinople, elle avoit appris ce langage. Malgré tout ce qu'elles avoient ouï dire l'une de l'autre, elles ne pûrent se défendre de la surprise qu'elles se causerent mutuellement, ni peut-être même d'un léger sentiment de jalousie & de dépit ; elles en eurent honte, & s'embrassèrent de nouveau comme pour s'en demander mutuellement pardon. Elles remonterent à cheval & prirent le chemin de la Ville suivies de leurs Dames. La Princesse ne put jamais engager la Reine d'Ethiopie à prendre la droite. Elles trouverent l'Empereur & l'Impératrice qui les attendoient à cheval à la porte de la Ville. La Reine s'approcha de l'Empereur pour lui baiser la main ; mais sans le vouloir permettre, il l'embrassa. Elle fut après cela à l'Impératrice pour lui rendre les mêmes devoirs, elle ne lui en donna pas le tems, elle l'embrassa & la baisa trois fois sur la bouche. Ils arriverent au Palais suivis d'une foule de peuple. La Reine fut conduite dans une chambre meublée d'étoffes d'or & de soie. On lui laissa prendre

prendre quelque repos. Ce jour-là elle fut magnifiquement servie chez elle. Tous ceux de sa suite furent très-bien logés. Le lendemain l'Empereur voulut qu'elle vînt dîner avec lui dans la grande salle, où sur d'autres tables, les Chevaliers & les Dames de la Cour de Grece & d'Ethiopie furent magnifiquement servis. Un grand nombre de Musiciens placés sur des gradins, formoient une simphonie d'autant plus agréable pour la Reine, qu'elle lui étoit absolument nouvelle. Les Princesses furent servies par des Chevaliers. Hyppolite servoit de Maître d'Hôtel. Le repas fut suivi d'un bal. La Reine d'Ethiopie portoit une veste étroite de damas vert en broderie d'or à grands ramages, semés avec art des pierres les plus fines & les plus brillantes. Elle avoit par-dessus un doliman de velours noir enrichi à toutes les extremités d'un ouvrage d'or émaillé, garni de gros diamans ; une chaîne d'or émaillée de même & couverte de rubis, ornoit son col, un fil de perles rattaché sur le front par un gros nœud de diamans, formoit un diadème dont l'éclat étoit rehaussé par la couleur de ses cheveux bruns & naturellement frisés. Les cent Dames de sa suite, magnifiquement parées, se ser-
voient

306 HIST. DU GRAND CHEVALIER
voient mutuellement de lustre par l'opposition de leur teint , & dès que l'œil étoit revenu de sa première surprise , la noirceur des Ethiopiennes ne servoit qu'à faire regarder avec plus d'admiration la finesse de leur peau & la juste proportion de leurs traits. La beauté de la Reine d'Ethiopie étoit à peine effacée par celle de la Princesse , & quelque prévenue que fût la Reine de Fez en faveur de cette dernière , elle ne put s'empêcher de s'approcher de son oreille pour lui demander si elle ne sentoit pas combien son Chevalier avoit eu de mérite à lui demeurer fidèle.

Au milieu du bal , il arriva un Courier avec beaucoup d'empressement qui demanda la Duchesse de Macédoine. Il fut à elle , & se mettant à genoux en lui donnant la Lettre dont il étoit chargé , il lui dit qu'il venoit lui apprendre que le Duc son mari étoit en liberté , & qu'il l'avoit laissé à Trébisonde avec le César & les autres Prisonniers. La joie de la Duchesse fut si grande qu'elle ne put rien répondre , & tomba évanouie ; on quitta la danse pour la secourir , on apporta de l'eau rose qu'on lui jetta sur le visage , mais elle fut plus d'une heure sans connoissance , aiant toujours la Lettre dans les mains.
Quand

Quand elle fut revenuë à elle , elle y lut avec transport les témoignages de son amour & de l'impatience où il étoit de la revoir ; elle fit apporter mille ducats qu'elle donna au Courier, après quoi elle se leva, fut se mettre aux genoux de l'Empereur, & lui remit sa Lettre qu'il lut avec l'Impératrice. Il ordonna que l'on sonnât toutes les cloches de la Ville, & que l'on fit de grandes réjouïssances , mêlant ensemble la délivrance des prisonniers , & l'arrivée de la Reine d'Éthiopie. Le peuple touché des idées de bonheur & de repos qu'il pouvoit envisager , se livroit avec plaisir à ces Fêtes. Leurs péchés ne permirent pas qu'elles fussent de longue durée.

Quand le César crut avoir donné assés de repos au Duc de Macédoine & aux autres Prisonniers, il leur permit de s'en aller à Constantinople , ils y furent reçus avec la plus grande joie. Leur retour fit recommencer les Fêtes. Mais sans en entreprendre le détail , retournons à ce que faisoient Tiran & le Roi Escariano. Après le départ des Prisonniers , le nouveau César fit décamper les deux Armées pour marcher au País de *Bendin* distant de six journées de Trébisonde. D'abord que l'on eut signifié à ce Roïaume les ordres du grand

508 HIST. DU GRAND CHEVALIER
grand Turc & du Soudan, il se rendit.
Tiran reçut les hommages du Pais, laissa
des garnisons dans les Places, & fut
continuant toujours son chemin, prendre
possession des Provinces entieres* de Blagay,
de Foxa & de Bocine, qui toutes
étoient dépendantes de l'Empire Grec,
& qui rentroient volontiers dans l'obéissance,
étant mécontents du Gouvernement des Maures.
Après s'être assuré de ces Pais, il mit garnison
dans les Villes d'Arcadie, de Megea, & de Turine;
il fut s'emparer du Royaume de Perse, qui n'étoit
point de la dépendance du Turc ni du Soudan,
mais qui avoit son Roi particulier; il soumit
la Ville de Tauris, que sa beauté & son commerce
rendoient recommandable; de celle de Boterva
& de celle de Segnoregante que traverse le grand
Fleuve Phrison, avec plusieurs autres, dont
l'Auteur n'a pas fait mention, non plus que
de toutes les autres Conquêtes que fit Tiran
avant que de revenir en triomphe sur les terres
de l'Empire. En un

* *Blagay* est sans doute le Pais des Ulaques ou Valaques. *Bocine* est la Bosnie, mais il ne faut pas chercher une Géographie bien exacte dans tout ceci. Le Pais des Romains fait partie du Pais de *Tapisserie*, décrit dans Rabelais.

MOT

mot il soumit par ses grandes actions la Grece, l'Asie Mineure, la Perse & les Etats de Salonich qui renferment Gallipoli, la Morée, le Cap de l'Arte & la Vallona. Pendant le tems qu'il étendoit par terre les bornes de l'Empire, il envoia ordre à sa Flotte qu'il avoit laissée dans le Port de Constantinople, d'aller s'emparer de plusieurs Isles. Le Marquis de Louzanne son Amiral exécuta ses ordres & soumit toutes celles qui dépendoient autrefois de l'Empire, celles de Callistro, de Colcos, d'Orrigie, de Nimoché, de Flafen, de Tesbrie, de Meclota, de Pace & de plusieurs autres. L'Amiral, après avoir soumis toutes les Isles, rentra triomphant dans le Port de Constantinople. Le peuple accourut sur les murailles pour voir entrer la Flotte. L'Amiral débarqua, & avec ses Chevaliers alla saluer & baiser la main & le pied de l'Empereur. Ce Prince donna à l'Amiral le Gouvernement de toutes les Isles qu'il venoit de soumettre, & le déclara son grand Amiral avec cent mille ducats de rente pour lui & pour les siens, en lui faisant épouser une Demoiselle qui se nommoit Elysée, fille unique du Duc de Pera, qui lui-même étoit veuf, & avoit fait

510 HIST. DU GRAND CHEVALIER
fait avant l'arrivée de Tiran, tout ce
qu'il avoit pû pour épouser la Princesse.
Le brave Amiral remercia beaucoup l'Em-
pereur, lui baïsa encore une fois le pied &
la main, en l'assurant qu'il préféreroit la bel-
le Dame qu'il lui donnoit, aux cent mille
ducats de rente. Sur le champ l'Empereur
les fit épouser, & ordonna de grandes Fê-
tes, dans lesquelles la Princesse ne négligea
rien de ce qui pouvoit amuser les deux
Reines. L'Empereur, pour récompenser
les Chevaliers qui avoient été prisonniers,
leur fit épouser des filles de l'Impératrice
& de la Princesse avec de grands reve-
nus qu'il leur assigna. On suspendit la cé-
lébration de ces Mariages jusqu'à celui
de Tiran avec la Princesse. Mais son bon-
heur auroit été trop grand, la fortune ne
permit pas qu'il en jouît. Dieu n'a pas vou-
lu que les hommes pûssent goûter sur la
terre des plaisirs parfaits, ils ne sont déjà
que trop disposés à perdre de vûë la fin
vers laquelle ils doivent tendre. Tiran
comblé de gloire par ses exploits, élevé à
la première dignité de l'Univers, destiné
à régir un grand Empire qui étoit l'ouvra-
ge de sa seule valeur, auroit-il eu quel-
que chose encore à désirer, si la possession
de sa Princesse eût mis le comble à son
bonheur.

II

Il revenoit à Constantinople plein d'ardeur & d'impatience ; on préparoit tout pour son triomphe , on avoit fait abattre vingt toises des murailles de la Ville , afin qu'il pût entrer à la tête de son Armée. Il n'étoit plus qu'à une journée de la Ville. L'Empereur lui envoya dire de séjourner où il étoit pour donner le tems d'achever les préparatifs. Les Rois d'Ethiopie , de Fez & de Sicile étant avec lui , il les entretenoit de son bonheur sur le bord d'un fleuve où ils étoient campés , lorsqu'il fut frappé d'une violente douleur de côté , ses forces l'abandonnerent , ses amis le porterent dans sa tente ; les Médecins de l'Armée accoururent. Les secrets de leur art furent bien-tôt épuisés ; le mal redoublant à chaque instant , ils perdirent toute espérance. Tiran avoit vû souvent la mort de près , mais jamais elle ne s'étoit présentée à lui dans un tems où il eût tant de motifs de désirer la vie ; son courage n'en fut point ébranlé , la Religion qui avoit été le motif de toutes ses entreprises , ne l'abandonna pas dans ces instans ; il envoya chercher un Moine de saint François qu'il avoit amené avec lui ; il se confessa & remplit tous ses autres devoirs , avec les sentimens de la pieté la plus édifiante , après quoi il dicta

312 HIST. DU GRAND CHEVALIER
dicta son testament. Il y chargeoit la Prin-
cesse Carmésine & le Duc de Macédoine
de le faire exécuter ; il ordonnoit que son
corps fût porté en Bretagne dans le sépul-
chre de ses peres. Il prioit l'Empereur de
partager entre ses parens , ses amis & ses
serviteurs , ce qui lui revenoit pour sa part
du butin immense fait sur les Maures. Il
nommoit le brave Hyppolite son parent
pour son héritier. Il dicta ensuite une Let-
tre pour la Princesse , il la supplioit de vi-
vre & de combattre sa douleur ; il la prioit
de protéger ses parens & ses amis , de les
regarder comme les restes d'un homme
qui n'avoit vécu que pour elle & que par
elle.

À Dès le commencement du mal de Tiran,
le Roi de Fez avoit dépêché un Courier
avec une Lettre à l'Empereur , pour lui
demander ses Médecins , lui marquant
qu'il craignoit qu'ils n'arrivassent trop
tard. L'Empereur les fit partir secretem-
ment , & cacha la douleur que lui causa
cette nouvelle ; il craignoit qu'elle ne don-
nât la mort à la Princesse. Il fit seulement
partir le Duc de Macédoine & Hyppoli-
te ; ausquels il en fit part.

Tiran sentoit cependant son mal redou-
bler à chaque instant ; ses forces s'étei-
gnoient

gnoient & l'absence de sa Princesse péné-
troit son ame de la douleur la plus amere ;
il auroit voulu mourir du moins entre les
bras de ce qu'il aimoit , qu'elle eût pû re-
cevoir ses derniers regards & recueillir
ses derniers soupirs. Il demanda à ceux
qui l'entouroient d'être porté à Constan-
tinople ; & pour l'obtenir d'eux , il les as-
sura que la vûe de son épouse étoit le seul
remede dont il pût attendre du secours.
Malgré sa foiblesse excessive , on ne crut
pas lui devoir refuser une chose qui ne
pouvoit hâter que de quelques instans une
mort inévitable ; on le mit sur un bran-
card , & des hommes le porterent. Dio-
scob & Hyppolite avec les Médecins de
l'Empereur , le rencontrèrent à quelques
lieuës du Camp , accompagné des Rois &
des principaux Officiers ; le reste étoit de-
meuré pour contenir l'Armée qui étoit
dans le plus violent désespoir.

Tiran fit arrêter son brancard à la vûe
de deux hommes qu'il cherissoit tendre-
ment : Il les embrassa en leur disant que
ce moment seroit le dernier où ils se ver-
roient. Ils fondoient en larmes & pouf-
soient les cris les plus douloureux. Tiran
les exhortoit à rappeler leur courage , les
conjurait de vivre pour servir , honorer

& défendre celle qu'il avoit adoré pendant sa vie, & pour laquelle il auroit sacrifié mille vies. Le Duc de Macédoine voulut lui dire que son mal n'étoit pas sans espérance : Non, mon Cousin, répondit Tiran d'une voix foible, je meurs, je ne la verrai plus. En ce moment la violence de la douleur lui arracha un cri aigu; il voulut parler encore pour implorer le secours de Dieu, & lui recommander sa chere Princesse; mais ses forces l'abandonnerent, la parole mourut dans sa bouche, il tomba sur son lit en poussant un soupir, & ses yeux se fermerent pour jamais.

La douleur que ressentirent en ce moment ceux qui l'accompagnoient, ne se pourroit exprimer. Après les premiers transports il fallut songer aux mesures que l'on devoit prendre pour annoncer cette fatale nouvelle à l'Empereur, & pour y préparer la Princesse, on conduisit lentement le brancard pour n'arriver à la Ville qu'à la nuit fermée. On déposa le corps dans une maison où les Médecins & les domestiques demeurèrent pour le garder & pour se préparer à l'embaumer. Escariano n'osant se présenter à l'Empereur & à la Princesse dans une semblable circonstance,

TIRAN LE BLANC. 519
vance , & pénétré lui-même de la douleur
la plus amere retourna au Camp.

Hyppolite , Diofebo , & le Roi de Fez
allèrent au Palais. L'Empereur étoit seul.
Dès qu'il les vit, il lut sur leur visage la nou-
velle qu'ils apportoient ; il se jetta à terre ;
déchirant ses habits , & fondant en lar-
mes , il passa la nuit entiere dans cet état ;
& dès le matin il voulut aller voir le corps
de son Général. On l'avoit porté avant
le jour dans l'Eglise de Sainte Sophie.

Malgré les ordres précis que l'on avoit
donnés , de cacher tout ce qui s'étoit passé
à la Princesse , la tristesse qu'elle apper-
çut sur le visage de ses femmes , l'agita-
tion & le mouvement qu'elle entendit
dans le Palais , lui fit craindre pour les
jours de son pere , ou pour ceux de l'Im-
pératrice. Un silence morne regnoit au-
tour d'elle ; on ne répondoit point à ses
questions. Elle entendit pousser des cris
perçans dans la Place sur laquelle don-
noient ses fenêtrés ; elle y courut , elle
apperçut Diofebo dans les transports d'u-
ne douleur furieuse ; il revenoit de l'Egli-
se où l'on avoit placé Tiran sur un lit de pa-
rade. Alors une de ses femmes voiant qu'on
ne lui pouvoit plus rien cacher , lui apprit
la perte qu'elle avoit faite. A ce récit el-

le resta immobile dans un saisissement qui ne lui permettoit ni de se plaindre, ni de verser des pleurs. Après quelques momens de silence, elle ordonna à ses femmes de lui apporter les habits préparés pour la cérémonie de son mariage: elle s'en fit revêtir sans prononcer une parole. Pendant que l'on y fut occupé, la plus ancienne de ses femmes voulut lui demander raison de ce qu'elle faisoit, mais sans lui répondre, sans même l'avoir entendüe, elle lui dit: Ne l'a-t-on pas porté dans Sainte Sophie? Et sans attendre sa réponse, elle sortit de sa chambre & du Palais suivie de ses femmes; elle marcha vers l'Eglise d'un pas précipité, courut à l'échaffaut où étoit le corps de son époux, & se jetta dessus: elle le tenoit embrassé, le mouilloit de ses larmes, & remplissoit l'Eglise de ses gémissemens & de ses cris.

On courut annoncer à l'Empereur ce qui se passoit; il ordonna qu'on l'arrachât de ce lieu funeste, & qu'on la ramenât au Palais; on la porta sur un lit; dès qu'elle y fut, elle demanda l'Empereur & l'Impératrice: ils voulurent la consoler. Non, leur dit-elle, je vais rejoindre mon époux; ma douleur va me réunir à lui pour toujours; je sens approcher

cher ce moment heureux, rien ne peut le retarder; en même-tems elle demanda son Confesseur, très-sçavant homme, & Gardien d'un Couvent de S. François. Lorsqu'il fut arrivé, on voulut se retirer. Non, dit-elle, que tout le monde demeure. Votre présence ne m'empêchera pas de découvrir des choses que la présence du Dieu que j'adore ne m'a pas empêché de commettre. Alors elle fit à haute voix une confession publique de toutes ses fautes, sans rien cacher de ce qui s'étoit passé de plus secret entre elle & Tiran. Après avoir reçu l'absolution, elle demanda à son pere la permission de faire son testament: il la lui accorda; elle nomma Diosebo & Stephanie pour ses exécuteurs; elle leur demanda que son corps ne fût point séparé de celui de Tiran, & qu'on le portât avec lui en Bretagne: Elle ordonna qu'un grand Comté qui lui appartenoit en propre, fût vendu avec tous ses meubles & toutes ses pierreries, pour être partagé entre les Demoiselles qui l'avoient servie. Elle institua l'Impératrice sa mere héritiere des droits qu'elle avoit à l'Empire après la mort de l'Empereur. Elle leur demanda ensuite leur bénédiction d'une voix qui s'affoiblissoit à chaque

118 HIST. DU GRAND CHEVALIER
instant. L'Empereur voulut se lever pour s'approcher d'elle ; mais dans ce cruel moment la douleur dont il avoit voulu cacher une partie , devint la plus forte : il tomba sans sentiment , on le porta sur un lit voisin où il expira de saisissement. Ce nouveau malheur fit pousser de grands cris à ceux qui l'entouroient. L'Impératrice y courut , mais il ne vivoit déjà plus. La Princesse dont la douleur ne pouvoit recevoir d'accroissement s'étant fait relever sur son lit , ordonna aux Chevaliers par l'autorité dont elle étoit revêtuë en ce moment , d'apporter à ses côtés le corps de son pere & celui de son Amant ; elle leur recommanda d'obéir à l'Impératrice ; elle baisa ses Demoiselles les unes après les autres. Ses ordres furent exécutés , elle goûta encore une fois la cruelle douceur de voir ce qui restoit de son Amant ; son amour ne lui fit point oublier ce que la Religion demandoit d'elle : elle expira sur le corps de son époux , tenant le Crucifix entre ses bras. A l'instant de sa mort on vit une grande clarté qui remplit toute la chambre ; c'étoit les Anges qui emportoient son ame & celle de Tiran en Paradis.

Ainsi fut éteinte l'ancienne race des Em-
pereurs

pereurs de Grèce au moment qu'elle sem-
bloit devoir être plus brillante que jamais.
Tel est le fonds que l'on doit faire sur les
grandeurs temporelles & sur les faveurs
de la fortune.

L'Impératrice touchée de tant de mal-
heurs, demeura long-tems évanouïe. Hyp-
polite étoit auprès d'elle dans le dernier
désespoir la croiant sans espérance ; à la
fin elle revint à elle , on l'emporta sur
son lit. Hyppolite qui n'avoit plus de rai-
sons de se contraindre ne la quittoit point,
lui témoignant par ses embrassemens &
par l'ardeur de ses baisers , l'intérêt qu'il
prénoit à elle. Les malheurs publics & les
soins de la Guerre n'avoient point inter-
rompu leurs amours ; ils n'avoient pas
même été troublés par le moindre nuage.
Malgré la douleur qu'avoit ressenti Hyp-
polite de la mort de son Maître , il avoit
pensé que cet événement pourroit lui être
favorable ; la mort de la Princesse & celle
de l'Empereur le mettoient en état de tout
espérer de la tendresse de l'Impératrice.
Lorsque la première douleur fut passée ,
elle se trouva sensible aux caresses d'Hyp-
polite ; elle lui promit de partager sa di-
gnité & son pouvoir avec celui qui faisoit
tout le bonheur de sa vie. En même-tems
elle

220 HIST. DU GRAND CHEVALIER.
elle le chargea de prendre tous les soins nécessaires pour les triples funérailles. Il sortit de son appartement, fit sur le champ porter le corps de Tiran sur son échaffaut. Par ses ordres on en construisit un autre plus riche & plus élevé pour l'Empereur. Il fit placer la Princesse aux côtés de Tiran. Après cela il fit publier dans la Ville que l'on délivreroit dans une maison qu'il indiqua, le deuil à tous ceux de l'un & de l'autre sexe qui voudroient le porter; il fit avertir tous les Moines & les Prêtres à deux journées aux environs, pour se rendre aux Obseques.

Après avoir ainsi donné tous les ordres nécessaires, Hyppolite retourna chez l'Impératrice; il ne la quitta point; il passa la nuit avec elle, & cette nuit redoubla l'impatience où elle étoit de partager son Trône avec lui. Il la quitta dès le matin pour ordonner la pompe funebre. Tous les Barons & les Chevaliers qui avoient été avertis, s'y trouverent. Le premier jour on rendit les derniers devoirs à l'Empereur avec une quantité prodigieuse de lumieres. Le lendemain on satisfit à ce que l'on devoit à la Princesse, & le jour suivant fut employé pour Tiran. On pleura tant pendant les trois jours, que person-
ne

ne n'eut envie de pleurer de plus d'un an. On mit l'Empereur dans un tombeau de jaspe enrichi d'or & de pierres de couleur qui représentoient ses armes, & celles de l'Empire. Pour Tiran & la Princesse, on les mit dans un cercueil de bois de cedre, parce qu'on devoit les transporter en Bretagne. Après ces tristes cérémonies, les Rois de Sicile & de Fez allerent avec le Duc de Macédoine trouver le Roi Escarriano, pour lui dire qu'ils avoient résolu d'élever Hyppolite à l'Empire. Il en fut très-content, le connoissant pour un bon & brave Chevalier; il se chargea d'en faire la proposition à l'Impératrice: elle reçut à merveilles cette superbe Ambassade; cependant elle fit d'abord quelques difficultés pour la forme; elle allegua plusieurs raisons qu'elle sçavoit bien qui seroient détruites. Mais enfin elle se rendit à leurs prieres. Ils la quitterent fort contens pour aller rendre compte à Hyppolite de la conversation qu'ils venoient d'avoir. Hyppolite, charmé de son bonheur, les remercia; ils le menerent sur le champ, chez l'Impératrice avec un Evêque de la Ville qui les fiança en présence de la Duchesse de Macédoine, de la Reine de Fez & de toutes les Dames de la Ville qui virent
cette

32 HIST. DU GRAND CHEVALIER
cette cérémonie avec quelque plaisir. Le
deuil les ennuioit, & elles craignoient
qu'il ne durât encore long-tems. On célé-
bra ensuite les nôces de la Reine de Fez
& du Roi Agramont, mais ces nôces ne
furent accompagnées d'aucunes réjouif-
sances. La fortune favorisa le brave Em-
pereur Hyppolite; il étendit considéra-
blement les bornes de l'Empire Grec; il
amassa de grands trésors, il fut aimé &
craint de ses Sujets, aussi-bien que des
Princes voisins de ses Etats. Peu de jours
après son élévation à l'Empire, il donna
la liberté au grand Turc & au Soudan,
& il conclut avec eux une Trêve pour
cent & un an. Il accompagna leur liber-
té de tant de politesses, qu'ils lui firent
en le quittant toutes les offres de service
imaginables. Hyppolite véquit long-tems,
mais l'Impératrice ne survêquit que trois
ans à la Princesse sa fille. Devenu veuf,
il épousa la fille du Roi d'Angleterre,
Princesse belle, sage & très-bonne Chré-
tienne; il en eut deux filles & trois fils,
qui devinrent d'excellens Chevaliers.
L'aîné porta le nom de son pere; l'His-
toire rapporte ses hauts faits d'armes.
L'Empereur avant sa mort récompensa
magnifiquement tous ses parens & ceux
qui

TIRAN LE BLANC. 525
qui lui avoient été attachés, il mourut
fort vieux, & le même jour que sa der-
niere femme. Ils furent mis dans le même
tombeau, que l'Empereur avoit fait pré-
parer. Il se conduisit si bien, que nous
devons croire qu'il est en Paradis.

*Fin de la quatrième & dernière Partie
de Tiran le Blanc.*



THE
LIFE OF
SAMUEL JOHNSON
BY
JAMES BOSWELL
IN TWO VOLUMES.
LONDON:
PRINTED BY A. MILLAR, IN THE STRAND;
AND R. BELL, IN ST. PAULS CHURCH-YARD.
MDCCLXXVIII.

